SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page3

Marie-Hélène Bourcier

Sexpolitiques
Queer zones 2

La fabrique
éditions

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page4

Pour Claire
Pour Marco

À Aileen Wuornos et K.B.
RIP
RWWB : Restless We Will Be

Merci aux deux Eric
et à Stéphane

© La Fabrique éditions, 2005
Conception graphique :
Jérôme Saint-Loubert Bié
Révision du manuscrit :
Stéphane Passadéos
Réalisation : Élisabeth Welter
Impression : Floch, Mayenne
ISBN : 2-913372-44-9

La Fabrique éditions
64, rue Rébeval
75019 Paris
lafabrique@lafabrique.fr
Diffusion : Les Belles Lettres

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page5

Sommaire

Dirty talk
Cultural Studies et politiques de la discipline : talk dirty to me ! — 9

Nique la Rep !
Nique la Rep ! Petit portrait de la France post-coloniale : Y a pas bon Banania République — 35
Sex and the city — 83

Dominator contre Madonna (nouvelles questions post-femme)
La « fin de la domination (masculine) » : genres, performances et post-féminisme queer — 115
Material girl en guerre contre Madonna et le queer : le « woman-identified » lesbianisme radical en France de 2002 à 1980 — 131

Il y a une vie après l'éjac faciale : de l'hystérique à la pute post-moderne
Sexorcisme : Baise-moi, Charcot, l'Exorciste et les porn stars — 157
Pipe d'auteur : la « nouvelle vague pornographique française » et ses intellectuels (avec Jean-Pierre Léaud et Ovidie, Catherine Millet et son mari et toute la presse) — 187

Nique ton genre !
Le silence des butchs — 209
Freaks, le retour — 231

ZAP la psy
ZAP la psy : on a retrouvé la bite à Lacan ! — 251

Notes — 273

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page6

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page7

Dirty talk

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page8

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page9

Cultural Studies et politiques de la discipline : talk dirty to me !

Que se passe-t-il lorsqu'une démarche universitaire et théorique essaye de s'engager dans des pédagogies qui incluent l'engagement actif des individus et des groupes et essaye de faire la différence dans le lieu institutionnel où elle est située ? […] Cela requiert d'assumer que la culture fonctionnera toujours à travers ses textualités et que la textualité n'est jamais assez. Mais assez de quoi, pour quoi ? C'est là une question à laquelle il est extrêmement difficile de répondre parce que, philosophiquement, il s'est toujours révélé impossible dans le champ théorique des *cultural studies* – que celui-ci soit conçu en termes de textes et de contextes, d'intertextualité, de formations historiques dans lesquelles se logent les pratiques culturelles – d'arriver à quelque chose qui corresponde à une formulation adéquate de la culture et de ses effets. Néanmoins, je veux insister sur le fait que si les *cultural studies* n'apprennent pas à vivre avec cette tension, une tension que toutes les pratiques textuelles se doivent d'assumer, une tension que Said décrit comme étant l'étude du texte dans ses liens avec « les institutions, les agents, les classes, les universités, les entreprises, les groupes, les partis et les professions, les nations, les races et les genres dans leur définition idéologique », alors les *cultural studies* auront renoncé à leur vocation à

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page10

> être au monde. […] Si vous perdez de vue cette tension, vous pouvez faire un bon travail intellectuel mais vous perdrez la pratique intellectuelle comme politique. Je vous dis cela non pas pour vous dire ce que les *cultural studies* devraient être […] mais parce que je pense que c'est ce qui définit le projet des *cultural studies*. Dans le contexte anglais comme dans le contexte américain, les *cultural studies* ont attiré l'attention non pas à cause d'un développement théorique interne mirobolant, mais parce qu'elles maintiennent les questions théoriques et politiques dans une tension permanente et sans résolution.[1]

L'un des mérites des *cultural studies* en France est de politiser les savoirs en général et les disciplines en particulier, pire encore, de fissionner le réacteur républicain en activant des théorisations et des pratiques culturelles et politiques en chaîne venues des marges : les études post-coloniales, les féminismes et le post-féminisme, les études ethniques, les études gaies, lesbiennes et trans, les études *queer*, les *disabilities studies*, les *beur studies*, les *whiteness studies*, les *porn studies*, les *gender studies* et toutes les études issues de l'intégration. Il y a effectivement de quoi avoir peur pour qui cherche encore à se conforter à l'ombre des grands récits de la modernité qui ont promis le progrès social, la justice et l'égalité pour tous alors qu'il n'était question que de la défense de l'universel blanc masculin hétérosexuel ; de quoi trembler pour ses privilèges épistémopolitiques, ses casiers disciplinaires et ses universités *straight*. De fait, l'une des problématiques centrales des *cultural studies* est celle des politiques de la discipline. Mais il faut aussi parler de la rencontre des *cultural studies*, du marxisme et du post-structuralisme, des *cultural studies* américaines et des *cultural studies* anglaises,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page11

de la collision des grands objets des *cultural studies*, comme les médias de masse par exemple, avec des météorites qui criblent la nappe des champs à peine constitués, sans oublier les raids des minorités sur les *cultural studies*.

Je ne serais pas là où je suis si je n'avais pas découvert les textes de l'« école » de Birmingham, si je n'avais pas lu les *cultural studies* en anglais et en américain, si je n'avais pas redécouvert le féminisme dans ses aspects politiques et théoriques tel qu'il a évolué et s'est vu redistribué dans les *media studies* et les *queer studies* dans les années 1990. Je ne pourrais pas revendiquer ma qualité de mauvais sujet queer pervers et indiscipliné, mon identité sexuelle et de genre, mon rapport aux savoirs, aux pouvoirs et aux politiques sans une position constructiviste radicale qui affecte aussi bien la conception du langage et de la réalité que de la culture et des identités. J'ai donc choisi d'adopter un style autobiographique pour raconter des situations révélatrices du type de résistance que suscitent les *cultural studies* en France. À partir de ces résistances constatées, j'essayerai par la suite de définir ce que l'on peut entendre par *cultural studies* en décrivant plusieurs niveaux opératoires : les objets et la dimension profondément politique des *cultural studies*. Une fois passées en revue les caractéristiques épistémopolitiques des *cultural studies*, on verra mieux en quoi elles cherchent à renoncer à toute forme d'autorité de la discipline. Mêlant tonalité autobiographique et fragments de «l'histoire» des *cultural studies*, cette mosaïque «textuelle» fera plaisir à ceux qui ont encore besoin de réduire les *cultural studies* à une inflation langagière, métaphorique et apolitique. Elle signifiera à d'autres que le personnel, le théorique, les disciplines sont politiques.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page12

Autant prévenir tout de suite de l'agacement que suscite souvent ce genre d'écriture. Il vient du fait que l'on trouve ce genre de prose inutile et *cheap* par rapport à des modèles de la théorie plus nobles et plus rigoureux. Cette manière d'écrire serait si « américaine » : les Américains n'ont-ils pas cette tendance à émotionnaliser leurs propos, leurs expériences, avec ce style Alcooliques Anonymes qui serait le leur ? Pour ce qui est du stéréotype culturel de l'américanité, il masque mal le propos critique de cet ancrage « subjectif ». On voudrait sans doute, même dans les sciences humaines françaises, continuer d'opposer tranquillement subjectivité et objectivité, avec un modèle hypothético-déductif à la clé ou des manières de vérification empruntées aux sciences dures.

Commencer ainsi revient à déconstruire le sujet que je suis, la fiction particulière qu'il représente, l'effet d'une histoire, d'un contexte, de certains discours. Pas de démarche culturaliste qui ne considère la question du sujet comme tout aussi importante que celle des objets d'investigation, qui ne voit que l'une et l'autre sont, voire doivent être liées. Mieux vaut être gai pour faire de l'observation participante dans les *backrooms*[2]. Mieux vaut être un fan de séries pour enquêter sur les fans de séries. La proximité avec son objet est une richesse et non un biais et il faut admettre que la plupart des enquêtes sur la sexualité des minorités et des « Autres » se sont faites jusqu'à très récemment non d'un point de vue objectif, mais d'un point de vue hétérocentré et masculin (qui peut parfaitement être relayé par une autre femme dite biologique). Le modèle objectivant est finalement bien plus louche (que l'on pense à ce qu'il a donné dans une certaine anthropologie coloniale). Un départ subjectif réflexif constitue aussi une manière de contrer l'existence « naturelle » d'un sujet neutre,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page13

non genré, non marqué par la classe ou la race : bref, universel et blanc. Cette manière d'écrire fait écho aux textes à voix multiples que j'ai lus dans les années 1990, qui m'ont sortie du monologue et de la pensée straight et qui, de Douglas Crimp[3] à Stuart Hall, m'ont fait comprendre ce qu'il y avait de fictionnel et d'autobiographique chez les sujets des sciences humaines et en quoi parler autobiographiquement permet de relativiser le principe d'autorité que confère la théorie.

Pour ne plus succomber à un usage intimidant de la théorie avec un grand T, vive le *cheap* justement ! L'un des apports des *cultural studies* a été de multiplier les méthodes, les approches d'un objet sans les hiérarchiser. Tout est bon à prendre pour mieux appréhender les objets : l'analyse des textes, des discours, des publics, de la réception, des institutions, mais aussi bien les interviews, le terrain, les poubelles, les archives et la/les théories. Et surtout les théories champignons : la *living chicana theory*[4] aura sans doute une vie plus courte que la théorie des nombres ou de celle de la reproduction bourdieusienne, mais elle nous permettra de penser des objets comme la « frontière » ou l'identité *chicana* sans eurocentrisme, colonialisme ni théoricisme. Comme le fait remarquer Appadurai, les *cultural studies* – mais on pourrait en dire autant de la *cheap theory*, surtout dans le contexte français – génèrent une certaine « anxiété » quant à ce qui constitue « la vraie recherche ». Voilà qui devrait plutôt nous amener à faire la généalogie de nos disciplines et à les historiciser[5]. C'est ce qu'aurait pu apporter l'actuelle réforme européenne des enseignements supérieurs avec la « masterisation » des cursus (Licence Master Doctorat). Le moins que l'on puisse dire est que l'on n'en prend pas le chemin : les rivalités entre disciplines sont exacerbées par la nécessité de devoir travailler

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page14

transversalement et la métaphore conjugale fait rage depuis que les alliances entre départements sont constamment posées en termes de « mariage ».

1964-1980 : cultural studies et médias

Je suis un bébé du post-structuralisme français. Une licence, une maîtrise, un DEA de littérature dans les années 1980 en France se faisaient à coup de Barthes, Lacan, Lévi-Strauss, Saussure, Propp, Greimas. De manière si formaliste, il est vrai, que j'ai vite décidé de quitter le champ purement littéraire ou structuraliste pour mon travail de doctorat. À l'époque, je me le formulais confusément comme : travailler sur la vie du sens dans la société, quelque chose comme une sémio-sociologie. Mais ça n'existait pas vraiment et je n'arrivais à m'identifier ni comme sociologue ni comme sémiologue. Intéressée par les médias de masse et par leurs formes les moins « nobles », j'ai décidé de travailler sur la télévision. Et avec la première guerre du Golfe, sur le discours narratif télévisuel en situation. C'est là que j'ai découvert l'utilisation qui était faite du dernier Barthes (celui de *S/Z*, le Barthes plus textuel, plus culturaliste) et les textes des culturalistes de Birmingham (Williams, Hall, Fiske, Morley…). Ce fut un soulagement. J'allais pouvoir me défaire des conceptions de la masse baudrillardienne ou de la télévision selon Bourdieu. De descriptions des effets de la domination qui tournaient en rond. Autant de théories stérilisantes, apocalyptiques, pour le plus grand bénéfice de leurs proférateurs. J'allais pouvoir oublier le mépris « scientifique » qui entourait l'objet télévision et sa prise en écharpe dans une idéologie des lumières cathodiques (que la télévision reste source de progrès, d'éducation, d'unité républicaine, de « lien social »). À la fin des années 1980, les théoriciens français de la communication

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page15

nous annonçaient sans rire la fin du monde avec l'apparition des chaînes thématiques. L'arrivée des ghettos. Et je ne parle même pas de l'univocité avec laquelle les publics étaient préfigurés, jamais consultés, conçus comme foncièrement passifs. Tout le contraire évidemment de ce que montraient les travaux des culturalistes qui insistaient sur les pratiques de négociation et d'appropriation des textes télévisuels en réception, de Hall à Morley en passant par Jenkins. Hall avait distingué plusieurs niveaux de décodage du message télévisuel en réception (lecture négociée, oppositionnelle, préférentielle)[6]. Morley avait mis cette typologie des lectures à l'épreuve de l'ethnographie des publics sans oublier de s'interroger sur les politiques de ce type d'ethnographie[7]. Jenkins allait faire apparaître le potentiel actif, culturel et participatif des fans de *Star Trek*, brisant net avec la vison adornienne du téléspectateur « dupe culturel » et du fan nécessairement hystérique[8].

J'ai dû laisser tomber le recours trop évident aux approches culturalistes dans mon doctorat. Le jour de ma soutenance de thèse, les sociologues et les historiens de mon jury se démarquèrent de la sémiologue que je devais être. Au-delà de la joute disciplinaire qu'est une soutenance de thèse et qu'il faudra bien étudier un jour pour s'en débarrasser[9], il apparaissait clairement que l'on me laissait le « discours », mais qu'ils se gardaient « la réalité pure et dure ». Et que le sujet – intellectuel ou téléspectateur – était le sujet moderne préexistant à la réalité et doté du langage comme instrument de représentation de cette réalité. Pas plus construit que ça, pas plus genré que ça, pas susceptible de devenir le soldat qui dégomme les Irakiens avec d'autant plus de facilité que ceux-ci ont été construits comme le mal, l'autre, le cafard new-yorkais[10]. L'empire du récit télévisuel n'était

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page16

rien à côté de ce que m'opposait avec passion l'un de mes directeurs de thèse : mais enfin les téléspectateurs avaient peur, ont peur de la guerre, alors que ma recherche concluait à l'efficacité narrative du feuilleton dans la couverture de la guerre du Golfe, construit comme tel tant par les journalistes que par les militaires et tout à fait repérable comme tel en temps de paix.

Sans le savoir, je me retrouvais dans la même situation que les chercheurs qui jouèrent la carte des *cultural studies* à l'anglaise aux États-Unis dans les années 1980 pour contrer la résurgence des approches quantitatives et béhavioristes dans les études sur les médias et la communication, résurgence qui se traduisait notamment par une interprétation mécanique, psychologique, au mieux sociologique des effets des médias sur les publics. Sachant que, dans les années 1960 déjà, James Carey parlait explicitement de « *cultural studies* » et utilisait les notions de « culture » et de « communautés » pour contrer la pression exercée par la science[11], le positivisme, la psycholinguistique, les théories de l'information, la vision technophobe de la technologie[12], les statistiques dans les études sur les médias.

Le Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS), s'ouvre à l'université de Birmingham en 1964. Son premier directeur n'est autre que Richard Hoggart, l'auteur de *La Culture du pauvre*. À l'époque, ce sont les départements d'histoire et de sociologie qui frémissent devant les objets que se définit le centre : « les institutions, les pratiques et les formes culturelles, leur relation à la société et au changement social »[13]. Les médias de masse deviennent rapidement l'un des principaux objets de recherche du CCCS, envisagés sous l'angle média/pouvoir, média/idéologie, en rupture donc avec les approches empi-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page17

ristes et béhavioristes des études en communication américaines développées dès les années 1950. Avec Stuart Hall, qui remplace Hoggart en 1966, l'analyse de la relation média/idéologie va de plus en plus passer par l'analyse des textes, des systèmes signifiants, de la culture et des subcultures comme textes aussi bien en émission qu'en réception (messages et audiences). Les cultures sont envisagées dans leur relation à la culture dominante, que celle-ci soit de résistance ou d'incorporation, avec un intérêt certain pour les formes multiples que peuvent prendre la résistance et que permettront de saisir le combo Althusser/Gramsci revu par le CCCS, mais aussi Barthes et Lévi-Strauss.

Le *linguistic turn* des années 1980-90 n'est donc pas la transposition de sa version apolitique française, pas plus qu'il ne vient marquer la dépolitisation des *cultural studies*. Une interprétation encore vivace et que l'on sent poindre en France croit pouvoir opposer marxisme et post-stucturalisme en remerciant le premier de se soucier des formes d'oppression, ce que ne ferait pas le second qui ne s'intéresserait qu'au langage et non à la réalité. S'il est vrai que les *cultural studies* prennent leurs distances avec les concepts de « classe » et d'« idéologie » comme outils d'analyse des formes de domination ou d'oppression, ce n'est pas pour renoncer à l'analyse des rapports de pouvoir et à la manière dont ils sont produits culturellement. Lui-même issu de la nouvelle gauche (*New Left*), Hall a toujours souligné que la rencontre entre les études culturelles britanniques et le marxisme devait être comprise comme une tension permanente, la rencontre avec un problème et non avec une théorie, même pas avec une problématique, compte tenu de l'économisme, du réductionnisme et du profond eurocentrisme qui caractérisent la théorie marxiste[14].

Sexpolitiques

Dans l'Angleterre des années 1980, on assiste bien plutôt à une repolitisation des études culturelles en partie causée par le thatchérisme. C'est tout le sens du recueil d'articles que fait paraître Hall en 1988 dans un ouvrage au titre explicite : *The Hard Road to Renewal, Thatcherism and the Crisis of the Left*[15]. Le tournant dit « linguistique » correspond en fait au moment où les *cultural studies* britanniques vont glisser de la critique de l'idéologie, jugée inefficace, vers les politiques des représentations et des identités. Hall et les autres prennent en compte l'indéniable « diversification des luttes sociales »[16] et des nouvelles cultures qui caractérise cette époque : le *New Times*. Le *New Times* « relève de la diversité des bouleversements politiques et sociaux en Grande-Bretagne, du succès du thatchérisme, du déclin de la politique et de la classe ouvrière, de l'émergence des politiques des identités et de la consommation et du défi qu'elles constituent pour la gauche »[17]. Aux États-Unis, les *cultural studies* se développent aussi avec le reaganisme, à un moment où les minorités jouent de plus en plus la carte des médias de masse.

La vision univoque de la domination à la Bourdieu ou l'analyse psychologique de l'industrie de masse, hantée par le spectre totalitaire à la Adorno ne prennent pas en compte ces évolutions. Il faut donc comprendre l'arrivée en force des outils post-structuraux comme l'intensification d'une vision constructiviste de la société et de la culture, et saisir que cette vision constructiviste de la société et de la culture change de main. Les *cultural studies* déjà constituées en Angleterre, comme aux États-Unis d'ailleurs, vont à la fois prendre en compte et favoriser une politisation des ressources constructivistes autrefois réservées aux experts (ethnologues, sociologues, anthropologues, psychiatres) et dont s'emparent les minorités

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page19

et les marges revendiquant des politiques de la représentation et des identités. C'est précisément cette position politique qui distingue les *cultural studies* des déconstructivistes derridiens, des psychanalystes lacaniens ou des linguistes formalistes hyperthéoriques.

1980-2000 : cultural studies & gender studies

Ma deuxième expérience en matière de résistance aux *cultural studies* concerne l'hypothétique création dans l'université française de cursus consacrés à l'étude des genres, des sexualités, qu'on les appelle *gay & lesbian studies* ou *queer studies*[18]. Les formes et les niveaux de résistance sont légion et parfois liés. Je n'en citerai que quelques-uns qui émanent d'acteurs *a priori* concernés : les femmes et les féministes. Les féministes et/ou universitaires françaises s'opposent très fortement aux *gender studies*, sans parler des études sur les sexualités. Elles font volontiers silence sur la richesse de l'interaction entre *cultural studies*, études féministes (certainement pas féminines) et *gender studies*, ainsi que sur les évolutions théoriques et politiques des études féministes. Tout se passe comme si féminisme et savoir universitaire défendaient conjointement une certaine idée de la hiérarchie des savoirs et des usages, une politique unitaire, républicaine, hétérocentrée et le sujet qui va avec, pour ne pas dire une certaine idée de la nation face à l'émergence des identités dans le champ politique et dans les médias.

Je me suis trouvée en 2002 à un colloque intitulé « Le genre comme catégorie d'analyse »[19] organisé par l'université de Paris VII et le nouveau réseau Ring[20], placé sous les auspices du ministère de la Recherche devenu « bienveillant » pour les études sur les genres, compte tenu des injonctions européennes en la matière. Dans une ambiance hyper-hétérocentrée

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page20

voire monogenrée (les genres, enfin « le genre », comme si c'était l'un des pendants de la toujours fameuse différence sexuelle, la femme hétérosexuelle pour ainsi dire), ébarbée de toute référence aux identités de genre dissonantes (entendez les lesbiennes qui ne sont pas des femmes, les *fem**, les gouines, les *butch**, les folles, les gouins*, les transgenres, les transsexuel(le)s, les *bear** ou encore les *drag queen* et autres *drag king**, bref le reste du monde) et, cela va de soi, élimination de toute évocation explicite des sexualités, nous nous entendîmes dire que le genre « c'était bien flou » ou encore « à la mode ».

Il fallait bien en revenir à ce point G pour obtenir le macaron du ministère sur le programme, mais tout fut fait pour nous rassurer par ailleurs : en France, on a tout ce qu'il faut, comprenez la catégorie de sexe et les rapports sociaux de sexe. Le genre (toujours affublé d'un singulier bien substantialisant) est un truc anglo-saxon. Entendez et tremblez : un effet de l'impérialisme américain, ou pire encore une inutile traduction. Tout le colloque se passa – au grand dam des étudiants et chercheurs présents en quête de nouveaux outils et de débats sur les courants actuels de la réflexion – à dresser la notion de « sexe » et de « rapports sociaux de sexe » contre la catégorie de « genre », diabolisée comme un McDonald's. Il ne fut pas question de Monique Wittig qui utilise pourtant la notion de sexe. Mais vivant et enseignant aux États-Unis, c'est donc qu'elle avait dû se transformer en hot-dog ou en *bob cat*.

Il importait sans doute de dépolitiser le débat pour reconduire le divorce bien français entre université et politique. De se satisfaire de « la politique » des

* fem : lesbiennes « féminines » ; butch : lesbiennes « masculines » ; gouins : pédé à identification lesbienne ; drag king : inverse de la drag queen ; bear : moyennant poils et embonpoint, certains gais s'identifient comme *bear* (nounours) en réaction contre le « body fascism » du corps parfait et musclé qui est devenu le modèle dominant dans la culture gaie actuelle.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page21

postes fléchés[21] qui n'a rien donné : cinq postes à la mention passablement féministe en une vingtaine d'années. Cette stratégie a par contre grandement contribué au ratage de l'institutionnalisation des études féministes en France, à l'éparpillement des rares élues ainsi qu'à leur enfermement méthodologique et au retard français en matière de théories et de politiques féministes[22]. Du coup, se faire assener l'adage : « de théorie point trop n'en faut » (« la discrétion théorique » que nous intima Christine Bard, l'une des historiennes intervenantes), avait de quoi faire bondir : outre le côté bourgeois et furieusement féminin de la qualité requise, c'était à se demander d'où pouvait venir une telle propension à la placardisation, à vouloir exclure des problématiques qui infectent salutairement les disciplines citadelles, à commencer par l'histoire et l'histoire des femmes, si promptes à la renaturalisation. Mais à la tribune, chaque discipline prit son tour comme dans un cocktail, compliments à la clé. Pas de risque d'interférences : chacun exprimait sa spécificité et l'on nous révéla sur un ton badin que les historiennes écrivent mieux que les sociologues.

Si les années 1970 furent la grande époque de l'anti-institutionnalisation dans les milieux et mouvements féministes en France comme ailleurs, les années 1980, à la faveur de la victoire de François Mitterrand aux élections présidentielles, permirent l'entrée de quelques femmes (féministes ou non) dans quelques disciplines (histoire principalement) et quelques départements. Cette stratégie des postes fléchés, soutenue par des femmes universitaires comme Michelle Perrot, prône l'école des femmes et l'histoire des femmes et voit d'un mauvais œil le développement des études féministes perçues comme des « ghettos » potentiels[23]. Résultat des courses en 2000 : des chercheuses isolées,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page22

complètement déconnectées de la scène politique et des reformulations féministes des années 1980-90 de la troisième vague, pas une thèse avec la mention « études féministes » en France. On aura droit aux « études féminines » de Hélène Cixoux à l'université de Paris VIII, preuve s'il en est que la France est le musée de la différence sexuelle et le seul pays européen à avoir re-essentialisé la femme à l'université.

C'est à un véritable raid sur les *cultural studies* que se sont livrées les féministes non françaises dès les années 1970, au point de provoquer une complète reconfiguration du champ et une modification de leurs approches. Les récits actuels que font les participants du CCCS s'articulent autour de deux ruptures : le clash avec le féminisme et la question de la race[24]. Les éditrices de *Women Take Issues* qui ont pris d'assaut le CCCS ne sont pas simplement venues pointer les faiblesses d'un marxisme privilégiant l'oppression de classe au détriment de l'oppression de genre. Elles ont contribué à faire apparaître l'importance des questions de genre et des sexualités dans la compréhension du pouvoir, ce qui les a conduites non seulement à importer des stratégies d'analyse propres dans les *cultural studies*, mais aussi à emprunter des stratégies d'analyse à ces dernières pour faire avancer la politique féministe et l'analyse des rapports de pouvoir autrement qu'en s'enfermant dans une critique du patriarcat.

Qu'imposèrent les féministes du *Women's Studies Group*, fondé en octobre 1974, aux *cultural studies* ? Une prise en compte de la dimension politique du personnel, du privé et du corps, tout en s'engageant dans une repolitisation et théorisation sans précédent des processus de subjectivation, ce qu'évitera le féminisme français. En France, l'analyse de la construction du sujet et de l'identité, pour ne pas

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page23

dire de la différence sexuelle, restera l'apanage du discours psychanalytique lacanien et de ses épigones de Psych & Po (Cixous, Fouque), alors que les féministes culturalistes se sont emparées de la politique des identités et des représentations comme autant de nouvelles aires de contestation et de résistance aux normes sociales et culturelles et aux formes d'oppression conjuguées. Le discours psychanalytique s'est vu opposer des théories du sujet genrées avec Braidotti, de Lauretis, Butler et bien d'autres qui changent du discours lacanien franco-francais. Les sexualités qui étaient bien vite tombées à la trappe ont été remises sur le tapis (Segdwick[25], Rubin).

En quoi les nouvelles préoccupations des *cultural studies* contribuèrent-elles à une modification des objets des études féministes et du féminisme[26] ? Dans un premier temps, les *women studies* ont « naturellement » coïncidé avec l'histoire des femmes, le cinéma des femmes, la littérature féminine et la critique du patriarcat. Sous l'impact du post-structuralisme[27], de la déconstruction, de l'analyse de discours et de l'analyse post-coloniale, les études sur les genres, les études post-féministes ne traitent plus seulement du patriarcat ou de la domination masculine et encore moins de la femme, mais des couples nature/culture, homosexualité/hétérosexualité, de la consommation de la culture populaire par les femmes, « biologiques » ou non, de la critique de la représentation coloniale et post-coloniale, y compris de la propension internationaliste de certains féminismes, de la globalisation, des nations et des nationalismes, des oppressions de genre, de la pornographie[28], de la science. Il n'est plus seulement question de la littérature des élites (avec la sempiternelle utilisation de Virginia Woolf) et du point de vue des créatrices, mais aussi de Madonna et des fans de Xena. La dépendance à l'égard de la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page24

sociologie du travail ou de l'histoire des femmes, renaturalisante à terme, s'est atténuée. Les analyses féministes des *mass media*, un temps cantonnées au cinéma, se sont distancées de l'appareillage psychanalytique pour analyser la spectatrice (courant revue *Screen*) et se tourner du côté des pratiques des publics et des subcultures en pleine dés-invisibilisation : les femmes, les lesbiennes de couleur, les minorités sexuelles et ethniques, mais aussi les multiples masculinités émergentes ou passées[29].

Le tournant féministe dans les *cultural studies* se produit donc à ce moment où les féministes prennent conscience à leur tour de l'efficacité de politiques de l'identité susceptibles de mettre à mal non tant la domination que de multiples effets de domination et de pouvoir, traqués aussi bien dans le biopolitique que dans le discours de la science ou de l'eurocentrisme. C'est ce qui explique le succès de Foucault et de sa conception du pouvoir et de la production du sujet : ce n'est pas qu'il fournisse une conception libérale du pouvoir à des féministes qui glisseraient vers des problématiques consuméristes. C'est qu'il propose des analyses des pouvoirs-savoirs qui correspondent mieux à la modification des formes d'oppression culturelle apparues dans les années 1980-90, et qui sont donc plus susceptibles de saisir les excès du capitalisme et les points de résistance qu'il ne manque pas de susciter.

En France, l'absence d'études féministes et d'une conscience de la dimension épistémopolitique des savoirs (qui est pourtant l'un des acquis majeurs de la réflexion féministe[30]) contraste avec les constants mouvements de repolitisation des études féministes puis post-féministes dans certains pays d'Europe et dans les pays anglo-saxons. La remise en cause des vieilles disciplines garantes de la différence sexuelle,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page25

leur déconstruction comme fiction dominante, qu'il s'agisse de la psychologie ou de la psychanalyse, est bloquée. Pour preuve, le fait que le réseau Ring puisse abriter sous son logo un séminaire organisé par Patricia Mercader dont la thèse sur la transsexualité vise encore à faire passer les transsexuelles et les transsexuels pour des illusionnistes et des malades psychotiques[31]. Le rôle du Ring va-t-il être, à l'instar des drôles de féministes du *French Feminism* (Cixous et Kristeva en particulier) de renforcer la psychologie et la psychanalyse hétérocentrées et pathologisantes ? De nier l'émergence des cultures et de l'expertise transsexuelle et transgenre ? Les analyses menées par des autorités qui ne s'interrogent pas sur leur légitimité et qui ne sont plus compétentes ne servent qu'à maintenir le découpage disciplinaire classique et l'idée selon laquelle « la science » n'appartient pas aux minorités de genre, les trans en l'occurrence. Résultat, Patricia Mercader a été zappée* par le GAT (Groupe activiste trans) en juin 2004, lors de l'une de ses interventions à la Cité des sciences et de l'industrie.

D'autres facteurs expliquent cette crispation française sur des analyses et des modes de savoir qui ne déconstruisent pas leur propre conduite hégémonique : une forte culture du placard parmi les féministes et les lesbiennes universitaires ; un antiaméricanisme doublé d'une opposition de surface entre ce qui serait libéral (les *cultural studies*) côté américain et un point de vue marxiste matérialiste côté français ; la prégnance d'une approche matérialiste

* Un zap est une action de désobéissance civile menée contre une institution ou une personne publique. Dans le cas du zap de Patricia Mercader, maître de conférences en psychologie sociale, il s'agissait d'empêcher la tenue de sa conférence pour signifier la colère des trans, la teneur transphobe de ses thèses et l'usurpation de la parole trans. La politique d'invitation de la Cité des sciences était aussi en cause. Le communiqué de presse et le texte du tract distribué pendant le zap sont disponibles sur http://transencolere.free.fr, rubrique « tract ».

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page26

qui n'a pas bénéficié des apports du féminisme post-marxiste, féminisme matérialiste non essentialiste au départ, mais qui le devient en fixant binairement sur le couple homme/femme. Et, *last but not least*, le républicanisme et l'universalisme des approches opposées à toute politique des différences, sexuelles, ethniques, de genre, bref au fait que le point de vue républicain (féministe) est politique, hétérocentré, bi-genré et plutôt blanc. En France, on tarde à déconstruire la blanchitude tant l'emprise coloniale reste forte[32].

Cultural studies talk dirty

Que nous apprennent ces résistances vis-à-vis des *cultural studies*, non tant pour les définir que pour en cerner plusieurs entrées significatives ? On y retrouve des objets « sales » : la culture populaire, la télévision, quand ce ne sont pas les sujets eux-mêmes qui sont des abjects : les pédés, les gouines, les trans, les déviants du genre, le sexe. Sales, les objets des *cultural studies* le sont à double titre : les objets d'analyse qu'elles construisent et les questions qu'elles posent ont la chance de ne pas être nécessairement engendrées par l'université (ce qui explique leur caractère indiscipliné). Et si les *cultural studies* se fabriquent ce genre d'objets, c'est aussi pour apporter des réponses politiques au « *dirty outside world* »[33]. Pour les culturalistes de Birmingham, comme pour les culturalistes américains actuels (Grossberg, Ross), les *cultural studies* sont une manière de faire de la politique par d'autres moyens, c'est-à-dire d'arriver à des niveaux de compréhension du social qui permettent de le modifier ; d'identifier des relations qui peuvent être de domination en essayant de voir comment elles peuvent ne pas être nécessaires ou contrariées ; de dire qu'il faut politiser la théorie et théoriser

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page27

les politiques. « Sales », les *cultural studies* le sont devenues dans un troisième sens en ce qu'elles parlent de plus en plus sexualités (*dirty* cette fois dans le sens de « mots sales, mots cochons »).

C'est cet ancrage dans le *dirty outside world* qui permet de réunir des objets et des démarches apparemment aussi hétérogènes que celle de Nuel Pharr Davis, professeur du département d'anglais de l'université d'Illinois, qui décide en 1968 de travailler sur la bombe atomique (il n'est pas pour autant physicien et ne doit pas le devenir) ; celle d'une étudiante du même département qui publie quelques années plus tard un article sur les catalogues de vente de lingerie de la Victoria Street Company (il y avait pas mal de corsets au catalogue) ; celle de Teresa de Lauretis, sémioticienne et féministe spécialiste des études sur le cinéma, qui se propose en 1987 de travailler sur les technologies de genre en s'inspirant des technologies de sexe de Foucault de manière à analyser aussi bien des épistémologies, des pratiques critiques et des pratiques de la vie quotidienne[34] ; celle de Rachel P. Maines, qui prend le vibromasseur pour objet et se livre à une étude des technologies de reproduction de l'orgasme féminin, du « Chattanoga » – un vibromasseur électrique du début du siècle – aux vibros actuels en passant par le petit « Butler » – c'est vraiment son nom[35] ! Tous ces objets viennent du *dirty world*. Ils viennent du monde qui nous entoure et non de l'espace universitaire ou académique. Dans tous ces travaux, ce sont ces nouveaux objets qui déterminent la méthode, la théorie, les moyens. Les contours des questions ne sont pas dessinés par des préoccupations théoriques ou disciplinaires, mais par le contexte. La théorie (la *cheap* théorie) sera fonction du contexte et de l'objet hirsute de départ. *It is a dirty world* et les *cultural studies talk dirty*.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page28

Cultural studies et politiques de la discipline

Qu'il s'agisse de la redistribution des *women studies* dans les *cultural studies* décrite plus haut ou de ces objets ovni, il faut bien comprendre que l'intérêt des *cultural studies* n'est pas, comme on le dit souvent, de « favoriser » des approches inter ou pluridisciplinaires entendues comme une juxtaposition, voire une interpénétration des disciplines. Ce n'est pas le but. Les *cultural studies* ne sont pas des départements interdisciplinaires. Nuel Pharr Davis n'est pas devenu physicien ou ingénieur en travaillant sur la bombe : il n'est pas devenu multidisciplinaire. Il a pris contextuellement ce qui pouvait lui servir. Le geste même des *cultural studies* par rapport aux disciplines existantes est de renoncer à l'autorité disciplinaire, aux frontières qu'elle impose et à la démarche qu'elle suppose. Cette infidélité à l'académie, tant dans l'origine de la pensée (les objets) que dans les méthodes, se retrouve d'ailleurs en réception : les culturalistes ne s'adressent pas nécessairement à leurs pairs dans un langage connu d'eux seuls ou qui pourrait être le langage commun à une discipline. La non-fidélité à la disciplinarité et l'affichage politique de la démarche culturaliste aboutissent logiquement à traiter des problèmes du *dirty outside world* et à écrire aussi pour lui. Cette redéfinition du destinataire des analyses et de la critique, qui n'est plus la communauté des experts, correspond à une volonté d'intrusion dans l'espace public qui n'est pas sans arrière-pensée politique.

Plus que d'interdisciplinarité, il faudrait plutôt parler de dé-disciplinarisation. Il s'agit de parasiter les disciplines existantes, de mettre en péril leur stabilité et la conception du sujet humaniste ou universaliste qu'elles continuent de présupposer. Il s'agit de refuser le pouvoir de la discipline, source d'effacements

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page29

et de figements. Raison pour laquelle il y a dans les *cultural studies* une exigence de diversité, de prise en compte des identités dans leur dimension ethnique et post-coloniale, compte tenu du caractère national, pour ne pas dire nationaliste des disciplines. Les *cultural studies* ne sont pas les bienvenues en France parce qu'elles mettent à mal l'idéologie républicaine et ses extensions universalistes, on l'a vu, qui ont empêché entre autres la phase d'institutionnalisation du féminisme, la phase réflexive du féminisme, la critique du féminisme de classe bien blanc et tout ce qui touche aux politiques des identités et des différences.

Or, les *cultural studies* mettent en évidence le caractère politique, mais masqué, des disciplines existantes et obligent à rompre avec toute velléité d'objectivisme apolitique : il existe bien une politique de la/des disciplines. Pour ce qui est des *queer studies*, elles montrent que les disciplines reposent la plupart du temps sur des conceptions ontologiques de l'homme et de la femme, qu'elles s'articulent sur la différence sexuelle, qu'elles sont le produit d'un régime épistémique hétérosexuel qui aboutit logiquement à exclure les sujets et les objets d'études queer du champ universitaire et des savoirs en général. Dans ce contexte, la posture queer consiste à développer des pratiques de resignification anti-hégémonique, antinormative pour définir des espaces de résistance à ce régime de savoir qui est aussi un régime de la normalité. Cette possibilité de resignification des positions désignées comme abjectes vaut bien sûr pour l'espace universitaire et académique.

On pourrait dire que cette démarche participe de la « déconstruction affirmative » dont parle Spivak au sujet de la théorie post-coloniale[36]. Elle cherche à faire apparaître la dimension politique de la discipline, ses silences construits, la manière dont les

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page30

subalternes sont inscrits en creux, existent à l'état de fiction dans ces disciplines. Elle vise à s'opposer à la violence épistémique dont les sujets abjects, les subalternes, les colonisés font l'objet dans les disciplines, et tout particulièrement en histoire. Ainsi, la théorie queer est-elle une intervention politique et culturelle en réponse à des pratiques institutionnelles qui privilégient des disciplines hétérocentrées et à des *gay studies* et des *lesbian studies* qui menaçaient d'être dominées par la discipline de l'histoire.

Alors, les *cultural studies* ne sont-elles qu'un truc américain en ces temps de globalisation intense ? Ne sont-elles pas plutôt la retraduction politique des Gramsci, Foucault, Derrida et Althusser ? Infidèle et pour cela productive ? Les *cultural studies* sont-elles une conspiration contre les vieilles disciplines, comme s'en alarment ceux qui voient les techniques de l'analyse littéraire déroger pour servir à décoder un centre commercial ou un film porno ? En fait, les *cultural studies* ne sont pas des effets de transposition ou de vol de méthode : elles prouvent que les « méthodes » n'ont pas à être affiliées à des disciplines particulières une fois pour toutes et que l'ère du majoritarisme des disciplines est révolue.

Les cultures se globalisent, se thématisent transnationalement (la politique des identités LGBT – lesbiennes gaies bi trans – dans les pays plutôt riches en est un bon exemple), tandis que devient de plus en plus manifeste le ratage des mouvements et des institutions politiques de la gauche traditionnelle. Les marges devenues parlantes et activistes ont décentré le paradigme de la culture et des *cultural studies* avec les *post-colonial studies*, les *chicana studies*, les *gay & lesbian studies*, les *disabilities studies*[37], les *black studies*, les *queers studies*, mais aussi bien les *visual studies* et les *space studies*. Celles-ci éclatent

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page31

la notion de Culture en cultures et subcultures et viennent également décentrer chaque discipline constituée. Raison pour laquelle ce mouvement n'aboutit pas à la création de départements de *cultural studies*, pas plus que les *cultural studies* ne poussent à une vision interdisciplinaire des analyses et des pratiques. Si on a tant de mal à saisir les *cultural studies*, c'est parce qu'elles n'existent pas en soi, se renomment en permanence et opèrent à l'intérieur des disciplines existantes. Elles les dénaturalisent en visibilisant ce qui leur a permis d'occuper un centre qui n'existe qu'en fonction des exclusions auxquelles elles ont procédé, mais qu'elles taisent et qui passent pour naturelles : « Les politiques de la culture qui sont pratiquées par les critiques oppositionnels d'aujourd'hui, qu'il s'agisse des féministes, des ethnographes postmodernes, des marxistes, des foucaldiens ou d'autres encore peuvent être comprises comme une lutte pour la représentation et la participation pleine et entière de ceux qui ont été sous et mal représentés dans les écoles, les cursus, les canons artistiques et littéraires, de même que dans le gouvernement, l'économie et les institutions de toutes sortes […] Et leur première cible a toutes les chances d'être non pas l'idéologie ou la fausse conscience de ces autres, mais la misreprésentation de ces autres au travers des pratiques idéologiques de ceux qui disposent de pouvoir. »[38] Et diffusent des savoirs, faudrait-il ajouter. Et tant pis pour ceux qui caricaturent le *Politically Correct* en y voyant une censure au pays de la liberté d'expression. Le PC est l'inverse de la censure. Ce n'est rien de moins que le versant épistémopolitique et culturel de la discrimination positive. Dans les facs, les écoles et les centres culturels américains, le PC s'est traduit par une explosion de la liste des textes et des références. On a complété les anthologies universalistes, bien blanches, hétérocentrées, avec cette incomparable

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page32

saveur coloniale. Ce sont souvent des auteurs français comme Fanon, martiniquais, médecin et psychiatre de son état pendant la guerre d'Algérie, qui ont été réintroduits. Entre parenthèses, il est vraiment dommage que les politiques de l'éducation et de la culture soient boudées par nos belles associations homosexuelles qui ne jurent que par les droits qu'on leur refuse, non sans une jouissance obscure. Les lois ne suffiront pas à changer les choses. À commencer par la sacro-sainte homophobie qui occupe l'horizon de la lutte contre les discriminations au point de masquer les autres minorités sexuelles et de genre.

En fait, les *cultural studies* font peur parce qu'elles peuvent être partout. Dénoncées comme des ghettos, elles sont bien plutôt des opérations de reterritorialisation à l'intérieur de la discipline et des savoirs au sens que donnent Deleuze et Guattari à cette stratégie d'investissement du majoritaire[39]. Il s'agit de parasiter la discipline, de cultiver la promiscuité entre disciplines. Avec la promiscuité, l'avantage, c'est qu'on ne sait pas à l'avance qui se retrouvera avec qui. *Talk dirty to me then !*

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page33

Nique la Rep !

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page34

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page35

Nique la Rep[1] ! Petit portrait de la France post-coloniale : Y a pas bon Banania République

Pour Hoang Phan.
Et pour mon père qui s'est toujours vanté d'être allé casser du bougnioule et du gniakwé.

« Le discours sur l'intégration, il faut qu'il soit silencieux, autrement, c'est l'affrontement. »
Jean Ueberschlag, député-maire de Strasbourg, *Le Figaro*, 9 mai 1997.

« Le nombre des filles voilées augmente ? Oui. À cause du "téléphone arabe" ? Peut-être. »
Jean Chamoux, directeur d'un collège catholique de Marseille, *Libération*, octobre 2003.

« L'histoire devient un vêtement que nous pouvons porter et partager, pas une cape où se dissimuler ; et le temps devient un ami. »
James Baldwin[2].

« One is too few, and two is only one possibility. »
Donna Haraway, *Manifeste Cyborg*.

L'épopée universaliste française : dernier épisode. Le voile à toutes les saisons, ça commence à bien faire. Les scénaristes de la république post-coloniale reverront leur copie. On ne va pas jouer la bataille de l'intégration *ad eternam* alors que la plupart des protagonistes et des téléspectateurs se fabriquent des identités post-intégration. Et comment en serait-il autrement ? Vous croyez qu'avec du sexe et un peu d'exotisme, vous allez faire péter l'audience ? Avec des femmes musulmanes à dévoiler ?

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:36 Page36

Pornotopia

C'est la Rep qui est à poil. Nous rappelant opportunément que la construction des races et des genres sont pieds et poings liés dans la tradition post-coloniale comme ils l'étaient dans la république coloniale. Plongez dans « l'enfer des tournantes », puis oyez la commission Stasi pour vous convaincre que les marqueurs de la race, de l'arabité sont surtout des pratiques sexuelles et une répartition des rôles sexuels rétrogrades par rapport à « notre » degré de civilisation hétérosexuelle avancée. La république est en danger de viol, sauvons des prédateurs de banlieue les femmes, les Mariannes et les enfants. C'est l'un des récits du bon vieux temps des colonies et de l'empire qui s'inscrit dans la « tradition pornotropique européenne » pour reprendre la judicieuse formulation de McClintock[3]. Bien avant l'impérialisme victorien, la littérature « de voyage » abonde de cette érotisation des contrées périphériques, inconnues et exotiques où les « négresses » baisent avec les singes et où les indigènes ont des bites énormes. Au pays de l'aberration sexuelle, survient toujours ce moment où le mateur devient civilisateur protoféministe. On viole, on rapte, mais on sauve et on éduque :

> L'homme colonial est envoyé par la Mère Patrie pour sauver les femmes et les enfants de formes de masculinités barbares : quand l'homme indigène résiste, le colon lui fait reproche de manquer à ses devoirs d'homme. Le colon impute sa résistance à une masculinité rétrograde et conservatrice et se fait alors le défenseur des femmes et des enfants indigènes, victimes d'hommes marqués par la violence. Les femmes et les enfants sont des êtres innocents et le missionnaire républicain doit les protéger. La mission civilisatrice s'accompagne d'un

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:36 Page37

> remodelage des rapports entre femmes et hommes colonisés. La France républicaine ne peut accepter des coutumes d'asservissement des femmes.[4]

Parmi beaucoup d'autres, le trope porno du sauvetage renvoit au pornotropisme moderne qui va de Charcot à *L'Exorciste* en passant par Christophe Colomb, et qui fait se cabrer les filles de *Baise-moi*, les filles voilées, les hypermaquillées et autres « pétasses » auto-identifiées comme telles. On hypersexualise, on désexualise ; on désexualise, on hypersexualise. Loin d'être antagonistes ou contradictoires, ces technologies de genre et de biopouvoir des technopornographes[5] sont le signe même que la *terra incognita*, les mystères de la féminité sont maîtrisés par une volonté de savoir moderne et donc masculine. Dans la relation de son voyage vers les Indes, Colomb raconte que le monde a la forme d'un sein de femme et qu'il vogue vers la protubérance en son sommet[6]. Après avoir disséqué Saartjie Baartman, « la Vénus de Hottentot », Cuvier ne se contente pas de commenter ses « caractéristiques simiesques ». Il s'attarde sur la taille de ses fessiers et la grande lèvre de son sexe comme preuve de la « nature » primitive de la femme africaine, mais ne reste pas insensible à sa main qu'il qualifie de « main charmante »[7]. Dans la France des tournantes, reconquérir la république va passer par une régulation de la production de la féminité et un remarquage du territoire républicain par le corps de la femme. La femme devient la figure de proue de la république.

Le débat sur la laïcité et le vote d'une loi contre le « foulard islamique » sont révélateurs de la crise de l'identité française républicaine et des politiques sexuelles de la France post-coloniale. La cristallisation sur la femme musulmane (arabe en fait) est une

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page38

manifestation désespérée et violente de la faillibilité de la modernité et une dénégation de ce qu'a engendré et engendre la rationalité européenne. L'universalisme français est un particularisme qui ne s'affirme pas comme tel. Mais il devient de plus en plus difficile de le nier. Raison pour laquelle on assiste depuis quatre ou cinq ans à un véritable backclash avec l'émergence de toute une littérature anticommunautaire, à gauche comme à droite, visant à faire porter le chapeau du particularisme aux tribus et autres adeptes du « ghetto » : les féministes à l'américaine, les juifs, les gais, les ONG, les Corses, les Bretons, les islamistes, les handis*… Autant d'ostensibles, de visibles, à la *gay pride* ou sur TV Breiz. Autant d'identitaires désignés coupables pour masquer la politique de l'identité française que mène la république.

L'universalisme français est un essentialisme raciste

La fiction du sujet républicain français soi-disant non marqué, neutre, universel – mais dont on sait bien qu'il correspond dans les faits au Blanc hétérosexuel masculin – se perpétue grâce à un essentialisme synchronique porté par une myriade de grands récits et de micronarrations. Ceux-ci jouent un rôle capital, car ils permettent de naturaliser, d'intemporaliser « ce qu'est » ce sujet républicain, mais aussi « ce qu'est l'autre », qu'il s'agisse de l'immigré ou de la femme. En même temps, il faut aussi assurer sur le plan diachronique. Dans sa description du fonctionnement du discours raciste, Homi Bhabha a raison d'insister sur sa nécessaire flexibilité, sur le fait que l'on a affaire à des productions de savoir-pouvoir en constante évolution[8]. À cet égard, la commission Stasi

* Une des abréviations utilisées par les « handicapés » politisés.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page39

doit être abordée comme un dispositif de savoir-pouvoir conforme aux stratégies discursives nouvelles. On voit bien qu'il n'est plus possible de faire référence à un racisme médicalisé ou scientifique pour produire cet « autre » dont on a besoin pour définir *a contrario* le bon sujet républicain civilisé. D'autres stéréotypes font leur apparition qui ne sont pas simplement des images déformées, mais qui vont de pair avec certains types de subjectivation, dont celle de l'intégré sur-intégré mais raté.

La femme voilée est un de ces nouveaux stéréotypes. Mais elle n'est pas le seul. Elle n'est qu'un élément parmi d'autres de la productivité du discours post-colonial caractérisé par l'ambivalence[9]. Un discours à double détente qui conjugue dénégation des différences (historiques, sociales, culturelles), construction de formes d'autritude et de production de savoir qui permettent l'exercice d'une surveillance. Produite comme réalité sociale, la femme voilée musulmane est à la fois autre et en même temps complètement visible, connaissable, pour ne pas dire reconnaissable. C'est l'un des principaux messages de la commission Stasi : maintenant nous savons pour vous ce qu'est exactement une femme voilée et ce que doit être une femme dévoilée[10]. En fait, la femme voilée permet de réarticuler des formes de différenciation sexuelle et raciale. Ne serait-ce qu'en devenant – abusivement – le symbole universel de l'oppression de la femme, elle réalise une homogénéisation qui plaît autant aux féministes qui n'ont pas examiné les présupposés coloniaux de leur discours émancipateur qu'aux pseudo-féministes – pour ne pas dire les antiféministes – que sont l'ensemble de la classe politique française et la plupart des intellectuels de ce pays. Le stéréotype de la femme voilée enclenche la prescription d'un bon modèle : la femme féminine plutôt que féministe, républicaine et pas soumise, laïque, comme si toutes les

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page40

filles voilées étaient religieuses. Le scénario post-colonial de base est en place : avec l'intention téléologique qu'exprime la mission civilisatrice de toujours et le voile comme signe qui vient resignifier la différence, la séparation entre les Françaises républicaines et les autres. Un mécanisme de ségrégation qui affecte, bien au-delà des dites filles voilées, la plupart des candidats à l'intégration.

Car l'intégration-imitation républicaine à la française est une proposition malhonnête. Les dés sont pipés dès le départ, car l'injonction à l'imitation correspond au désir d'un autre reconnaissable et réformé, éduqué, républicanisé qui sera « presque le même mais pas tout à fait »[11]. Ce « presque le même mais pas tout à fait » n'est pas le triste résultat des aléas de l'intégration : « L'imitation (*mimicry*) est la représentation d'une différence qui est en elle-même un processus de dénégation. L'imitation est ainsi le signe d'une double articulation ; une stratégie complexe de réforme, de régulation et de discipline qui "approprie" l'Autre au moment où elle visualise le pouvoir. »[12] C'est le résultat voulu et attendu du processus de différenciation permanent et excluant qui fonde la pensée républicaine de ses débuts à nos jours. On a affaire à une stratégie rééducative, régulatrice et disciplinaire qui s'approprie l'autre pour exister. C'est l'identification des signes de l'inapproprié qui justifie l'intensification de la surveillance. Le voile devenu « foulard islamique » est idéal, non seulement parce qu'il constitue une forme de visibilité facile à reconnaître, mais aussi parce qu'il permet d'assurer que ce qu'il cache, ce qu'il y a sous le voile, a été maîtrisé par les autorités de connaissance compétentes. Et, *last but not least*, il permet également d'invisibiliser ce qui doit l'être, c'est-à-dire les autres identités récalcitrantes. Invisibilité, unicité, ubiquité sont les mamelles d'une francité engagée dans la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page41

résistance à toute forme de performance identitaire autre que celle de l'identité française républicaine, parce que celle-ci se définit par l'absence de performance et ne peut donc laisser (sa)voir sa dimension performative. Regardons d'un peu plus près comment se déploie tout cet arsenal visant à républicaniser les brebis galeuses et les esprits pervers, ceux qui niquent la Rep.

Invisibilité, unicité, ubiquité, féminité !

La république a fort à faire en matière d'invisibilisation. À l'habituel camouflage des pratiques différentialistes de la république blanche, il faut ajouter la lutte contre des minorités qui ne s'identifient d'ailleurs pas toujours comme telles, mais qui sont engagées dans des politiques de visibilité, du point de vue républicain en tout cas. C'est que les subalternes sont devenus ostensibles, pas seulement en France, et que, pour certains – les non assimiliationnistes –, ils s'inscrivent explicitement et politiquement contre la modernité uniformisante, contre l'universalisme abstrait et l'identification simple à l'être humain.

Tout le monde fait semblant d'oublier que la république a une longue tradition de pratique du différentialisme derrière elle, même si les travaux de Bancel et Blanchard ne cessent de le rappeler[13]. La république coloniale a pratiqué le différentialisme dans les faits. Les valeurs républicaines ne furent jamais appliquées dans les colonies, « les esclaves n'entrent pas dans la "communauté des citoyens", mais dans une nouvelle catégorie nouvellement créée : citoyens et colonisés […]. La république se construit comme blanche, mais comme elle a honte de cette caractéristique, elle propose de blanchir les colonisés pour en faire des citoyens. Et comme elle a en horreur les différences culturelles, elle ne sait pas quoi

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page42

faire d'individus qui ont des croyances, des manières de vivre et de faire qui ne sont pas européennes mais métissées. Ces individus vont donc devoir passer sous les fourches caudines de la pédagogie républicaine. Leurs ancêtres sont les Gaulois, leur histoire, celle des rois de France. De minorités, ils devront disparaître dans la majorité ; de visibles, on rêve de les rendre invisibles »[14].

Cette invisibilisation est nécessaire pour atteindre l'unicité proclamée de la république. Elle sert le discours circulaire qui va avec : la République est une et indivisible et (se) donne l'unicité pour horizon. Invisibilisation = intégration ; unicité = égalité. C'est la même lumière qu'il faut répandre sur tous et partout dans le cadre d'une mission civilisatrice assimilationniste dont les hérauts seront l'élite républicaine : le médecin, le maître d'école, mais aussi bien le militaire en métropole promu commissaire d'exposition coloniale qui permettent de se féliciter des résultats d'une aussi grande entreprise[15]. Encore aujourd'hui, l'idéal républicain s'appuie sur cette politique d'assimilation et de réalisation de l'unicité façon III^e^ République et essaye en vain d'imposer le modèle de progrès de la modernité issue des Lumières qui parle prétendument à l'humanité tout entière. Dans les faits, ce qui assure le républicanisme, c'est la promotion du récit conquérant de la rationalité et la promotion du sujet universel, c'est-à-dire blanc, masculin et hétérosexuel occidental.

Il n'est pas étonnant de voir à quel point ce macro-récit moderniste et civilisateur traverse de part en part *Ni Putes Ni Soumises*, le livre, véritable manuel de la république selon Fadela Amara, présidente de l'association du même nom[16]. Dangerosité/marginalisation/ségrégation/réintégration : les étapes clés de la mission civilisatrice scandent le livre de celle qui se revendique « de la France des Lumières, la France de

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page43

la République, la France de Marianne, des dreyfusards, des communards, des maquisards, bref la France de la liberté, de l'égalité et de la fraternité »[17]. Fadela Amara procède au repérage d'une « minorité délinquante »[18], d'une « minorité agissante »[19] aux marges, dans les ghettos mafieux et les caves, ferments du « repli communautaire »[20]. C'est flou, mais voilà qui suffit pour indiquer la sortie et entamer la longue marche des femmes vers la place de la République et l'Assemblée nationale où elles se verront transformées en Mariannes républicaines agréées. « Sursaut salutaire », la marche de 2003 prend très vite pour mot d'ordre « Pour l'égalité et contre le ghetto », faisant rimer égalité avec invisibilisation. Comment Fadela Amara peut-elle avoir la mémoire qui flanche au point d'oublier les pratiques différentielles de la république blanche qui a ghettoïsé ses parents arrivant dans une cité d'urgence de la France des année 1960, en lui trouvant des airs de « village gaulois »[21] : « Même si les populations étrangères y étaient regroupées, je n'avais pas le sentiment de vivre dans un ghetto. Notre cité était cependant peuplée à 90 % d'immigrés algériens. »[22]

De la pute à la Miss Marianne TTBM (Très Très Bien Macquée)

Le clou de la phase de « réintégration » est l'exhibition parisienne des photos des Mariannes de Ni Putes Ni Soumises sur une bâche déroulée sur la façade de l'Assemblée nationale pour parachever la marche des femmes des quartiers contre le ghetto et pour l'égalité, le jour de la fête nationale, en juillet 2003. *What a drag !* L'opération avait au moins le mérite de montrer la dimension performative de la Marianne moderne. Car comment passe-t-on de la pute à Miss Marianne ? Il suffit d'aller sur le site de Ni Putes Ni

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page44

Soumises[23], rubrique « Mariannes d'aujourd'hui », pour ne pas dire « Femmes d'aujourd'hui », pour revoir le défilé. Dévoilées, invoilables, les marcheuses de la république se voient recoiffées du seul signe ostentatoire autorisé, un bonnet phrygien, et parfois munies d'un coq ! Le voile est devenu le symbole de la discrimination dans cette machine à discrimination qu'est la République française. Mais il y a plus, et c'est là que nous nous retrouvons en plein pornotropisme moderne. Si tout l'effort de redéfinition de la féminité proposé par Ni Putes Ni Soumises allait de pair avec un mouvement de désexualisation de la fille des cités – au sens où il fallait se déprendre d'une hypersexualisation demandée et sanctionnée par les garçons « des cités » –, on assiste avec l'exhibition des nouvelles Mariannes à une hypersexualisation de femmes, noires plus particulièrement. Il n'est que de voir la manière dont leurs gestes et leurs expressions se différencient de ceux des autres filles pour retrouver la sempiternelle érotisation du corps noir. Samira Bellil[24] vous jette un regard de butch, les autres ne sourient pas béatement. L'une d'entre elles a même le droit de poser de profil, le regard tourné vers le lointain, statufiée. Non seulement les trois Mariannes noires doivent sourire, mais elles déploient toute une gestualité aguichante : l'une vous souffle un baiser, l'autre a posé sa main sur son visage mais écarte les doigts pour mieux vous regarder par en dessous, mutine et coquine. De toute évidence, c'est plutôt le défilé des Miss France que se sont offert messieurs les députés à l'entrée d'un hémicycle qu'ils continueront de se réserver. Entièrement soumises à la construction du regard masculin, les « Mariannes d'aujourd'hui » ont été affichées comme un gigantesque aplat publicitaire sur la façade de l'Assemblée nationale, érotisées, pour ne pas dire zooifiées en plein centre de Paris. La boucle est bou-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page45

clée via le pornotrope du trophée et celui de la femme géante dans la cité. À la faveur d'une désexualisation de surface, la « pute » des quartiers s'est arrachée de la banlieue pour gagner l'Assemblée nationale, sise dans le VII[e] arrondissement de Paris – enfin sa façade – où elle a été resexualisée, érotisée au goût des députés.

On est loin de la femme selon Fadela Amara : qui ne serait plus pute, plus voilée, pas hypersexuelle et déclinant son genre – sa féminité minimaliste – et rien d'autre comme l'expression naturelle de son sexe. Une conception essentialiste et modeste de la femme permettant de s'éloigner des excès du féminisme et de l'hyperféminité. Une féminité allant de soi, susceptible de conduire à la maternité et propre à susciter l'amour pour que l'on voit enfin « des couples enlacés au pied des tours »[25]. Cette version renaturalisante de la féminité et des rôles sexuels aura simplement permis une chose : passer d'une forme d'hypersexualisation violente, celle de la cité, des garçons et des « frères », à une autre forme d'hypersexualisation violente communément admise : celle que consomment les hommes de la cité pornomoderne et post-coloniale. On comprend mieux la mine réjouie des députés répondant à des micros trottoirs devant la gigantesque vitrine. Rien ne change, c'est comme mater la belle Marianne en mairie, surtout depuis que ce sont des actrices qui modèlent le visage de la Rep, de Brigitte Bardot à Laetitia Casta en passant par Catherine Deneuve. Telles des Vénus des carrefours, les nouvelles Mariannes iconicisent et érotisent la république à défaut de correspondre à une véritable entrée des femmes dans l'espace public et politique. La bâche et sa disposition parlent d'elles-mêmes, elles métaphorisent et réaffirment avec fierté et une rare arrogance l'exclusion des femmes – et

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:36 Page46

a fortiori des filles issues des migrations et de l'esclavage – de l'Assemblée nationale. L'agence d'art à l'origine de ce show citoyen a été montée par deux anciennes directrices de publicité : « Deux jeunes femmes aussi belles que douées, ce qui arrive beaucoup plus souvent qu'on ne le croit. L'une est brune aux yeux verts, l'autre est blonde aux yeux bleus et elles se sont rencontrées alors que l'une était en congé de maternité et l'autre de fécondité »[26], peut-on lire sur le site web en guise de présentation. Leur concept ? « défendre l'esprit français ». Alors bien sûr, elles ont envisagé des tournées en province… et dans le monde évidemment.

L'(un)iversalisme unisexe à la Badinter

« La vision unique produit des illusions bien pires que la double vision ou les monstres à plusieurs têtes. »[27]

Affirmer envers et contre tout l'unicité, pousser à l'homogénéisation forcée consiste aussi à attribuer les stratégies et pratiques différentialistes et particularistes aux « minorités » qui revendiqueraient autre chose que le droit à l'indifférence. Avec l'exemple de Ni Putes Ni Soumises, on voit bien comment la tyrannie de l'unicité comme idéal, comme objectif politique et comme modèle de subjectivation cristallise forcément à un moment ou un autre sur la « différence des sexes ». Avec le vouloir être universel unisexe selon Elisabeth Badinter, on passe à la vitesse supérieure[28].

L'universalisme prône la négation de toutes les différences historiques, culturelles et sociales, et les transforme pour ce faire en menace – le différentialisme – pour l'intégrité du projet humaniste moderne. Culture du même, l'universalisme est une forme par-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page47

ticulièrement criminelle d'essentialisme. L'universalisme essentialiste de Badinter est tellement allergique aux différences qu'il aboutit logiquement à montrer comment on peut et doit abolir la différence sexuelle. Dans sa logique absolutiste universaliste, la « différence sexuelle » peut devenir le paradigme épouvantail et épouvantable de « La Différence ». Si l'on vient à bout de cette différence-là, comment ne pas penser que toutes les autres différences sont inutiles et doivent être sacrifiées sur l'autel du républicanisme universel pour arriver… au point de départ : une république une et indivisible et donc parfaitement égalitaire : « Pour faire de l'indifférenciation une étape universelle condition de l'égalité, l'indifférenciation des rôles est la seule voie vers l'égalité des sexes. »[29] Nombre de conceptions universalistes se sont bien gardées de se défaire de la répartition bipolaire des genres découlant soi-disant de la différence sexuelle, et pour cause. Celle-ci permet justement d'asseoir une opposition « universelle » entre les deux sexes. Mais Badinter pousse le bouchon ontologique plus loin : il y a bien l'un et l'autre sexe dans un premier temps – les filles et les garçons – qu'il ne faut d'ailleurs pas priver de repères différenciateurs. Mais l'étape suivante est la dissolution de l'altérité, le coup d'éclat abolitionniste, la victoire du même, seul garant possible de l'égalité : « L'un est l'autre à condition que persistent l'un et l'autre »[30], et puis « l'égalité se nourrit du même (=) et non du différent (≠) »[31] ! Le schéma est purement arithmétique, pas même dialectique. On croirait entendre la résolution hétéromatrimoniale catholique : « vous ne ferez plus qu'un ». Le « terrorisme paritaire » ne saurait retarder l'avènement du même et de l'un, tonne l'auteur de *XY*. Ni relativisme culturel ni relativisme sexuel, l'unisexe vaincra, la ressemblance gagnera sur la dissemblance.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page48

Il faut dégrader les ostentatoires

D'aucuns interpréteront cette crispation universaliste comme une réponse désespérée face à ce que Badinter interprète sans grande originalité comme un effritement de la république dû aux pressions communautaristes et à la philosophie « différentialiste » des autres. Avec cette idée que l'on retrouve chez cet autre grand conservateur (au sens muséal du terme) de la république qu'est Alain Minc : la France s'amolit, se laisse faire, s'agenouille devant l'ennemi[32]… Elle a baissé le pantalon, si on continue comme ça, elle se fera enculer ou violer. Debout les « mol pensants » et autres esclaves des minorités que la perspective d'affronter « sabre au clair » leurs ennemis « pétrifie »[33] ! C'est la virilité de la nation qui se barre en couilles : vieille angoisse dont on sait qu'elle se déporte en général sur les traîtres à la république, qui sont souvent des sur-intégrés plutôt que des non intégrés. L'opération de dégradation du capitaine Dreyfus, qui a mobilisé tant de technologies de réinscription de sa judaïté et de sa non-virilité, devrait encore faire réfléchir. Car de quoi a-t-on dépouillé Dreyfus ce fameux 5 janvier 1895, si ce n'est des signes de la francité et de virilité qu'il avait tout fait pour porter et durement acquis : l'uniforme militaire français, le courage et la force. Comme le montre Norman Kleeblatt, on défait Dreyfus en une mise en scène à faire mentir les analyses de Foucault sur la mise en scène moderne du pouvoir et de l'autorité, pour en faire un « officier incomplet », un travesti, un *performer* trop parfait de la francité[34]. Sous le modèle de l'intégration, le traître. Car à force de les assimiler, on ne les reconnaît plus. Leurs corps sont devenus « indétectables », d'où cette exploration du corps de Dreyfus après la dégradation : on le mesure, on le photographie, on ajoute ce qu'il était parvenu à cacher,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page49

c'est-à-dire les traits, les symptômes du juif et de sa malignité inhérente. Alors que Dreyfus a passé sa vie à se muscler et à se viriliser pour s'intégrer, il voit son corps s'amolir, s'efféminiser, être juivifié, rendu à la virilité déficiente des circoncis et conforme à la nouvelle vague de théories racistes des années 1889-1890. Il est redevenu ostentatoire. Les minorités qui nous guettent sont également prises dans ce double discours : des mauviettes qui ne jurent que par la victimisation et le « PC » (*Politicaly Correct*) et qui représentent pourtant la menace par excellence pour la masculinité et la nation française. Et Badinter est la première à se faire le porte-voix masculiniste de la virilité défunte. Mais elle n'est pas la dernière : la psy libérale s'y met aussi. Dans son ouvrage significativement intitulé *Ainsi-soient-ils*, Hélène Vecchiali, psychanalyste et coach d'entreprises (!) donne ses solutions pour parer à la féminisation des hommes français, arguant du fait qu'ils doivent arrêter de se « travestir », se remettre à la vraie chasse aux femmes (le *speed dating* n'étant pas du jeu puisque le gibier est déjà « estourbi »). Quant aux femmes, elle leur conseille de reprendre leur position passive réceptive et de mieux réussir leur Œdipe en gardant le nom de leur mari[35].

La fureur abolitionniste est un racisme qui s'ignore

Pour en revenir à Badinter la philosophe, triste topique que cette course vers le « un » en fin de vie et dont la manifestation serait aussi pronominale. Quel beau laspus que cette masculinisation que l'on trouve dans *Fausse route* : Elisabeth tout(e) à son impersonnalisation universalisante nous confie être « étonné »[36] (sic !). Après avoir subi les foudres de la harangue lacano-fouquienne et cixouenne – il n'y a que deux sexes ! – qui a efficacement dépolitisé le féminisme

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page50

français, va-t-on nous gaver d'un programme de rééducation universaliste civilisationniste qui fleure bon le XVIII^e^, les Condorcet, Diderot et Madame d'Épinay ? Sois butch et ouvre-la, au lieu de poser la question des genres dans des termes binaires. Arrête de réifier le système sexe/genre dominant qui s'accommode très bien du deux et de l'un, mais beaucoup moins bien du trois et multiples de, est-on tenté de dire à l'intellectuelle républicaine essentialiste. Mais ça ne badine pas chez les Badinter. Et moi non plus, je n'ai plus envie de rigoler quand je vois à quel point l'arithmétique aplatie de l'égalité que l'on nous impose reproduit la double articulation du récit colonial et post-colonial, assimilationniste et raciste : la production de l'autre (différentialisme, particularisme républicain) sera victorieusement suivie de sa dissolution (l'assimilation). Un autre grand récit est à l'œuvre dans les textes de Badinter comme dans les discours de la plupart des féministes françaises quand elles s'emparent de la question de la prostitution : l'apologie de l'abolitionnisme et de ses exploits. La France a aboli l'esclavage et la peine de mort ! Si on écoutait Badinter, elle montrerait comment abolir la différence sexuelle pour répandre l'égalité parmi les peuples. Sous l'universalisme béat, la réalité des pratiques différentialistes : l'esclavage a bien été aboli par décret en 1794, mais il s'agit d'une « abolition manquée », non appliquée dans la plupart des cas. Et des années d'études et de théorie féministe, mais aussi bien un Derrida, ont fait comprendre que l'un de l'(un)iversel soi-disant non marqué est masculin.

L'autre selon Badinter devrait résorber « le différentialisme féministe » (la parité et l'inscription dans la constitution de la différence des sexes) et le différentialisme culturel (à savoir le foulard), puisque ce serait à l'occasion du débat sur le foulard « islamique » en 1989 que la loi universelle « connut sa première

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:36 Page51

grande défaite »[37]. Mais si l'on a bien compris que Badinter n'était pas dans la rue lors des manifestations féministes des années 1970 et qu'elle contemple le monde depuis les fenêtres de son appartement qui donne sur les jardins du Luxembourg, on se demande comment elle n'a toujours pas vu ni compris que sa mission civilisatrice est terminée ; que ses exigences de pureté républicaine, d'unicité dans les fondements, les buts et la subjectivité sont des politiques racistes et discriminantes ; que le particularisme républicain ne peut plus rabattre le multiple sur l'un. Badinter en est réduite à l'incantation et aux pratiques d'intimidation ultramédiatisées. Tant mieux. Il est fini le temps de l'un et de son autre prévu à cet effet. Il n'y a pas l'un et l'autre. Il ne reste qu'un fantasme d'unicité face aux identités et subcultures qui prolifèrent ; la pratique différentialiste républicaine a été outée et il n'est plus possible de coincer les subalternes depuis une position épistémique incontestable, ni de leur demander de suivre l'élite républicaine éclairée sur le chemin de la civilisation (française). En tout cas, nous, on ne veut pas aller faire *Le Voyage en Laponie avec M. de Maupertuis*[38].

La république alsacienne ou le miracle de l'ubiquité : l'assimilationnisme civilisationniste

« Il y a eu, il y a encore, il y aura un miracle alsacien. Ce miracle alsacien devra s'appliquer à la France tout entière, aujourd'hui blessée dans son identité profonde. D'ailleurs n'est-il pas en marche ce miracle : Robert Grossmann est bien de Strasbourg, tout comme la famille de mon épouse, Blandine Kriegel. »[39]
Alexandre Adler

À la différence du modèle d'assimilation-fusion dans l'(un)isexe, le modèle du « miracle alsacien » sans coiffe

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page52

proposé par Robert Grossmann et François Miclo[40] (experts du territoire et auteurs de *La République minoritaire, contre le communautarisme*[41]) a ceci de précieux qu'il est franchement cynique. Il faut toujours aller voir les écrits des républicanistes les plus archaïques pour que réapparaisse le discours républicain dans sa splendeur surannée : à un moment ou un autre, l'affiliation mondiale à « nos ancêtres les Gaulois » s'y verra crânement réaffirmée. C'est le cas dans cette diatribe contre le communautarisme dans laquelle Miclo et Grossmann n'hésitent pas à faire apparaître les mécanismes de la républicanisation, voire à tirer une certaine fierté de la grossièreté de ceux-ci[42]. Leur discours sur l'identité et la nation française est particulièrement intéressant en ce qu'ils admettent sans ambages que, finalement, l'identité française et la nation française n'existent pas. Un universalisme non nationaliste, tel serait l'une des explications de l'exceptionnalisme français. Avec une politique aussi métaculturelle, métanationale pour ne pas dire transnationale, on imagine bien que l'intégration à la française soit compliquée.

Pourquoi le miracle alsacien est-il une solution exemplaire à la fracture républicaine contemporaine ? C'est que l'Alsace peuplée d'Alsaciens qui se disent Français en allemand, des « pas tout à fait iroquois »[43] – attention ! – mais pas des « javanais »[44] non plus, sont une figuration nostalgique, enclavée pour ainsi dire, de « la colonie idéale ». Ce n'est pas la première fois qu'il faut convoquer des métaphores exocentrées de la république pour faire croire à sa réalisation réussie. Les expositions coloniales dans la métropole, l'Algérie d'avant l'indépendance, colonie modèle parce que département français, autant de contributions au maintien de l'illusion coloniale et

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page53

républicaine[45]. La colonie idéale est celle qui a compris le paradoxe de l'identité française : il s'agit de s'identifier à un principe civilisateur global sans frontières que caractérise son ubiquité – l'empire et l'esprit français. Raison pour laquelle on se cogne sans cesse avec les Américains qui en connaissent un rayon en matière de globalisation impériale. S'intégrer ne suffit pas, avoir la nationalité n'est rien si on ne s'identifie pas au génie civilisateur français et si l'on n'entretient pas un rapport bien précis à l'espace. Être Français, c'est être partout et nulle part, exercer un cosmopolitisme civilisationniste : « Lorsque la France s'identifie à son idée de civilisation, elle ne parle jamais de civilisation française mais de civilisation tout court. »[46] Et l'on atteint là une autre cîme supra-ontologique : la France est la civilisation et la culture. « Aucune contradiction n'existe en réalité entre le local et l'universel. »[47] L'ubiquité universaliste permet de réaliser une méga-unicité, une *mondorespublica*. L'on retrouve d'ailleurs chez Miclo et Grossmann la même arithmétique républicaine de base que chez Badinter : une seule question compte en politique : « Comment faire de l'un avec du multiple ? » Facile. En rejetant « les communautaristes », source de diversité, et les identités qu'ils défendent. Ils seront d'autant plus facilement accusés de soutenir des conceptions ontologiques de l'identité (le « on est ce que l'on est » des « tribus » et des « troupeaux » selon Miclo & Grossmann) que le républicain sublime se prévaut d'être hors identité, dans l'au-delà de l'identité, dans le dépassement de toutes les identités. En se réservant au passage le droit d'utiliser une fiction identitaire assumée comme telle, celle du citoyen, sachant qu'il s'agit d'un droit conféré sans doute par la loi universelle à une élite : « Les hommes ne sont pas des esprits purs et le citoyen demeure une fiction régulatrice de notre

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page54

société démocratique, pas une réalité incarnée. »[48] Il suffit de confiner les multiculturalistes à une politique rétrograde et déterministe de la tradition, des racines et des origines (que la plupart ont abondamment critiquée) à laquelle on se propose de répondre par la mise en place de « charters culturels »[49], et de leur opposer le projet civilisationnel unitaire qui concerne l'humanité tout entière. On alimentera ainsi la mythologie tenace selon laquelle la France est ouverte aux étrangers et compte sur des individus qui sont autant de créateurs potentiels, de messagers de l'Esprit français. Ceux qui ont voulu aborder les rives de la terre universaliste sur sa réputation de terre d'accueil ont eu la surprise de comprendre à leurs dépens qu'une intégration symbole du génie français, valorise *in fine* les « citoyens du dehors » et les grands artistes.

Devant un programme aussi intemporel et linéaire, pourquoi tant de virulence contre les gais, les Corses, le défilé des « mannequins ethniques » et des « tribus » ? Pourquoi assimiler les minorités à des nazis ? Pour masquer la façon dont s'opère la reprise en main « du discours sur la différence », dénoncé comme une « altération de la notion d'altérité » par les républicains universalistes. Parce que trop de différences rendues visibles et de zones d'exercices du biopouvoir désignées obligent à une transparence néfaste pour le secret et des procédés que se gardaient les élites républicaines. Supériorité et caractère implacable du républicanisme français : la France « n'existe pas » tant elle sert l'humanité, mais elle doit trouver des réplicants pour incarner l'idée française. Telle est la rançon d'un universalisme extensible et d'un modernisme arrogant qui voudraient encore faire croire à l'ONU que « la France a voté la liberté du monde »[50].

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page55

Misères de la littérature anticommunautaire

La grande faiblesse des Badinter, des Minc, des Grossmann et Miclo, des Joseph Macé-Scarron[51] & Co est d'être arrivés à un tel stade de dénégation de leurs propres pratiques différentialistes, disciplinaires, postcoloniales et particularistes qu'ils croient être bien placés pour avertir les « identitaires » et les « minoritaires » des méfaits de la typologisation et des « étiquettes ». Chez tous ces auteurs pointe une nouvelle forme d'exaspération devant des formes de visibilité de plus en plus autorisées ou revendiquées. Dans tous leurs écrits, la stigmatisation du « ghetto » est au moins aussi forte que celle du coming out. La concomitance de ces deux accusations devrait suffire à relativiser les accusations de « repli », de « dérive » et de « renfermements communautaire ou identitaire » : comment concilier « ghetto » et inscription, irruptions volontaires dans l'espace public d'une identité ou d'une subculture ? Comment accuser les gais et *a fortiori* les lesbiennes dont on ne parle jamais de se ghettoïser alors qu'ils demandent un accès aux médias et à participer au débat citoyen ? Comment accuser les filles voilées de se ghettoïser dans les banlieues alors qu'elles veulent habiter elles aussi l'espace scolaire ?

La panique des anticommunautaristes vient du fait que les formes de visibilité des minorités ne sont plus actuellement des conséquences de la censure productive républicaine et moderne. Ce sont les minoritaires qui créent leurs propres savoirs, expertises et formes de visibilité. La production de l'identité (française) n'est plus l'apanage de la république. Badinter était plus à l'aise dans les années 1990, où elle pouvait encore manier une ironie tranquille en prévenant que tout « différentialisme » court à sa perte ou sera puni par où il a péché. N'affirmait-elle pas, dans

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:36 Page56

l'un des chapitres de *XY*[52] traitant de l'homosexualité masculine, que ce sont les homosexuels eux-mêmes qui « ont mis le feu aux poudres en inventant la problématique identitaire »[53] au XIX^e^ siècle et non les grands sexoclassificateurs ? « Ils voulaient faire reconnaître leur spécificité », « sans le savoir Ulrichs engageait les pédérastes (sic) sur la voie glissante de la pathologie mentale »[54] ! La reprise de certaines théories biologisantes des médecins du XIX^e^ siècle par les protagonistes du mouvement homosexuel émancipationniste allemand n'est pas de l'ordre de la revendication particulariste *ex nihilo*. Bien au contraire. Elle est très précisément un discours en retour, pour reprendre la formulation de Foucault dans *La Volonté de savoir*[55]. Que la stratégie ait fait ses preuves ou non, c'est autre chose, mais voilà qui ne doit pas invisibiliser la politique des identités pratiquée par les instances médicales et juridiques du XIX^e^ siècle, ni les formes de résistance qu'elle a suscitées. C'est dans ce sens-là que ça marche. Ulrichs n'est pas à l'origine de la médicalisation et de la pathognomonie du discours sur les « contre-nature » et autres « inverti(e)s ». Il en va de même aujourd'hui pour la politique de l'identité républicaine qui se prend un autre genre de discours en retour avec des filles manifestant avec pour voile un drapeau français. Ne les a-t-on pas faites Françaises et citoyennes ?

Dans leur arrogance républicaine universelle, les intellectuels ont pu prendre les subalternes pour des esprits qu'il fallait ouvrir, des imbéciles à qui il fallait faire comprendre qu'ils se confinaient dans des différences qu'on maîtrisait mieux qu'eux. Ce qui était maîtrisé, c'était cet espèce de métasavoir typiquement français sur la réalisation d'un idéal au-delà de l'identité. Ce temps hiérarchique est révolu. Il n'est plus possible de prescrire le placard et la réserve

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page57

pour les spécifiques en leur agitant le bâton. Il n'est plus possible d'attribuer aux minoritaires visibles, en phase de renversement d'expertise[56], ses propres pratiques disciplinaires et des accusations d'immaturité politique : « Le communautarisme est une œuvre d'entomologistes ; il ne conçoit les individus que classifiés, épinglés dans leur origine et apprêtés au formol comme des insectes étranges. »[57] *Look who's talking !* Comme si c'étaient les animaux du zoo qui avaient désigné leurs cages.

La promesse des anormaux[58], les autres inappropriés et autres genderfucker* de la Rep

Performances et politiques de la diffraction

Le modèle d'intégration/imitation républicaine est foutu. Pourquoi ? La production contrôlée de « l'autitude » et la surveillance générale sont devenues plus difficiles, ce dont témoigne *a contrario* le flicage du voile. Comment persister à nier que l'imitation de l'identité française ou du bon sujet républicain est impossible pour tous les candidats à l'intégration ? La logique de l'assimilation se heurte à des ratés, à des diffractions, à de mauvaises appropriations qui étaient inévitables et souhaitables, compte tenu de la dureté et de l'arrogance du modèle français moderniste et post-colonial. Il fut un temps où ces ratés, qui sont encore une fois inhérents à la logique intégrationniste à la française, « revenaient » à la république. Ils en faisaient même partie. Dans le modèle français, on peut dire que l'injonction au ratage, à l'infidélité est renforcée puisqu'il faut s'identifier non à une nation mais à des principes abstraits : la république, l'universalisme. Devenir Français, s'intégrer, participe bien de la « répétition d'une forme de savoir

* Niqueurs de genre

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page58

et d'identification qui vacille entre ce qui a déjà été là, en place, le déjà connu et ce qui doit être anxieusement répété »[59]. Mais quand bien même la leçon républicaine aurait été bien apprise, le split est là : « Bien que Française née à Argenteuil, on me dit souvent que je suis "très bien intégrée". Mais je vais finir par me désintégrer à force de m'intégrer. »[60] Latifa Abed est devenue la même mais pas tout à fait, ou alors ça se voit trop, tout comme Dreyfus qui devient subitement le même inapproprié : beaux exemples de l'ambivalence différentialiste foncière qui est au cœur du modèle français. Être francisé devient, à terme et de manière emphatique, ne pas être Français. Car ressembler, c'est aussi menacer.

En même temps, cette imposition brutale du récit républicain ouvre la voie à une imitation à côté, de travers, à des appropriations tordues, à des recontextualisations, à la production de monstres, d'anormaux post-coloniaux et post-intégration, d'« autres inappropriés » – pour reprendre la formulation de Trinh T. Minh-Ha[61] – :

> Désignant les réseaux multiculturels, ethniques, raciaux, nationaux et sexuels des acteurs qui émergent depuis la Deuxième Guerre mondiale, la formulation de Trinh (les « autres inappropriés ») faisait référence à la position historique de ceux qui ne peuvent adopter ni le masque du « soi » ni celui de « l'autre » que proposent les récits occidentaux de l'identité et de la politique jusqu'ici dominants. Être inapproprié ne veut pas dire « ne pas être en relation avec », c'est-à-dire être dans une réserve spéciale, nanti du statut de l'authentique, de l'intouché, depuis une condition innocente allochronique et allotopique. Au contraire, être un « autre inapproprié » signifie être dans une

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page59

> relation critique et déconstructive, dans une rationalité qui diffracte plus qu'elle ne réfléchit de manière à réaliser de puissantes connections qui excèdent la domination. Être inapproprié, c'est ne pas coïncider avec la taxinomie, être délocalisé des cartes disponibles qui spécifient ce que doivent être les différents acteurs et les différents récits, ne pas être originellement fixé par la différence. Être inapproprié c'est n'être ni moderne ni post-moderne mais insister sur le amoderne.[62]

Que ce « vouloir-être inapproprié » résulte ou non d'une prise de conscience, d'une volonté politique identifiée comme telle ou non, le temps est venu où la logique de l'assimilation se voit contredite non par une stratégie de subversion ou de transgression, mais par des effets de répétition et de diffraction dont il est possible de tirer de nouveaux modes d'action politiques, de nouveaux rapports aux identités et des subjectivations non captives. Ça n'intègre plus mais ça diffracte un max. Le rayon des Lumières, dont on se demande parfois s'il n'était pas plus proche du rayon laser épilatoire, se voit non renvoyé ni même réfléchi (avec les honneurs de la réflexivité) mais diffracté. Les effets du ratage de la transmission de la modernité ne sont pas uniques mais multiples en fonction de la double, triple, voire X conscience ou accumulation de différences ethniques, sexuelles, de genre, de classe : « Ces rayons diffracteurs composent des modèles d'interférence et non des images qui réfléchissent. »[63] Les effets de la diffraction viennent renforcer et alimenter les « doubles consciences », les « doubles visions », les subjectivités clivées issues de l'esclavage et de la machine coloniale racontées et analysées dans les textes politiques de Du Bois ou de Fanon. Mais aussi bien celles générées par la violente naturalisation de la différence sexuelle et des genres.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page60

Les infidèles

Occupé à nier ses pratiques différentialistes et à faire l'apologie du même et de la ressemblance, le discours républicain assimilationniste en est venu à négliger la répétition des marques qu'il veut contrôler, qu'il s'agisse des genres, de la sexualité, de la race ou du voile. Il lui faut pour cela croire, ou nous faire croire qu'il existe un modèle, un original que l'on pourrait, que l'on devrait imiter. Mais il n'y a pas d'original, pas d'identité sexuée, pas d'identité française plus réelle et plus vraie que les autres : il n'y a que des copies de copies, à l'infini. Que des infidèles…

Le voile ne masque pas plus la république que les républicains de la commission Stasi n'ont dévoilé ce que cache le voile pour s'assurer de la validité de l'une des plus anciennes allégories de la découverte de la vérité : faire tomber ses voiles successifs pour qu'elle apparaisse enfin nue, telle une fille à poil. Encore un pornotrope de poids. Les filles voilées ne sont pas non plus la réapparition d'un symbole de l'oppression universelle de la femme que saurait déceler l'œil rationnel occidental. On reconnaît bien là une stratégie d'homogénéisation abusive qui permet de masquer ce que signifient et réarticulent nombre de récentes et multiples pratiques de revoilement. Si tant est qu'il faille séparer le voile de bien d'autres vêtements qu'il côtoie et parasite, le rêve de la commission Stasi aura été de masquer les significations culturelles, identitaires, politiques – et non simplement religieuses, encore moins forcément intégristes – du voile des filles voilées. Mais comment l'admettre lorsqu'une féministe universaliste comme Badinter en vient à penser que la différence est un fondamentalisme ?

Technique de camouflage pour certaines, le voile permet bien évidemment de résister à une hypersexualisation pornographique qui n'est pas le propre des garçons de banlieue. Car s'il est vrai que ceux-ci

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page61

cultivent une hypermasculinité hyperhétérosexuelle homophobe, Nacira Guenif-Souleimas a bien fait apparaître, en retraçant la généalogie de cet « enfermement viriliste », que c'est la masculinité hétérosexuelle blanche dominante française qui a désigné ce pornotropisme moderne[64]. D'autres usages du voile – car il y a bien *des* usages du voile – correspondent à des discours en retour, à des performances de l'arabité tout à fait conscientes, à des manifestations culturelles et identitaires de subjectivités complexes, splitées, post-intégration. C'est le cas pour certaines des filles qui manifestent voilées ou ceinturées avec le drapeau tricolore parce que Françaises nées en France mais pas Françaises citoyennes. Pour celles qui, religieuses ou non, vont afficher le voile pour signifier l'arabité, voire sursignifier l'islam, qui est devenu l'un des éléments majeurs de leur culture. Et ce parfois contre leur gré. Ne les prend-t-on pas toutes pour des musulmanes ?

À voile et à vapeur

Nilufer Göle a bien montré comment, loin de n'être qu'un signe religieux, la réapparition du voile dans la Turquie laïque – pour ne pas dire surlaïque – des années 1980 devait être comprise comme une « réarticulation de la modernité et de la culture » et autorisait bien plutôt « une mesure de l'autoritarisme islamique et un débordement de celui-ci »[65]. Avec l'irruption des filles voilées dans l'espace public, ils se produit souvent l'inverse de ce que croient savoir les féministes blanches non critiques : d'autres déclinaisons de la féminité qui bloquent le contrôle scopique du regard pornographique moderne et ne coïncident pas avec le corps contrôlé que voudraient imposer certaines lectures aliénantes et misogynes du Coran et de la religion musulmane : « Le port du voile chez les jeunes musulmanes ne découle pas d'un processus

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page62

graduel et continu qui se serait transmis par les coutumes religieuses et familiales, mais il résulte au contraire d'une nouvelle interprétation de la religion musulmane par des groupes sociaux en mobilité ascendante, c'est-à-dire récemment urbanisés et éduqués. Cette nouvelle interprétation débouche sur une critique des traditions assujettissantes de la religion et des valeurs assimilatrices de la modernité. »[66]

Certaines pratiques de revoilement sont donc des réappropriations de la signification du voile et correspondant à son utilisation performative comme signe ostentatoire d'identités post-intégration : « Veil is beautiful ». Ostentatoires et non ostensibles, *out* et non au placard : c'est à ce titre que ces nouvelles identités seront proscrites, parce qu'elles visibilisent des identités et des discriminations croisées qui sont le produit du discours républicain à la française et qu'elles renvoient l'identité française à sa propre performance et à ses bonnets phrygiens. Ce sont ces nouvelles formes de visibilisation culturelle et identitaire qui sont visées par la loi sur la laïcité. Elles entament l'arrogance et la naïveté du discours républicain : son modèle de référence, le sujet universel blanc et hétérosexuel, est voué à la diffraction perpétuelle, aux ratés performatifs : eh oui, on peut être citoyen à voile et à vapeur. Les expériences de « double conscience » ou de « double vision » qui émaillent les textes de Fanon ou de Du Bois, les sensations de spliting, de double, voire de triple conscience, d'identités multiples pour les personnes vivant en France et issues de la post-intégration découlent de l'obligation à la performance de la race ou du stéréotype de l'intégré. Peau basanée, masques blancs, ou comment jouer au Français dans la Rep ? Idem pour l'obligation à la performance de la masculinité et de la féminité hétérocentrée. L'expérience de l'insulte peut également être versée au patrimoine commun de tous ceux et

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page63

celles à qui l'on rappelle en permanence qu'ils ont raté leur intégration, mais qui n'en ont pas moins engrangé la capacité de performer d'autres genres, d'autres identités sur le long chemin de l'assimilation. Le fait que le genre et la race soient performatifs est justement ce qui rend possible l'excès sémiotique et son exploitation par les subalternes eux-mêmes. On en est là.

Mais pour exister, rester ou devenir des pratiques culturelles et/ou politiques, ces intégrations de traviole et de plus en plus fières de l'être, ces « inappropriated others » doivent échapper aux interprétations pathologisantes et psychologisantes qui les guettent. Ce n'est pas si simple. Il faut déjouer le marquage de la race par la sexualité et le genre et en finir avec le ventriloquisme républicain.

On n'est pas des pédés ! On n'est pas des butchs ! Intégration et hétérocentrisme

C'est un lieu commun pour traiter du rapport entre les notions de race et de classe que d'évoquer la remarque avancée par Stuart Hall, selon laquelle « la classe constitue la modalité dans laquelle la race est vécue. L'anecdote du 2Live Crew [un groupe de rap de Floride] et la place centrale occupée par la sexualité dans les discours contemporains du particularisme racial se réfèrent à une formulation analogue qui pourrait se révéler tout aussi commode : le genre constitue la modalité dans laquelle la race est vécue »[67]. Le genre et la sexualité. Ce n'est pas la grande entreprise de re-républicanisation par la reféminisation que constitue Ni Putes Ni Soumises qui pourrait démentir cette remarque de Gilroy. Si cette association fait l'unanimité, dans la classe politique, mais pas seulement (chez les machos à la Bedos aussi), c'est parce qu'elle constitue une tentative de réassignation à la féminité « naturelle » pour la femme antivoile.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page64

On ne peut pas imaginer entreprise moins féministe. Drôle d'émancipation pré-beauvoirienne que celle qui consiste à stigmatiser « celles qui n'assument pas leur féminité » intrinsèque (traduisez celles qui performent la masculinité et leur féminité, ce qui les éloigne du genre « naturel »). Et c'est sans doute cette renaturalisation de la féminité hétérocentrique qui séduit tant les politiques français effrayés par le féminisme politique et la déconstruction des genres qu'il implique, y compris de leur masculinité. Que ces brillantes politiques sexuelles émanent du Parti socialiste – dont on sait bien qu'il produit Ni Putes Ni Soumises, après avoir cassé la marche des Beurs en créant la concurrence SOS-Racisme et France-Plus – ne doit pas étonner, compte tenu des références féministes dont il se réclame, le féminisme biologisant et naturalisant de Sylviane Agacinski entre autres.

« Enculé ! On n'est pas des pédés ! » Nacira Guénif-Souleimas a fourni bien des éléments d'analyse de l'homophobie des « p'tits gars de banlieue » dont feraient bien de s'inspirer les politiques gaies qui manquent singulièrement de mémoire coloniale et sexuelle sur le croisement de leur histoire avec celle de ces « Arabes qui les excitent ». Si « les p'tits gars de banlieue » en font des tonnes, sont « des mecs plus vrais que nature », c'est parce que l'on a brutalement hétéroccidentalisés leurs pères arrivés en France dans les années 1950. Déplacés, ces pères le furent à double titre, géographiquement et parce qu'ils étaient susceptibles de signaler une homosensualité coupable en maintenant une gestualité, voire des pratiques sexuelles entre hommes banales dans le monde arabe. Résultat, les « p'tits gars des mauvais quartiers » jouent à fond la performance de la masculinité hétéro. Homophobes oui, parce que contraints à l'hétérosexualité et l'hétéromasculinité. Le jour où l'on

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page65

comprendra que l'hétérocentrisme tue et que l'« homophobie », la « lesbophobie », la « transphobie », mais aussi et peut-être surtout la « genrophobie » ne sont pas des phobies mais des formes de savoir straight surplombantes qui visent à discipliner les identités sexuelles et de genre déviantes, on arrêtera peut-être de confier la lutte contre l'homophobie à Perben et celle contre les discriminations à je ne sais quelle Haute Autorité contre les discriminations dont la préparation a été supervisée par… Stasi. La Halde, créée en décembre 2004, a commencée par exclure les trans et les transgenres du champ de la discrimination et pourrait bien compter José Macé-Scarron parmi les huit « sages » qui seront désignés par le président de la République, le Premier ministre et les présidents des deux assemblées.

On n'est pas des butchs non plus ! La Rep se charge aussi de nous le rappeler. Retour donc sur la typologie des formes de féminité que propose Fadela Amara dans *Ni Putes Ni Soumises*, le livre, et sur le témoignage choc au titre de porno Z de Samira Bellil, *Dans l'enfer des tournantes*[68]. Ce qui m'intéresse dans cette lecture concurrente, c'est de voir comment une petite caillera comme Sam, qui pourrait justement figurer au panthéon des genderfuckers, autres illégitimes, inappropriés de la Rep, devient au fil des textes et des discours autobiographiques, psychologiques, médiatiques et politiques made in France, Samira, femme et républicaine qui défile en tête des cortèges de Ni Putes Ni Soumises.

C'est que Fadela Amara n'y va pas de main morte dans sa classification des types de féminité dans la cité. Elle renouerait presque avec les grands ordonnateurs et redresseurs de genres du XIX^e^ siècle. Certes, elle ajoute la case « filles voilées » à la taxinomie, mais elle nous refait le coup de la stigmatisation de

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page66

l'hypersexuelle et de « l'invertie » de genre. Hypersexuelles, les « soumises » le sont car, si elles sont privées de l'émancipation par le travail et condamnées au confinement domestique, elles sont aussi susceptibles hors cité d'afficher une hyperféminité jugée excessive par son caractère manifestement « artificiel » : « Certaines de ces filles peuvent changer complètement de comportement. Quand elles sortent de la cité, il y a tout ce qu'il leur est interdit : les hommes, le cinéma, la mode, la liberté. Cette réalité les frappe en plein visage et elles en "surconsomment". Elles se fringuent en minettes, se maquillent, draguent. Pour quelques-unes, le décalage est trop violent et elles dérapent en tombant dans la prostitution ou la toxicomanie. »[69] Rien de moins pour ces sisters Jekyl and Hyde du genre féminin.

Pour ce qui est du type « filles maquillées hyperféminines », elles poussent la performance de la féminité au maximum et le revendiquent comme une stratégie de résistance, ce que perçoit Fadela Amara mais sans y reconnaître une nouvelle forme possible de féminisme populaire qui n'a en effet rien à voir avec le féminisme des années 1970. Ce féminisme grassroot renverrait plutôt à un féminisme à la Despentes ou à la Madonna : quelque chose qui relève du *peepshow feminism*[70]. Il ne s'élabore ni dans les facs ni dans les colloques, mais chez les travailleuses du sexe et les filles qui choisissent de représenter l'idéal féminin en le contrôlant et dont on sait bien qu'il est plus proche de la pute et de la pétasse (pour les *sex workers* comme pour les femmes répondant aux canons de la séduction hétérosexuelle). Il n'est que de voir le sous-texte de la plupart des émissions de télé-réalité, comme le si romantique « Bachelor » ou autres « Ile de la tentation » fréquentées par des Greg le Millionnaire. Dès la deuxième saison, les castings ont recruté des « salopes », Marie-Laetitia, Laetitia, Karine, Valérie,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page67

Sarah, toutes travailleuses du sexe ou construites comme telles. Ce féminisme fonctionne comme un discours en retour par rapport au discours pornographique moderne qui reste l'un des principaux dispositifs de production de la féminité et de la masculinité dans les sociétés occidentales. Il est une ressource importante mais méconnue et méconnaissable pour les féministes traditionnelles et « historiques », car il émane de la culture jeune et de la culture populaire, et se nourrit des médias. La « troisième vague » dont on ne parle jamais en quelque sorte.

Quant au type « filles cabas » identifié par Fadela Amara, qui regroupe celles qui portent le voile dans la cité pour se protéger, mais y substituent la trousse à maquillage dès qu'elles en sortent, il est également présenté comme opposé à l'exercice de la féminité. Car celle-ci ne saurait être perçue comme un jeu à panoplies variables où l'on peut parfaitement compter la fille voilée, ce qui laisserait entrevoir son caractère performatif. Caractéristique obligatoire, innée et naturelle, expression de son sexe, la féminité ne saurait être discontinue : il faut assumer « sa féminité » biologique, psychologique, ontologique. Du coup, on comprend que la foudre s'abatte sur les cailleras qui se voient accusées de ne pas « assumer » cette féminité. Dernier type de féminité :

> celui des femmes qui veulent ressembler aux mecs, qui s'imposent pour forcer le respect. Elles adoptent les attitudes des garçons en intégrant leurs outils et leurs armes ; on a ainsi vu apparaître dans les cités des phénomènes de bandes constituées uniquement de filles, habillées en jogging et baskets, tenue passe-partout pour ne pas assumer leur féminité et qui utilisent la violence comme expression. Ces filles sont très violentes dans leur parler et leur comportement : elles racketent, se

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page68

> bagarrent – y compris avec les hommes – et n'hésitent pas à insulter, à frapper. Sans jamais un geste tendre, qui serait perçu comme un signe de faiblesse. Elles sont parfois pires que les hommes, car quand elles agressent, elles peuvent se montrer beaucoup plus dures et sadiques. Elles ont la même façon de penser et de vivre que les pires des machos. Elles font comme si elles « les posaient sur la table »[71].

C'est à se demander si elles ne sont pas au moins aussi dangereuses pour la république que les « soldates du fascisme vert », « les filles voilées instruites et militantes qui se battent pour un projet de société dangereux pour notre démocratie »[72]. Chose intéressante, des couilles de caillera, Samira Bellil n'en a pas manqué…

Sam la caillera,
elle s'en bat les couilles, enfin presque

C'est l'histoire de Sam devenu Samira Bellil. « Sam » représente tout ce que déteste Fadela Amara : un niqueur de genre de première catégorie, un désintégré désintégrateur. Avant et après ses viols, Sam est butch si tant est que ce terme puisse rendre compte de la masculinité féminine qui se pratique chez les filles issues de l'intégration. Sam cultive la caillera attitude. C'est d'ailleurs par un achat de flambe avec un chèque en bois que le récit commence : Sam et Sofia viennent de se payer des Weston à 1450 balles la paire : « pour claquer, ça claquait je vous jure »[73]. Sam a bien compris ce que peut lui apporter la performance de la masculinité et de la race qu'elle s'est choisie et ce n'est pas ça qui lui pose problème. Sam est un as de la performativité en tous genres. Elle sait faire la caillera mais aussi bien… l'épileptique dans les foyers d'accueil :

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page69

> – Écoute, tu ne peux pas faire des crises comme ça aussi violentes, aussi fréquentes à moins que tu ne sois une grande comédienne !
> – Eh bien oui, docteur, vous avez mis dans le mille, je l'avoue maintenant après toutes ces années, j'ai été la plus grande comédienne qui soit ![74]

Fils de pute ! Enculé !

Et c'est « de famille ». Sam et sa mère partagent une conscience double, pour ne pas dire triple ou quadruple, des rôles qu'on leur demande de jouer. Elles se balancent des flots d'injures en permanence mais avec style, comme si elles étaient conscientes du fait qu'il s'agit là d'une reprise, d'une récitation permanente des injures dont elles ont constamment fait l'objet. Pute, fils de pute est d'ailleurs l'injure favorite de Sam : « Maintenant qu'il m'a grillée, je l'insulte aussi : "Fils de pute ! Enculé !" Je lui sors ce que j'ai de mieux dans mon répertoire. Il est fou de rage. On n'est pas dans la merde ! »[75] On pourrait compléter bien des joutes oratoires menées par Sam avec les didascalies de la scène d'injure d'anthologie que l'on trouve dans *Black Boy* de Richard Wright : « Accusation proférée dans un hurlement, fierté amère, bouquet, conclusion triomphale. »[76]

Ce récit insinue que l'« inversion » de genre de Sam ne se serait pas produite si elle était restée en Belgique dans sa famille d'accueil au lieu de vivre chez ses parents biologiques. Avec Josette la Belge, Sam se serait vraiment intégrée en tant que femme hétéroccidentale. La mère de Sam, l'Algérienne, est indigne. Elle ne comprend pas sa fille et règle ses comptes avec elle à coups de bombe lacrymogène. En fait, sa complicité avec Sam est ailleurs et vient du fait qu'elle utilise en permanence des ressources performatives « intégrées » mais déplacées, comme dans cette scène incroyable où, armée de sa carte de

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page70

réduction SNCF, elle vient récupérer sa fille qui a fugué, en se faisant passer pour un flic :

> Je devais avoir douze ou treize ans à l'époque et je squattais devant un bahut. Ce jour-là, ma mère a mis le paquet. Elle m'a fait le coup de l'arrestation. La voilà qui débouche d'une voiture, sort sa carte demi-tarif comme si c'était une carte de police, la montre rapidement aux jeunes qui n'y voient que du feu, en gueulant : police ! Elle me chope, me plaque au sol, attache mes poignets avec des menottes et m'embarque dans une voiture. Et hop la voiture démarre en trombe avec ma tante au volant ! La honte de ma vie ! Devant tous mes copains. Aussitôt installée dans la voiture, je me prends la beigne du siècle. Je me suis toujours demandée d'où elle avait sorti ces menottes. Ma mère, c'est Starstky et Hutch à elle toute seule ![77]

Comme disait Karen Bach dans *Baise-moi* quand elle joue la flingueuse : « La beauté du geste, j'accorde vachement d'importance à la beauté du geste. »

Mortelle la mère de Sam, elle « (se) la joue grave ». Elle a intégré les formes d'autorité auxquelles elle a été confrontée au point de savoir les imiter à s'y méprendre. À plusieurs reprises, Sam évoque sa capacité de performer un grand nombre d'identités, mais aussi la sensation de split qui en résulte et la renvoie à une intégration ratée :

> Au foyer de Nogent comme au lycée, j'ai plusieurs personnalités, j'arrive à m'adapter à toutes les situations, à tous les individus. Je parle aussi bien aux « cailleras » qu'aux élèves sérieux. Avec les élèves qui sortent un peu du rang, je fais des petits business par-ci par-là, histoire d'arrondir mon

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page71

> argent de poche et on se retrouve au fond de la cour pour fumer des pétards […] Avec les autres, les sérieux, c'est plus complexe. J'ai envie d'être comme eux, de m'intégrer à leur milieu. Mais à leur contact, je comprends ma marginalité, mon incapacité à m'intégrer.[78]

L'euphorie que procure le côté « personnalité multiple », le sentiment de fierté cabot qui résulte du vol de la performance de la masculinité et de ses privilèges (les « exploits » de Sam) alternent avec le blocage radical sur certains rôles, voire sur le fait d'être condamnée à l'imitation. Significativement, lorsqu'il faut jouer la mascarade dominante, la performance de la féminité pour rentrer dans le rang, là, l'intégration rate à coup sûr. Quand Sam fait son stage de réceptionniste d'hôtel pour rentrer dans le droit chemin, le masque est trop lourd :

> Adieu baskets et jeans. Bonjour le tailleur et les talons ! Ça ne dure pas bien longtemps. Je me sens déguisée, je m'ennuie et ne tiens pas plus d'un mois ! J'ai vingt ans et je merde. J'essaye de donner le change, de faire comme tout le monde. Je n'y parviens pas. On m'a dit d'avancer, j'avance. J'avance dans cette jungle qu'est la vie. J'avance sans savoir pourquoi, j'avance sans but et sans envie. Je fais des petits boulots : je vends du prêt-à-porter, des sandwichs-merguez aux puces de Clignancourt. Je fournis un énorme effort pour entrer dans cette mascarade. Je joue des rôles, mais je ne suis pas moi.[79]

Une lecture du témoignage de Samira Bellil hors des cadres straight et franco-français en fait un chapitre de l'histoire de l'ambivalence, des effets de la double conscience et des splits chez le candidat malheureux

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page72

à l'intégration. Roi du *passing*, Sam a développé plus qu'une double conscience qui la tiraillerait entre la réalisation de l'identité française républicaine, blanche, féminine et hétérosexuelle, et autre chose, caillera, butch issue de la colonisation. Des fractures identitaires qu'on lui impose avant de les diagnostiquer comme étant son problème, elle tire les ressources d'une vision multiple des effets de domination, d'une conscience et d'une pratique de la performance identitaire. Plus cyborg que Marianne, féministe sans la féminité, voire sans la femme, Sam est un « many headed monster » et pleine de ressources pour cela, l'anti-Badinter, le cauchemar du féminisme républicain : mauvais client pour le concours des Miss Marianne. Elle est cyborg au sens où « les femmes de couleur peuvent être comprises comme une identité cyborg, une subjectivité puissante qui est la synthèse de fusions d'identités du dehors »[80], fils de Malinche, superbâtard… Est-ce que Samira aurait été d'accord avec cette politique-fiction aux airs de science-fiction dont Sam est le héros ?

(SAM)ira

Trop tard pour lui demander. Ça fait beaucoup de morts chez les subalternes ces temps-ci, entre Samira Bellil et Karen Bach. *Dans l'enfer des tournantes* a l'air d'être plutôt fait pour qu'on le lise comme l'histoire de Samira écrivant un livre au terme d'une longue thérapie[81]. Exit Sam, ses ressources autobiographiques et son pouvoir d'autonomination. Dommage. Richard Wright et Sam n'avaient pas que des histoires de conscience en fission à se raconter. Il y avait aussi les baffes et les *fight back*. Richard alias Richard Wright dans *Black Boy* sort son couteau. Sam réplique dans les tibias, en famille. La masculinité agressive de Sam la butch caillera la protégeait des agressions des garçons. Mais Sam devient Samira

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page73

le jour ou la construction de son identité de victime française va être enclenchée par le discours psy et que va lui être proposée, dans la plus pure tradition française, un salut par l'écriture. C'est l'enfermement/encerclement : dans le livre, Fanny la psy ; dedans et dehors, Josée Stoquiart qui connaît bien Fanny et qui va jusqu'à préfacer le livre qu'elle a co-dirigé pour nous assurer que l'on est bien passé de la désintégration à l'intégration : « Lorsque les violences de son histoire furent extirpées de sa mémoire, imprimées, lues et relues, elle commença à se distancer de son passé et à se pacifier. Tout était dit, hurlé, pleuré. Tout était réfléchi, compris, intégré. Elle avait remis à leur juste place tous les morceaux de sa vie. Tout était trié, rangé, consigné. »[82]

La psy, la ghost writer
et Victor Hugo plutôt qu'Al Pacino

On peut difficilement imaginer une entreprise autobiographique aussi encadrée, aussi éloignée d'une économie narrative indépendante. L'acuité de Sam devant la performance obligée de la féminité et le type de boulot qu'on lui proposait, les deux étant liés, constituait une forme de contestation sociale. La production de sa nouvelle subjectivité de victime, unifiante, va réussir l'intégration et tout napper d'une gangue psychologisante. Il fallait au moins ça pour se débarrasser de la caillera : un psy et un *ghost writer*. Samira n'a plus rien à voir avec Sam ni avec la spécificité de l'autobiographie du subalterne qui peut se faire « acte ou processus d'autocréation et d'autoémancipation simultanées »[83].

La force performative de Sam, sa capacité à être plusieurs, multiple, tombent sous le coup de la pathologisation « positive ». Ni « invertie » ni schizo : victime. Police du genre, sergent du sexe, le discours psy vient ré-individualiser, dépolitiser. Samira n'a

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page74

plus besoin de s'exprimer au nom d'une identité, d'une communauté ou d'une subculture. On lui fait miroiter une créativité toute personnelle en apparence : de fait, page 245, elle a rentré son flingue et parlerait presque… comme Victor Hugo : « je me suis accrochée aux récifs que comptait cet océan noir qu'a été ma vie. Aujourd'hui, le naufrage est là ». C'est sûr, *La Légende des siècles*, on n'y bave pas comme dans *Scarface*[84].

La pathologisation positive

Le discours de victimisation qui a envahi les sphères publiques et privées en France doit être considéré comme une forme particulièrement insidieuse de savoir-pouvoir et de reconduction de la régulation des sujets par le discours psy et la politique traditionnelle. Il est frappant de voir comment un régime disciplinaire comme la psy, autrefois agressif et en position épistémopolitique haute – en tout cas suffisamment pour désigner les coupables, les pervers et les inadaptés – renégocie son passage en proposant une formule plus « universelle » et inversée : de coupable on devient victime. Et c'est exactement le deal qui est proposé à Sam pour devenir Samira moyennant un recentrage sur sa famille et le viol : « je ne suis pas coupable, je suis victime »[85]. Cette psychologisation dépolitisante a également sévi lors des débats sur la loi contre le port du voile : « Le groupe des sages, présidé par le médiateur de la République, doit se prononcer notamment sur la nécessité d'une loi réglementant les signes religieux et définir "un mode d'emploi" de la laïcité. Une tâche complexe qui s'apparente à une "psychanalyse de la conscience française". »[86] « C'est tout juste s'il ne fallait pas créer des associations d'aide aux victimes de la perte des repères républicains pour les profs et autres incarnations de la république. Jack Lang ne fut pas le dernier à se pencher sur ces pauvres

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page75

membres de l'Éducation nationale soudain incapables d'appliquer les circulaires existantes. On peut dire que l'une des fonctions premières de la commission Stasi fut de construire une victimisation généralisée, avec d'un côté le viol et le voile et de l'autre, les républicains désemparés : "Plusieurs membres de la commission ont été aussi impressionnés" par l'ampleur du désarroi et le sentiment d'abandon des personnels confrontés à ce type de situation. »[87]

Cette aimable psychologisation n'est rien d'autre qu'une nouvelle stratégie de re-républicanisation. Mais qu'on ne s'y trompe pas : avec la psy, on retrouve sous une autre forme l'un des régimes de savoir-pouvoir post-colonial des plus prégnants et dont les accointances avec la pensée occidentale coloniale sont claires. Avant les victimes du voile et du viol, il y eu la si populaire « dialectique maître/esclave » et ses interprétations/instrumentalisations pour psychologiser la description de la domination. Il y a eu la gestion de la différence du colonisé par la psychanalyse avec notamment « le complexe de dépendance » de Mannoni, que Fanon s'emploie à réduire dans *Peau noire masques blancs*. C'est sans doute ce qui fait la différence la plus criante entre le témoignage de Samira et des textes autobiographiques (ou non) de subalternes de couleur qui s'approprient l'expertise blanche et occidentale pour ne plus en être les objets. Si les textes de Richard Wright, de Fanon et de bien d'autres étaient davantage enseignés en France, on n'en serait peut-être pas là.

Féministes et coloniales

Au lieu d'ouvrir le débat sur la question post-coloniale en France, le débat sur la laïcité aura permis le glissement sur le « voile islamique » et la condition de la femme. On aura assisté à une confiscation du débat

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page76

par les hommes et les antiféministes dont font bien évidemment partie Ni Putes Ni Soumises. En squattant la place du féminisme politique dans les médias et sur la scène politique officielle, Ni Putes Ni Soumises nous ramène à une conception essentialiste de la femme, à une renaturalisation de la différence sexuelle et à une « lactification » du féminisme. La Femme, ça n'existe pas, ou alors dans une épistémopolitique blanche, eurocentrée et post-coloniale non critique et pour les lectrices de *Elle*. Il n'est plus possible de faire l'économie des différences entre les femmes. L'homogénéisation de la femme est un universalisme masqué tout autant que sa version victimisante avec le viol pour argument. Les femmes ne sont pas un groupe qui serait déjà là, exploité, harcelé, mais une coalition politique à construire et qui ne soit pas définie uniquement par le genre ou les oppressions de genre, mais par l'interférence des niveaux d'oppressions : race, genre et classe. Il est grand temps de dénoncer la conduite de savoir-pouvoir du féminisme français qui stabilise abusivement l'identité femme. Il s'agit là d'une attitude coloniale, ni plus ni moins, et qui est en phase complète avec les technopornographes de l'Assemblée nationale.

Il faut laisser parler et décider les « femmes » de couleur et non les baillonner au nom de la femme républicaine blanche. Les féministes, lesbiennes féministes comprises[88], en guerre contre le viol et l'objectivisation du corps de la femme dans la publicité et dans les « caves », mais qui ne parlent jamais de sexualité positive, feraient bien de s'interroger sur le fait qu'elles réussissent mieux que les antiféministes de gauche comme de droite à construire un trou ontologique, une subjectivité « féminine » radicalement vide et passive, mâtinée d'une bonne conscience – la leur – d'aide aux victimes. Comment mieux casser la production d'identités et de féminismes politiques si

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page77

ce n'est en construisant « les femmes » comme des non-sujets ? Comment mieux réassigner les femmes à leur définition biologique de « femme » si ce n'est en les définissant par l'expérience du viol, masquant au passage toutes les résistances possibles, en oblitérant des identités de genre efficaces comme Sam la butch ?

D'une certaine manière, Samira Bellil ne s'y trompait pas. À plusieurs reprises dans ses interventions dans les médias, elle a réaffirmé sa désidentification d'avec les féministes. Sans doute parce qu'il est difficile de s'identifier « féministe » en France à moins de passer encore pour une « hystérique », une femme qui n'aime pas les hommes, donc une lesbienne ou une mal baisée. Sans doute parce que la culture féministe n'a pas été transmise – et là il faut s'en prendre aux féministes politiques et aux universitaires qui se sont laissées impressionner par l'argument républicain de la ghettoïsation et ont loupé le coche de l'institutionnalisation des études féministes et des *gender studies*. Mais aussi parce que, comme le dit justement Samira à la suite d'une remarque de l'animateur sur le plateau d'une soirée « Thema » sur Arte consacrée au féminisme : « ni chiennes de garde ni grands frères […] la colonisation, c'est terminé »[89].

Voilà qui vaut également pour réponse à l'étonnement d'Anne Zelensy, féministe historique interviewée dans le documentaire qui a précédé la discussion sur le plateau d'Arte[90]. Celle-ci s'exprimait depuis le cimetière Montparnasse au milieu du groupe de féministes qui avait eu la brillante idée de délocaliser la plaque à la mémoire de Sohane[91], le 4 octobre 2003, jour anniversaire de sa mort, pour la mettre… à côté de Simone de Beauvoir. Et Anne Zelensky de se demander : « Pourquoi elles ne sont pas là, les filles de Ni Putes Ni Soumises ? C'est une des leurs qui a été brûlée. »[92]

Miss Marianne contre Miss C'est mon choix !

La rage sémiotique des politiques et des experts de la société autour du « foulard islamique » a au moins le mérite de faire apparaître leur travail de production de discours et de signes et de constater de nouveau la relation entre politique de la représentation et représentation politique. À la question de Spivak « Can the subaltern speak ? », il faut ajouter « Can they be seen ? » Le dispositif de la commission Stasi a débouché sur un ventriloquisme efficace qui a transformé les sans-voix en subalternes que l'on essaye d'invisibiliser. La prise en main de la production de la visibilité islamique qui se met en place en France est violente, mais sera-t-il pour autant possible de brider l'émergence culturelle et politique des identités post-intégration ?

La Rep ne parviendra pas à contrôler les ressources performatives identitaires. Après tout, il apparaît de plus en plus qu'elles appartiennent à tout le monde. Le désir d'une super-loi interdisant tous les signes ostentatoires renvoie à la crainte que suscite leur possible utilisation. Jack Lang peut se faire du mauvais sang, lui qui proposa la version la plus extrémiste de l'uniformisation républicaine – ou du placard, c'est selon – en proposant d'étendre l'interdiction de tous les signes identitaires bien au-delà des signes « religieux »[93]. Miss Marianne ne gagnera pas contre Miss C'est mon choix et ce ne sera même pas la faute à la république minoritaire.

Politiques de la performativité et identités post-intégration

Au jour d'aujourd'hui, la culture de la performance et les pratiques performatives identitaires ne sont pas le fait des multiculturels radicaux, des minorités ou des

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page79

communautaires coupables de « repli » ou de « dérive identitaire ». La grande majorité des gais, des lesbiennes et des trans sont hyper-républicains, en recherche d'hyperintégration. Il n'est que de voir comment la politique assimilationniste est menée par l'Interlgbt (l'interrassociative fidèle du PS qui organise la marche des fiertés en juin) ; comment l'activisme culturel est relégué aux oubliettes au profit de visions victimisantes et psychologisantes des discriminations ; comment le coming out est devenu un rituel familial qui ne doit se produire qu'une fois sur le mode de l'aveu, un peu comme une première communion et non comme une technique d'irruption permanente dans l'espace public ; comment le « mouvement gai et lesbien français » a accouché d'un Pacs nettement moins inquiétant que le mariage mais tellement plus universel ; comment il ne jure que par le vote de lois égalitaires. La docilité politique et les envies normatives de la pseudo communauté gaie et lesbienne par ailleurs pétrie d'infradiscriminations sont patentes. Les anti-communautaires peuvent ranger leurs accusations de « fascisme » à l'endroit des gais et des lesbiennes : la plupart d'entre eux seraient d'accord pour dire, précisément parce qu'ils n'ont pas été traversés par les cultures féministes et politico-sexuelles et sont imprégnés d'un universalisme qu'ils prennent pour un individualisme, que le privé n'est pas politique – quelle horreur ! – que le coming out se résume au fait « de révéler sa sexualité » et que ce n'est pas obligé sinon quel totalitarisme ! quel fascisme ! Côté hétérosexuel, cette haine du coming out provient d'une peur d'être outé dans son identité hétérosexuelle et dans la pratique d'un biopouvoir qui prend effectivement en charge les corps et le privé.

C'est plutôt du côté des médias et de la culture populaire qu'il faut se tourner pour voir se répandre une culture du coming out débordant largement la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page80

« culture gaie », génératrice de microcultures et de nouvelles identités[94]. La télévision, et notamment la dite télé-réalité – celle testimoniale de « C'est mon choix », mais aussi celle qui montre la fabrication d'une star de la « Star Académie » –, sont des laboratoires explicites de pratiques performatives et contribuent à dénaturaliser les identités tout en indiquant clairement qu'on peut s'en approprier la production. Et ce n'est sans doute pas un hasard si certaines filles voilées utilisent elles aussi pour s'identifier la formule titre de l'émission d'Evelyne Thomas : « C'est mon choix »[95] ; si l'animatrice présentatrice d'une émission qui alterne entre relooking et affirmation-profération de la différence et des performances de genre a servi de modèle controversé pour la statue de la nouvelle Marianne ; si « C'est mon choix » a soulevé un tollé général lors de ses premières diffusions jusque dans l'Assemblée nationale en 1999[96]. C'est tout juste s'il ne fallait pas interdire une émission qui prouve bien souvent malgré elle à quel point il n'est plus possible d'ébarber les différences, qu'elles soient sexuelles, de genre ou sociales, et qu'il ne s'agit pas de singularités individuelles. La Rep peut toujours essayer de continuer à faire croire à l'absence de performance au point de vouloir effacer tout signe identitaire et culturel de l'espace public : à l'école, au travail, à la piscine, à l'hôpital ou chez le médecin. Pour les filles publiques que sont les putes, on aura remarqué que c'est le contraire : tout chez elle peut devenir lisible, ostensible avec le décret de Sarkosy sur le racolage passif. Mais les politiques traditionnelles straight et post-coloniales ne peuvent pas grand-chose contre la dérivabilité de la force performative : Bataille et Fontaine ont célébré des mariages dans leur émission « Veux-tu m'épouser ? » rivalisant avec le maire et le curé. Les créatures, les femmes masculines profèrent leur choix dans « Ça se discute »

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page81

tandis que les transformistes occupent le podium de « C'est mon choix ». On y voit plus clair : après tout, Johnny, star nationale si française, est-il autre chose que la performance du rocker américain ?

La crise de la représentation politique ne fait aucun doute. La France reste un pays ou les différences, les « autres inappropriés » n'ont pas droit de cité et où l'injonction à l'intégration a bien fabriqué des ratés hyperintégrés et non des moins qu'intégrés comme on voudrait nous le faire croire. Les vieilles stratégies de représentation hégémoniques fonctionnent encore et c'est la leçon que l'on peut tirer de la manière dont la commission Stasi a réussi à faire taire et à convertir tout le monde à la thèse de la menace voilée. Les minorités sont fascinées par l'assimilation républicaine : combien de militants associatifs qui ne rêvent que d'intégrer la politique straight du PS ou qui sont intimidés par la menace agitée du ghetto et ne parviennent même pas à mener à leur tour des politiques de la représentation qui donneraient accès à de multiples formes de visibilité dans l'espace politique et culturel ? Sinon, pour prendre l'exemple des gais, des lesbiennes et des minorités visibles, comment accepteraient-ils aussi facilement le petit scandale que représente une émission comme « Follement gay » diffusée sur M6 en 2004, destinée aux hétéros et follement discriminante. Toute la promotion de l'émission s'est faite sur le duo Magloire et Virginie Effira. Durant les presque deux heures qu'a duré l'émission, Magloire a été confiné en coulisses dans le salon de relooking, aux tâches ménagères en somme, alors que Virginie Effira occupait tout le plateau. Ni minorité visible ni *black queenie* sur scène. Le rôle essentiel de Virginie Effira, qui nous avait déjà cassé les oreilles avec son « hétéro pas ghetto » brandi sur toutes les ondes fut de réhétérosexualiser la scène in

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page82

extremis en expliquant vers la fin de l'émission quel genre d'homme elle aime. Il fallait bien cela après le défilé des folles.

Malgré tous les ratages, les dés-intégrations et les diffractions sont une force dont on peut se saisir. Les « autres inappropriés », qui sont autant de reformulateurs, de traducteurs de la modernité, de moteurs de recherche, peuvent revendiquer comme ressource culturelle et politique les torsions, les lectures parasites, les trahisons nécessaires qu'ils opposent à la logique assimilationniste républicaine. La France est un pays particulièrement difficile pour les minorités, d'autant plus que nous vivons ce moment où l'universalisme français se prend sa résistance aux différences dans la gueule. Il faudra bien inventer des politiques de la diffraction qui permettent de pallier des politiques de la représentation épuisantes et l'autosatisfaction que procure la simple conscience réflexive. En attendant, Nique la Rep, Nique ton genre. C'est beaucoup.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page83

Sex and the city, épisode 1
Les politiques sexuelles de la ville de Paris, entre l'homo republicanus et la norme paritaire[1]

Depuis le coming out minimaliste de Bertrand Delanoë sur M6 en 1998 et l'agression homophobe qu'il a subie à l'automne 2002, il se produit une véritable crise de la représentation dans la capitale de la République. Crise qui nous renseigne sur les politiques sexuelles en vigueur et leur configuration spécifique : le maire de Paris se retrouve aujourd'hui à tenir un triple discours politico-sexuel. D'abord, il joue de plus en plus la carte républicaine, au détriment de ce qu'aurait pu laisser augurer sa sortie de placard (à condition de comprendre le coming out comme une technique d'irruption dans l'espace public qui consiste à produire une auto-définition ou des contre-définitions non pathologisantes de ce que c'est « d'être homosexuel »). De ce point de vue, la stratégie de communication du maire après son agression a été claire : il a choisi l'identification avec « des représentants politiques de plus en plus exposés » – comme les élus municipaux de Nanterre[2] – plutôt qu'avec les homos assassinés sur les lieux de drague par les casseurs de pédés. Ensuite, cet homorépublicanisme, propice à de futures ambitions politiques nationales, va de pair avec une politique archigaie qui ne dit pas son nom. Enfin, il faut y

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page84

ajouter une obligation au paritarisme (l'instrumentalisation la plus pauvre qui soit du féminisme par les politiques) qui empêche le maire de Paris de mener une vraie politique transversale, une politique de respect des différences.

La politique archigaie de l'homo republicanus

Sous la république se dessine une politique archigaie que signifient assez les choix d'affiches pour différentes campagnes de communication (l'affiche pour la patinoire de Noël en 2002 et celle des vœux, où figurait un couple pas forcement hétéro) et la reterritorialisation de la ville straight via des événements comme Paris-Plage et les Nuits blanches. Paris-Plage s'est installé sur d'anciens lieux de drague gaie et les salons lounge de la ville de Paris pendant les Nuits blanches s'inspirent de la nuit gaie. La nuit, la plage : deux espaces, centraux dans la culture sexuelle gaie, ouverts au tout Paris. Mieux encore, comme reproduits à quelques mètres de la mairie, voire dans la mairie même. L'affaire du centre d'archives homosexuelles, qui dure depuis le printemps 2002[3], est elle aussi symptomatique du paradoxe intrinsèque de la politique homorépublicaine. Le maire de Paris a affirmé à plusieurs reprises sa vision domestique, familiale et républicaine de l'espace – la mairie est la maison de tous – tout en adoubant un projet de Centre d'archives et de documentation homosexuelles de Paris (CADHP) à la fois républicain et archigai, sinon archihomosexuel.

Ce n'est pas le pluriel paritaire d'une désignation médicale (« homosexuelles »), critiquée puis vidée de son sens disciplinaire, qui suffira à faire croire que les « ancêtres » des lesbiennes, des trans et des bi sont « homosexuels ». Choisie pour ses qualités « fédératrices » (universalisme honteux), la dénomination a aussi le « mérite » d'effacer la problématisation des questions de genre, si centrales dans les cultures gaies,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page85

lesbiennes, transsexuelles et transgenres, pour ne pas parler de la mise sous le boisseau de l'imbrication entre minorités sexuelles, de genre et de « race ».

Cette dénomination masque également le fait que ce projet républicain bon teint est très significatif de l'avènement d'une hégémonie gaie, c'est-à-dire d'une identité (sexuelle) au détriment des autres. Ce phénomène était déjà très sensible aux États-Unis et dans le monde anglo-saxon en général dès les années 1990. La démarche qui consiste à s'arc-bouter sur la priorité de l'« homosexualité masculine » sert opportunément à fixer un ordre de passage entre les minorités sexuelles, à ordonner le défilé des revendications qui commencerait par celles des homosexuels et s'effilocherait ensuite avec les trans et les intersexes dans un avenir que l'on espère lointain[4].

La Cité des femmes, mais sans les putes

En réponse aux critiques et aux actions d'associations, le modèle paritaire a refait surface. Inspirée de la vision binaire et essentialiste de la différence sexuelle et exaspérée par la domination masculine assimilée gaie, Anne Hidalgo, adjointe au maire et en charge de la parité, ressortait des oubliettes un vieux projet de centre pour les femmes, au nom fellino-républicain : « la Cité des femmes »[5]. Et de cultiver derechef l'homologie entre lesbiennes/femmes et gais/hommes, construisant par là même les gais de la mairie de Paris comme des hétéro-patriarcaux ou des dominants masculins. Ceux-ci intériorisent d'ailleurs suffisamment la consigne et la critique[6] : les représentants d'Archilesb!, de VigiTrans et de LopattaQ, lors de leur rendez-vous avec Christophe Girard, adjoint à la culture, assistèrent médusés à la réaffirmation absolue et jugée rassurante d'un engagement en faveur de la parité homme/femme alors qu'ils étaient venus demander une forme de

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page86

représentativité culturelle conforme à la diversité des identités sexuelles et de genre.

La parité est sans doute l'instrument politico-sexuel le plus grossier, le plus susceptible de faire retour à une vision biologisante des « deux sexes et des deux genres ». En raison de son « évidence égalitaire » et de sa valeur normative, cet outil est devenu la marotte des campagnes électorales depuis 1995. Préférée aux quotas et à la discrimination positive qui amèneraient à des calculs plus proches de la réalité historique et culturelle de l'exclusion des femmes du champ politique, la parité débouche sur une réontologisation de la différence sexuelle et du régime sexe/genre/orientation sexuelle dominant, à savoir l'hétérosexualité. Ce qu'ont assez démontré certaines propositions de mise en pratique de la parité via le scrutin binominal – ticket comprenant un homme et une femme ou division en deux des circonscriptions existantes – et les récents blasons conjugaux d'une parité électoralisée par un Chirac ou un Jospin : Bernadette et Jacques, Sylviane et Lionel. Biologisante, renaturalisante, la parité sexuelle est aussi excluante. C'est un appauvrissement du concept même de parité, sa confiscation au profit d'une identité qui n'avoue pas son nom : celle de la femme. En effet, le paritarisme n'a pas toujours été indexé à la différence sexuelle. On a connu l'outil plus social, avec les relations employeurs/salariés dans les organismes de gestion de la Sécurité sociale. Ce qu'est devenue l'argumentation paritariste depuis que les féministes paritaires l'ont appauvrie est un pur produit du féminisme bourgeois français qui fait l'impasse sur l'imbrication des oppressions (de race, de classe et de genre) et sur la question des sexualités.

À la suite de Jospin et du PS, Delanoë a repris le projet paritaire dans ses propositions électorales. En faisant de sa première adjointe la responsable de la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page87

parité, il a réinscrit dans la ville la violence de la différence sexuelle. Il a favorisé la réification de la différence homme/femme dans sa vision essentialiste. Avec des effets en cascade sur les politiques sexuelles de la mairie. Tout d'abord, gommer la différence entre gai et hétérosexuel et ramener les gais et les lesbiennes (la paire pour la parité) à une assignation de sexe biologique. Or les cultures gaies, lesbiennes et trans sont précisément des lieux de contestation du régime sexe/genre normatif et arbitraire. Après avoir été mis en position pathologisante, après avoir été stigmatisés comme contre-genres, inverti(e)s et déviants, les dissidents du genre exploitent maintenant positivement cette dénaturalisation d'une relation sexe/genre obligée. Il y a désormais les hommes, les femmes, mais aussi le reste du monde.

Mais la logique paritaire telle qu'elle s'est implantée à la mairie de Paris fera tout pour remettre de l'ordre. Il faudra donc réassigner les lesbiennes à leur « condition de femmes », en proposant notamment de les annexer au projet de Cité des femmes, laissant aux gais – aux hommes – le CADHP. Qu'importe que le mouvement lesbien ait fait scission du mouvement féministe en 1980, que se soit créé un festival de films lesbiens en 1988 pour pallier l'effacement des lesbiennes dans le Festival international de films de femmes de Créteil, que nombre de lesbiennes ne s'identifient plus comme des femmes et certainement pas avec la féminité hétérosexuelle.

On fera enfin l'impasse sur les transsexuel(le)s et les transgenres, d'autant qu'une partie du mouvement et de la culture transgenre procède à des redéfinitions de genre et des modifications corporelles qui brisent le cadre étroit de la différence sexuelle. Impasse également sur les archives des prostitué(e)s, d'autant que la mairie de Paris a adopté une position abolitionniste dont l'un des buts non avoués est de lisser l'image de

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page88

la femme en faisant disparaître la prostituée (forcément victime qu'il s'agit de réintégrer, de resocialiser, de reconstruire) au profit d'une vision « digne » de La Femme.

Dans ce dernier cas, qui ne jure pas avec l'intégrationnisme républicain des concepteurs du CADHP, la production de la figure de la prostituée sera le résultat d'un geste disciplinaire adéquat. Qui aura bien évidemment pour conséquence de faire des prostituées non les sujets de leur propre discours mais les objets du discours, et de les invisibiliser. L'enquête sur la prostitution commanditée par la mairie de Paris et pilotée par Janine Mossuz-Lavau risquait bien de produire les mauvais résultats que l'on attend d'elle. La recherche a été visée par Judith Trinquart-Jacobs (médecin et psychanalyste, ex-présidente du MAPP[7]) et Malka Marcovitch (présidente du MAPP). On a subrepticement injecté dans l'enquête des questions jamais posées auparavant sur la réaction (dégoûtée) des prostituées à leur première fois avec un client, aux odeurs et aux flux corporels. Soumis à une obligation de réserve draconienne, les chercheurs qui participent à l'enquête ont vu leurs résultats dûment supervisés, conformés et mis en plan par le comité technique de la ville de Paris présidé par Judith Trinquart et Malka Marcovitch. Bel agencement disciplinaire (politico-juridico-médical) qui devrait amplement suffire à repathologiser la prostituée[8]. Il s'agit de produire une déviance à corriger ou à soigner mais aussi de procéder à un double effacement : celui de la prise de parole politique des prostituées telle qu'elle s'est manifestée dans l'espace public lors de la résistance contre les lois Sarkozy et telle qu'elle se produit quand on laisse les prostituées être les agents de leur propre discours, de leur savoir et de leur identité[9]. Les espaces de production de savoir communautaire sont également exclus. Je pense notamment à des associations comme Cabiria, sans cesse sollicitées

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page89

pour leur savoir (pas seulement de terrain) et qui sont bien plus légitimes que les instances de recherche topées par la mairie et épistémopolitiquement situées du côté des subalternes. Seulement voilà, il est rare qu'elles soient citées explicitement puisque ce ne sont pas des pairs (entendez des « universitaires »[10]…).

Gageons qu'une fois toutes ces précautions scientifiques prises, une fois le corps de la « victime prostituée » enfin recirconscrit, pathologisé et mis au redressement intégrationniste, il sera possible de la reléguer hors de la Cité des femmes rebaptisée pour l'occasion Cité de la femme française. C'est que la « menace pute » – la prostituée est suspectée d'être un puissant vecteur de contamination depuis les politiques urbanistes et hygiénistes du XIX^e^ siècle – est particulièrement redoutée des paritaristes abolitionnistes qui, pour défendre leur conception essentialiste de la femme, travaillent sans relâche au maintien de la séparation entre la femme et la pute. Cette frontière est complètement poreuse puisque la performance de la féminité obligatoire et dominante est en continuité directe avec la performance de la féminité pute/salope. La culture sexuelle favorisée par la politique abolitionniste de la mairie de Paris est hétérocentrée et donc antipute, en ce qu'elle régule la production de la figure de la prostituée et bride l'émergence de la subculture « sex worker ».

Voies de traverse

Paritaire ou non, l'homo republicanus confond l'égalité arithmétique avec la justice. Les antiparitaires ont raison de souligner les effets en retour de la parité, mais ne tiennent pas toujours compte de la poussée masculiniste, de la réaffirmation d'une certaine masculinité dominante et renaturalisante à laquelle on assiste actuellement. Derrière la parité, il y a bien une politique de l'identité : celle de la femme hétérocentrée.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page90

Derrière le citoyen, il y a aussi une politique de l'identité, celle du sujet républicain qui n'est pas l'individu abstrait de l'universalisme, mais le sujet masculin blanc hétérosexuel français. La parité agitée par les féministes ou les gais de la ville de Paris est une réaffirmation de « l'universalisme de la différence sexuelle » et de l'hétérosexualité. Et du même coup, elle constitue une renaturalisation de ces deux productions culturelles et politiques. Raison pour laquelle on ne saurait y voir un « communautarisme », cette chose anglo-saxonne.

Si le spectre de l'Amérique hante les politiques sexuelles françaises, l'accusation communautariste est bien digne d'une France post-coloniale qui met en équation/accusation le communautarisme et le fondamentalisme musulman, et bien souvent les Français musulmans et les « Arabes » tout court. Au terme repoussoir et aveuglant de « communauté », il faut donc substituer celui d'identité et resituer tout le débat des politiques sexuelles par rapport aux politiques de l'identité en général. La mairie de Paris cristallise exemplairement la situation politico-sexuelle française : ce qui s'y joue, c'est une concurrence en termes de politiques de l'identité, identité républicaine comprise. Le pouvoir recouvrant et intimidant de l'argument paritaire ne saurait masquer les luttes entre politiques straight et politiques queer, entre la défense essentialiste de « La Femme » et la prédominance de l'identité gaie, au détriment d'autres identités sexuelles de genre et/ou ethniques qui se retrouvent aux marges : les trans, les prostitué(e)s, les handis, certains gais, les lesbiennes, les enfants d'immigrés voilés ou pas.

La mise en branle de la Cité des femmes contre le CADHP peut être lue comme un indice, non seulement de la crise de représentativité que ne pouvait manquer de provoquer l'entrée en fonction d'un maire gai, mais aussi comme une crise de l'hétérosexualité.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page91

Pourtant, il devient de plus en plus clair – et ce au sein même de certaines sphères de la culture hétérosexuelle – que le modèle de la différence sexuelle n'est qu'un paradigme naturalisant déconstructible, et que ce modèle a été largement battu en brèche par la théorisation et le vécu des masculinités et des féminités comme performances[11] ou technologies[12]. Le sexe biologique que l'on sépare si aisément du genre, dont on fait un substrat biologique indéniable et fondateur, est tout aussi bien une production discursive et disciplinaire. Paritaires et antiparitaires l'oublient vite en s'en remettant à un reste de nature incompressible (le sexe versus le genre), à un deux primordial ou final, à une ontologie de l'homme et de la femme. L'assignation de genre consignée par l'état civil[13] est l'une des plus flagrantes preuves de la force performative qui préside à la «sexuation». Pour le dire avec De Lauretis, lorsqu'elle applique au genre ce que Foucault avait écrit du sexe : «Le genre n'est pas la propriété des corps ou quelque chose d'originel chez les êtres humains, mais "l'ensemble des effets produits dans le corps, les comportements et les relations sociales", le déploiement d'une "technologie politique complexe" pour reprendre les termes de Foucault.»[14]

Bad Badinter

Le binarisme naturalisant à terme n'est pas l'apanage des paritaires ou des différentialistes. On le retrouve de manière flottante chez les universalistes françaises, dont on se demande comment elles ont pu faire l'économie de la critique de l'universalisme, et notamment de son ancrage colonial. Mais ni la parité ni l'égalité abstraite et binaire ne pourront arrêter la dérivabilité des genres et la prolifération des identités sexuelles, de classe et de race. D'autant que les minorités sont entrées en phase réflexive, productive et politique, depuis un bail.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page92

À côté de la « fausse route » que croit reconnaître Badinter et du détour nécessaire selon elle par des stéréotypes de la « virilité » pour préserver une masculinité entamée, il y a le déploiement des masculinités non straight. Il y a des voies de traverse. Il y a mieux que le retour du psychologique – tout aussi menaçant que le retour du biologique – pour comprendre la constructibilité et la politique des genres. La conception de la sexualité masculine comme pulsion privée, indépendante et imprévisible, empêche de penser sa dimension politique, le fait qu'elle soit justement une production discursive, une performance comme une autre, une technologie de sexe et donc modifiable. Badinter, dans *Fausse route*, son dernier ouvrage, certes antiparitaire mais singulièrement peu informé et conservateur, propose une vision pré-foucaldienne, freudienne et pré-féministe, républicaine et un tantinet masculiniste : « La sexualité n'obéit pas à la seule conscience ni aux impératifs moraux tels qu'on les définit à une époque ou à une autre. Elle ne se confond pas non plus avec la citoyenneté. Elle appartient à un tout autre monde, fantasmatique, égoïste et inconscient. C'est pourquoi l'on se prend à rêver quand on lit qu'"il est temps que les hommes remettent en question leur sexualité" […] Comme si le militantisme pouvait mettre au pas la pulsion masculine. »[15] Outre que tant de ferveur à affirmer l'impénétrabilité et l'immuabilité du « continent noir » masculin fait l'économie de toute la critique de l'hypothèse répressive de Foucault et notamment de la notion de censure productive, elle est contradictoire avec l'effroi que manifeste Badinter tout au long du livre devant une possible altération de la masculinité via une choquante « efféminisation »[16]. Ce qui l'amène à se fixer sur une conception dualiste et à prescrire une maigre doxa en matière de masculinité et de féminité : « imposer aux petites

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page93

filles et aux jeunes garçons les mêmes jouets, activités et objets d'identification est absurde et dangereux. L'apprentissage de l'identité sexuelle est vital et, n'en déplaise à certains, il se fait par oppositions, caricatures et stéréotypes […] Le petit garçon n'est pas un ours et l'on ne joue pas avec l'acquisition de l'identité sexuelle »[17].

Loin des autoroutes qui nous ramèneront en boucle à la confusion ontologique finale (l'un et l'autre puis l'un est l'autre) c'est-à-dire au sujet badintérien universel asexué et dégenré, il y a les raccourcis : le pédé bear profite bien de son identification nounours, les X-men prolifèrent et la butch[18] (qu'elle soit lesbienne ou non) se moque bien des tressaillements de Sylviane Agacinski[19] devant une possible et coupable identification masculine comme des prescriptions essentialistes d'Antoinette Fouque en matière de sensualité féminine ou de rôle maternel. Le *sissy boy* (le garçon « efféminé »), le drag king et la drag queen font le outing de la pseudo naturalité du système sexe/genre hétérocentré dominant qui présuppose une continuité sexe/genre. Ils savent que tout genre est performance sans original, à commencer par la féminité et la masculinité hétérosexuelles. À cette déconstruction, à cette multiplication des masculinités et des féminités, il faut ajouter les acquis de la *sex war* des années 1980 et 1990[20], toujours à moitié racontée dans sa version française, à commencer par Badinter[21]. Le retour du biologique, la renaturalisation et l'essentialisme ont été massivement contrés par les féminismes de la « deuxième vague », qui ne se résument pas à MacKinnon ou Dworkin, mais qui comptent tout le féminisme post-marxiste, le féminisme queer, le post-féminisme volontiers pro-sexe (Spivak, Fraser, Hartsock, Wittig, Butler, De Lauretis), tous très loin des sanglots longs de la victimisation des femmes et

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page94

des hommes. À nombre de stratégies d'*empowerment*, les féministes constructivistes, les radicales du sexe (Rubin, Califia) et les féministes post-coloniales ont ajouté des niveaux de réflexion qui nous manquent en France : une remise en question du sujet moderne universaliste pour les politiques sexuelles. Mais aussi une politisation de la subjectivité et de l'identité qui permettrait de déplacer le débat hors des binarismes homme/femme, universel/différentialiste, universel/communautariste, à partir du moment où le sujet du féminisme est déconstruit.

C'est une politique des différences qui doit animer les politiques sexuelles de la ville de Paris. En relation avec les anciens et nouveaux conflits d'identités (ceux qui se cachent, ceux qui se visibilisent), avec des politiques des identités qui sont déjà menées – à commencer par la politique de l'identité hétérosexuelle – et en tirant parti des savoirs et des stratégies post-identitaires qui ont surgi. Des identitaires qui n'avaient pas peur de se nommer comme tels et par là même purent se critiquer – les gais, les lesbiennes, les transsexuel(le)s, les prostitué(e)s – esquissant précisément le geste queer pour s'identifier comme tel(le)s ou bien pédés, gouines, putes, sex worker ou transgenres, parce que ce geste est avant tout un rapport hypercritique aux identités (sexuelles). Il faut distinguer entre le différentialisme essentialiste (le féminisme de la mairie de Paris qui inclut les lesbiennes et exclut les prostituées) et des politiques des différences fondamentalement constructivistes. La politique des identités ne se ramène pas à l'affirmation naturalisante d'une identité en phase d'hégémonisation par rapport à d'autres et qui pour cette raison a recours à la naturalisation. C'est à ce moment précis qu'intervient la politique queer : dans un effort de dénaturalisation, dans un mouvement d'affirmation

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page95

post-identitaire dans la production d'identités et de cultures nouvelles. C'est de cette manière que l'on évite les figements naturalisants et les effets opprimants des identités hégémoniques.

Sex and the city, épisode 2
Chronique d'une promesse électorale : le Centre d'archives et de documentation homosexuelles de Paris

> *« Est-il possible que l'antonyme de l'"oubli" soit non pas "l'acte de mémoire" mais la justice ? […] Car s'il est juste de se rappeler l'avenir et l'injonction de se rappeler, à savoir l'injonction archontique de garder et de rassembler l'archive, il est non moins juste de se rappeler les autres, les autres autres et les autres en soi. »*[22]
> Jacques Derrida

2001-2002. Maux d'archives : « devoir de mémoire » ou exclusions ?

En mars 2001, le candidat à la mairie de Paris, Bertrand Delanoë, a glissé dans son panier de promesses électorales la création d'un centre d'archives dédié au mouvement homosexuel français[23]. En septembre 2002, le conseil de Paris accorde une subvention de 100 000 euros à une association de préfiguration d'un centre d'archives homosexuelles de Paris (le CADHP). Problème : le projet se payait le luxe de faire l'impasse sur la plupart des minorités sexuelles et de genre. Sans parler des minorités visibles. Ne figuraient quasiment aucune référence lesbienne et aucune référence transsexuel(l)e ou transgenre dans la bibliographie. Le budget publicitaire n'allait qu'aux supports gais, parisiens et régionaux[24]. Les annexes du projet traitaient exclusivement de l'histoire du Paris gai. Homocentré et homonormatif, le futur centre faisait l'économie de pans entiers de la culture gaie : la pornographie et les cultures SM.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page96

Et comme il fallait aussi exclure Act-Up Paris, le sida n'était pas évoqué[25]. Mais il y avait pire : nombre des fonds d'archives listés par le CADHP l'étaient à l'insu de leurs détenteurs qui n'avaient tout simplement pas été contactés. Fermé sur sa culture « homosexuelle », le centre négligeait également l'apport d'expériences bien antérieures en matière d'archives, comme le travail d'Hoang B. Phan et Thomas Leduc, fondateurs de l'Académie gay & lesbienne[26], ainsi que les réalisations du Centre européen de recherches, d'études et de documentation sur les sexualités plurielles et les interculturalités, de Patrick Cardon à Lille.

Compte tenu de tous ces manquements et comme l'initiateur du projet – Jean Le Bitoux[27] – et le président de l'association à l'époque – Christopher Miles – refusaient tout dialogue avec les parties concernées mais oubliées[28], les groupes Archilesb!, VigiTrans et LopattaQ se sont formés en 2002 pour que le projet devienne représentatif et que son contenu scientifique et politique soit revu et enrichi. Nous demandions notamment que les lesbiennes, les transsexuel(le)s et les transgenres soient intégrés dans la réflexion et les circuits de décision dès la phase de préfiguration – en un mot, que le futur centre compte avec toutes les minorités sexuelles et de genre, mais aussi ethniques. Nous avons lancé une pétition en France et à l'étranger en octobre 2002 qui a recueilli plus de mille signatures réunissant des activistes, des universitaires, des chercheurs indépendants, des figures des études LGBT, des associations, des particuliers transpédégouines ou non, désireux de voir mis en place un dispositif de recueil, de construction et de diffusion d'archives, dédié aux minorités sexuelles et de genre, qui ne soit ni excluant ni scientifiquement archaïque[29]. L'autre objectif de ces groupes d'archivaction était qu'un débat public soit ouvert sur la question des archives LGBTQ et sur les orientations du projet.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page97

2003. Retour à la case préfiguration

Toujours aussi peu ouverte aux propositions et aux critiques, l'association de préfiguration du CADHP s'est contentée de procéder, en mai 2003, à un changement de son conseil d'administration et de son bureau, et de trouver un nouveau président (Stéphane Martinet, maire adjoint du XI[e] arrondissement chargé des relations avec la mairie de Paris). Un espace de 40 m² a été fourni par la ville de Paris, rue Notre-Dame-de-Nazareth, dans le III[e] arrondissement, mais il était bien précisé qu'il ne pouvait ni être ouvert au public ni recevoir des archives ! Cet espace, toujours fermé, n'aura pas servi à grand-chose à part accueillir deux ou trois réunions de préfigurateurs. Combien a-t-il coûté ? A-t-il été une simple boîte aux lettres, comme l'indiquait la plaque gravée à l'entrée sur laquelle on pouvait lire « association de préfiguration du CADHP » ? À quoi peut bien servir un local de préfiguration ? Les étagères de l'Academie gay & lesbienne ploient sous les documents de toutes sortes alors que celles du local de la rue de Nazareth étaient et sont encore vides ! Était-il acceptable que le président et co-fondateur, Hoang B. Phan ainsi que le vice-président de l'Académie gay & lesbienne, Thomas Leduc, soient qualifiés péjorativement de « simples collectionneurs »[30] au vu de l'exceptionnelle inefficacité du CADHP ? L'Académie gay & lesbienne abat un énorme travail sans aide ni subvention. Les fous d'archives, les collectionneurs sont les premiers acteurs des centres d'archives. Sans eux, sans les fondations contingentes qu'ils représentent, les archives ne sont rien et beaucoup de documents seraient perdus. C'est un mépris bien français et bien centralisateur que de les rejeter : sur sa carte de visite, Gérard Koskovitch, des archives de San Francisco, arbore fièrement sa qualité de « collectionneur ».

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page98

Sexpolitiques

L'association de préfiguration du CADHP n'avait rien trouvé de mieux que de se doter d'un salarié, qui n'était autre que Jean Le Bitoux, pour revoir la copie du projet. Suite à une série d'articles parus dans la presse[31], la mairie de Paris l'avait sommée de ne pas ignorer les critiques d'Archilesb! et de VigiTrans en matière de représentativité de l'équipe en charge du projet. Malheureusement, le discours paritaire biologisant d'Anne Hidalgo, s'était substitué aux demandes de « parité culturelle » avancées par Archilesb! et VigiTrans lors de leurs rendez-vous avec l'adjoint au maire chargé de la culture, Christophe Girard et auprès de Clémentine Autain. Aux deux premières listes de participants avait donc succédé une troisième, avec « un côté homme » et « un côté femme ». Archilesb! et VigiTrans continuèrent de faire entendre que la parité biologique était bien en-deçà des exigences requises pour le fonctionnement d'un centre d'archives et de documentation pour et sur les minorités sexuelles, de genre et ethniques. Voulait-on un centre simplement articulé sur la différence sexuelle, voire l'orientation sexuelle, ou bien un centre susceptible de faire vivre dans ses fonds et ses activités la mémoire des discriminations et des infradiscriminations ? En attendant, le futur centre avait réussi à entamer la confiance des futurs archivés[32].

2004. On ferme !

Mars 2004 devait être la date de l'ouverture du Centre. Mais au printemps, toujours rien[33]. Retour à la case départ. Deux années perdues. À défaut de voir le centre s'ouvrir, on pouvait toujours attendre la réouverture du défunt site web de l'association de préfiguration. La liste de discussion avait été fermée en 2003 lorsque les critiques avaient fait leur apparition dans la presse. Le site aurait pu animer les débats publics. Il aurait pu permettre de rester en

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page99

contact avec les futurs archivés mais cela ne fut jamais le cas.

Un article paru en janvier 2004 dans le gratuit gay *Illico* – qui s'est distingué par une très aimable couverture de l'actualité CADHP – nous a appris que le centre concoctait une nième restructuration de ses comités et ouvrirait en 2005. Serait-ce que les critiques épistémologiques formulées par Archilesb! et VigiTrans avaient été entendues[34] ? Espérons que les noms des nouveaux participants correspondront à quelque réalité : dans la présentation du projet par Christopher Miles dans la revue *Triangulère*[35] en 2003, des élues de la mairie de Paris, des avocats, des écrivains, des chercheuses, des militants et des militantes figuraient sur la liste à leur insu. Le tropisme moderniste qui marque le centre depuis le départ et qui l'a amené à défendre une vision dix-neuviémisante de l'archive a-t-il enfin disparu ? On peut légitimement en douter quand on lit que le centre se donne désormais pour objectif la reconstitution de « l'histoire d'une émancipation »[36]. En effet, le projet CADHP réformé se propose de restituer « une histoire globale d'émancipation sociale et psychologique (?) face à la condamnation morale et normalisante, le pouvoir des lois et l'obsession des médecins »[37].

Ce faisant, l'association de préfiguration du CADHP rempile sur les archives des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Paris mais pas Lutèce ! L'homosexuel mais pas le sodomite ou la tribade ? Non seulement le récit de l'émancipation de « l'homosexuel » ne peut être rabattu sur l'ensemble de « l'histoire » des minorités sexuelles, de genre et ethniques, mais une telle orientation ne peut qu'aboutir à masquer les zones d'ombre : infradiscriminations, culture hellénico-pédérastique. Le futur centre va-t-il écrire la légende rose des gais ? Tous les centres LGBT politiquement et culturellement sérieux ont cherché à éviter une conception

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page100

idéologique, angélique ou victimisante de l'histoire. Le paradigme de l'émancipation comme fil conducteur est aussi peu rassurant que la priorité accordée naguère à « l'homosexualité masculine » et qui continue de faire rage[38]. On ne se refait pas : dans le projet qui figurera dans le dossier de demande d'obtention d'une nouvelle subvention à la mairie de Paris et d'une subvention au conseil régional d'Ile-de-France, la vocation du centre redevient très homosexuelle : « Fort ainsi d'une véritable légitimité scientifique, culturelle et citoyenne, le futur centre doit réunir un large soutien de chercheurs, comme de toute la communauté homosexuelle. » Rappelons que les centres d'archives LGBT existants se sont justement donné comme priorité de ne pas se focaliser sur les archives de l'homosexualité dite masculine en raison de son abondance par rapport aux sources et fonds disponibles pour les autres minorités sexuelles, de genre et de « race ». C'est notamment l'option prise par les archives de San Francisco.

2005 ?

Si les idées et suggestions avancées par Archilesb! et VigiTrans semblent avoir été reprises sur le papier par le futur CADHP – qui ne les en crédite pas et c'est dommage –, c'est qu'elles relevaient d'évidences qu'auraient dû partager les concepteurs du centre dès le départ. Parmi elles, le fait d'associer toutes les minorités sexuelles et de genre au projet et d'atteindre une forme de repésentativité sub-culturelle. Ce n'est pas en intégrant « une trans par-ci » et « une lesbienne par-là » que celle-ci sera atteinte. Encore faut-il que les nouveaux venus soient décisionnaires et en lien avec leurs cultures. À recruter des républicanistes encartés au PS, on s'éloignera à vitesse grand V des préoccupations spécifiques des archivé(e)s. On frémit un peu de lire que le centre « imagine un centre idéal »

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page101

tout seul. Le CADHP a été contraint de comprendre qu'il fallait rompre avec un homocentrisme patent et arrogant. Ce que les nouveaux responsables n'ont toujours pas intégré, c'est qu'il est tout aussi obscène de prendre la pose compassionnelle auprès des autres minorités. Il ne s'agit pas d'oublier personne, mais de travailler avec tout le monde. Il ne s'agit pas de rajouter le T des trans ou le L des lesbiennes, voire le P de pute[39] dans le dossier, mais de mener ce projet d'archives et de production de la trace avec les premièr(e)s concernés.

Et ce n'est pas en virant Jean Le Bitoux[40] (l'initiateur du projet et le seul salarié de l'association pendant deux ans dont on se serait finalement rendu compte qu'il n'était pas compétent) et en recrutant un archiviste professionnel « mystère » dont le nom n'a pas été révélé que les choses vont progresser. Pourquoi avoir recruté un archiviste quand on n'a pas d'archives ? Pourquoi ne pas avoir recruté un archiviste gai ou de culture LGBT ? Anne Singé, militante de longue date et coordinatrice du festival de films VIH en 1994 aux côtés de Gilles Chatêlet et Franck Arnal a eu la mauvaise surprise, il y a peu, de voir débarquer chez elle l'archiviste mystère qui a lui a bien précisé qu'il n'était pas gai et ne connaissait rien à la culture gaie. Par contre il lui a longuement expliqué comment indexer son fonds de cassettes vidéos (plus de 650). À qui croyez-vous qu'Anne Singé a finalement vendu sa banque de données et ses films ? À l'Académie gay & lesbienne. Ils sont nombreux, ceux et celles qui ne veulent pas donner leurs archives à un tel centre.

On peut s'interroger sur les motivations réelles de l'équipe actuelle. La question de l'indépendance du centre mérite d'être posée. Pourquoi est-il présidé par un membre du Parti socialiste qui est aussi l'adjoint au maire du XI^{e} arrondissement de Paris ? Quid de la forte présence de membres ou de proches du PS dans

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page102

le projet ? La nomination d'un adjoint au maire pour présider n'est-elle pas contraire à l'évolution de la jurisprudence en matière de financement des associations ? On ne peut plus attendre que sorte un énième organigramme approuvé par un conseil d'administration. Repenser le fonctionnement des comités aurait dû se faire grâce à une réunion de mise à plat avec les différents interlocuteurs et acteurs volontaires, comme convenu avec Christophe Girard en février 2003[41]. Pour cela, il aurait fallu que M. Martinet (PS) et l'Interlgbt (PS) ne bloquent pas la mise en place de cette réunion. Il est toujours crucial d'adopter une vision constructiviste de l'archive (toujours le résultat de processus, d'invention) et de ne pas en réserver la construction aux élites ou aux universitaires. Ce qui revient à prendre conscience du caractère construit, voire fictionnel de l'archive qui n'est pas forcément assumé par les historiens eux-mêmes. Il est important de compter avec tous les acteurs de l'archive et non simplement sur des donateurs. Le don n'est pas l'origine de l'archive. Les responsables du CADHP devraient cesser de considérer les quelques interlocuteurs qu'ils ont consultés comme des donateurs obligatoires, des informateurs sur des cultures qu'ils ne connaissent pas, de simples responsables d'association dont on va pouvoir photocopier les archives. Quand ils prennent la peine de les contacter.

Au jour d'aujourd'hui, nous devrions être en phase de tests d'usages, de structures et d'organisation, en s'appuyant sur des études et des simulations avec les futurs usagers. À l'image de la phase de configuration de l'Inathèque, qu'il a fallu mettre sur pied suite à la généralisation du dépôt légal des archives audiovisuelles en 1997. Il y a urgence à développer un programme spécifique réunissant des projets d'archive vive (populaire, orale et minoritaire, comme l'exigent Archilesb! et VigiTrans depuis 2002), pour contre-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page103

balancer une vision archéologique et historicisante de la politique archivistique et un discours convenu sur « la mémoire », source d'erreurs et d'exclusions. Urgence à éviter le mono-archivage renaturalisant qui amènerait à penser que les homosexuel(le)s sont les ancêtres de toutes les minorités sexuelles et de genre. Urgence à réintroduire, et pas simplement sur le papier, les thématiques invisibilisées : le sida, la culture SM, la pornographie, le travail du sexe, les minorités ethniques et sexuelles pour anticiper les « trous de mémoire ».

Cette année, les archives de San Francisco fêtent leur 20e anniversaire[42]. C'est en 1985 que la GLBT Historical Society a lancé l'aventure avec une cinquantaine de personnes qui se sont retrouvées à une réunion publique organisée à l'initiative de collectionneurs indépendants. Pour archiver fièrement, il est plus que temps de procéder à des consultations publiques associant tous ceux et celles qui veulent participer à l'élaboration de ce centre. Le CADHP doit rompre avec des méthodes qui ont suscité la polémique parce qu'elles sont opaques et non consultatives. Et, *last but not least*, la mairie de Paris doit prendre ses responsabilités[43]. Alerté à plusieurs reprises, Delanoë ne bouge pas. Christophe Girard a peur et tout le monde renvoie la patate chaude à Odette Christienne, chargée de la mémoire et des anciens combattants, qui n'entend rien en matière d'archives des minorités et qui se débarrasserait volontiers du dossier si elle pouvait. Le double discours doit cesser : la mairie de Paris ne peut plus continuer de dire qu'elle n'interfère pas avec l'association alors que le dossier scientifique plus que défaillant a été validé par ses services en 2001 et qu'elle se doit de demander des comptes sur l'argent public confié au CADHP. Le problème, c'est qu'il devient évident qu'il s'agit de réaliser une promesse électorale à n'importe quel prix.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page104

Sex and the city, épisode 3
La Fièvre des archives : les propositions d'ArchiQ[44]

« Il n'y a pas à faire de partage binaire entre ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas ; il faudrait essayer de déterminer les différentes manières de ne pas les dire, comment se distribuent ceux qui peuvent et ceux qui ne peuvent pas en parler, quel type de discours est autorisé ou quelle forme de discrétion est requise pour les uns et les autres. Il n'y a pas un, mais des silences et ils font partie intégrante des stratégies qui sous-tendent et traversent les discours. »
Michel Foucault, *La Volonté de savoir*

Compte tenu du développement des études LGBTQ depuis les années 1980, de l'apparition de centres d'archives et de documentation LGBT dans le monde « plutôt développé », la notion de « visibilité » née et promue comme technique militante et identitaire dans les années 1970-90[45] doit désormais être confrontée à celle de « lisibilité ». Il est temps de prendre en compte tous les processus de sélection d'interprétation, de traduction culturelle, d'autorité herméneutique qui président à la découpe d'une archive pour les minorités sexuelles et de genre. Dans le champ ouvert par les études post-coloniales et compte tenu de l'histoire coloniale de la France, cette notion de lisibilité doit aussi s'envisager pour les minorités visibles. C'est en diffractant la notion de « visibilité », trop souvent inféodée à « l'image », à « l'homosexualité » ou à la culture dite « gaie et lesbienne », que l'on peut prendre en compte tous les niveaux, d'oppression imbriqués : la sexualité mais aussi le genre, les identités sexuelles mais aussi les constructions racistes.

Certaines approches philosophiques et historiographiques spécialisées ou non dans les études LGBT, les études culturelles, la théorie post-coloniale, les *subaltern studies* – les Foucault, Derrida, Arlette Farge, Philippe Artières, Jonathan Katz, Susan Stryker,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page105

Tom Vaugh, Douglas Crimp, Alexandra Juhaz, Gayatri Chakravorty Spivak[46] – contribuent à une remise en question de la conception classique de l'archive. Ces approches ont aussi le grand mérite de prendre en compte le point de vue des « archivés ». Elles peuvent aider à une réélaboration des notions de « visibilité », de « lisibilité », de « silence(s) » et d'« invisibilisation(s) » qui sont au cœur des cultures minoritaires et qui sont déterminantes pour la forme de présence des minorités dans le champ social, politique et du savoir (dimension épistémopolitique soulignée par Foucault[47] et enrichie par Eve K. Segdwick)[48]. Les problèmes que pose le CADHP depuis ses lancements successifs et ratés tiennent en grande partie à la conception républicaniste qui sous-tend le projet, ainsi qu'à une conception conservatrice de l'archive.

Contre « l'archive des archontes »

« Les racines des Archives sont dans les voix réduites au silence, les lettres d'amour détruites, les pronoms changés, les journaux intimes soigneusement revus et corrigés, les photos qui n'ont jamais été prises… »[49]

Au « commencement » était « la violence archivale et épistémique ». Tel est en effet le premier paradoxe de l'archivation : présenté et revendiqué comme un geste pour la mémoire, voire le « devoir de mémoire », pour lutter contre l'effacement des minorités dans l'histoire et ailleurs, il ressort plutôt de la réflexion d'un Derrida ou des historiographes des *subaltern studies* que le geste même d'archiver et son intronisation institutionnelle sont générateurs d'exclusions et de violence. « Violence archivale » pour Derrida[50], « violence épistémique » pour Spivak[51]. Derrida critique les deux ordres « séquentiel et jussique » qui viennent réguler l'apparition de l'archive : l'illusion d'un commencement trouvé et l'arrivée du commandement. Car l'archive

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page106

se décide tout autant qu'elle se dessine : « *arkhè*, rappelons-nous, nomme à la fois le commencement et le commandement »[52]. Derrida identifie sans pitié les opérations d'archivation : établissement d'une autorité herméneutique (qui ne se limite pas au pouvoir d'interpréter), d'un lieu, d'une assignation à demeure, de principes de classification, d'identification, d'unification et de hiérarchisation. C'est ce qu'il appelle « l'archive des archontes » : « le sens de l'archive, son seul sens lui vient de l'*archeion* grec : d'abord une maison, un domicile, une adresse, la demeure des magistrats supérieurs, les archontes qui commandaient, qui exercent leur pouvoir de consignation »[53]. Foucault attire l'attention sur un autre paradoxe : « comment archiver les silences et leur pendant ? » (rejoignant partiellement la question de l'archive des minorités et des sans-voix). Comme chacun sait et pour ne prendre que cet exemple, il y aurait fort à faire avec les documents officiels de l'administration coloniale française pour reconstruire transversalement les archives des minoritaires de sexe, de genre et de couleur[54].

Il faut donc reposer la question de ce qui fait et de qui fait l'archive. Dans la perspective d'un centre d'archives et/ou de documentation sur les minorités sexuelles et de genre, ne faut-il pas desserrer l'emprise des sources médicales, policières et judiciaires ou du moins ne pas leur redonner toute la place ? Quid des flyers des soirées et des enveloppes de préservatifs ? Quid des objets au-delà des supports nobles et habituels (imprimé, films depuis quelque temps) ? Quelle place revient à l'autobiographie des anonymes, à l'autofiction ? Quid de l'époque pré-homosexuelle, d'avant la grande époque classificatoire de la fin du XIX^e^ siècle ? La simple identification de l'archive est inévitablement constitutive d'un dehors de l'archive sous-tendu par toute une série d'oppositions structurantes

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page107

voire normatives (important/secondaire, ancien/récent, élite/populaire, imprimé/oral, exposition/exclusion, monument/document, fait/témoignage…). Ce dont nous avons besoin, c'est de dispositifs de production de l'archive qui permettent la visibilisation des dehors de l'Archive.

Paradoxes de l'archivation : les trois modèles

« Nous ne pouvons plus poser la question du concept, de l'histoire du concept et notamment du concept d'archive selon une modalité temporelle ou historique dominée par le présent ou par le passé. »
Jacques Derrida, *Mal d'archive*

Sans parler des modèles purement organisationnels, trois grands types de philosophie archivistique se dessinent : le modèle archéologique et biologisant, le modèle administratif, le modèle performatif. Le premier s'appuie sur une vision temporelle classique. Le temps est séquencé linéairement : distinction de « bon sens » entre passé, présent et futur. L'archive représente un accès au passé et se double d'une exigence de vérité : repérer des actes, du factuel. Dans ce cas de figure, c'est souvent la structure temporelle de l'existence (vie/mort) qui rend possible ou légitime l'archivation. On se pose la question des archives *post mortem* et l'on s'inquiète plus particulièrement des ruptures de transmission des archives (la famille qui détruit ou masque les effets de l'un de ses membres en raison de son orientation sexuelle ou de genre…). Cette conception a partie liée avec la mort et elle valorise, légitimise essentiellement le passé, plus rarement « le temps présent » ou les supports contemporains. Creuser, sédimentation, généalogie, Pompéi, histoire, mémoire, tels sont les mots-obsessions de cette conception qui entretient une proximité avec les ordres séquentiels et jussique de l'archive. Elle a

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page108

ses adeptes car elle procure l'illusion d'avoir trouvé le commencement tout en masquant l'arrivée du commandement. C'est plus facile de s'arranger avec les morts.

Le modèle administratif, très lié au précédent dans sa valorisation du passé (logique patrimoniale), mais aussi dans sa manière de gérer les archivés vus comme des donateurs (de leur vivant ou *post-mortem*), régule les opérations de donation et de collecte de fonds. Son inscription institutionnelle pousse à trouver sa légitimation par le haut (justification par la recherche, visée de publics particuliers – chercheurs, spécialistes – qui se retrouvent généralement dans les instances d'acquisition des archives). Ce modèle a l'inconvénient de poser le don comme obligation, de favoriser la donation/délégation et finalement une certaine dépossession des archivés. L'autorité herméneutique sera celle des « archontes » et des experts officiels. Convention de dépôt, santé de corps et d'esprit pour signer une donation, décès, cotation, privé/public, problèmes juridiques : tels sont les mots-clés des administrateurs de l'archive. La proximité du modèle administratif avec les ordres séquentiel et jussique de l'archive est encore plus forte qu'avec le modèle archéologique biologisant.

Le modèle performatif est celui qui correspond en partie à ce qu'ArchiQ, le groupe de réflexion sur les archives issu d'Archilesb! et de VigiTrans, appelle l'« archive vive » ou « productive ». Paradoxe : il sous-entend que l'archive, loin de ne ressortir que du passé, du temps présent ou de « l'histoire immédiate », appartient au futur. Elle est la promesse d'intervenir sur la découpe même de l'archive actuellement. En ce sens, elle se décale des normes classiques du savoir archivistique et historiographique. Pour le dire autrement, l'archive est toujours incomplète. Cette

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page109

« incomplétude » est à travailler. Partie inhérente du processus archivistique, elle est souvent niée au profit d'une conception traditionnelle et factuelle de la vérité. La mise en perspective performative oblige à se souvenir des opérations que doit subir l'archive pour exister et qui relèvent déjà de son futur, même si ces opérations sont masquées et confisquées par les experts attitrés. C'est dans cet espace déjà investi, dans cette incomplétude qu'il faut intervenir en y associant d'autres acteurs que « les archontes de l'archive ». Mots manas : avenir, virtuel, promesse, archive vive, minorités, invention… La proximité de l'archive performative avec les ordres séquentiel et jussique de l'archive est faible par choix.

ArchivACTIONS

L'ARCHIVE VIVE. Faire de l'archive vive, productive, ce serait donc, paradoxalement, affaiblir notre résistance à l'archive virtuelle, l'archive à venir, celle qui reste à construire, en s'autorisant à investir l'incomplétude même de l'archive. Cela suppose de se rapprocher des corps vivants et parlants et non simplement de leur faire signer des autorisations de dépôt. Cela suppose de déclencher des archives écrites, visuelles, sonores, filmées ou enregistrées *a priori*. Non pour faire de l'histoire orale mais parce que c'est à ce prix que l'on peut réduire des zones de silence prévisibles. C'est dès maintenant que l'on peut desserrer l'étreinte de l'historiographie classique et son « fétichisme » de l'archive et se séparer de tout courant historique par trop soucieux de l'établissement de la « vérité historique », voire de l'histoire des mentalités.

C'est ce genre d'orientation qui a dirigé le projet des archives lesbiennes de New York comme beaucoup de centres LGBT existants, en donnant la priorité au recueil d'expériences et d'existences célèbres mais aussi anonymes[55]. Ce fut la méthode employée

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page110

par Elisabeth Laposvky Kennedy et Madeline D. Davis[56] dans leur enquête sur les communautés butch/fem de la ville de Buffalo, des années 1930 aux années 1950. Ce type de production de l'archive ne débouche peut-être pas sur un type attendu de vérité et nécessite des méthodes, des pratiques ou des engagements que les historiens, les philosophes, les universitaires ou les chercheurs professionnels ont du mal à penser, car cette conception les renvoie à leur propre effet d'invention et de construction de l'archive ; qu'elle met l'accent sur la dimension politique et épistémopolitique de l'archive ; qu'elle peut faire, du donateur ou du public des archives, un acteur de sa propre histoire, de la « petite histoire », des cultures populaires, des microcultures, des zones marginalisées de l'histoire et de la culture. Et ceci est plus particulièrement vrai pour les sexualités, les identités de genre et les identités post-coloniales.

L'ARCHIVE COMME PROTHÈSE, LE CORPS ET LES OBJETS. Le modèle de l'archive performative nous rappelle opportunément le rapport qui existe entre le modèle d'archivation, le temps et la mort mais aussi la technique. Toutes les réflexions sur l'archive et la mémoire sont fonction d'un modèle, d'une prothèse technique : le livre, l'imprimé, que nous ne percevons presque plus comme tels – mais aussi bien le bloc magique de Freud – pour rendre compte de l'anamnèse et du travail de mémoire/refoulement inconscient. Les archives sont prothétiques et donc suspectes car la présence d'une prothèse perçue comme une béquille, une aide, est susceptible d'entamer « la pureté de l'archive » et de pointer sa construction. Quitte à reconnaître l'existence de ces prothèses (et il faudrait alors compter avec toutes les « technologies » de production de l'archive, « discours » y compris au sens foucaldien), il faudra ensuite s'efforcer de ne pas les maintenir à

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page111

l'écart du corps. À l'inverse de Freud en quête de Gradiva, balançant entre le modèle archéologique de la mémoire qui le fait voyager jusqu'à Naples sur les traces de Jensen alors qu'il a en main « le bloc magique » maintenu à l'extérieur du corps mais pourtant si incorporé. La culture française a mis un certain temps à reconnaître le statut d'archive aux supports qui ne relevaient pas de l'imprimé, surtout s'ils véhiculaient une culture populaire (voir l'aventure de l'archive télévisuelle et de l'Inathèque). Dans l'espace d'incomplétude que génère l'archive, on fait souvent mine d'oublier qu'il pourrait être traversé par les caméras et les magnétophones : comment mieux éloigner la voix et le corps de la sphère de l'archive ? L'autre grand exclu, c'est l'objet, comme s'il ressortait du musée ou n'avait pas encore été assez codé et identifié : quel type d'objet est-il susceptible d'entrer dans la catégorie de l'archive ? Comment archiver les objets ? Où mettre les godes ?

ARCHIVES ET DISCIPLINES : NE PAS CONFIER L'ARCHIVE AUX SEULS HISTORIENS ? Il ne faut pas laisser l'archive aux seuls historiens et à certains courants historiographiques. Il faut y associer d'autres voix : sociologiques, anthropologiques, post-disciplinaires, politiques et militantes. Le milieu universitaire français, réticent au développement des études gaies, lesbiennes, bis, transsexuel(le)s, transgenres, queers, des études féministes, des études sur les genres et des études post-coloniales, favorise la reconnaissance d'une discipline officielle telle que l'histoire pour épousseter les archives. Au point de ne laisser poindre que des méthodes qui renouent avec les anciens travaux pathologisants sur l'homosexualité, la transsexualité et l'hermaphrodisme, ce qui n'a guère cessé depuis la fin du XIX^e^ siècle. Il faut contrebalancer le poids d'une tradition historique classique, tributaire du modèle

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page112

généalogique, et prendre ses distances avec une temporalité qui valorise l'archive passée et les corps trépassés. C'est d'ailleurs la richesse des approches développées par des regroupements de militants, et de chercheurs indépendants et académiques, qui permet d'éviter la tentation hégémonique de la discipline historique. Il est important et fructueux de laisser émerger la diversité des points de vue et des méthodes issues des subcultures, des minorités et de bénéficier des remises en cause disciplinaires qu'elles ont engendrées[57].

L'université a contribué et contribue encore à l'illégitimité des recherches et des enseignements LGBTQ. En France, elle les ignore tout simplement. Comme le soulignait l'historien Jonathan Ned Katz lors de la conférence annuelle du CLAGS (Center for Lesbian and Gay Studies) en 2003, cette situation et son obsession pour l'archive lui ont permis de réduire le partage institué entre histoire et fiction et d'inventer, ou peut être simplement de nommer d'autres rôles pour l'archiviste : détective, voyeur, collectionneur… et de chercher à renvoyer l'archive à d'autres publics que les usagers universitaires : « Ma pulsion pour la recherche des documents fut dès le départ motivée par le désir de les faire vivre de nouveau pour un public large et populaire. Le public que j'imaginais pour l'histoire gaie et lesbienne n'était pas exclusivement académique. » D'où son idée, dès 1971, d'écrire une pièce de théâtre à partir des archives qu'il commençait à découvrir. D'où l'idée que les archives des pervers gagneraient à être réunies par de vrais pervers qui sauront dégager de nouveaux rôles archivistiques, moins convenus, plus politiques, plus créatifs et plus justes.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page113

Dominator contre Madonna

(nouvelles questions post-Femme)

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page114

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page115

La « fin de la domination (masculine) » : genres, performances et post-féminisme queer[1]

Parler de la fin de « la domination masculine », c'est dire qu'il est possible de rompre avec la description réifiante de cette domination et son instrumentalisation, celle d'un Bourdieu comme celle de certaines approches féministes, féministes matérialistes[2] et essentialistes françaises[3]. C'est affirmer que ces démarches sont par trop dépendantes d'une conception dualiste des genres, qui mène généralement à un affaiblissement du pouvoir des genres. Que la gendérisation sur les sujets et les corps y est décrite comme fatale, au détriment des femmes bien sûr. Cette vision réductrice du pouvoir des genres, qui va souvent de pair avec une renaturalisation des genres masculin et féminin, entrave le type de politique sexuelle que sont les féminismes.

Mais pour confronter Bourdieu et les féminismes renaturalisants et réifiants aux critiques et conceptualisations du féminisme et de la théorie queer, commençons par relire *La Domination masculine*[4] et ce que son auteur dit de la manière dont s'impose la hiérarchie des genres, le fonctionnement de « la force symbolique » dans « l'incorporation de la domination masculine » pour reprendre ses termes. Bourdieu sera ensuite confronté à la réponse qu'apporte Judith Butler à la même question, dans son bien nommé et très influent *Gender trouble*[5] et jusque dans *Bodies that matter*[6]. Butler, pas simplement à cause du rôle qu'elle

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page116

a joué dans la théorie queer et le post-féminisme, mais aussi parce qu'elle a redéfini les genres comme performance et performativité et que, quoiqu'en dise Bourdieu, il flirte lui aussi avec la force performative des genres. Sauf que là où Butler y voit un *trouble* productif, Bourdieu se pose la question de limiter, de contrôler cette force, de l'orienter, ce qui constitue, à un second degré, un tour de force symbolique garant de la/sa domination masculine.

Homo bourdicus ou genderfucking ? Le pouvoir des genres selon Bourdieu et Butler

À la question de savoir comment s'installent les normes de genre, source d'oppression en ce qu'elles vont instaurer une relation hiérarchique entre le masculin et le féminin, Dominator répond, en bon constructiviste, que ce sont les genres qui produisent le sexe. En Kabylie notamment, où la perception visuelle des sexes – entendez des « parties génitales » – est informée par les mythes cosmogoniques. En pensant qu'il est le premier à voir la relation sexe/genre sous cet angle, Dominator se trompe évidemment : d'autant qu'il a moins de mérite à la concevoir ainsi, compte tenu de l'épaisseur mythologique qui produit la découpe corporelle et les sexes en Kabylie. Il est sans doute plus difficile de ne pas succomber à la tentation d'articuler sexe/genre en faisant du second le construit social et culturel et du premier un résidu biologique – la fameuse différence sexuelle – dans des cultures comme la nôtre. On ne perçoit pas toujours le potentiel politique et mythologique des techniques de visualisation pré-natale comme des théories scientifiques de la sexuation (celles biologiques et binaires plus particulièrement).

C'est donc tout le mérite d'épistémologues comme Evelyn Fox Keller[7] ou d'historiennes comme Anne

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page117

Fausto-Sterling[8] de rendre poreuse la frontière entre sexe et genre, voire de l'effacer. La plupart des féministes constructivistes – Delphy pour ne prendre que cet exemple français – sont toutes d'accord pour dire que ce n'est pas le sexe qui cause le genre, comme si un drôle de déterminisme naturel faisait correspondre le sexe défini comme génital féminin avec le genre féminin et le sexe défini comme génital masculin avec le genre masculin. Là où Dominator se targue d'avoir procédé à une inversion de la relation causale sexe/genre, d'autres constructivistes plus radicales lui répondraient que le genre ne cause pas plus le sexe qu'il ne l'exprime. En fait, sexes et genres sont produits culturellement.

Dominator ou le rapt de la force performative

La deuxième question concerne la pérennisation de ce système binaire et hiérarchique des genres : comment s'effectue-t-elle ? Dominator invoque alors la « magie » de la « force symbolique » qui va permettre « l'incorporation de la domination masculine ». Les conditions d'efficacité de « la force symbolique » en question résideraient dans son antériorité sous forme de « dispositions » gravées dans les corps. Il y aurait comme une prédisposition à se gendériser comme il faut. La puissance de cette violence symbolique est telle, toujours selon Dominator, qu'elle provoque « la soumission enchantée », c'est-à-dire qu'elle rend impossible (ou voue à l'échec, on ne sait pas trop) la prise de conscience. De toute façon, ce que l'on peut prendre pour une prise de connaissance ne sera que reconnaissance, complice de « la force symbolique » qui la produit. On ne pourrait rien opposer à « la constance de l'habitus » des dominées.

Cette image grossie et grossière du fonctionnement de la domination masculine que nous fourniraient

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page118

les Kabyles[9], paradigmatique et cathartique, permettrait une remise en mémoire de la domination masculine : une forme d'« anamnèse » pour les amnésiques de la domination masculine que « nous sommes ». Et si on sentait des accents légèrement foucaldiens dans la revendication d'une théorie dispositionnelle des pratiques comme étant la meilleure manière de s'y prendre pour saisir non tant la domination (ce qui concernerait les dominés), mais l'impossible prise de conscience des dominées (ce qui concerne le théoricien et l'intellectuel éclairé), le recours à l'anamnèse permet d'imposer un genre de structuralisme capitalisant sur les effets de l'inconscient « androcentrique ». Voilà qui permet de durcir la domination à partir du moment où, au-delà des changements de surface perceptibles dans « la condition des femmes », il faut toujours garder en vue la « force de la structure cette fois », la permanence dans le changement[10]. La loi structurale, comme d'habitude, nous éloigne de l'histoire sans parler de la politique : de fait, comment faire face à la « constance transhistorique de la relation de domination masculine »[11] ?

Quant aux facteurs de changement non superficiels, ce ne sont ni les femmes, ni les féministes, ni les mouvements politico-sexuels. Dommage, parce que les féministes ont tout de même été les premières à ne plus simplement décrire les effets de construction des genres, mais à faire comprendre que la relation sexe/genre telle qu'elle est imposée et régulée est un enjeu de pouvoir. Mais non, le facteur de changement, c'est Dominator lui-même et la théorie qui manque selon lui et que les féministes se seraient montrées incapables de penser : celle des dispositions, justement.

On voit bien comment s'organise la progression dans l'horreur de la domination, mais surtout comment

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page119

Dominator s'approprie «la question de la domination», la dépolitisant au passage et réduisant les différents acteurs des mouvements politico-sexuels à néant. D'autant qu'il règne un véritable flou quant au fonctionnement de cette «force symbolique» qui permet infailliblement «l'incorporation de la domination masculine». Qu'est-ce qui est incorporé ? Des gestes, des attitudes, des consignes, dont certaines silencieuses, à l'adresse des femmes kabyles ? À bien des égards, on est en droit de se demander si on n'a pas affaire à une démonstration de force… performative justement et tout le drôle de vocabulaire utilisé par Dominator pour décrire les effets immédiats de la violence symbolique y pousse. «La magie, l'enchantement, le charme au sens fort du terme» nous rapprochent indéniablement de ces mots, de ces paroles, de ce type d'actes de langage que sont les sorts.

Mais curieusement, là où Dominator décrit avec admiration (!) l'implacable magie de la «force symbolique» qui s'impose aux femmes dominées et nous représente la grandeur de sa théorie des dispositions à venir, il prend bien soin de la différencier très clairement des féministes, qui se contenteraient selon lui de l'invocation de la magie «performative». Le mot est lâché, peut-être contre Butler puisqu'il est question des drag queen (difficile de savoir, la référence à *Bodies that matter* en note est fausse). En tout cas, Dominator stigmatise «la vanité des appels ostentatoires des philosophes post-modernes au dépassement des dualismes ; ceux-ci profondément enracinés dans les choses (les structures) et dans les corps, ne sont pas nés d'un simple effet de nomination verbale et ne peuvent être abolis par un acte de magie performative, les genres, loin d'être de simples "rôles" que l'on pourrait jouer à volonté (à la manière des drag queen), étant inscrits dans les

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page120

corps et dans un univers d'où ils tiennent leur force. C'est l'ordre des genres qui fonde l'efficacité performative des mots – et tout spécialement des insultes –, et c'est aussi lui qui résiste aux redéfinitions faussement révolutionnaires du volontarisme subversif »[12].

Il faudrait prendre le temps de revenir sur cette manière de contraindre la force performative en la soumettant à l'ordre supérieur, inconscient (?) qu'est « l'ordre des genres ». De quelle matière est-il fait ? Mais en ce qui concerne les différences d'appréciation de la force performative entre Dominator et Butler, il faut mettre en exergue le bonheur d'expression performative cité dans *La Domination masculine* : il s'agit du pouvoir performatif du Mr Ramsay de *La Promenade au phare* de Virginia Woolf. L'une des ressources de Mr Ramsay en matière de domination masculine consiste justement à rendre les choses vraies parce qu'il les a dites. Ainsi, lorsqu'il décrète à toute sa famille qui veut aller se promener au phare qu'il ne fera pas beau, ses prévisions ont le pouvoir de se vérifier elles-mêmes, au sens fort, c'est-à-dire de se rendre vraies : « elles agissent comme des ordres, bénédictions ou malédictions qui font advenir magiquement ce qu'elles énoncent », nous dit Dominator qui décrit Mr Ramsay tel « le roi archaïque » évoqué « par le Benveniste du vocabulaire des institutions européennes », celui dont les paroles sont des verdicts. Le pouvoir des genres, de la gendérisation masculine, n'est donc pas sans rapport avec la force performative, avec la force de l'autorité qui est celle de la voix du père, bien entendu. Cet entêtement à prouver et à décrire non sans complaisance à quel point la domination masculine non seulement marche, mais est verrouillée, place Bourdieu du côté d'une énonciation complice masculiniste.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page121

Avec Butler, les choses sont différentes et moins contrôlables. En s'interrogeant sur la production et la reproduction régulée d'un système sexe/genre à la fois normatif restreint et binaire, en bonne constructiviste un brin foucaldienne, mais aussi wittiguienne, Butler n'hésite pas à faire le lien avec cette autre construction récente des identités sexuelles qu'est l'hétérosexualité. Butler reprend la critique du dualisme sexe/genre avec un raisonnement foucaldien : de la même manière que le sexe et la sexualité ne sont pas l'expression d'un soi ou d'une identité (puisque chez Foucault le sexe est un effet du discours sur le sexe, d'un dispositif disciplinaire), le genre n'est pas l'expression du sexe. Mais l'innovation butlérienne (et que pouvait difficilement ignorer Dominator s'il prétend faire référence à l'exemple de la drag queen et s'il cite *Bodies that matter*) consiste à passer de la critique du modèle de l'expression (système causal sexe/genre) au modèle de la performance/performativité pour rendre compte de la production régulée des genres et des identités de genre.

Selon Butler, la production des genres est d'ordre performatif. Au sens théâtral et sociologique du terme, ce sont les gestes et les codes de l'incorporation qu'évoque Dominator pour expliquer l'implantation de la féminité et de la masculinité. Butler prend effectivement l'exemple de la drag queen, mais aussi de la culture butch/fem, ce que ne retient pas Dominator. La drag queen ne prouve pas que l'on puisse changer de rôle de genre comme de chemise. Elle est un exemple paradigmatique de quelque chose qui n'intéresse pas Dominator, à savoir la faillibilité intrinsèque du système sexe/genre dominant hétérocentré qui a sans cesse besoin de se réaffirmer pour exister, et pas seulement dans les tréfonds de l'inconscient

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page122

androcentrique proto-féministe. Et quoi de mieux pour exister et s'imposer comme norme que de paraître naturel ?

C'est cette pseudo-naturalité de l'alignement sexe/genre que vient révéler, surexposer la drag queen (mais on pourrait aussi bien dire le drag king). En effet, si la féminité ne doit pas être nécessairement et naturellement la construction culturelle d'un corps féminin (exemple de la drag queen), si la masculinité ne doit pas nécessairement et naturellement être la construction culturelle d'un corps masculin (les *female masculinities*[13], les drag king, les butchs, les transgenres…), si la masculinité n'est pas attachée aux hommes, si elle n'est pas le privilège des hommes biologiquement définis, c'est que le sexe ne limite pas le genre et que le genre peut excéder les limites du binarisme sexe féminin/sexe masculin.

Loin de se limiter à une pâle ou extravagante imitation de la vraie femme ou de la vraie féminité, la drag queen révèle le mode de production du genre qui est aussi celui de la féminité hétérosexuelle. Tout genre, y compris la masculinité hétérosexuelle, est une performance de genre, c'est-à-dire une parodie sans original. C'est généralement là que ça coince. On le voit bien en lisant la traduction par les psychanalystes lacaniens d'un texte de Butler, *Imitation and Gender Insubordination*[14], où la notion de performance se voit ramenée à divers « coups de théâtre » et « numéros de travesti ». D'ailleurs, la traduction abonde aussi en *laspus traductae*[15] qui visent à protéger les genres et l'hétérosexualité de la contamination par la performance. On ne peut d'ailleurs expliquer l'acharnement des lacaniens de l'Épel (École lacanienne de psychanalyse) à se frotter à la pensée et aux textes queer depuis dix ans, que dans le but de sauver Lacan en l'intronisant queer avant la lettre et de s'éloigner de la *sex panic* qui les saisit dès qu'il s'agit d'interroger l'impensé

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page123

radical de leur hétérosexualité[16]. Par des voies différentes, Dominator et les psychanalystes lacaniens cherchent à parer à un niveau de dénaturalisation qui affecterait la norme hétérosexuelle.

Ultimement, les genres peuvent être définis comme un processus de répétition régulée de type performatif. C'est la répétition de certaines formules, ne serait-ce que le « c'est une fille »/« c'est un garçon » qui permet l'assignation de genre. De fait, il faut sans cesse rappeler, incarner les normes des genres, pour que ça fonctionne. Ces normes ne sont pas fondées biologiquement mais esthétiquement et culturellement. Le cas des enfants intersexes et le régime d'assignation de genre hyperviolent auquel on les soumet le prouvent assez[17]. Ce n'est pas l'ordre des genres qui fonde l'efficacité performative des mots : l'ordre des genres ne préexiste à rien, et encore moins aux discours qui le font exister.

Avec cette analyse du fonctionnement de la matrice hétérosexuelle à partir des « déviances » de genre, des dissonances par rapport au système sexe/genre dominant hétéronormé, on peut redéfinir, au grand dam de Dominator, le fonctionnement de ce qu'il appelle « la force symbolique ». Le drag king, la drag queen, la butch, les fem, les transgenres, les intersexes, ces « ratés » exemplaires relèvent de la performativité queer. Si la force de la performativité qui préside aux genres est dérivable, si les genres sont resignifiables et, qui plus est, non limitables à deux, alors le charme de la force performative n'est pas celui de la force symbolique implacable et figée décrit par Dominator. Et l'on peut interpréter toute l'ambivalence de Dominator sur la « magie » performative comme une tentative vouée à l'échec d'imposer des limites à la force performative. La seule magie performative qui marche chez lui, c'est celle de Mr Ramsay.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page124

La magie dont il dit qu'elle rate, c'est celle des femmes kabyles : les stratégies symboliques des femmes sont nulles et non avenues, elles sont « insuffisantes pour subvertir réellement le rapport de domination ». Reste aux femmes dominées, logées dans leur corps et justement pas ailleurs, la force des « passions », des émotions corporelles. Là encore, aucune n'est puissante : la honte, mais pas de colère, nulle fierté perverse ou stigmatophilie efficace. Voilà qui reconduit la répartition corps/esprit, l'esprit à Mr Ramsay, la « perspicacité toute féminine » à Mrs Ramsay auquel Dominator nous fait accéder via le talent littéraire de Virginia Woolf.

C'est un peu l'inverse qui se produit chez tous ceux et celles qui s'inspirent théoriquement ou non de cette idée que, s'il est vrai que la force performative est réversible, elle peut susciter une multitude de sites de résistance et d'appropriation/dérivation de la construction des identités. Des sites de résistance et non une plate-forme pour un improbable horizon révolutionnaire boosté par une dialectique qui se solderait par une improbable abolition des genres (l'utopie féministe radicale et/ou matérialiste de Delphy ou de Wittig).

Queeriser les féminismes

L'exclusion des autres genres qu'entraîne une vision restrictive et dualiste et que sédimentent justement des formulations comme « l'oppression des femmes » ou bien « la domination masculine » n'est pas l'apanage de Bourdieu. Même s'il faut toujours garder à l'esprit que la théorie féministe ne constitue pas, loin s'en faut, un lieu de savoir-pouvoir équivalent à celui dont a disposé Bourdieu. On la retrouve dans les féminismes fondationnalistes[18] hétérocentrés. Fondationnaliste, parce qu'il s'agit d'un féminisme qui

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page125

pose le «nous» des femmes comme sujet et objet du féminisme. Cela peut paraître évident, mais ce n'est pourtant pas nécessaire, voire à éviter dans une perspective féministe queer. En effet, cette position se traduit par une valorisation monogenrée du sujet femme (au détriment du sujet homme, bien sûr, et de bien d'autres encore : les transsexuelles par exemple) qui va de pair avec une certaine renaturalisation de la femme (notamment dans les féminismes antipatriarcaux). La localisation de la domination chez les hommes a pour contrepartie l'émergence d'un sujet féministe pur. C'est là un autre effet de réification du couple homme/femme qui se traduit notamment par une célébration des qualités dites féminines.

Cette confiscation par le féminisme de l'énonciation sur la domination a été très critiquée et il est vrai qu'elle a été et reste source d'appauvrissement, mais aussi d'exclusions à bien des niveaux. Menée par la théorie queer, cette critique a débouché sur l'abandon de la dénomination et de la conceptualisation des oppressions de genre en termes de «domination masculine», voire de domination tout court, pour privilégier des stratégies de résistance, plus modestes mais transversales.

Politique de l'identité femme et post-féminisme queer

Quelles sont les principales critiques qu'adresse le post-féminisme queer à la politique de l'identité femme ? Il souligne les méfaits d'une approche hétérocentrée, voire eurocentrée, en tout cas totalisante et analogique de «la domination». Une approche souvent renaturalisante à terme (même si les prémisses étaient constructivistes au départ), ainsi qu'une vision restrictive et binaire des genres. On retrouve certains éléments de cette critique dans le manifeste cyborg

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page126

de Donna Haraway qui est aussi une critique du féminisme matérialiste[19]. Haraway y rappelle comment, dans leur volonté d'imposer la prise en compte de l'oppression sexuelle dont se désintéressait le marxisme, les féministes matérialistes ont trouvé deux solutions. La première consistait à maintenir l'entrée par la classe, en définissant la classe des femmes comme celles dont l'aliénation par le travail est liée au travail de la reproduction. Ou bien, deuxième solution, opter pour une entrée par le genre, la femme étant alors celle qui est objectifiée par l'intermédiaire de l'appropriation sexuelle. Le problème, c'est que bien souvent cette définition de l'oppression sexiste a abouti à faire de la femme un non-sujet, en tout cas un sujet principalement défini par la forme paradigmatique de l'appropriation qu'est le viol[20]. Si prise de conscience il pouvait y avoir, c'était avant tout celle du fait de ne pas être. Une ontologie du manque qui fonctionnait encore mieux en s'alimentant au discours psychanalytique lacanien (pour Lacan, la femme n'existe pas, la femme, c'est le manque). Un discours qui a traversé bien des couches du féminisme[21] : une bonne partie de la critique filmique féministe, par exemple, amènera à interpréter l'absence, l'invisibilité, l'invisibilisation de la protagoniste principale de *Rebecca* d'Hitchcock comme la figuration même de cette aliénation qu'est la condamnation à l'absence.

Comme le montre bien Haraway, c'est donc à un effacement total du sujet femme auquel on a assisté dans le féminisme radical d'une Catherine MacKinnon en guerre contre la domination masculine assimilée au viol et à la pornographie : « La femme n'y est pas seulement aliénée par rapport au produit de son travail, mais plus profondément, elle n'existe pas en tant que sujet ou même en tant que sujet potentiel puisqu'elle doit son existence de femme à l'appropriation sexuelle. »[22]

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page127

Qui plus est, dans une perspective queer, cette description de la domination présuppose l'existence de LA femme, à l'instar de LA domination. Voilà qui efface toute différence parmi les femmes, tout en faisant de l'inexistence de la femme une caractéristique essentielle, pour ne pas dire universelle. Or, pour reprendre l'analyse du film de Hitchcock, nul ne dit que l'absente du bouquet n'est pas lesbienne, ce qui expliquerait assez la gêne de Lord Manderley qui nous signifie clairement que Rebecca était bizarre : « she was queer ». Et s'il est vrai, pour reprendre l'analyse de Wittig, que les lesbiennes ne sont pas des femmes dans la mesure où elles échappent aux contraintes de ce régime politique et économique qu'est l'hétérosexualité (lecture matérialiste de Wittig[23]), ou qu'elles déclinent des identités différentes avec les butchs, fem, zami* et autres gouines à venir, il devient tout à fait évident qu'avec la catégorie femme, on a affaire à une homogénéisation abusive. De fait, dans le monde anglo-saxon comme en France, les féministes identifiées femmes ont exclu de leurs projets politiques les lesbiennes et leurs genres pour ne pas contrevenir à la renaturalisation et à la pureté du sujet femme : il était difficile d'accepter des formes de masculinités féminines telles que les butchs par exemple qui revêtaient « l'accoutrement de l'ennemi principal ».

Les raisonnements totalisants et analogiques vont de pair à partir du moment où cette vision complètement externalisée et simplifiée de « la domination masculine » s'est soldée par toute une série d'incorporations d'autres formes de domination. Ainsi a-t-on pu passer, dans le courant féministe matérialiste

* Zami est un mot caribéen qui désigne à la fois les femmes qui travaillent ensemble ou sont ensemble. C'est ce terme qu'a choisi Audre Lorde, activiste féministe noire, dans sa « biomythographie » pour désigner sa conception du lesbianisme non eurocentrée (*Zami, a new spelling for my name*, Crossing Press Feminist Series, 1983).

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page128

français notamment, de la domination sexiste à l'esclavage pour parler de la prostitution, sans interroger les présupposés coloniaux d'un tel glissement et le fait que celui-ci s'est traduit par un effacement de la question du racisme chez les féministes et par une totale absence de féministes de couleur aux postes théoriques. Le « bénéfice » de cette vision monolithique du pouvoir et de la domination a été de masquer des phénomènes de domination croisés : les effets de classe entre femmes, le fait que le féminisme ait été et soit encore l'apanage des féministes blanches.

Ces compactages successifs de la question des oppressions sous le chef de « la domination masculine » ne relèvent pas du simple oubli. On peut y déceler des tactiques d'appropriation abusives modernes en ce qu'elles sont fonction d'une vision du sujet et de la politique (sexuelle) où le sujet pré-existe à la loi. On est aux antipodes des politiques de type coalitionniste queer qui ne se fondent pas sur une idée renaturalisante, essentialisante et ontologisante de « ce qu'est une femme ».

La Femme est morte et mieux vaut être un cyborg ou Malinche qu'une déesse

Bien des stratégies ont été proposées par le postféminisme queer pour contrer cette confiscation renaturalisante de « la domination masculine ». Ni révolutionnaires, ni abolitionnistes, ni dialectiques, elles relèvent de micropolitiques modestes mais multiples.

Donna Haraway emprunte à la fois à la technique de la désidentification d'avec la femme et à l'identification queer, marginale, avec le monstre ou le cyborg, pour déstabiliser le féminisme réifiant et renaturalisant. Celui qui continue de réserver la technologie aux hommes, celui qui oublie que la masculinité est aussi construite donc déconstructible. Mieux vaut être

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page129

un cyborg qu'une déesse[24] : tel est le motto du manifeste cyborg pour dire que LA femme, à l'instar de Dieu, est bien morte. Il s'agit en fait de contrer le sujet femme qui s'approprie la domination masculine en la figeant et, par là même, passe d'autres formes d'oppression sous silence. Il s'agit de proposer un renouvellement des formes de subjectivation et de conscience. Celles-ci s'opposent aux tentations rétro-utopiques d'une Mary Daly et aux solutions séparatistes et puristes visant à créér des lieux qui échappent à la domination patriarcale. Ces groupes se sont d'ailleurs très vite vus minés par la persistance de formes de violence internes « entre femmes », d'autant plus puissantes qu'elles étaient inavouables.

Le cyborg harawayien n'est pas cette figure un peu robotique purement techniciste ou futuriste (suivant l'image populaire du cyborg). Dans la définition qu'en donne Haraway, et qu'elle voudrait voir substituer à celle de femme, le cyborg est celui qui est en position liminale, à cheval sur les frontières et les binarismes de la pensée straight, hétérosexuelle (dont font partie homme/femme, mais aussi bien animal/machine, nature/technique et bien d'autres encore). Il correspond à une subjectivité toujours bâtarde qui résulte d'une fusion non stabilisée d'autres niveaux d'identité. Exemples de subjectivation cyborg donnés par Haraway : les femmes et les lesbiennes de couleur ; les monstres dépeints dans la science-fiction féministe. À la sororité essentialisante qui a marqué durablement le féminisme à la fois comme utopie et comme présupposé (avec l'idée d'un continuum entre femmes à la fois universel et transhistorique), Haraway oppose la *sister outsider* d'Audre Lorde ou encore la *conciencia de la mestiza*[25] des lesbiennes chicanas de Gloria Anzaldùa et Cherrìe Morraga[26], pour qui prime la capacité de vivre dans l'inter-frontières et non de se retirer dans une pureté rêvée.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page130

La résistance aux effets d'oppression conjuguée (genre, mais aussi classe et race) passe plus par des effets de dérivation (comme chez Butler), de production illégitime, de retournement des armes de l'oppression, et non par une ambition révolutionnaire d'éradication. D'où la valorisation du « taking up the tool » comme stratégie que l'on retrouve dans *Gender Trouble*. D'où la mise en exergue de Malinche, la femme aztèque de Cortez qui a appris la langue du colonisateur pour mieux lui survivre et le trahir, et qui n'a rien à voir avec la vision coloniale des dominé(e)s ou avec la construction de la femme kabyle par Bourdieu.

L'objectif est de s'opposer à toute idée de supériorité morale féminine, d'innocence et de plus grande proximité avec la nature ; de ne pas enraciner les politiques dans une position privilégiée d'opprimée qui incorpore les autres oppressions ; de ne pas imposer un impératif révolutionnaire qui repose sur une hiérarchisation des oppressions (le genre en premier) et se solde par une invisibilisation des sujets les plus aptes à en parler[27]. Pour cela et contre les effets de totalisation et d'unification universalisante du féminisme, l'une des solutions queer est la prolifération d'identités dont les identités de genre non naturalisées, de manière à rendre le couple homme/femme, madame et monsieur Ramsay, suffisamment problématiques pour entraver les modes de reproduction de l'identité occidentale. Cela suppose aussi d'abandonner une conception du pouvoir liée aux conceptions univoques et fixistes de la domination : celle d'un pouvoir souverain qui ne s'exercerait qu'en un seul lieu. C'est précisément cette vision du pouvoir qui, pour rassurante ou intimidante qu'elle soit, empêche de penser l'interconnexion des formes d'oppression et de résistances.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page131

Material girls en guerre contre Madonna et le queer : le « woman-identified » lesbianisme radical en France de 2002 à 1980[1]

Madonna does it better… than Butler

Le « retour » en France en 1996 d'un Foucault repolitisé d'un point de vue post-féministe ou gai par les différents courants de la théorie queer américaine – Butler (pour les redéfinitions des genres comme « performance et performativité »), De Lauretis (pour les « technologies de genre »), Rubin et Sedgwick (pour la réintroduction des sexualités, des pratiques et des cultures sexuelles alternatives) – a déclenché de violentes critiques chez les lesbiennes radicales françaises ou francophones[2]. On en retrouve la trace dans des tracts comme ceux qui furent distribués en 1997 et 1998 au festival de films lesbiens non mixtes qu'organise l'association Cineffable depuis 1989, ainsi que dans diverses prises de paroles : lors de la seconde édition du colloque Wittig en 2001[3] et de séances des séminaires Q de l'association Le Zoo[4].

L'appropriation de la théorie queer par les groupes français a ses spécificités : tendance anarcho-queer très représentée dans le sud de la France[5], prises de position épistémo-politiques par rapport aux institutions universitaires et de savoir en général, remise en cause de l'universalisme français et d'une politique et d'une culture élitistes et surplombantes[6]. Ces spécificités ne sont guère perceptibles dans des critiques qui diffèrent structurellement peu d'une première

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page132

offensive antiqueer – qui a laissé des traces écrites adressées aux incarnations américaines du mouvement queer, enfin à leur substitut.

Ainsi Madonna vole-t-elle la vedette à Judith Butler dans une série d'articles regroupés dans un ouvrage intitulé *Madonna : érotisme et pouvoir*, paru en 1994 chez Kimé, une respectable maison d'édition de philosophie. Dans ce livre, Baudrillard côtoie Nicole-Claude Mathieu, dont les travaux en anthropologie sociale[7] sont l'une des références centrales du féminisme matérialiste français[8], et Danielle Charest, une activiste canadienne lesbienne radicale qui vit en France depuis de nombreuses années[9].

Que cristallise donc Madonna de la théorie queer et – *a contrario* – du féminisme révolutionnaire qui a nourri le mouvement lesbien radical en France dans les années 1980 ? Quelle est la place de la lesbienne dans cette configuration ? L'article de Danielle Charest nous enjoindrait presque de reformuler la question en se demandant : quelle est la scène réservée aux lesbiennes, une fois réécrite la performance de Madonna dans le *Girlie Tour*[10], qu'elle critique si sévèrement ? Pourquoi serait-il préférable de substituer aux « trois couples de femmes formés de trois femmes revêtues de costumes trois pièces et de chapeaux haut de forme (dont Madonna) et qui affrontent trois femmes dévêtues de maillots bustiers », « six actrices » qui diraient « yes, we women fuck women, yes we love women » et non simplement « we fuck Women »[11] ? En quoi l'utopie du neutre, à laquelle renvoient le scénario séparatiste et le scénario abolitionniste de suppression totale des genres, serait-elle désirable et permettrait-elle les retrouvailles entre femmes forcément aimantes et non purement sexuelles : « Imaginons maintenant qu'une fois les hommes disparus de la scène, Madonna entonne avec les autres actrices » maintenant « revêtues de vête-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page133

ments neutres ». « Come on girls we don't need them, we don't need them anymore. Don't you see they make us believe we need them and when we doubt they rape us »[12] ?

Si j'insiste sur cette réécriture du *Girlie Show*, c'est parce que l'on y voit apparaître quelques-uns des principaux marqueurs queers sur lesquels achoppe le féminisme des lesbiennes radicales – qui n'est d'ailleurs pas nécessairement celui des jeunes lesbiennes françaises politisées dans les années 1990 –: le trop de sexe, la légèreté politique qui serait fonction de l'engouement pour la théorie de la performance, c'est-à-dire des définitions du genre comme performance et performativité de Judith Butler. Le texte de Nicole-Claude Mathieu comporte d'ailleurs un pastiche à la manière du féminisme post-moderne qui vise directement l'auteur de *Gender Trouble*[13].

Justify my drag

Avant de s'attarder sur la composante antisexe et anti-queer de ces articles, il n'est pas inutile de revenir sur le rejet conjoint de Madonna et de Butler favorisé par une interprétation restrictive de la performance/performativité appliquée à la notion de genre. Elle joue un rôle important dans la critique du queer d'obédience matérialiste marxiste.

Tout d'abord, la performance/performativité va être décrite comme une opération purement langagière. Sans tenir compte de la dimension pragmatique de la performativité et donc de la question des actes de langage, ce qui obligerait à quitter les sphères de la linguistique structurale pure ou simplement sausurrienne et complique sensiblement le rapport avec la réalité et sa production. Le pastiche de Nicole-Claude Mathieu, qui prend significativement la forme d'une

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page134

conférence, ne dote la performativité d'une dimension orale que pour mieux s'en moquer : « Je vais m'attacher à couper au plus vite et au plus court pour laisser place à l'infinie diversité des différences toujours en train de différer (toujours différAntes) qui ne manqueront pas ici j'espère d'être mises en actes discursifs et pratiques signifiantes dans l'exquise performativité de ce qu'on appelait, au temps de la préhistoire, une discussion. Merci d'être encore là. »[14]

En remontant à l'époque moderne plutôt qu'à la préhistoire, on peut remettre en situation la conception du langage qui traverse le féminisme et le lesbianisme radicaux français : il s'agit d'une conception classique où le sujet et la réalité préexistent au langage, la réalité étant susceptible d'être desservie par cet instrument imparfait sensé la représenter. On a affaire à une vision instrumentale du langage qui renvoie à un modèle résolument pré-structural. Elle pousse plutôt à mesurer les écarts qu'entretiendraient la réalité et le langage et non à prendre en compte la collusion entre parole et réalité que supposent les théories politiques de la performativité (avec le coming out ou le retournement de l'injure pour ne prendre que ces exemples).

Il est d'ailleurs significatif que la critique de Nicole-Claude Mathieu s'appuie sur la métaphore comme trope de la rhétorique classique pour consolider la différence entre la réalité, l'imaginaire et les symboles et servir de référence pour nommer et dévitaliser les opérations de performance et/ou de performativité :

> Madonna, du moins dans ses derniers spectacles, est à la jonction entre la théorie queer américaine d'origine homosexuelle et le féminisme post-moderne, dans leur commune prétention à subvertir les catégories fixes du système hétéro-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page135

> sexuel et raciste (homo/hétéro, homme/femme, blanc/noir/jaune, etc.). Elle serait « une métaphore inter-genre » et en sur-signifiant le genre, elle déplacerait les signifiants. Nous verrons que la question est de savoir si les signifiés (les catégories sociales de sexe) sont tellement modifiés, ce qui revient à s'interroger sur les limites que les conditions sociales objectives imposent à une métaphore et corrélativement sur l'influence possible d'une métaphore sur la réalité.[15]

Cette assimilation de la performance au registre « purement » métaphorique permet de redessiner une opposition binaire favorable à l'approche marxiste/matérialiste. D'un côté, la réalité, la matérialité et l'oppression concrète, les rapports sociaux de sexe dont se préoccupe le féminisme matérialiste et de l'autre, l'imaginaire/le symbolique[16], les représentations, le « gender », l'abstrait, le flou dont « le queer » ferait ses choux gras :

> Ainsi ne s'intéresse-t-on plus qu'au *gender*, auquel on donne un contenu uniquement symbolique, représentationnel, et au corps individuel qu'on se représente finalement comme pur donné anatomique […] Cela me donne l'impression d'un fruit dont on ne verrait que la surface, la pelure d'une part et d'autre part, le noyau. La pelure : les aspects symboliques/imaginaires de l'opposition du genre masculin/féminin, d'où l'intérêt au spectacle de la différenciation vestimentaire et donc au travestissement […] Ce qui est oublié dans tout ça, c'est la chair du fruit, le centre, ce qui constitue le fruit en fruit et le rend mangeable – et en l'occurrence immangeable sous sa forme actuelle – la réalité des rapports quotidiens entre hommes et femmes. Ce qui est oublié, c'est le sexe, non pas dans le seul

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:36 Page136

> sens de sexualité, mais au sens de catégorisation biologique continuant à fonctionner socialement – le sexe social.[17]

Évidemment, le choix de traduire « drag » par « travestissement » contribue à ôter au paradigme de la performance son potentiel critique. Nous voilà encadrés par des dénominations issues de la taxinomie médicale des perversions du XIX^e^ siècle. Le terme de « travesti » a l'inconvénient de mettre l'accent sur le « fétichisme du vêtement », ce qui tend à assimiler la performance de genre à un tour de passe-passe vestimentaire. Surtout, il renvoie au déguisement et renforce l'idée qu'il existe un original, même s'il est masqué[18]. Le fait même d'avoir choisi de parler d'un spectacle de Madonna rabat la notion de performance sur une récréation théâtrale éphémère. Voilà qui fait oublier le propos central de la démonstration de Butler, à savoir que la performance de genre n'est pas le lot de Madonna, de la drag queen ni du drag king, mais que tout genre est performance[19]. La drag queen de Butler, les performances de genre de Madonna ne sont que la monstration hyperbolique du caractère construit de la féminité – et on pourrait en dire autant de la masculinité. En définissant l'identité sexuelle et le genre comme performatifs, c'est-à-dire comme résultant d'un effet de répétition des codes de performances de genre, Butler dit clairement que l'hétérosexualité, comme tout genre, est une parodie, c'est-à-dire une imitation sans original du genre masculin ou féminin[20].

Cette impasse sur la dimension performative du régime sexe/genre dominant qu'est l'hétérosexualité[21], l'analyse du travestissement à l'aide du concept d'inversion dans son acception anthropologique nous ancrent donc dans la pensée straight. Avec à la clé

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page137

une absence d'interrogation sur les liens que l'anthropologie entretient avec les formulations pathologisantes des sexologues, qui se sont mis en peine de repérer et d'expliquer les comportements homosexuels de plus en plus visibles dans les espaces urbains de la fin du XIX^e^ siècle. Comme chacun sait, cette pathologisation des inverties et des invertis chez Krafft-Ebing et Havelock Ellis repose sur une hiérarchisation par degré des transgressions de genre. La reprise de ce type de catégorie dans le discours anthropologique et ethnologique en général, et en particulier dans l'analyse de Nicole-Claude Mathieu, déclenche la référence aux travestis et aux transsexuels pour s'enquérir des inversions de genre chez les Inuits et les Berdache[22], sans jamais s'intéresser aux identités de genre issues de la culture gaie ou lesbienne (butch/fem par exemple).

Le prisme hétérocentrique conduit à interroger « l'inversion de genre » dans le spectacle de Madonna comme une combinaison purement binaire : une femme qui se déguise en homme… ou qui oscillerait entre l'un et l'autre sexe[23]. Voilà qui réifie le sacrosaint couple de la différence sexuelle, binaire et limitative et sous-entend que Madonna est référentiellement une femme qui se déguise en homme, alors que la plupart de ses spectacles réalisent la performance de féminités et de masculinités diverses et complexes : de la folle au macho en passant par la drag queen et Marlène Dietrich… Dans le *Girlie Show* en particulier, la scène où Madonna est « habillée en homme » est précédée par l'*impersonation* d'une icône lesbienne : Marlène Dietrich dans *Morocco*[24]. Les filles « déguisées en homme » peuvent être lues comme des drag kings qui ridiculisent la masculinité en se tenant les couilles. Autant de féminités et de masculinités[25] qui sont la resignification et la décontextualisation de la masculinité et la féminité dominante hétérocentrée.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page138

Dire qu'« elle [Madonna] ne fait référence à rien d'autre qu'à l'hétérosexualité »[26] revient à se tromper de show. Madonna elle-même ne choisit-elle pas de s'identifier comme garçon gai et non comme femme : « Don't they know that I'am a gay man trapped in a woman's body? »

En fait, le propre de la lecture matérialiste est de fixer la charge politique sur les femmes, la classe, le groupe opprimé par excellence dans le féminisme radical et révolutionnaire français. Raisonner par l'inversion (de la différence sexuelle) donne la possibilité de réaffirmer le sexe social, c'est-à-dire l'oppression matérielle des femmes en des termes marxistes matérialistes que Madonna et « les queers » négligeraient. Pour les *material girls* en guerre contre Madonna, dresser le sexe – social – contre le *gender*, l'oppression matérielle « réelle » contre le démantèlement du système binaire sexe/genre straight, passe donc par une fidélité à la différence sexuelle, index biologique de l'oppression qui permet de la limiter aux femmes, mais entraîne une singulière restriction de l'horizon politique lesbien.

Like a virgin machine

Cet enfermement hétérocentrique en plein cœur du lesbianisme radical explique en partie un autre rejet : celui de la sexualité. Péché individualiste qui détourne de l'oppression, le sexe est aussi pensé comme une activité ou une préoccupation « essentiellement » masculine. La supposée propagande de Madonna en faveur d'un « communisme sexuel »[27] est un fantasme d'homme. Le sexe serait l'obsession de cette catégorie d'hommes dominants que sont les homosexuels, dont il faut d'ailleurs se débarrasser, tout comme des stratégies coalitionnistes queer réunissant des gais et des lesbiennes :

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page139

> L'inconvénient (et le danger) de la théorie queer est que le seul dénominateur commun (la pratique de la sexualité) en fait imposé par les homosexuels (encore une fois des hommes) parce que leurs préoccupations à eux sont réduites à la baise, aspire quantité de lesbiennes et de féministes dans un mode de pensée individualiste, psychologisant et réformateur.[28]

Cette volonté de se défaire des hommes et des gais aboutit à regretter que les filles du *Girlie Show* n'allient pas l'amour à la sexualité, reconduisant par là même une vision extrêmement convenue de « la femme », pas vraiment sexuelle, plutôt sensible, homosensuelle. À cette vision genrée de la sexualité s'ajoute une utilisation systématique quasi mackinnonienne[29] du topos du viol hétérosexuel qui semble barrer toute autre évocation de la sexualité :

> Sur les paroles « love your brother, love your sister », l'ensemble des danseurs et danseuses miment des scènes d'amours collectives, hommes et femmes, hommes et hommes, femmes et femmes. On notera que les gémissements amoureux proviennent uniquement de voix de femmes – ce qui reproduit une caractéristique de l'état actuel des rapports hétérosexuels (il est souvent impossible de distinguer si votre voisine crie de plaisir ou de souffrance, ce qui rend d'autant plus impressionnant le silence de l'homme ; d'autant que l'on sait que pour la plupart des hommes, forcer une femme est érotique).[30]

D'autant que, là encore, comme c'est le cas avec le drag, le développement des cultures sexuelles issues de la culture gaie et lesbienne n'est jamais évoqué ou bien totalement éclipsé par la perspective straight qui, de nouveau, informe totalement la réflexion.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page140

L'opposition *hard/soft* structure la répartition entre le strip-tease et le sadomasochisme[31]. Les pratiques SM[32] sont stigmatisées d'une manière qui dénote une singulière méconnaissance du SM tel qu'il s'est développé dans les années 1970 dans la culture gaie, dans la culture lesbienne ou sexuelle radicale[33] dans les années 1980-90, en France et aux États Unis. S'il n'est pas faux de dire qu'une partie de la scène cuir gaie est une forme de séparatisme masculiniste qui ne regroupe que des gais et/ou des hétérosexuels, cette scène est aussi celle qui a pu réunir des lesbiennes et des gais dans des jeux sexuels où précisément ce ne sont plus les genres qui règlent les pratiques sexuelles. On retrouve ce même type de présentation caricaturale du SM sur l'un des tracts distribués lors du festival de Cineffable en 1996[34], qui représentait une fille en cuir avec une croix gammée sur la cuisse, assimilant clairement la culture SM avec le nazisme.

Les « Maudites femelles », le seul et unique groupe de filles SM qui a fait son apparition à Paris en 1996 et qui comptait un certain nombre de lesbiennes, est justement né d'une volonté de réagir à la désexualisation du mouvement de libération des femmes, dans le mouvement féministe comme dans le lesbianisme radical. L'idée était de prendre ses distances avec une sexualisation axée sur la douceur par opposition au sexe, l'affect *versus* le sexe[35]. SM a pu vouloir dire « sexe » pour les lesbiennes parce que les accessoires et la sexualité en public ou en groupe visibilisaient et déprivatisaient la sexualité dite féminine. Il correspond à une volonté de sortir la sexualité de la sphère privée, de la chambre à coucher et de la conjugalité. La diabolisation des pratiques SM qui s'exprime chez certaines lesbiennes radicales dans les années 1990 montre leur désintérêt pour le développement des cultures gaies et lesbiennes et des cultures sexuelles différentes.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page141

Deeper and deeper

L'emballement de l'ontologie négative qui traverse la critique matérialiste antiqueer – ontologie négative puisque sculptée par le manque à l'aide d'opérations comme enlever, retirer, neutraliser, éradiquer qui seraient constitutives de la femme, de la lesbienne ? – ne serait pas complet sans la remise en cause du gode ou des gestes « patriarcho-pénétratifs ». Madonna n'échappe pas à la règle puisqu'elle se voit reprocher de mimer « l'acte sexuel lui-même qu'[elle] n'arrive pas à imaginer autrement que porté par le phallus »[36]. Parmi les autres tracts antiqueer et antigode distribués au festival de Cineffable on pouvait lire : « Les godes c'est queer : qu'est-ce que le mouvement queer ? » pour argumenter dans le sens de la naturalité de la sexualité et de la technophobie qui sied aux « femmes » : « Être queer, c'est ne pas être fichue de jouir avec son corps et celui de son amante sans accessoire. » Le tract anti-SM exhibant la wonder woman sado-maso visait déjà à assimiler « le queer » et l'Amérique capitaliste, haut lieu du trafic de jouets sexuels. Il revenait aux autres tracts d'insister sur la dimension impérialiste du gode et à s'employer à convaincre que le pénis est nécessairement le modèle du gode et qu'il sépare les femmes, en tout cas celles « qui se sont laissées convaincre que c'est très excitant d'avoir un morceau de plastic [sic] entre elles ». En fait, l'histoire du gode tend à prouver qu'il tient plus de l'« imitation » de la main et de la réappropriation des techniques vibratoires utilisées par les médecins au XIXe siècle pour produire la crise hystérique – l'orgasme – en titillant le clit, que de l'« imitation » du pénis. Les lesbiennes qui avaient la trentaine dans les années 1980 lèvent parfois le tabou du gode en évoquant le rôle qu'il a pu jouer ou joue encore dans leur vie sexuelle,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page142

complexifiant sensiblement l'équation gode = arme patriarcale.

Finissons ici le périple antiqueer qui nous a conduit de la critique du drag à celle du gode en passant par le SM, autant de stations que l'on retrouve pour ainsi dire dans le même ordre dans *Virgin Machine*[37], le film de Monika Treut, qui nous relate le parcours initiatique de Dorothée, à la recherche de l'amour romantique en Allemagne et qui va trouver à la fois le sexe et la culture lesbienne à San Francisco et apprendre… à se prémunir des performances de la féminité et de la masculinité qui la fascinaient pourtant[38]. La revisitation de la critique de Madonna en artiste queer par ces écrits récents des lesbiennes radicales est révélatrice des points d'achoppement entre la théorie queer et le féminisme matérialiste. Mais d'une certaine manière, elle nous renseigne aussi sur la généalogie de l'identité lesbienne en France après Stonewall et le féminisme : une identité paradoxale, inter-dite ou oubliée dans la théorie féministe qui a nourri le lesbianisme radical ; une identité désirée, mais finalement très contrariée dans sa production dans l'une de ses émanations que fut l'éphémère FLR, le Front lesbien radical, fondé en 1980.

What it feels like for a girl ?

Dans les années 1990, l'affirmation de l'existence d'une culture et d'une identité lesbiennes spécifiques dans un lieu comme le Centre gai et lesbien de Paris faisait sourire la plupart des lesbiennes et des gais. L'intérêt qu'ont déclenché les initiatives queer en France s'explique sans doute en partie parce qu'elles accordent, aux lesbiennes notamment, une culture, une diversité, une place qui n'a jamais pu être centrale ni dans le féminisme matérialiste radical ou

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page143

révolutionnaire ni dans le mouvement lesbien radical. Cette place est impensable dans la culture politique française universaliste et républicaine. Paradoxe par rapport à la posture queer anglo-saxonne fondamentalement post-identitaire, la mise en perspective queer a favorisé en France, indissociablement, une production d'identités et une critique post-identitaire. C'est aussi parce que le lesbianisme radical théorique ne laissait guère de place à la lesbienne.

Que propose le type de politique lesbienne radicale matérialiste promu par *Amazones d'hier et lesbiennes d'aujourd'hui* ? La vision politique est totalisante : « L'hétérosexualité : un régime politique dans lequel aucun rapport sexuel ne peut être libre pour les femmes. »[39] Le paradigme de référence y est la femme, certes en tant que catégorie sociale, mais reconnaissable biologiquement *in fine*. La femme y reste à la fois le sujet et l'objectif de la politique. Avec une stratégie d'inspiration révolutionnaire et abolitionniste : « La cause sociale de l'hétérosexualité, c'est de maintenir les femmes dans leur appropriation par le chantage et le viol […] L'on ne peut prétendre à des rapports sociaux égalitaires tant que ce régime politique de l'hétérosexualité ne sera pas aboli. »[40]

Comment se fait-il qu'il soit majoritairement question de l'aliénation de la femme hétérosexuelle dans le lesbianisme radical français ? Pourquoi la déclaration décisive de Monique Wittig selon laquelle les lesbiennes ne sont pas des femmes[41] n'a-t-elle pu déboucher sur un décentrement par rapport à un féminisme fondationnaliste, fait par des femmes pour des femmes ?

L'une des raisons qui explique la mise à l'écart des ressources de la pensée de Monique Wittig et le côté straight de la politique et de la théorie lesbiennes est que les principales actrices lesbiennes du féminisme radical français ont opté pour une stratégie

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page144

de placardisation politique et théorique. De ce point de vue, l'épisode du procès intenté par les anciennes lesbiennes politiques de *Questions féministes* à *Nouvelles Questions féministes*[42] est exemplaire du registre d'identification préférentiel des théoriciennes du féminisme matérialiste en France. Ainsi Christine Delphy, la directrice de la revue, a-t-elle opté pour un jeu d'identification croisé : avec Simone de Beauvoir plutôt qu'avec les lesbiennes, avec le paradigme de la femme et en luttant contre son oppression plutôt que contre l'oppression de la lesbienne. Elle s'est opposée au développement d'une politique lesbienne que Monique Wittig, entre autres, appelait de ses vœux dans les années 1980 : un MLF 2, un mouvement de libération des lesbiennes. La revendication de Wittig avait au moins le mérite de fractionner l'insécable oppression des femmes et de rendre possible un sujet de la politique non identifié femme : stratégie de désidentification qui allait d'ailleurs être reprise dans les années 1990 par un féminisme critique des effets excluants du féminisme unifié des années 1980[43].

Desperately looking for the lesbian

Cette stratégie de placardisation a laissé des traces dans la mémoire lesbienne. Elle a contribué et contribue encore actuellement à rendre difficile la production d'une identité et d'une culture lesbiennes reconnues et revendiquées comme telles. Au cours de mon enquête sur le lesbianisme en France[44], l'une des interviewées ne me disait-elle pas, non sans amertume : « Mais elle est où, la lesbienne dans les textes de Mathieu ou Guillaumin ? Et pourquoi n'ont-elles jamais rapporté leur travail de réflexion à leur expérience de lesbienne ? Pourquoi elles ne relient jamais ensemble les discriminations, la race et l'orientation

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page145

sexuelle par exemple […] Et puis j'en ai marre de l'entendre (Colette Guillaumin) toujours parler des féminismes et du racisme… et le racisme des lesbiennes, alors ! » Il est vrai que ces invisibilisations successives à différents niveaux, le fait de ne pas s'identifier comme lesbienne, ou de ne pas revendiquer un point de vue lesbien en tant que théoricienne, ou encore de ne pas évoquer les pratiques lesbiennes, ont contribué à faire perdurer un féminisme matérialiste radical finalement peu réflexif[45] qui s'appuie toujours sur des prémisses dénoncées en 1999 par un groupe de lesbiennes issues de l'immigration (le Groupe du 6 novembre) qui critiquait le racisme « intégré » des lesbiennes[46].

Le caractère universel, abusif, global et colonial de la lutte contre le patriarcat n'a pas été critiqué dans le féminisme français blanc à destination des lesbiennes qui continue de tabler sur la femme et ses aliénations comme invariant culturel et géographique. Le prouve assez, dans le féminisme matérialiste, l'utilisation de la notion d'esclavage pour les femmes blanches, et la classe des femmes, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle rabat l'oppression de race sur le schéma marxiste de la classe alors que ce type d'appropriation politique a fait l'objet d'une constante critique de la part de féministes et de lesbiennes noires[47].

En compactant la classe et la catégorie de sexe (social) comme seul vecteur d'oppression des femmes, le féminisme radical a imposé un féminisme monogenré (excluant la politique lesbienne, surtout menée par des butchs) et a contribué à faire croire que l'oppression de genre est synonyme d'oppression de la femme, que les études sur les genres sont synonymes d'études sur les femmes ou le genre féminin. Cette dépendance trop forte par rapport à la thématique de l'oppression des femmes, qui ne coïncide pas

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page146

avec l'oppression des lesbiennes, a conduit à utiliser la catégorie « femme » de façon biologisante et naturalisante, et à faire oublier le fait que la position « femme » peut être diversement occupée par des transsexuelles, voire des hommes, bref d'autres opprimés. Et que bien des femmes peuvent occuper la place de l'oppresseur.

Nicole-Claude Mathieu rejette « le queer » et le post-modernisme avec l'accusation de « relativisme culturel »[48], diluant, excessif, car il implique une totale remise en cause de la réification de la catégorie « femme », de la dimension impérialiste blanche du féminisme et de la démarche comparative tous azimuts dont l'anthropologie qu'elle pratique continue de se faire une spécialité. L'inventaire des cultures et les listes de peuplades différentes nous ramènent à la rhétorique de la table de présence et d'absence que manie si « admirablement » le Rousseau du *Discours sur les sciences et les arts*[49]. D'aucuns ont vu en Rousseau l'un des pionniers de l'anthropologie[50], mais il s'agit d'une anthropologie politique fondée sur une traversée livresque des cultures. Voilà qui doit nous rappeler l'ancrage de certaines méthodes et disciplines dans la pensée humaniste des Lumières, eurocentrique et progressiste, pas toujours pour le meilleur. Que le « tourisme » anthropologique classique se soit par la suite enrichi du terrain ethnologique exotique, encore pratiqué dans l'anthropologie française, ne change pas grand-chose à l'affaire. L'eurocentrisme soi-disant curieux des Autres lointains les construit[51] et aligne l'histoire sur la marche de la Raison. C'est un faux polycentrisme.

Cette manière d'exotiser pour parler des sexualités et des genres différents (les Berdaches et les Inuits ayant la faveur depuis un bail pour évoquer le soi-disant « troisième genre ») est une manière de se détourner des subcultures moins lointaines, voire

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page147

carrément contemporaines et proches de soi. Ces dernières ne sont prises en compte ni par Nicole-Claude Mathieu ni Danièle Charest. Tout se passe comme si leur diversité ou leur simple existence ne pouvaient apparaître, à partir du moment où tout tourne encore autour de la pierre angulaire de l'hétérosexualité – de « la différence sexuelle investie par le patriarcat universel » en langage matérialiste.

Cette non-prise en compte des subcultures proches est liée à une conception de la culture et de son étude qui se fonde encore sur l'objectivité du savant, observateur non impliqué. On se préoccupe finalement peu de la réception de ses théories en étudiant les Nambikwara. Les choses sont de moins en moins simples avec l'étude des minorités et des cultures « subalternes » qui, des *disabilities studies* aux *gay and lesbian studies*, ont débouché sur une contestation des analyses objectivantes ou apolitiques. On est passé, du moins ailleurs qu'en France, d'une sociologie surplombante des minorités et des subcultures à une thématisation des études suivant les minorités et les subcultures concernées. Ce passage n'a pu se faire qu'au prix de la valorisation de points de vue proches des subcultures – surtout lorsque l'observateur en fait partie –, en ne négligeant plus la culture populaire et en concevant les cultures comme des lieux de renégociation et d'appropriation.

Secret

Pour continuer d'explorer les coulisses du concert de Madonna, le rideau se lève sur une autre scène théorique, celle qui oppose une grande partie des sciences humaines françaises menées par la sociologie, suivie de près par l'anthropologie, à des méthodes culturalistes qui remettent en cause la constitution des objets et des champs, l'appréciation de la politisation

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page148

de la culture et de son fonctionnement du côté des récepteurs/acteurs, sans parler du sujet de l'investigation. C'est ici qu'il faut également repérer la fixation sur l'explication par l'oppression, dont les plus beaux exemples ont été fournis par la sociologie bourdieusante, toujours prompte à mesurer le degré d'assujettissement – pour ne pas dire d'abêtissement – des masses, notamment par les médias[52] ou par Madonna. C'est un excès de politisation et d'activité inattendues de la part des habituels « objets » de l'investigation sociologique qui pousse le sociologue incantatoire[53] à rejeter les études culturalistes « spécifiques ». Normal, elles lui fragmentent son champ et son savoir-pouvoir et menacent le nationalisme disciplinaire français.

Il faut relier cette manière de ne pas voir au cadre politique français universaliste et républicain. C'est ce cadre scientifique et politique straight qui n'autorise pas à penser que l'identité et la culture puissent faire l'objet d'une instrumentalisation par les minorités et qui diabolise Madonna faute de pouvoir la contrôler, parce que son show est un texte ouvert à de multiples lectures et appropriations et resignifications. Reprocher à Madonna l'ambiguïté de son message trahit une méfiance théorique et politique à l'égard des médias et de la politique de la représentation – l'une des grandes ressources dont s'est privé et continue de se priver le féminisme français[54]. Cette vision à la fois simpliste et verticale du fonctionnement des médias ne prend pas en compte la dimension de la réception et des négociations/perversions des messages émis, sans compter le fait qu'elle invisibilise la « tradition » de relecture et de détournement des messages (films, icônes, textes) qui caractérise la culture lesbienne.

En focalisant sur le paradigme de la femme et de son oppression, en s'engluant dans un cadre straight tant

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page149

sur le plan politico-sexuel qu'épistémologique affectant aussi bien l'appréhension des identités sexuelles que des médias, il reste finalement peu de marges par rapport aux problématiques hétérosexuelles et peu d'intérêt manifeste et/ou théorique pour la culture lesbienne et ses ressources. C'est à se demander si les lesbiennes radicales antiqueer ne doutent pas de son existence, du moins de sa possibilité et de son efficacité politique. Il devient également très difficile de sortir d'une vision pour ainsi dire substantielle des rapports de pouvoir, hantée par des entités monolithiques – « les hommes », « les médias », « l'hétérosexualité » –, d'autant qu'elle cautionne une vision restrictive et purifiée de la violence : le sujet politique lesbien radical est toujours innocent en se consacrant à la lutte contre l'oppression : lutter contre l'ennemi mâle violeur.

Becoming Visible[55]

L'agenda politique du lesbianisme de la fin des années 1990 ressemble à bien des égards à celui des groupes de lesbiennes radicales qui firent leur apparition en Europe dans les années 1980[56] : « Les lesbiennes guérillères [sic] contre la classe des hommes », tel fut le mot d'ordre d'inspiration matérialiste de la première manifestation lesbienne organisée en France les 21 et 22 juin 1980 par le groupe des « lesbiennes de Jussieu ». La naissance de ce courant politique visait à créer enfin un espace pour les lesbiennes dont on sait la violente invisibilisation qu'elles subissaient dans le mouvement féministe français, toutes tendances confondues. Le 8 mars 1981, la rupture avec le féminisme était officiellement consommée, comme nous le rappellent Artémise et Cunégonde dans leur chronique du Front lesbien radical, rapidement suivie par une séparation d'avec le mouvement gai[57]. La naissance du mouvement lesbien autonome a coïncidé

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page150

avec la constitution du Front des lesbiennes radicales, le 6 avril, et a regroupé une soixantaine de lesbiennes qui allaient tenter en vain de se structurer pour favoriser son expansion[58].

Dans deux des principales revues issues de collectifs de lesbiennes radicales, *Chroniques aiguës et graves*[59] et *Espaces*[60], les priorités politiques restent la lutte contre le viol et l'hétérosexualité, souvent mis en équivalence[61]. En 1982, alors que le groupe de lesbiennes radicales du FLR de Paris peine depuis un an à se mettre d'accord sur une plate-forme de revendications, si la volonté d'autonomie par rapport au féminisme de tout poil est clairement réaffirmée, l'objectif politique principal est toujours « la libération de toutes les femmes par la destruction du système de pouvoir de la classe des hommes et la destruction des classes de sexe »[62].

Contre le viol mais pour Navratilova plutôt que Yourcenar

Néanmoins, ce qui différencie les lesbiennes radicales de l'époque du discours radical antiqueer des années 1990 – mais aussi des théoriciennes lesbiennes non déclarées de l'époque qui refuseront leur soutien explicite au FLR[63] –, c'est l'importance de la visibilité et de l'identité lesbiennes, en un mot la sortie du placard. La revendication d'autonomie du FLR n'est pas contradictoire avec une volonté d'investissement de l'espace public en tant que lesbienne, bien au contraire, et face aux difficultés rencontrées et au manque de soutien des « intellectuelles », on voit émerger des figures de référence américaines participant de la culture populaire, comme Martina Navratilova, « la chouchoute de *Chroniques aiguës et graves* »[64] qui se voit préférée à Marguerite Yourcenar : « Parfois on se prend à préférer Martina à Marguerite. Ou si vous

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page151

voulez, une héroïne de la raquette qui ose dire son nom à la littérature qui se cache dans son placard.»[65]

Et peut-être même, dans une certaine mesure, préfère-t-on Martina à Monique Wittig[66], trop peu solidaire des lesbiennes radicales qui cherchaient la filiation concrète avec elle, trop dépendante de la haute culture universalisante :

> Je suis en complet désaccord avec M.W. quand elle adresse aux lesbiennes, quand elle nous adresse une véritable mise en garde. Attention, dit-elle, de ne pas attirer Djuna Barnes dans notre «minorité», car alors elle risquerait d'être «destituée», son travail littéraire serait «banni», «objet de déconsidération», il cesserait d'opérer au niveau littéraire, le texte sortirait de LA littérature, il n'intéresserait «plus que les homosexuels», il perdrait «sa polysémie», il deviendrait «univoque». «Adopté par un groupe politique», il deviendrait «un symbole, un manifeste». Il ne serait plus qu'un slogan entre nos mains, une chose ratatinée, ghettifiée ? […] Le ghetto littéraire, ce ne sont pas les lesbiennes qui le fabriquent en appréciant un livre : ce sont les «lecteurs dans la norme» qui le créent en le lisant à travers leurs lunettes straight.

Cette méfiance affichée envers les protagonistes de la haute culture élitiste perle dans les deux revues.

Les lesbiennes radicales ne sont pas des femmes et l'habit fait la gouine

Si les choses sont faciles pour Martina Navratilova aux États-Unis et sur les cours de Roland-Garros ou de Wimbledon, elles le sont moins pour la lesbienne politique française en passe d'affirmer son identité. Tout se passe un peu comme si l'on assistait à un

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page152

coming out inversé, tant le processus de désidentification domine : désidentification par rapport à l'hétéroféminisme[67], mais aussi par rapport aux hommes, par rapport aux lesbiennes non politiques, par rapport aux gais[68] : « nous, ce que nous avons à affronter, c'est la construction d'un être nouveau qui n'est plus une "femme"… mais qui n'est pas pour autant un homme ou un pédé ! »[69].

En fait, la devise de Wittig n'a pas trouvé sa déclinaison : « les lesbiennes (radicales) ne sont pas des femmes ». Comme le précise un article de *Chroniques aiguës et graves*, le genre politique « lesbienne radicale » l'emporte sur « l'EDAF : Être désigné "anatomiquement fille" »[70]. Mais le questionnement sur l'identité reste souvent dominé par la vulgate psychanalytique ou la psychologie (qui met l'accent sur le rapport mère/fille pour « expliquer l'homosexualité et l'amour du même ») ou par une quête de la définition de la lesbienne dans le passé (d'où la création en chaîne de centres d'archives[71] pour reconstituer la mémoire lesbienne perdue). La difficulté est que les registres d'identification masculine et féminine sont tous deux suspects.

Il faut se défaire de la construction de la féminité hétérosexuelle (celle de l'opprimée) mais il est interdit de ressembler à l'ennemi à qui elle profite (l'oppresseur) :

> C'est sans doute parce que les « masculines » et les « féminines », imposées par une société qui repose sur ces divisions, sont toujours très présentes chez les lesbiennes militantes que le vêtement reste un problème particulièrement épineux. Combien de libérales ne se sont-elles pas plaintes du scandaleux sectarisme de certaines qui rejettent les lesbiennes en jupe… et combien d'autres (parce qu'il ne faut pas oublier l'autre face) ne se sont-elles

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page153

> pas senties agressées par l'hyperféminité de certaines lesbiennes. Tout ceci ne relève pas de problèmes ou de conflits personnels, mais bel et bien de la signification sociale de notre façon de nous vêtir. S'habiller en costume trois-pièces-cravate-chapeau, en se rasant éventuellement en plus, cela signifie clairement que l'on veut se donner l'apparence sociale d'un homme. Et un homme, c'est un oppresseur […] de même, ce n'est pas dans nos gènes que sont inscrits les caractères : cheveux longs, rimmel, talons aiguilles… On n'est pas « naturellement », on ne naît pas « féminine », et se donner l'apparence sociale d'une femme, c'est se conformer à l'image d'un être humain opprimé.[72]

La « vraie lesbienne », parce qu'elle est reconnaissable et prend des risques, c'est tout de même la gouine masculine :

> de celles qui s'habillent souvent dans le rayon hommes, des gouines, on peut dire qu'elles refusent toute ressemblance avec des femmes opprimées. Et si parfois on peut les confondre avec un homme, ce qui ne fait pas plaisir, *la méprise ne dure pas longtemps*[73], on est devant une lesbienne. Dans l'apparence presque opposée, on trouve la lesbienne féminine : on aime les femmes pas les hommes, alors pas question de leur ressembler ; plus féminine on est, mieux c'est. Dommage qu'on puisse les prendre pour des hétéros et qu'elles contribuent en quelque sorte à l'ignorance imposée par la société de l'existence des lesbiennes ; et dommage qu'elles ne sortent pas des schémas féminin/masculin[74].

Point de salut par contre pour « la question » SM qui fait son apparition dans les deux revues au travers

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page154

de présentations à la fois documentées et circonstanciées qui donnent la parole aux théoriciennes lesbiennes du mouvement. Les textes de Samois[75], mais aussi ceux de groupes hollandais, sont traduits pour ouvrir le débat[76]. Mais le SM lesbien n'en ressort pas pour autant lavé de tout soupçon patriarcal. *Chroniques aiguës et graves* se prononce clairement contre[77] et publie le mea culpa d'une gouine SM, Della Disgrace[78] (plus connu aujourd'hui sous le nom de Del La Grace Volcano) suivi d'un texte de Dolorès, la traductrice, qui se termine sur un : « Oui, quelquefois je rêve d'une société SM, une société Sans Malice. »[79] Et pour adoucir les mœurs lesbiennes, la page qui suit le dossier brûlant est une « page câline » illustrée avec des images de chats et des extraits de Patricia Highsmith et de Colette sur le meilleur ami griffu de la lesbienne[80].

Au refus des nouvelles identités lesbiennes qui émergent dans les années 1980 et qui ont le désavantage d'être anglo-saxonnes, il faut ajouter une résistance hexagonale à la revendication identitaire de la différence, qui peut paraître contradictoire avec l'égalité entre individus. Et ceci expliquant peut-être cela, le questionnement sur l'identité lesbienne ne passionne qu'une infime minorité de lesbiennes françaises : en septembre 1982, le front des lesbiennes radicales se dissout et si les revues continuent, leurs dessins ou leurs bandes dessinées ironisent sur la solitude et le spleen… de la lesbienne militante en quête d'identité.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page155

Il y a une vie après l'éjac faciale : de l'hystérique à la pute post-moderne

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page156

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page157

Sexorcismes : Baise-moi, Charcot, l'Exorciste et les porn stars

Pour Jean-Marie

Qu'est ce qu'un sexorcisme ? Comme son nom l'indique, un sexorcisme réussi doit permettre de briser le charme de la vieille pornographie moderne. Au pied de la lettre et de l'image, il s'agit entre autres choses de montrer comment le débordement du régime pornographique moderne fait apparaître la dimension performative de la représentation du « sexe non simulé ». Un sexorcisme, c'est donc une manière de dénaturaliser, de déconstruire la pornographie moderne et de toucher un peu à ce que j'appelle la post-pornographie, qui est une critique de celle-ci. De fait, on commence à se rendre compte que la culture pornographique telle que nous la connaissons, dans son accessibilité, ses modes de diffusion et ses représentations, ne nous vient pas des murs de Pompéi mais de la modernité qui a engendré une certaine volonté de savoir, sur les mystères de la féminité notamment. La pornographie moderne peut se définir comme un régime de production de la vérité du sexe qui s'invente aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, coïncide avec les Lumières et se nourrit de leur prolongement positiviste.

Double P

La pornographie est avant tout une catégorie régulatoire qui se manifeste par l'émergence de toute une série de classements. Pour commencer, l'établissement

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page158

des listes pour les *secret museums*[1] (les « enfers » des différentes bibliothèques européennes) où l'on va classer les ouvrages « double P » plutôt que X. Et si l'on traque à la fois Porno et Prostitution, c'est pour répondre à une démocratisation menaçante de ces deux P, puisque le musée secret sert à écarter les femmes et les « basses classes » de la pornographie.

L'autre geste classificatoire important est la grande entreprise de catalogage sexologique caractéristique du XIX^e^ siècle, qui va produire les identités sexuelles et les perversions qui structurent encore la pornographie contemporaine : il suffit de voir comment s'agencent les rayons d'un vidéo-club ou d'un sex-shop et comment la pornographie nomme ses propres marges pour s'en convaincre. Le discours pornographique reproduit une répartition entre la normalité pornographique et ses « perversions » directement héritée de Krafft-Ebing. Les cases « fétichisme », « scatologie », « exhibitionnisme », « sado-masochisme », « transsexualisme », « zoophilie », « homo », continuent de structurer la production porno. Les marges du porno moderne correspondent au catalogue appauvri des perversions « identifiées » par les sexologues du XIX^e^ siècle. La diffusion populaire de la pornographie en France, relayée par des maisons d'édition comme La Musardine, renforce ces classifications où se bousculent perversions, minorités ethniques, minorités sexuelles et de genre. Les cassettes perverses seraient importées d'Europe de l'Est. La pornographie homo y est décrite comme un ghetto enclin au fétichisme (de l'uniforme) et à la masturbation seule, donc triste[2]. Quant au X des minorités perverses, ce ne sont que fessées, flagellation, travestis, transsexuels, hard crade SM sous anesthésie ! On entend même les producteurs de pornos honorables jurer leurs grands dieux qu'ils ne produisent pas ce « porno extrême » qui mérite la criminalisation

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page159

puisqu'il est pathologique (c'est surtout qu'il donne prise à des restrictions sur la diffusion du porno) : « on a besoin de ghettoïser l'ultra porno. Ce sont ces productions répugnantes au commun des mortels qui provoquent le harcèlement policier et qui fournissent un prétexte pour des lois restrictives générales »[3].

La dernière caractéristique de ce régime pornographique, et non des moindres, est son caractère genré : la pornographie moderne est faite par des hommes pour des hommes, et elle se focalise sur l'exploration de la « nature sexuelle » des femmes, sur la monstration de l'accessibilité, de la circulation de leurs corps. Bref, le continent noir demeure non les femmes, mais les hommes. À peu de choses près, on en est encore là.

Un sexorcisme réussi doit donc faire effraction dans ce régime pornomoderniste, en repérant les moments où la pornographie entre en phase à la fois réflexive et de resignification : retournement de l'injure (la salope, la pute, la chienne en chaleur, la nymphomane), déstabilisation des genres (des formes) et mise en évidence des genres et de la sexualité comme performances.

Fuck me, fuck me !

Le premier sexorcisme auquel j'ai participé m'est tombé dessus par hasard. Tout a commencé par l'idée de revoir *L'Exorciste*, le film de Friedkin, à la suite d'une réflexion de Virginie Despentes après une projection en juin 2001 de *Baise-moi*[4] au *Boobsbourg*, un bar lesbien du Marais. À l'animatrice du débat qui tentait de hisser les réflexions du côté littéraire et demanda à Virginie Despentes confirmation d'une référence à Louise Labé qu'elle avait cru déceler dans le titre du livre, il fut renvoyé non le « baise-moi » lyrique, archaïque et féminin de la poétesse du XVI^e^ siècle, mais le « fuck me ! » de Meg Regan, la petite fille possédée du film de Friedkin. En visionnant le film, je me suis

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page160

rendue compte qu'il était tout à fait possible de relire *L'Exorciste* et *Baise-moi* pour en faire un sexorcisme, c'est-à-dire une dénaturalisation de la production de la femme hystérique hypersexuelle et grande masturbatrice, qui est le paradigme de référence de la pute, de la salope du porno moderne.

Dans une scène fameuse de *L'Exorciste*, Regan, la petite fille possédée jouée par Linda Blair, lance au docteur Klein venu l'examiner dans sa chambre le fameux « baise-moi ». Son corps se cabre pour réaliser de multiples arcs « hystériques », sa langue se gonfle et darde comme Augustine, l'hystérique emblématique des planches de l'iconographie de La Salpêtrière. Regan est à la fois la salope hypersexuelle et l'hystérique, mais Regan est aussi une Augustine récalcitrante. Elle est mise en scène comme « possédée » par le/son sexe (féminin), mais elle affiche en même temps des velléités d'être le sujet de sa sexualité, comme le montrent les scènes de masturbation, et plus particulièrement celle restée célèbre, où elle utilise un crucifix pour se pénétrer. Toutes ces scènes réalisent la collusion des types hypersexuelle et grande masturbatrice codés au XIX^e^ siècle, mais elles nous montrent aussi une petite fille qui refuse à plusieurs reprises le contrôle par le savoir médical : « I dont want it », dit Regan au médecin chez qui l'a amenée sa mère inquiète, alors que celui-ci tente de l'examiner. Dans une scène qui a été coupée dans la version de 1973, un autre médecin rapporte à la mère de Regan que celle-ci lui a donné l'ordre « d'éloigner les doigts de sa satanée chatte ». Ailleurs dans le film, Regan agrippe et tord les couilles d'Arthur Storch, le psychiatre hypnotiseur. Regan résiste donc à la production du corps féminin hystérique et sexuel, à la fouille de son corps, à la production d'un savoir-pouvoir qui va de pair avec une entreprise de visibilisation maximale du corps de la femme par le discours

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page161

médical masculin, sachant que cette mise en scène/monstration sera bien entendu présentée comme résultant des tendances exhibitionnistes de la femme.

"The frenzy of the visible" : du cheval à la levrette hardcore

En remontant généalogiquement jusqu'aux technologies de production de visibilité qui datent de la fin du XIX^e^ siècle – qu'il s'agisse des débuts de la photographie et du cinéma sur fond de *scientia sexualis* pour arriver jusqu'au cinéma porno actuel – on se rend compte que l'apparition de la photographie puis de l'image animée a considérablement contribué à la production/visibilisation du corps féminin comme mystérieux et hystérique tout en autorisant une nouvelle vague de démocratisation de ce que l'on identifie comme obscène. C'est ce que Linda Williams appelle the « frenzy of the visible » et qu'elle a magnifiquement analysé dans un ouvrage dont on se demande bien pourquoi il n'a toujours pas été traduit en France : *Hardcore, Power, Pleasure and the Frenzy of the Visible* (la frénésie du visible)[5]. Williams y retrace le lien entre la volonté de savoir scientifique, maximalisée par l'apparition de nouvelles « technologies du visible », la photographie et plus particulièrement la photographie du mouvement et les premiers films pornos.

En 1887, paraît *Animal Locomotion*, l'un des nombreux volumes de planches photographiques que Muybridge consacrera à la captation du mouvement humain et animal. Pour prouver qu'il existe un moment invisible à l'œil nu où les quatre fers du cheval au galop ne touchent plus terre, il faudra désormais s'en remettre à cet expert en prothèse de l'œil qu'est devenu le chronophotographe anglais. En fait, son zoopraxiscope produit la nouvelle vérité du mouvement

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page162

du corps du cheval. Le même recueil comporte également des hommes et des femmes nus en mouvement, vacants à leurs occupations : les hommes courent, montrent leur vigueur physique ; les femmes sont plus statiques, voire prises par des tâches ménagères. À la différence des hommes, les femmes se voient attribuer des poses « naturelles » et séductrices : elles portent souvent leur main à la bouche, esquissent des sourires, envoient des baisers. Elles préfigurent largement la pin-up exposée et aguicheuse qui pose non loin d'un objet. Nues ou très peu vêtues, annexées à un seau dans le cas de Muybridge, d'un téléphone ou d'une ombrelle dans les illustrations de Gil Elvgren ou Alberto Vargas. Alors que les hommes sont et font, elles apparaissent, invitent, en veulent, comme dans les pornos. Les femmes nues de Muybridge enclenchent le scénario scientifico-porno « et en suivant Foucault, nous commençons à comprendre comment l'invention de la photographie en mouvement est bien plus qu'une simple technologie d'enregistrement : elle fait partie intégrante de la volonté de savoir/pouvoir de la *scientia sexualis* […] Car même si le cinéma hardcore se présente comme celui qui donne à voir l'action sexuelle sans faux-semblants et sans mise en scène, la représentation de ce mouvement est formée – comme la mise en scène de la convulsion hystérique involontaire de Charcot, comme les lapsus involontaires et les associations verbales de Freud et comme la mise en scène de l'attaque hystérique par Muybridge – par des techniques de confession qui sont appliquées d'abord et presque uniquement aux corps féminins »[6]. « Le hardcore veut avoir l'assurance qu'il est le témoin non de la performance volontaire du plaisir féminin, mais de sa confession involontaire. La capacité qu'a la femme de feindre l'orgasme, ce que l'homme ne peut jamais faire, du moins selon certains critères en matière de preuve, semble être

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page163

à la base des tentatives du genre de solliciter ce dont il ne peut jamais être sûr : la confession non contrôlée du plaisir, une frénésie du hardcore visible […] Il n'est donc pas surprenant dès lors que tant de fantasmes hardcore des débuts renvoient à des situations dans lesquelles le plaisir sexuel de la femme est obtenu involontairement, très souvent contre son gré dans des scénarios de viol ou de rapt. »[7]

Vérité du sexe, poppers et gorge profonde

Il n'est donc guère étonnant que Charcot ait repris les techniques de Muybridge[8] pour fixer la confession des « hystériques » qu'il prétendait soigner. Ce qui est à l'œuvre dans le porno, c'est un dispositif confessionnel caractéristique du régime pornographique moderne, dans *L'Exorciste* comme à la Salpêtrière. À la Salpêtrière, le déclic hystérique et photographique est savamment produit, comme le rappelle le célèbre tableau de Brouillet représentant la leçon clinique du mardi de Charcot où on le voit exhiber devant une trentaine de médecins une bonne convulsion hystérique. Il faut dire que le service était devenu un immense appareil d'observation avec ses examens, ses interrogatoires, ses expériences. Charcot y avait fait construire un atelier de photographie, un laboratoire d'ophtalmologie et un musée de moulages pour le visage, multipliant les technologies d'inscription que sont toujours les technologies du visible[9]. Avec ses présentations publiques, son théâtre, la Salpêtrière était devenue le lieu d'une véritable surenchère en matière de protocoles cliniques. Charcot y suscitait la crise et la faisait tenir… La « spontanéité », l'« instantanéité » des attaques hystériques nécessitait bien sûr un temps de pose particulièrement long, compte tenu des techniques photographiques de l'époque. Qu'à cela ne tienne, Charcot faisait repartir

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page164

une contracture hystérique avec un bâton-sexe pointé sur les ovaires de la patiente moyennant quelques inhalations de poppers.

Avec l'aide de Muybridge, Charcot a inventé une forme de visibilité réglée, saturée de sexualité, entre érotomanie et onanisme. Les fameuses attitudes passionnelles, dûment répertoriées comme spontanées, participent de cette grande machinerie du visible que devient la médecine à partir du XIX^e^ siècle[10]. Les médecins de la Salpêtrière développent une technologie de production de l'identité qui en fait les premiers policiers scientifiques. Photographie judiciaire et psychiatrique s'échangent les procédés, Bertillon affine son « anthropométrie signalétique », un protocole de mise en photographie qui sera adopté par toutes les polices à partir de 1888. Encore une fois, ce n'est pas que la médecine utilise la technique de la photographie pour représenter ses résultats, c'est la médecine qui produit visuellement et discursivement une nouvelle forme de savoir/révélation du corps féminin et de ses mystères. On a ici affaire à un « traitement » pour établir la « vérité du sexe » dont on ne trouve pas d'équivalent pour les hommes puisque l'une des caractéristiques de la pornographie moderne est que les hommes en sont à la fois les producteurs et les consommateurs. Enfin pour l'instant.

Les examens bizarres qu'on fait subir à répétition à la petite Regan – et plus particulièrement l'artériographie – sont une manifestation de cette volonté de savoir médicalo-porno, gynécologique au sens fort du terme pour ne pas dire chattologique, que l'on retrouve dans la plupart des pornos contemporains. Avec ces plans focalisant sur les « dites parties génitales », voire fouillant l'intérieur du sexe féminin ultra dilaté, avec l'apparition de sous-genres dits « gynécologiques » ou « extrême gynéco ». Avec Harry Reems dans le rôle

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page165

du médecin dans *Deep Throat*[11] qui, après avoir examiné une Linda Lovelace « très ignorante » avec une longue vue, va lui révéler qu'elle dispose d'un clit dans la gorge qui la prédispose aux pipes. De fait, la scène porno moderne serait incomplète sans l'apparition d'un nouvel agent du sexe : le gynécologue qui succède à l'obstétricien et s'empare des corps au même titre que le psychiatre et le juge. Le devoir de l'obstétricien était de mener à bien les accouchements, les gynécologues (Barnes Fils & Pères en Angleterre, Pozzi en France) vont s'atteler à une tout autre entreprise qui va mobiliser une panoplie de technologies d'inscription loin d'être limitée à l'immortalisation photographique des parties génitales. Un nouveau souci et non des moindres incombe au gynécologue : réduire l'ambiguïté quant à l'assignation du sexe (du « genre » dira-t-on au début du XX^e^ siècle). Il dispose pour ce faire de deux nouvelles armes. La première est performative : fini la pudeur et le silence du discours médical sur l'anatomie sexuelle. On la crée en nommant les « parties » et le premier à le faire, selon Foucault, est Duval dans son examen de « l'hermaphrodite de Rouen »[12]. La seconde est une pratique de la preuve par la pénétration avec cette idée qu'en fouillant bien profond, il n'y a que des pseudo-hermaphrodites. On ne peut pas être l'un et l'autre.

En 1888, un médecin anglais, Fancourt Barnes, est fier de pouvoir exhiber à ses collègues « un spécimen vivant d'hermaphrodite » poilu, dépourvu de seins et doté d'une voix grave. Il l'a laissé dans la pièce d'à-côté et montre des photos où l'on voit sa docte main tirer sur le « phallus ». Un collègue gynécologue lui répond que seul un fist fucking rectal aurait permis de décider de l'absence ou de la présence d'ovaires car si le spécimen était pourvu d'ovaires, il aurait fallu conclure à un cas de pseudo-hermaphroditisme[13]. L'idée d'un tel examen-preuve, cette obsession à distinguer

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page166

entre vrai et faux hermaphrodites, voilà qui n'aurait pas effleuré Geoffroy Saint-Hilaire fils (Isidore et non Étienne). Pour lui, les gonades n'étaient pas le marqueur du sexe puisque sa classification, qui fit référence jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, jouait sur trois critères bien différents : selon le degré de développement, la présence surnuméraire d'organes « en excès » et les combinaisons d'organes ambigus. L'hermaphrodite de Barnes se serait inscrit dans un continuum relevant de la tératologie[14] certes, mais étranger à un impératif de binarité et à la question du vrai et du faux. Mais « au temps des gonades », pour reprendre l'expression de Dreger[15], la présence d'ovaires et des testicules fait foi pour décider des « vrais » hermaphrodites. Cet alignement sur des marqueurs de la reproduction est caractéristique d'un biopouvoir qui discipline à la fois le corps humain (anatomie) et le corps espèce (la reproduction). Il est loin le temps où l'on pouvait s'émerveiller des monstruosités de la nature et de ses mixtes. L'anormal paraît à la lumière de la vérité du sexe. Ce n'est pas tout. La police des frontières corporelles fait rage et ce sont les technologies qui vont produire les nouvelles limites entre extérieur et intérieur du corps. Palpé, photographié, endormi pour examen, pénétré, comment ne pas voir que ce que l'on appelle le corps ne se limite plus à une enveloppe corporelle, mais est le produit de ces discours et technologies, aussi *low-tech* soient-elles ? La visualisation des signes extérieurs de masculinité, barbe et micropénis inclus ne suffit plus. Il faut saturer le corps de savoirs-pouvoirs toujours plus profond : quitte à en passer par une anesthésie pour pratiquer un examen « bimanuel » des pseudo-hermaphrodites via l'abdomen et le rectum. Drôle de DP. Herculine Barbin eut droit à un examen post-mortem concluant à l'existence d'un petit vagin pénétrable et de nos jours encore,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page167

les transsexuelles doivent passer par ce type d'examen (le doigt dans la chatte comme preuve de féminité) dont ils demandent en vain la suppression auprès des autorités médicales et juridiques.

De la confession à la possession : les technopornographes

Dans sa déclinaison photographique et cinématographique, la pornographie moderne se situe ici exactement au point où le rituel de l'aveu du Moyen Âge (où le sujet qui parle coïncide, sauf cas exceptionnel, avec le sujet de l'énoncé) va se voir doublé par une véritable science de l'aveu et de la preuve. L'extorsion de la confidence va se faire selon la règle du discours scientifique comme le rappelle ironiquement *Deep Throat*. C'est ce moment que Foucault a décrit comme une interférence entre deux modalités de production du vrai : les procédures d'aveu et la discursivité scientifique. Avec cette autre nouveauté à laquelle renvoie parfaitement la possession : le fait que le maître de la vérité n'est plus le locuteur possédé en passe d'avouer, mais un autre sujet, un expert qui a le pouvoir d'interprétation, de déchiffrement. Megan est dépossédée de sa vérité et de son aveu de la même manière que, dans les pages de *Hot Vidéo*, les filles sont dépossédées de leur parole de salopes avec des photos qui les mettent en scène comme dans un roman-photo, phylactères à l'appui sur fond de double pénétration en gros plan : « À force de me prendre en levrette, il va bien falloir qu'ils me satisfassent quand même un peu plus. Allez mes chéris, venez me remplir toutes mes petites ouvertures, elles ont si délicatement envie de vos chibres turgescents. »[16]

Les technologies de production de la vérité visible des « mystères de la femme » employées dans *L'Exorciste* n'ont rien à envier à celles de Charcot. Vercoutere, le

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page168

directeur des effets spéciaux du film, avait mis au point un harnais thoracique moulé et attaché au corps de Linda Blair, le tout relié à une console cachée. Quand Linda Blair était allongée, les techniciens pouvaient balancer son corps en lui impulsant des mouvements qu'elle ne pouvait pas contrôler. Pour le réalisateur et le responsable des effets spéciaux, l'important était que tout se fasse à l'insu de Linda Blair : « J'étais le diable ! Je l'avais saucissonnée sur ce lit et je la secouais d'avant en arrière. Où s'arrête le jeu de l'acteur et où commence le réalisme ? Entre dire qu'elle est possédée, malmenée, soulevée, cognée, ballottée et obtenir cette horreur-là sans aller trop loin, sans lui faire mal et sans la blesser, il y a eu d'abord quelques étapes rigolotes qui conduisirent ensuite à des choses beaucoup plus violentes. C'est quand elle a commencé à dire "ça suffit, j'ai eu ma dose" qu'il nous a vraiment fallu entrer en action. »[17] On retrouve le même type de mise en scène pour les scènes dites de l'araignée qui ne figuraient pas dans la première version du film et où l'on voit Meg descendre les escaliers à quatre pattes sur le dos. Une scène qui fut finalement imposée à Linda Blair alors que la cascadeuse du film, Eileen Dietz, pouvait parfaitement la réaliser.

Qu'il s'agisse des mises en scènes de Vercoutere ou de la scène pornographique moderne, l'un des enjeux est de faire de l'actrice l'instrument de la négation de la performance, performance sexuelle comprise, qu'elle soit l'hystérique ou la salope hardcore ce qui revient au même. D'où la mise à l'écart de la doublure. Dans le porno resté foncièrement naturalisant, il faut constamment contrer le soupçon que « tout cela pourrait être joué ». Que le sexe est une performance… faite par des actrices. Raison pour laquelle le statut d'actrice est refusé aux hardeuses, car il doit rester réservé au cinéma non porno (« normal », « tradi »). Nombre de sous-genres pornos récents

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page169

visent à apporter des suppléments de réalité niant l'acting : le pro-am (le cinéma amateur), le porno loft (les filles font semblant d'oublier la caméra), le gonzo qui implique le cameraman à la fois réalisateur et participant, car le réalisateur y est visiblement excité (Butmann & Co), les hardeuses qui prétendent ne baiser qu'avec leur petit ami, comme Clara Morgane.

Pornontologie

C'est qu'il faut de plus en plus de preuves ontologiques de la vérité du porno : des preuves que l'on a bien affaire à *la* vérité du sexe. Ainsi les clients du vidéo-club de mon quartier à Paris n'aiment-ils pas le label américain Lac parce que « les filles ont trop l'air de jouer ». Les pornos américains en général sont boudés par les Français parce que les filles sont soupçonnées de simuler, de ne pas jouir « pour de vrai ». Il est aussi intéressant de voir, comme nous y invite Williams, que depuis les années 1970, parallèlement à l'émergence du féminisme, la confession dépossédante, « involontaire », se décline au travers de deux motifs récurrents dans le porno straight où la preuve ontologique incombe désormais aux hommes comme aux femmes. Mais pas de la même manière : il existe une répartition genrée des rôles.

Côté garçon, le *come shot* et ses récentes évolutions et visualisations : éjac faciale, double pénétration, gang bang. Côté filles, le topos narratif du viol. On pourrait en identifier d'autres, mais le motif du viol plus particulièrement renforce l'idée selon laquelle le sexe est une pulsion incontrôlable, idée conforme au discours de la psychanalyse et à l'idéologie de la libération sexuelle. Williams a répertorié un grand nombre de films hardcore des années 1970-80 dans lesquels le plaisir sexuel de la femme est mis en scène de manière à ce que l'on comprenne qu'il a été obtenu

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page170

contre sa volonté, parce que la/sa volonté ne peut rien contre la sexualité féminine, *la* pulsion. Ces mises en scène tendent à accréditer le triomphe de l'hypothèse répressive (brimées par la société, les pulsions ne demandent qu'à se libérer et se déchaîner) que Foucault a critiquée dans le premier volume de son *Histoire de la sexualité* en montrant qu'il s'agit là d'une forme de censure productive, une manière d'obliger à faire plutôt que d'empêcher de faire.

En ces temps d'irruption du hardeur et de la hardeuse dans l'espace public et les médias, le discours selon lequel le sexe est toujours une formidable libération des pulsions conformément aux prétentions ontologiques du porno est en difficulté. En effet, en tenant des propos techniques et professionnels pour défendre leurs compétences spécifiques en matière de comédie, les professionnels du sexe participent à une certaine dénaturalisation du porno et il devient de moins en moins facile de nier la dimension performative du sexe. Là encore, on a pu assister à l'apparition de toute une série de nouveaux sous-genres pornos qui tournent autour de cette question de la performance et qui visent à redissimuler le caractère performatif du sexe. Exemple : les pornos sur le thème du casting où les filles répondent à la demande du casteur par la performance adéquate, mais doivent ensuite baiser avec lui pour nous montrer « le vrai sexe » par contraste[18]. HPG, quant à lui, joue la carte du casting hyperréaliste en filmant des femmes plutôt âgées qu'il fait poser chez elles pour en baiser ensuite quelques-unes dans son journal filmé[19].

Pour ce qui est du *come shot*, Williams, toujours elle, a bien montré comment cette nouvelle construction culturelle très contre-nature, mais hautement visible, s'impose dans le porno des années 1970. L'« éjac faciale » pour dernier avatar : l'idée selon laquelle la fille aime que le garçon jouisse à l'exté-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page171

rieur d'elle, si possible sur son visage, ses seins, son cul ou son dos. La visualisation du jet de sperme fixée à tout jamais psychédéliquement et au ralenti dans le célèbre film des frères Mitchell, *Derrière la porte verte*, s'adresse évidemment à un spectateur masculin[20]. À ces deux motifs, il faudrait sans doute en ajouter un troisième : l'analité. L'une des raisons d'être de l'analité obligatoire, et notamment de la double pénétration (pour les filles évidemment) dans les films pornos straight depuis les années 1990, correspond à une fabrication de la preuve ontologique par la douleur (supposée inévitable) des pratiques sexuelles anales. Dans les pornos gais, il est clair que l'analité n'a pas du tout ce statut alors que dans le porno straight, c'est à se demander si on n'a pas affaire à un véritable présupposé performatif : enculer ferait obligatoirement mal. Mais c'est peut-être que la douleur se simule moins que la jouissance féminine. Du moins peut-on être plus certain de la provoquer. Comme le dit l'exégète Gérard Legrand, auteur de *Le Cul loin du ciel*, expert straight cité dans une encyclopédie du porno : « La sodomie permet une représentation du plaisir féminin à partir de la douleur (à l'introduction de la verge, les réalisateurs manquent rarement de cadrer un rictus de l'actrice exprimant la souffrance) […] La sodomie représente le geste idéal de ce rapport de force ou le plaisir naïf du refus et de la douleur. »[21] Toute l'autobiographie d'HPG est « traversée » par cette logique intensive et réaliste de la douleur : « Je classifie la douleur de la fille, comme peuvent le faire les médecins, de 1 à 10. Si elle monte trop, je m'arrête. C'est une brutalité qui ressemble à celle du patron qui harcèle son employé. Sauf que là, le travail est dans le sexe. Mais je dois avouer que, me laissant parfois emporter par la recherche de la bonne scène, je ne m'arrête pas toujours quand il le faut. J'ai eu à différentes occasions le sentiment d'aller

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page172

trop loin, mais j'ai enregistré une scène forte. Je n'ai pas toujours l'élégance de m'arrêter quand je recherche l'effet scénique. »[22]

La malédiction

Pour en revenir à *L'Exorciste* et au *come shot*, Regan s'en tire pas mal en éjaculant à qui mieux mieux sa purée verte sur le visage du père Karras. Ce pouvoir d'inverser les genres avait été annoncé par une scène où l'on voit la transformation « sacrilège » de la Vierge Marie dans la chapelle Dahlgren situé sur le campus de la ville. Sa statue se retrouve affublée d'une poitrine pointue comme les soutiens-gorges de Jean-Paul Gaultier et d'une bite ensanglantée. Dans *L'Exorciste*, la production de la confession involontaire emprunte néanmoins aux deux motifs du viol et de la douleur. Des incidents techniques sur le tournage ont endommagé le dos de Linda Blair. La jeune actrice disposait d'un *safe word*, « Fais-le s'arrêter », pour stopper les secousses. Mais elle expliquera plus tard qu'à chaque fois qu'elle le disait, « personne ne réalisait [qu'elle] le pensai[t] vraiment ». Bref quand c'était non, c'était oui.

Friedkin déploiera une énergie considérable à effacer les marques de la construction du personnage de Linda Blair, ajoutant au masquage de la performance de la possédée et de la féminité hystérique auquel était déjà parvenu Vercatere. Il n'aura de cesse de brouiller les frontières tout en se répandant sur les pouvoirs peformatifs supposés du film. Il est à l'origine de la rumeur selon laquelle celui-ci aurait engendré des manifestations diaboliques, une malédiction, voire la mort mystérieuse de l'un des acteurs. Surtout, il va affirmer à plusieurs reprises que Linda Blair n'était pas doublée sur le tournage alors que la voix diabolique est celle de Mercedes Mac Cambridge.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page173

Friedkin ira jusqu'à effacer le nom de la doublure pour la voix au générique, ce qui lui vaudra un procès. Il certifiera que les scènes de vomissements sont vraies, de manière à accréditer que Linda Blair était vraiment possédée ou le film vraiment maudit : « Billy Friedkin était très en retard sur son planning et il a donné une interview au magazine *Newsweek* où il rejetait la faute sur les démons. »[23] Et lorsque la presse interviewe Linda Blair en 1998, soit plus de vingt-cinq ans après la sortie de *L'Exorciste*, on lui demande encore où elle en est de ses troubles mentaux.

Les techniques de délocutarisation et de dépersonnalisation des actrices (et des acteurs) abondamment utilisées par Friedkin sont monnaie courante dans les pornos. Autant de pratiques « contre nature » à l'instar de la visibilisation du *come shot* hors orifice. Avec les post-synchronisations systématiques, les gémissements et les dialogues sont enregistrés et joués par d'autres que les hardeurs et les hardeuses du film (ce qui permet de faire plus de films avec les mêmes prises et différents fragments de corps). Les sexes féminins disent ce qu'on veut bien leur faire dire. Tout ceci répond à la nécessité de fouiller le corps féminin pour exhiber de la manière la plus « naturelle » qui soit la vérité-réalité du sexe. Sachant que ce sont « les filles en chaleur » et autres « garces et nymphos » qui seront désignées comme étant celles qui ne peuvent s'empêcher de répéter le geste d'invite à l'exploration de leur chatte (que signifie sans ambiguïté le geste récurrent d'écarter les petites lèvres que l'on retrouve dans la plupart des pornos et des photos de cul).

C'est que le régime pornographique moderne n'est rien d'autre qu'un nouveau régime de vérité sur le sexe, à comprendre comme un effet de censure productive et non comme une alternative subversive qui s'opposerait à une supposée répression des désirs ou

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page174

des pulsions. En disant oui au sexe porno moderne et à ses producteurs (à tous les sens du terme), nous ne disons pas non aux sergents de sexe, aux savoirs-pouvoirs, aux régimes disciplinaires, à la prolifération des discours sur le sexe depuis le XIX^e^ siècle, la médecine, la psychologique, le juridique, qui produisent la vérité du sexe à laquelle nous nous conformons. Bref, la pornographie moderne et la pornographie contemporaine ne sont qu'un des discours parmi d'autres de la *scientia sexualis*. On gagnerait sans doute à la voir sous un angle productif, obligeant plutôt que libératoire, et à la comprendre comme une puissante technologie visuelle de production de la vérité du sexe, et donc comme une technologie de production des genres masculin et féminin monogenrée car construite d'un point de vue masculin, en tout cas pour la pornographie straight/hétérocentré dominante.

Triple P : Porno Pride Parade, il y a une vie après l'éjac faciale !

Cela fait quelques années maintenant que ce régime pornomoderne est remis en cause. Par le biais de toute une série de stratégies qui font apparaître sa dimension construite et le caractère monogenré de sa réception : le fait que le porno moderne soit fait par des hommes pour des hommes bien masculins. Je fais allusion à des pratiques post-pornographiques qui, loin de proposer une utopie érotique ou un refus de la pornographie, la travaillent de l'intérieur en la décontextualisant et la resignifiant.

Baise-moi participe de cette logique, ce qui en fait l'un des premiers films post-porno français. Si ce film a posé tant de problèmes, au point d'être exclu du circuit de distribution, c'est bien parce que Virginie Despentes et Coralie Trinh-Thi se sont approprié les

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page175

codes de la représentation pornomoderne et les ont dénaturalisés du même coup. Elles sont devenues les agents de la représentation porno et non plus ses objets. En filmant comme des garçons, les filles de *Baise-moi* ont mis à mal l'essentialisme masculiniste selon lequel la pornographie est l'expression naturelle, pour ne pas dire biologique, de la masculinité, comme en témoignaient les propos de certains hardeurs et professionnels de l'industrie du X qui fusèrent lors de la présentation de l'œuvre d'HPG à la Cinémathèque le 10 avril 2001 : « Despentes et Trinh Thi, elles filment comme des mecs ; la queue pour le viol, c'est ici ! » Si des filles peuvent filmer porno « comme des mecs », voilà qui invalide la fameuse opposition de nature entre homme et femme, entre ceux qui aiment le porno et celles qui préfèrent l'érotisme. Lorsque Roberta Findlay, la femme de Michael Findlay, l'un des rois de la sexploitation, a commencé à réaliser ses propres pornos (*Angel Number Nine* en 1974, juste après *Snuff* alias *Slaughter*), tous les critiques ont affirmé que le nom de la réalisatrice était un pseudo. Seul un homme aurait pu tourner un film pareil. Avec l'arrivée des femmes post-pornographes, l'exclusivité de la mise en récit voyeuristique à usage masculin et l'essentialisme qui sous-tendent le pornomoderne se fissurent. D'autant que ces post-pornographes ne cessent de renvoyer au secret de la confession involontaire réussie s'appuyant sur le récit de viol (c'est vrai pour Despentes et maniaquement attesté dans tous les derniers films de Breillat).

Insatiable Marylin : des frères Mitchell à Cronenberg

Les actrices de porno qui sortent de l'univers de l'industrie du porno où l'on aimerait les confiner sèment un trouble certain. On l'a bien vu avec *Baise-moi*.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page176

Ce fut aussi le cas avec Marylin Chambers, propulsée comme première porn-star aux États-Unis dans les années 1970, après la sortie du cultissime *Behind the Green Door* réalisé en 1972 par les frères Mitchell. Le rôle qu'elle joue dans ce film a pu être interprété par Williams comme le paradigme même de la confession involontaire validée par un rapt[24]. Gloria a été enlevée pour être conduite dans un club fréquenté par des clients masqués. Avant son entrée en scène (où elle va devoir dans un premier temps baiser avec une demi-douzaine de filles avant la scène restée célèbre où elle se fait baiser par un Noir puis taille des pipes aux trois mecs qui l'entourent, tous juchés sur des trapèzes), une voix off avertit : « Mesdames et messieurs, vous êtes sur le point d'assister au ravissement d'une femme qui a été enlevée, (une femme dont la peur a fondu et s'est transformée en attente […] Il n'arrivera rien à ceux qui sont enlevés. Demain, elle aura été aimée comme elle n'a jamais été aimée auparavant. Alors en sachant que vous ne pouvez rien faire pour arrêter le spectacle (*the performance*), détendez-vous et amusez-vous bien. »

Derrière la porte verte est un bel exemple de confession corporelle qui se doit d'être involontaire pour être réussie. C'est aussi un film qui insiste doublement sur la dimension performative du sexe, ne serait-ce que parce que l'essentiel du *sex show* de Chambers va se produire sur une scène, devant un public, et que sa performance est annoncée par un clown. Plus que le film des frères Mitchell, c'est la manière dont Marilyn Chambers traverse le cinéma – porno ou pas – et la publicité qui en fait une pionnière post-porn. Cinq ans après *Derrière la porte verte*, elle joue en 1977 le rôle de Rosie dans *Rage* (*Rabid*), un film de Cronenberg. Le moins que l'on puisse dire, c'est que dans ce film d'horreur, elle inverse les rôles par comparaison avec les films

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page177

pornos qui la rendirent célèbre. Archi-pénétrée, ultra disponible pour l'éjac faciale et le reste, telle était Gloria dans le film des frères Mitchell : y figure même une scène où le bas de son corps est cadré comme dans *L'Origine du monde* de Courbet. Dans *Rage*, Rosie est ultra pénétrante, active, surpuissante et contaminante. Elle est à l'origine d'une véritable épidémie nationale, un genre de rage vampiresque qui est le négatif de cette épidémie d'un autre genre, sexuel, qui se déclare dans *Frissons*[25] dont *Rage* est le remake. Rosie est une mutante : à la suite d'un accident de moto, elle a subi une opération pas très orthodoxe dans la clinique du docteur Keloïd. Rosie a eu droit à une chirurgie trans – qui se pratique d'ailleurs dans les cliniques dites « de chirurgie esthétique ». Le docteur Keloïd s'est mis en tête de lui greffer des tissus extraits de la peau de sa cuisse qui auront été neutralisés au préalable et qu'il prélève à l'aide d'une raclette qui laisse une cicatrice large et rectangulaire dont la forme n'est pas sans rappeler celle qui marque l'avant-bras des *Female to Male* (les femmes « biologiques » qui transitionnent vers la masculinité). Mais Rosie se réveille de son coma avec une dalle de vampire et un dard sous l'aisselle qui s'est transformée en anus. Femme mutante, femme pénétrante, hardeuse lâchée dans la ville et le cinéma grand public, comme les filles de *Baise-moi*, Rosie est celle qui change les règles du jeu : « On suit pas les filles qu'on connaît pas. »

Anus à bite et supergode : la dénaturalisation de la bite

Rosie la transfemme jouée par une actrice de porno très célèbre ne se gêne pas pour hanter le *Eve*, un cinéma porno où elle se glisse dans un public exclusivement masculin. Draguée par un client en

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page178

imperméable mastic qui lui explique qu'il veut seulement la protéger en l'effleurant et en s'asseyant à côté d'elle, elle joue dans un premier temps la performance de la féminité adéquate (l'innocente stupide à protéger). Puis elle en fait son affaire en le pénétrant dans la main à l'aide du dard anal logé sous son aisselle. Dans le cinéma porno, elle se retrouve en situation de regarder un film dans lequel elle aurait pu jouer, sachant qu'elle se réapproprie ainsi deux positions traditionnellement masculines socialement et culturellement : le spectateur de porno et le prédateur, tous deux actifs. Ce n'est pas la première fois que Marylin Chambers vient égratigner le régime pornographique moderne. En jouant dans *Derrière la porte verte*, elle avait horrifié ses employeurs chez Ivory Snow qui, certes, l'avaient fait poser nue dans une attitude de pin-up plutôt salope tenant une boîte de savon où figuraient une mère et son enfant, mais qui ignoraient ses activités d'actrice. « 99,44 % pure » disait la pub. Chambers fut virée à partir du moment où elle avait décidé de faire du porno et où elle faisait clairement apparaître en retour la dimension pornographique de la publicité pour Ivory Snow. La compagnie de savon tentera d'expliquer pendant des années que Marylin Chambers était la mère de l'enfant figurant sur la boîte et non la fille nue aguichante dont on aperçoit un sein.

Mais Chambers offre plus qu'une simple inversion des genres puisque son nouveau corps implique une redistribution totale des organes : sa bite sort de l'un de ses trous du cul. Elle peut être lue comme celle qui infecte, vient parasiter la représentation straight du corps, de la féminité et du régime pornographique dominant. Raison pour laquelle, sans doute, elle finit dans une poubelle tel « l'abject qu'elle est » à la fin du film. L'anus et l'analité sont

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page179

les sites de resignification privilégiés d'un régime hétérosexuel hanté par le spectre de l'homosexualité et où seules les femmes peuvent se faire enculer alors que le trou du cul est la chose la mieux répartie du monde. Pour en donner une autre interprétation inspirée des analyses d'Ira Livingston et qui ne déparerait pas le style des films de genre « Rape and Revenge »[26], si « la neutralisation des tissus avant greffe représente la logique du capitalisme qui transforme tout en capital mais, ce faisant, produit les conditions de la revanche et ses propres fossoyeurs »[27], Rosie la mutante se venge de la performance de la féminité qu'on a voulu lui imposer en la reconstruisant femme, résistant par là même à l'emprise de la chirurgie et de la pornographie normatives. Elle infecte tout, dispose d'une identité plastique qui la situe hors du régime sexe/genre binaire dominant. La dénaturalisation/délocalisation de la bite, greffée, prosthétique, sur le corps de Rosie est à ce point évidente que l'on a affaire à l'une des premières occurrences cinématographiques de la bite-gode transparente ou translucide. Les autres exemples les plus probants se trouvent dans *Virgin Machine*[28] et *IKU*[29]. Dans le film de Monika Treut, Susie Sexpert, travailleuse du sexe dans la vie comme à l'écran, lesbienne et strip-teaseuse, sort les godes de sa mallette, dont un, énorme et translucide pour en expliquer l'usage à Dorothée qui est venue à San Francisco pour enquêter sur l'amour. Dans son cyberporno, Shu Lea Cheang finit l'histoire de *Blade Runner* là où elle s'était arrêtée. À coups de Shot Gun Shaped Dildo Retriever transparent, un gode à mémoire qui permet de reloader les meilleurs orgasmes, avec Dizzi, le IKU runner transgenre noir à l'écran comme à la vie, joué par Sack Nataf, qui baise sans bite. Le gode translucide, flingue qui ne tire pas : ultime dénaturalisation de la bite.

Politiques de la re-pénétration

Comme Meg dans *L'Exorciste* et Marilyn Chambers dans ses sorties extra-hardcore, les filles de *Baise-moi* résistent aussi à la production de la confession, de l'aveu et de l'exhibition. C'est le cas dans la scène de viol filmée par Coralie Trinh-Thi et Virginie Despentes avec les codes de la représentation pornographique. Cette scène réalise justement le blocage d'une des mises en scène récurrentes de la « confession involontaire ». Manu ne bouge pas son cul comme lui demande son violeur joué par Ian Scott, un acteur de porno bien connu. Celui-ci s'interrompt puisqu'elle ne peut pas lui révéler malgré elle sa nature de salope :

> – Putain de merde, j'ai l'impression de baiser un zombie là, putain de merde tu vas bouger un peu ton cul, non !
> – Qu'est ce que tu crois que tu as entre les jambes, connard.
> – J'ai même pu envie, fait chier.

Figuration d'un oui involontaire, donc plus vrai en ce qu'il aurait succédé à un premier non volontaire, « abandon » du corps comme supplément de la vérité du désir et de la « réalité » sans laquelle la pornographie dominante actuelle ne tient pas, voilà ce que ne donne pas Manu.

L'autre prouesse de *Baise-moi* est une opération de resignification performative. « Baise-moi », le gimmick par excellence du porno moderne, la sentence porno au sens fort du terme, a fait l'objet d'une réappropriation à faire mentir les romans-photos de *Hot Vidéo*[30]. Ces stratégies de resignification et de réappropriation se retrouvent chez beaucoup des photographes queer qui pratiquent volontiers l'auto-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page181

représentation, l'autopornification et la reprise de l'énonciation. Le but est de tancer visuellement le spectateur habituel et de renvoyer le regard objectivant. L'intention est évidente dans certaines photos de Robert Mapplethorpe et plus particulièrement dans l'un de ses autoportraits utilisé en 1978 pour l'affiche d'une exposition dans une galerie de San Francisco, intitulée « Censored ». Mapplethorpe s'autopénètre avec un fouet. On le voit de dos, mais il se retourne vers l'observateur qu'il fixe. Comme le fait remarquer Richard Meyer, cet autoportrait « insiste sur l'investissement de Mapplethorpe en tant que gay SM, en tant que photographe et participant […] Le fait que Mapplethorpe soit à la fois l'agent et l'objet de la pénétration anale (il est à la fois *top* et *bottom**) fait également référence au processus de création d'un autoportrait, à la simultanéité qui consiste à servir à la fois d'objet réceptif et d'agent productif de la photographie. Bref, la reflexivité pénétrante de Mapplethorpe reflète le caractère réflexif de son autoportrait ». D'autant que le « fouet ressemble étrangement à un câble qui attacherait le corps de Mapplethorphe à l'appareil photo situé hors champ »[31]. Cet autoportrait a également valeur de coming out en tant que gai SM et doit être resitué par rapport à une politique plus générale de la représentation : que les queers produisent leurs propres images, identités et sexualités. Dans cette photo de Mapplethorpe, c'est aussi la masculinité type du cowboy qui est resignifiée et déviée vers la passsivité. La culture SM américaine ne s'est pas emparée des *chaps*** sans raison.

* *Top* et *Bottom* : « maître » et « soumis(e) » dans la culture BDSM – Bondage, Discipline, Domination, Soumission – queer et kinky qui a fait son apparition dans les années 1980.

** Les *chaps* portés cul nu ne sont rien d'autre que les protections de cuir que portaient les cow-boys sur leurs jeans.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page182

On retrouve le même type de démarche dans nombre de photographies de l'artiste queer transgenre Del La Grace Volcano[32]. Ses autoportraits et ses portraits en train de baiser témoignent de la volonté des minorités sexuelles et de genre, sur lesquelles pèse le poids d'une tradition porno-médicale particulièrement forte, de se réapproprier leur corps, leur image et leur sexualité, en insistant sur la dimension construite de l'identité et de leur sexualité. C'est le cas avec l'autoportait en « femme à barbe » paru en première page du supplément du *Guardian* le 22 juillet 1995 où Del mi-drag king mi-femme à barbe regarde fixement l'observateur, les bras croisés, la poire de l'appareil au poing. Avec la série intitulée *Hermaphodyké, Self Portraits of Desire* qui date de 1995, consacrée à des scènes de cul entre Simo et Del, se succèdent fist fucking et pénétrations anales, godes et harnais, bondages et menottes. Del, généralement *bottom*, tient la poire de l'appareil photo dans une main ou dans sa bouche inversant la signification et la fonction mêmes du bâillon SM qui devient tout sauf producteur de silences ou symbole d'oppression (pour les anti-SM). Comme avec Mapplethorpe, analité, passivité et sexe synthétiques deviennent les étendards d'une « passive pride » qui n'a guère droit de cité dans la culture straight.

Transbite et clitbite

D'objet de la représentation, il s'agit d'en devenir l'agent. Voilà qui revient à insister sur la dimension performative de la pornographie en s'inscrivant en faux contre les prétentions ontologiques du réalisme pornographique moderne et en insistant sur le caractère performatif de la sexualité et des identités : il serait vraiment hasardeux de conclure que ce sont deux gouines qui baisent dans les photos de Del. Il

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page183

déjoue encore plus explicitement le regard médicalo-porno moderne avec ses photos de transbite qui reprennent les codes de la photographie scientifique. Avec la série *Transgenital Landscapes* (1996-1998)[33] il va plus loin encore en jouant sur l'homologie clit/bite en juxtaposant de très gros plans anatomiques de clits et de clit testostéroné. En faisant figurer un centimètre dans la photographie en gros plan de la transbite (*TransCock 1*) de Zack, alias le Dizzi d'IKU (employé par la Genom Corporation dans le film de Shu Lea Cheang et fondateur du premier festival de films transgenres de Londres en 1997), il pointe à la fois la performance de la masculinité et de la race : la mesure de la bite comme preuve organique de la masculinité et son envers raciste, l'hypersexualisation des « noirs à grosses bites ». Avec cette série de planches qui diffracte le défilé des typologies des appareils génitaux des pervers du XIX^e^ siècle, Del utilise les ressources de la démarche post-pornographique queer. Surtout, il resexualise la notion de performance. Il la recorporalise en déconstruisant le sexe dit biologique.

Il n'y a pas de hasard : la déconstruction de la pornographie moderne est le fait des premiers concernés, pervers, déviants et monstres de toutes sortes, travailleuses du sexe, actrices de porno, hardeuses, et autres porn stars fières de l'être. Enfin, lorsqu'elles ne succombent pas aux sirènes de « l'artiste à la française » et viennent revisister le peep-show plutôt que de se précipiter dans les galeries d'art qui s'encanaillent à coups de porn shot mondains.

Toutes putes, toutes publiques

Annie Sprinkle est venue rejoindre Marylin Chambers dans les fauteuils écarlates et spongieux du cinéma porno de *Rage*. À l'écran, un nouvel épisode de la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page184

série *Les Mystères de la femme*, *Deep Inside Annie Sprinkle*, réalisé par Annie Sprinkle. Nous sommes en 1982, le film est un succès au box office américain. Dans son dernier film en tant que réalisatrice, Srinkle intervient notamment sur la relation film/spectateur et spectatrice en s'employant à la rendre explicite, de manière à retourner la relation pornomoderne consacrée entre salopes passives à l'écran et téléspectateurs clients masculins. En cultivant l'adresse face caméra et la mise en abyme, Sprinkle, met en scène la performance de la féminité et du sexe : « dans mon film, j'étais l'agresseur sexuel, j'étais celle qui voulait du sexe et les mecs n'avaient qu'à se tenir à carreau […] Le concept consistait à faire un film interactif. J'impliquais le spectateur en parlant directement à la caméra. Ma scène favorite était celle dans laquelle je vais dans un cinéma porno où l'on joue un de mes films et où je baise avec plusieurs fans qui me regardent à l'écran »[34].

Sprinkle avait déjà complètement frelaté la logique objectivante et silencieuse du strip-tease des habitués des peep-show de la 42e Rue en les transformant en *strip-speak*, c'est-à-dire en peep-show interactifs qui visibilisent le principal acteur-spectateur-client du porno moderne, habituellement non représenté. C'est ce même porno burlesque qu'elle décontextualise, sort du placard pornomoderne en le rejouant dans *Prometheus*[35] mis en scène par Richard Schlecher au Performing Garage dans les années 1980. Des acteurs jouaient le rôle des pervers en imperméable mastic et rejoignaient Sprinkle qui donnait une classe d'éducation sexuelle sur scène. Ils se branlaient, puis à la fin du spectacle tous les acteurs fixaient les spectateurs que le metteur en scène prenait en photo. Non seulement la strip-teaseuse se voyait dotée de parole mais, ce faisant, comme Del ou Maplethorpe, elle renvoyait le regard objectivant à son envoyeur/consommateur.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page185

Toutes les performances de Sprinkle indiquent clairement la dimension performative des rôles sexuels et des genres. Avec *l'Anatomie de la photo d'une pin-up*, c'est une Sprinkle en guêpières et jarretelles qui légende tous les accessoires de la performance de la féminité normative et pute pour toutes : « les hauts talons », « ces talons me font un mal de chien », « mes pieds me font mal », « les faux cils », « le blush », « le rouge à lèvres rouge », « le corset qui masque le ventre », « les très grands bas qui rendent mes jambes plus grandes qu'elles ne le sont en réalité », « les bas noirs qui font mes jambes plus fines qu'elles ne le sont », « les bottes qui sont une taille en dessous et que j'ai empruntées et qui ne seront portées que pour la photo », « les poumons comprimés qui me laissent à peine respirer », « les cheveux teints pour masquer les cheveux blancs », « le soutien-gorge trop petit mais qui fait des seins plus gros ». Sprinkle décode la performance de la féminité qui est celle de la pin-up-pute, minant la différence que l'on voudrait maintenir entre la performance de la féminité demandée aux femmes et celle réalisée par la pute. Non pour devenir des Ni Putes Ni Soumises, mais pour que les femmes puissent s'approprier la performance de la féminité et de l'hypersexualité via la pin-up therapy qu'elle prodigue dans des ateliers de performance pin-up ouverts à toutes. Même le trope gynécoporno de l'exhibition extrême du corps féminin et de la pénétration ne résiste pas au sexorcisme que lui inflige Sprinkle dans la performance intitulée *Public Cervix Announcement* inspirée de la performance de Yoko Ono, *Cut Piece* (1964). Après avoir repris la place du docteur et commenté une planche représentant le « système génital féminin », Sprinkle la nurse invite les spectateurs à mater son cervix à l'aide d'une lampe de poche qu'ils doivent placer à l'entrée de son vagin ouvert par un speculum : « peer into my vaginal canal » !

Sexpolitiques

Les pratiques post-pornographiques d'Annie Sprinkle, strip-teaseuse, hardeuse dans plus de 200 films, queer, artiste, pute et déesse, reine du kinky*, activiste pute de Pony[36], photographe, journaliste, rappellent et diffusent les bases d'un féminisme pour tous, crade, grassroot qui invite les femmes à reprendre le contrôle de leur corps et de sa représentation/production/commercialisation par le cinéma porno, mais aussi par la médecine, la publicité… bref la circulation capitalistique des corps en général : « Annie établit le lien qui existe entre toutes les femmes et les stars du porno et la présence de l'une et de l'autre dans chacun des corps […] Sa déconstruction de la mascarade de la féminité et de la performance de la séduction sert à démontrer que dans le capitalisme marchand, il n'existe pas de femmes "privées". »[37] Toutes putes et toutes publiques donc, se dit-on à la sortie de cet autre sexorcisme, en y voyant une incroyable ressource plutôt qu'un stigmate séculaire.

* Sexe « bizarre ».

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page187

Pipe d'auteur : la « nouvelle vague pornographique française » et ses intellectuels (avec Jean-Pierre Léaud et Ovidie, Catherine Millet et son mari et toute la presse)

Les années 1990 en France ont été marquées par une explosion des discours sur la pornographie : psychologique, politique (notamment sous les gouvernements dits de gauche), médiatique, littéraire, artistique. Cette phase d'intensification de « La Pornographie » s'explique par des formes de visibilité nouvelles. Elles sont télévisuelles, avec le rôle initiateur de Canal-Plus dès 1985, l'apparition de chaînes diffusant du X sur le câble et le satellite et certains formats de la téléréalité sur M6[1]. Elles sont journalistiques et mobilisent dans les rédactions et les publics une génération de consommateurs de pornographie assumés, valorisant l'appartenance du genre à la culture populaire au même titre que la télévision et les péplums. L'arrivée d'une nouvelle presse magazine « culture et société » – *Technikart* et *Les Inrockuptibles* – d'une presse gaie et/ou tendance – *Têtu* et *Max* – et de talk shows à la mise en scène pro-porno masculiniste tel le heffneresque[2] « Tout le monde en parle » de Thierry Ardisson diffusé sur le service public (France 2) a également contribué à cette remontée de « La pornographie » dans l'espace public.

Liberté, égalité, francité

Dans cette profusion, qu'est-ce qui relève d'une défense de la pornographie moderne et qu'est-ce qui

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page188

en constituerait une forme de critique post-pornographique ? Pour analyser ce que j'appellerai la défense de la pornographie moderne dans la France contemporaine, il faudrait sans doute s'attarder sur le rôle des politiques éditoriales des maisons d'éditions, notamment les récentes éditions Blanche menées par le fils de Régine Desforges (éditrice de textes érotiques à ses heures) et les éditions de La Musardine qui multiplient les livres d'introduction à la pornographie. La collection « L'attrape-corps », lancée en 2000, ressemble à une série de « Que Sais-Je ? » sur le sexe rédigée par des auteurs qui sont autant de « technopornographes »[3] type. On y retrouve l'artiste (*Mes modèles, femmes-nues-l'atelier* par Bernard Dufour), le photographe (*La Pornographie, une idée fixe de la photographie* par Alain Fleischer), le vulvologue (*Éloge du con, défense et illustration du sexe féminin* par Gérard Swang) et, francité oblige, le cuisinier (*L'Amour gourmand, libertinage gastronomique au XVIII^e siècle* par Serge Safran).

Si les hommes dissertent sur la chose en prenant bien soin de séparer le bon porno du « X des minorités perverses » – dont on apprend qu'il « abonde en Occident alors même que ces minorités sont en fait très petites mais prêtes à investir »[4] –, les femmes[5], de leur côté, contribuent à la cause en s'adonnant à corps perdu et quasi durasiennement à l'Écriture, à la « nouvelle pornographie », pour reprendre le titre du livre de Marie Nimier paru en 2000 dans la collection blanche de Gallimard[6]. En fait, l'intensification des discours sur la pornographie sur fond de célébration de la « jeune littérature féminine française écrivant sur le corps »[7] s'est traduite par des effets de censure, même si la France se construit comme le pays de la liberté d'expression et de la liberté sexuelle littérairement stabilisée par Sade. On a d'ailleurs pu entendre Catherine Millet dire que

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page189

« le français est la langue du sexe »[8], et s'expliquer sur le caractère intraduisible de *La Vie sexuelle de Catherine M.* en dix langues[9].

Si sexualité rime avec francité, comment une forme de censure comme le retrait de *Baise-moi* des circuits de diffusion en 2000 sur ordre rapide du Conseil d'État a-t-elle pu se produire ? Après tout, la pornographie n'a finalement pas été bannie des écrans de télévision, comme a maintes fois tenté de le prescrire le Conseil supérieur de l'audiovisuel avant et après l'affaire Baudis. Puisque le statut d'auteur, qui est l'un des garde-fous essentiels de la liberté d'expression à la française, avait été finalement accordé par les instances littéraires et la presse à Virginie Despentes, certifiée écrivain et réalisatrice, pourquoi donc éjecter *Baise-moi* de la scène de la nouvelle pornographie menée par les femmes ? Cet effacement est révélateur. La défense et l'illustration de la pornographie moderne conduisent précisément à la défense d'une certaine francité qui nous renseigne sur les politiques sexuelles et de la race dominantes en France, celles qui vont dans le sens de la réaffirmation républicaine et universelle des privilèges des auteurs nationaux/nationalistes au détriment des autres. En fait, *Baise-moi* n'a rien à voir avec « la nouvelle pornographie » que publie la collection blanche (la vénérable et la nouvelle), où les pipes sont d'auteur et susceptibles d'intégrer l'anthologie des textes érotiques de Jean-Jacques Pauvert.

Baise-moi ou la barbarie à visage américain

Le cas *Baise-moi* attire notre attention sur l'une des caractéristiques de la construction de la notion d'auteur et de cette exception culturelle bien française qu'a été et qu'est encore la cinéphilie : sa drôle de proximité avec la culture américaine. Burch et Sellier

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page190

ont bien montré comment *Les Cahiers du cinéma* et la Nouvelle Vague ont imposé la célébration du cinéma d'auteur en passant par le cinéma américain hollywoodien, en isolant des figures comme Hitchcock ou Hawks, auteurisant ceux-ci à défaut de s'intéresser au cinéma français de l'époque. Au prix d'une décontextualisation totale du cinéma hollywoodien qui devint l'objet d'une approche formelle touchant à l'hypostase.

La tradition cinéphilique française peut encore s'élever contre la fonction bassement commerciale des majors américaines. Le film d'auteur peut toujours se dresser contre Hollywood. *Baise-moi* pouvait être paré des qualités du film d'auteur : c'est l'adaptation d'une œuvre par l'auteur lui-même, avec un montage financier et une production artisanaux. Et pourtant, par une série d'inversions, une bonne partie de la presse française s'est s'employée à dés-auteuriser le film et à en américaniser le propos, nous révélant au passage une volonté d'assimiler *Baise-moi* au « communautarisme » américain. Ce qui fait du film une menace pour l'intégrité du territoire national, de la francité et, il faut bien le dire, d'une forme de masculinité dominante : blanche et hétérosexuelle. La capacité d'auteurisation d'Hollywood présupposait sans doute la capacité à hollywoodiser un auteur en cas de besoin.

Baise-moi Go Home !

C'est le dossier consacré à *Baise-moi* intitulé « Pornographie, violence ; la liberté de dire non ! » paru dans *Le Nouvel Observateur* (13-19 juillet 2000) qui permet de rassembler tous ces fils. *Baise-moi* s'y voit dépossédé de ses qualités de film d'auteur et artistique (donc de sa teneur subversive dans la haute culture française) pour y être rapproché de

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page191

productions hollywodiennes comme *Rambo*, *Scream*, *Seven*, *Reservoir Dogs* (compte tenu des encadrés qui cernent le corps de l'article central du dossier). Ceux-ci traitent tous d'un film violent, coupable, caractérisé par un scénario sommaire. Ce genre de rapprochement confirme un soupçon en perpétuelle formation à l'endroit de Despentes depuis la parution de *Baise-moi* en 1994. Son univers référentiel est populaire, littéraire mais non élitiste, et plutôt « américain » : les subcultures du punk, du trash, du rock, Lydia Lunch, Poppy Brite que Despentes a traduite aux éditions du Diable Vauvert[10].

L'article du *Nouvel Observateur*, signé Laurent Joffrin, alors rédacteur en chef adjoints du magazine, procède à une seconde inversion en affirmant que la violence de *Baise-moi* est sélective : on ne tuerait que des Blancs dans le film. Comprendre : on n'y ose pas le *politically incorrect* qui consisterait à assassiner aussi des Beurs ou des Français issus de l'immigration, bref des minorités : « On peut tuer sauvagement des dizaines de personnes dès lors qu'elles n'appartiennent pas à telle ou telle minorité digne de compassion. »[11] C'est Joffrin lui-même qui brandit le spectre du PC (*Politically Correct*) et invente la menace « communautariste » (le mot est lâché !) de *Baise-moi* : « Les héroïnes de *Baise-moi* assassinent des citoyens moyens sans appartenance particulière, rien de grave : qu'on imagine le film avec des victimes ethniquement situées : insupportable ! La pensée de Despentes nous ramène à ceci : l'apologie de la force liée au communautarisme. » En fait, il y a des victimes beurs dans le film comme dans le livre avec le premier crime de Manu. La presse française est prête à faire n'importe quoi pour établir le lien entre les politiques de l'identité « à l'américaine » et les minorités ethniques et sexuelles, par le biais du topos médiatique du « communautarisme »

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page192

ou de la « dérive communautaire » qui se retrouve dans tous les types de presse, « à gauche » comme à droite, aussi bien dans *L'Express* que dans *Les Inrockuptibles* ou *Technikart*, sans oublier le journal de 20h. Le « communautarisme »[12] y désigne aussi bien l'islamisme, le communautarisme juif que le « pouvoir gai » : tous les « ghettos ».

Par un retournement fréquent en France, le *politically correct* est lu non comme une intrusion des *politically incorrect*, c'est-à-dire des minorités dans une majorité qui les ignore ou les exclut culturellement et politiquement, non comme une visibilisation de ceux qui ont été construits (par les normes de classe, de race ou de genre dominantes) comme marges de la majorité, mais comme un effet insupportable de censure exercée par les dites minorités sur la représentation dominante. Du « alors si on ne plus rien dire » – entendez faire des blagues racistes, misogynes ou homophobes –, on est passé à la dénonciation généralisée d'un bridage de l'expression et de la prise de pouvoir par les minorités. C'est tout l'argument des *Épîtres* de Minc qui décrivent une France « dominée par ses minorités » et qui devrait de nouveau revendiquer le droit à l'indifférence[13]. L'heure du backclash contre un multiculturalisme – qui n'existe malheureusement pas en France en tant que politique affirmée par les minorités – a sonné et l'on a pu entendre l'un des directeurs du *Point* affirmer sans complexe qu'il était islamophobe. Contrairement à ce que voudraient nous faire croire Joffrin et les couvertures particulièrement multiracistes de *Marianne*, le *politically correct* est le volant culturel et politique de l'*affirmative action* (plus juridique). Dans le champ du savoir, de l'éducation et des médias, le PC défend l'idée d'une reconnaissance culturelle et d'une visibilité des minorités sexuelles, ethniques et de genre.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page193

Loin de se traduire par des effets de censure à faire brailler les sadiens de tout poil, se rebraguetter les libertins de Saint-Germain-des-Prés, le fait de revoir le canon des textes enseignés en littérature, en histoire, mais aussi dans les sciences a permis de l'enrichir («expanding the canon») et de créér de nouvelles disciplines (*african american studies*, *queer studies*, *disabilities studies*). Idem pour les films avec le *Black British Cinema* et le *New Queer Cinema* des années 1990 : non seulement ils ont permis d'entamer l'hégémonie de l'écran blanc hétérocentré, mais leurs défenseurs ont été les premiers à produire une réflexion post-gai et post-coloniale non essentialiste (Monika Treut, Issac Julien, Bruce La Bruce, Homi Bhabba, Stuart Hall), c'est-à-dire une conception des identités résolument mobile et constructiviste[14]. Ce mouvement cinématographique qui a produit des images plutôt incorrectes, en réaction contre les films positifs avec de gentils pédés séropositifs (*Philadelphia* avec l'innofensif Tom Hanks) est à resituer dans le droit fil de la politique des identités qui s'est développée avec les mouvements pour les droits civiques noirs dans les années 1960 aux États-Unis.

Désolée pour Minc et Joffrin, mais la rhétorique de la victimisation est étrangère à ces politiques multiculturelles. Ça tue, ça baise dans ce cinéma minoritaire non eurocentrique et il y a belle lurette que ces nouvelles identités sont pensées et bricolées loin de tout enfermement dans le retour à la tradition ou d'un quelconque absolutisme ethnique. Au contraire, et c'est ce qui manque de conscience et de sophistication à nos nationalistes français qui ont la souche dure, les nouvelles politiques de la différence essayent d'articuler l'historicité et la complexité des identités sexuelles et ethniques de manière plus projective que conservatoire, transnationale et migratoire, en

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page194

exploitant les ressources de l'hybridité post-coloniale et de nos conditions de plus en plus médiatiques et diasporiques. Les adeptes de l'identité fixe universelle sont justement Minc et Joffrin qui craignent pour leur patrimoine et leurs privilèges alors que les minoritaires ont été les premiers à comprendre le feuilletage complexe des niveaux d'identité et d'oppression, et à saisir que nos identités post-modernes à l'ère de la globalisation participent plus de « routes » que de « racines ».

« On n'est pas à la mosquée ici, on est dans une boîte de cul ! »

Le double mouvement de politisation caricaturale et de dépolitisation/rabaissement sexuel qu'inflige le rédacteur du *Nouvel Observateur* à Despentes indique clairement la dimension politique du film. Despentes sera accusée d'avoir fait un film fascisant, sans le savoir bien sûr (« elle est conne »), et de « représenter » – je cite Joffrin – « une sorte de fascisme à derrière humain ». Une façon de rétablir les frontières entre le corps et l'esprit, les genres et leur répartition dans le régime pornographique moderne, où ce sont bien les hommes qui enculent les femmes et non l'inverse. Et c'est sans doute parce que cet inverse se produit dans la scène de la boîte échangiste – où l'on voit Manu introduire un Beretta dans le cul d'un client et tirer – que Joffrin craint pour son impénétrabilité et l'unité nationale et corporelle française. Il faut dire que le client en question, joué par le performer Costes, avait accueilli une Manu et une Nadine qui déclinaient ses avances par un « on n'est pas à la mosquée ici, on est dans une boîte de cul ».

Significativement, l'autre cas de X-age enregistré en France en 1998, avec la sortie de *Super8 1/2*, le film du réalisateur canadien queer Bruce LaBruce,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page195

relevait également de l'horreur anale. Il mettait en scène une analité menaçante pour le corps national français hétérosexuel : celle pratiquée par les femmes et proscrite dans la pornographie dominante. On y voyait deux lesbiennes sortir un garçon de sa voiture et l'enculer avec une arme. Les velléités de X-age sont donc liées à la reconduction d'un système sexe/genre binaire hétérocentré et à la répartition des rôles sexuels qu'il prescrit, comme le signifie clairement une caricature de Virginie Despentes par Vuillemin parue dans *Libération,* où la réalisatrice est représentée en train de pénétrer son interlocuteur dans la bouche et la braguette avec le X du classement X[15]. On peut donc lire la mise à l'écart de *Baise-moi* – qui mettait en scène Raphaella Anderson, une actrice beur – comme un rejet des identités qui menacent l'universalisme républicain et la masculinité blanche hétérosexuelle dominante.

Ovidie et le sexe de la nation

Comme il nous vient des barbares incultes, *Baise-moi* est un film contrariant à plus d'un titre. Il l'est aussi par rapport aux formes qu'a pu prendre l'irruption contrôlée de la pornographie dans les films d'auteur des nouveaux pornographes. Dans les films de Catherine Breillat et de Bertrand Bonello, les hardeurs identifiés comme tels HPG alias Henri-Pierre Gustave, Ovidie ou Rocco Sifredi sont instrumentalisés. Dans *Romance X* (1999), comme dans *Le Pornographe* (2001), on leur fait uniquement jouer les dites « scènes de sexe non simulées ». Dans le film de Bonello, il est hors de question de voir baiser cette icône du film d'auteur qu'est Jean-Pierre Léaud, dans le rôle de Jacques Laurent, réalisateur X des années 1970. En quête du porno impossible, architecte à ses heures, la vocation de notre héros n'est-elle pas

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page196

d'insuffler de l'art dans un milieu qui l'ignore ? Vous me direz : et Rocco dans *Anatomie de l'Enfer* ? Disons que Rocco Siffredi tout entier est le gode favori de l'auteur de *Pornocratie*, ce qui nous mènerait à un chapitre entier sur la godologie de Catherine Breillat. Notons simplement l'ardeur d'Amira Casar à se répandre sur tous les plateaux de télévision lors de la promotion du film pour bien préciser que sa chatte – avec et sans règles – avait été doublée (par Pauline Hunt) et que l'Ariane de Racine, Picasso, Dionysos et autres célébrités du même calibre avaient inspiré son jeu. Pas moins. De son côté, Breillat nous entraînait dans les tréfonds durassiens de l'ineffable et de l'irregardable sexe féminin, bref l'éternel mal féminin en convoquant l'*Ancien Testament* et se situant entre Oshima et Pasolini, comme d'habitude.

Inutile de dire que la hiérarchie auteur-acteur/hardeur sort renforcée de ces films. De même que le maintien de la différence entre la réalité (dont l'indice reste la pénétration) et le jeu ; entre les hardeuses à qui l'on dénie culturellement le statut d'actrice et les « vrais acteurs » ou les « vraies actrices ». Il en va tout autrement avec *Baise-moi*. Le film a été coréalisé par une hardeuse et les deux actrices (exhardeuses également), Karen Bach et Raphaëlla Anderson y jouent tout : les scènes de sexe comme le reste. Du coup, elles minent la frontière entre sexe et performance : le sexe n'est qu'une performance comme une autre.

De ce point de vue, *Baise-moi* déconstruit la politique sexuelle de la politique d'auteur, ce que ne parvient pas à faire Ovidie, hardeuse et réalisatrice se revendiquant de la mouvance post-porn. Dans son *Porno Manifesto*[16] paru en 2002, elle prend bien soin de réinstaller des différences entre les travailleuses du sexe qu'avait justement contribué à réduire le mouvement post-pornographique des

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page197

années 1980. *Porno Manifesto* s'emploie à marquer la différence entre pornographie et prostitution en s'appuyant sur l'opposition entre réalité et comédie. La hardeuse vend son image, la prostituée vend du réel : pas de performance sexuelle pour la prostituée. Voilà qui permet une valorisation artistique du travail de la hardeuse à qui Ovidie accorde un statut d'actrice qu'elle refuse à la prostituée, mais aussi une valorisation des « filles françaises » par opposition aux « filles de l'Est ». Une opposition structurante que l'on retrouve dans la politique antiprostitution de la droite française actuelle avec les lois Sarkozy sur la prostitution en France votées en 2003. Pour Ovidie, les hardeuses de l'Est, des « compteurs à gaz », sont assimilables aux prostituées qui vendent une liste d'actes sexuels et ne donnent plus d'émotion, monnayent leur force de travail et non leur image. À ne pas confondre avec les artistes du sexe à la française.

On voit bien comment opère ici la restriction de la performance à la dimension artistique pour déboucher sur une hiérarchisation entre « travailleuses du sexe » selon un axe nationaliste. Et comment Ovidie, en cherchant à se positionner comme auteur de pornos de qualité (avec *Lilith*[17] par exemple ou en jouant la domina maladroite dans le *Claudine*[18] de Martin Cognito), mène une politique d'auteur traditionnelle qui la conduit d'ailleurs à une renaturalisation de la féminité et à un proto-féminisme très éloigné du féminisme pro-sexe développé par les porn stars américaines comme Annie Sprinkle à laquelle elle se réfère. Raison pour laquelle Ovidie adopta la posture de la touriste photographe lors du rassemblement des putes devant le Sénat, à Paris en 2002. Cette hiérarchisation entre le prolétariat sexuel et l'élite artistique du porno n'existe ni dans *Baise-moi* le film, ni dans la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page198

plupart des livres de Despentes qui mettent en scène des putes, des strip-teaseuses[19] conscientes du caractère construit et non naturel des pratiques et des scripts sexuels, du caractère intégralement performatif de la « réalité pornographique » du sexe :

> Comme Roberta, comme la plupart des filles, j'avais ma tessiture spéciale piste et mes expressions pour clients, rien à voir avec le civil. Les premiers jobs parlants que j'avais eus, je n'osais pas trop parler aux clients comme une demeurée profonde, parce que je me disais qu'ils allaient mal le prendre et penser que je me moquais d'eux. Et puis, à force, je m'étais rendue compte que c'est exactement comme ça qu'ils voulaient qu'on leur parle, avec des voix qui n'existaient pas dans le registre courant. Des voix de filles « comme ça ». Des voix idiotes et bien crispantes. Bandantes, quoi.[20]

Millet, Nimier : la pornographie au boudoir et à la cuisine

Qu'il s'agisse du livre ou du film, *Baise-moi* sort des cadres du dispositif confessionnel caractéristique de la pornographie moderne, cette science de l'aveu qui a été relayée par de multiples formes discursives scientifiques, gynécologiques, mais aussi et singulièrement, dans la tradition littéraire française, par la mise en lettres de la confession érotique féminine[21]. Ni le livre ni le film ne sont pris en écharpe par des dispositifs énonciatifs encadrant ou restituant un destinataire masculin. C'est exactement le contraire qui se produit avec des auteurs au statut d'auteur incontestable justement, tels que Catherine Millet, Marie Nimier ou Catherine Robbe-Grillet, alias la domina Jeanne de Berg. Toutes entrent finalement dans le

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page199

scénario de la confession érotique ou pornographique commandée par un homme et dont la réalisation au XVIII[e] siècle a pu passer par ces multiples récits pornographiques dotés d'une narratrice à la première personne mais écrits par un auteur masculin (de Diderot avec *La Religieuse* à Boyer d'Argens avec *Thérèse philosophe*).

Catherine M. et Jacques H.

La configuration Millet est riche de ce point de vue puisque la narratrice se voit encadrée par trois dispositifs différents : psychanalytique, artistique (le photographe et son modèle, Jacques Henric armé de son Canon Eos 10 qui mitraille trois images par seconde) et conjugal (Catherine Millet et son mari Jacques Henric). Millet établit à plusieurs reprises un parallèle entre les séances analytiques et les séances de baise échangiste qu'elle relate, au point d'utiliser le terme de « séance » dans son texte et dans ses interventions publiques[22]. L'autre dispositif de régulation de l'adresse est celui qui fait de l'auteur de *La Vie sexuelle de Catherine M.* le sujet exclusif des photographies prises par son mari, dans un recueil de photos accompagné d'un texte signé Jacques Henric, intitulé *Légendes de Catherine M.* et paru en même temps que *La Vie sexuelle de Catherine M.*[23]. Cette publication installe la relation peintre-photographe/modèle à grand renfort de réflexions et de références artistiques ou littéraires (Picasso, Bataille, Joyce, Courbet, Blake, Klossowski), tout en cultivant par la bande (et la légende) la structure narrative centrale du livre de description-confession de sa femme, la mise à disposition du corps féminin et son échange, sa circulation parmi les hommes : « Qu'est-ce ce que regarder le corps nu d'une femme puis le donner à regarder ? » demande Henric dans *Le Monde*[24]. La réponse est

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page200

dans le scénario de la monstration-circulation de la photo de fille à poil entre garçons qui relativise assez le scénario conjugal, injecté par le couple dans la presse, d'absolue séparation entre leur sphère sexuelle privée et la scène échangiste fréquentée par une Catherine Millet sans son mari.

Et comme si cela ne suffisait pas – ou bien faut-il y voir la fragilité actuelle du dispositif de la vérité de l'hétérosexe d'un point de vue masculin devant être répétée pour exister –, Jacques Henric a remis ça en publiant trois ans plus tard ses commentaires de grand libertin écrivain érudit amoureux du XVIII^e^ siècle, sur les vidéos pornos avec sa femme et un deuxième album de photos sur Catherine M.[25]. Il est soutenu comme avant-gardiste dans cette entreprise hautement « risquée » par une Josyane Savigneau qui élève le matage au statut enviable de « scandale » dans *Le Monde* : « Jacques Henric a voulu comprendre, en écrivain, l'effet qu'on eu sur lui les révélations de *La Vie sexuelle de Catherine M.*, le best-seller international de sa femme. »[26] Certes, qui mieux que ce mari pourrait afficher une telle naïveté pré-féministe et pornomoderne ? N'était-il pas comme Joyce et consorts, le mieux placé pour décrire les ébats de sa femme : « Sade, Laclos ont donné la parole à leurs héroïnes, écrit-il vers la fin du livre. Joyce aussi avec sa Molly Bloom. Mieux que les femmes qui ont écrit sous la surveillance des mères, elles ont parlé, admirablement, sous la dictée de ces écrivains qui ne sont pas certes des femmes, mais sont-ils des hommes pour autant, eux qui écrivent à partir d'un lieu qui est aux frontières de l'humain ? » Eh oui ! le bon écrivain ne garantit pas une bonne plume… Artcore quand tu nous tiens ! Remarquez bien que Breillat fait de l'art, mais que Henric sait la vérité du sexe. N'est-il pas l'écrivain universel et donc asexué ? On dirait du Badinter.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page201

Celle qui a dit non à la pornographie : Marie Nimier

Un autre dispositif de régulation de l'adresse et de la production de la féminité est celui du roman de Marie Nimier paru quelques mois seulement après l'« affaire » *Baise-moi*, en août 2000[27]. Les premières pages à teneur pornographique qui ouvrent le roman sont en fait la commande d'un éditeur qui cherche à exploiter le filon d'une nouvelle pornographie susceptible de rassurer les hommes. En fait, tout le livre de Marie Nimier fait écho au « non » du *Nouvel Observateur* à *Baise-moi* et aux critiques littéraires de gauche comme de droite, souvent rejoints par les critiques de cinéma, qui se sont subitement mis à revendiquer l'art de la suggestion et de la métaphore, l'érotisme et l'amour contre la pornographie envahissante. Marie Nimier sera donc celle qui dit non à la nouvelle pornographie et oui à l'amour. En tombant amoureuse de son éditeur, car l'écriture est un strip-tease qui s'ignore : « Cette recherche lui permettait de déployer une danse de séduction devant son éditeur, dont elle découvre qu'elle est amoureuse. »[28] En revendiquant l'amour-masochiste. Tant qu'à faire : « Et c'est là qu'elle se montre habile, Marie Nimier […] et glisse doucement vers cette idée que son truc à elle, c'est de suggérer, évoquer, détourner, ne pas entrer dans le vif du sujet de peur d'en "tuer le sens, la sensualité", peur de ne pas faire "comme celles qui se promènent dans la rue avec écrit 'baise-moi' sur le cul et affichent un regard courroucé quand on leur propose d'aller boire un verre". Ainsi passe-t-on de la dérision à cette déclaration : "Aimer bien, vraiment bien, avec ou sans appoint érotique, sans espoir de retour, de façon délicieusement masochiste, aimer un peu sans espoir qu'on vous le rende. Aimer, aimer." »[29] On aura reconnue la romantique, celle qui se suicide plutôt que de canarder : la Marie Nimier

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page202

des premiers romans, comme ne manque pas de l'évoquer le critique littéraire du *Monde*, « celle dont le premier roman (*Sirène*)[30] dépeignait un fantasme de jeune fille : se jeter dans le Seine pour "rejoindre ses sœurs les sirènes". »[31]

Marie Nimier est celle qui dit non au sexe en dehors de la chambre à coucher et au road movie depuis sa cuisine, d'où elle tente de réussir la recette light que lui a commandée Gabriel, son éditeur en chef, dont l'ambition est « d'initier un courant original, quelque chose qui serait à la pornographie ce que la nouvelle cuisine est à l'ancienne. Moins chargée. Plus sauçue. Plus inventive »[32]. Nimier renoue avec les grands classiques de la performance de la féminité que sont la domesticité, l'art de la suggestion et de l'allusion – par opposition à une franchise et un explicite codés masculins dans le régime binaire et dominant des genres. De leur côté, les plumes du sexe fort s'affairent pour réinstaller l'opposition entre érotisme et pornographie : « Dans *Baise-moi*, film boucher, il n'est question que de chair et de tripes. Presque jamais de désir. »[33] Nombre d'opuscules des éditions de La Musardine revendiquent un retour à l'érotisme et au secret. Dans la partie finale de l'*Introduction à la pornographie*, sobrement intitulée « Bilan et perspectives », il sera bien précisé que « le médiocre film *Baise-moi*, fait par Virginie Despentes et Coralie Trinh-Thi à partir d'un roman de la première, a défrayé la chronique en 2000 en étant après sa sortie privé de son visa d'exploitation par le Conseil d'État. Cette histoire de deux femmes qui baisent (vraiment), qui massacrent (pas vraiment) les hommes qu'elles rencontrent n'est pas typique de la pornographie moderne […] Cyniquement, on peut convenir avec Bataille (dans *L'Érotisme*, 1957) que pour le fonctionnement de la pornographie, un demi-tabou doit être maintenu sur elle. Un camp de naturistes

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page203

n'offre pas grande stimulation au visiteur »[34]. À l'inverse, un même récit porno « devient bien plus excitant quand il est narré par une femme, car elle sort, pour ce faire, de la réserve que la tradition lui impose. Une permissivité totale risquerait de tuer le désir. Le porno ne devrait-il pas, pour sa survie, exiger de rester en partie clandestin ? »[35].

Cette injonction généralisée à l'art de suggérer – et de se taire – ne se limite pas au sexe. Magnifiée par l'écriture de Marie Nimier, la suggestion est aussi la marque de l'auteur et du bon cinéma français. Dans sa critique de *Baise-moi,* Pascal Mérigeau critique influent et auteur de la biographie de Maurice Pialat, campe le cinéma comme étant « d'abord l'art de l'illusion, de la suggestion » pour l'opposer à la pauvreté et à la bêtise de *Baise-moi* et de Virginie Despentes qui rejoint les Quentin Tarantino et Oliver Stone, les effets spéciaux du cinéma fantastique actuel trop frontaux[36]. On notera au passage le sous-texte discriminant du titre de l'article, « La haine du monde » qui fait référence à *La Haine*, le film de Matthieu Kassovitz que Pascal Mérigeau qualifierait sans doute de « film de banlieue », pour reprendre une formulation qui figure dans son article : « Despentes braconne sur les terres du film de banlieue dont elle recycle plutôt maladroitement les tics de langage. ».

100 % français

La femme dans le boudoir et à la cuisine. Il ne manque plus qu'un portrait de Bataille dans les toilettes. Ajoutons pour parfaire cette recette de cuisine bourgeoise un dernier indice de francité, à savoir la défense héroïque de la nation et de l'esprit français avec l'une de ses expressions obsédantes qu'est le démarquage par rapport à l'Amérique. Marie Nimier pourrait succéder à ces icônes de la francité que sont De Gaulle et

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page204

Napoléon, encore récemment les stars d'une campagne publicitaire dans le métro parisien pour les très populistes spectacles de Robert Hossein. Le teasing consistait à deviner qui était celui/ceux qui avaient dit non, en référence à De Gaulle le résistant. Marie Nimier sera celle qui a le courage de dire non au politiquement correct dans sa compréhension culturelle française. Dans une scène de *La Nouvelle Pornographie* où on la voit en partance pour une rencontre d'auteurs organisée par une université américaine, elle s'arme de la rhétorique antighetto dès son arrivée à l'aéroport, pour y opposer ce qu'elle appelle « une écriture large du monde »[37] universelle, de manière à défendre sa condition d'écrivain tout court, non féministe, face à ses collègues européennes qui ont des têtes de quotas.

Millet comme Nimier sont construites par leur discours et la « presse de qualité » française de manière à réaffirmer leur filiation artistique et/ou littéraire. Nimier est bien la fille de son père, réac et écrivain célèbre, pilier des éditions Gallimard et auteur des *Hussards*. Elle a été couronnée par l'Académie française et la Société des gens de lettres »[38]. Le véritable sujet de la nouvelle pornographie est le travail de l'écriture. Sa véritable identité, la seule, est celle de l'écrivain antiféministe. Par contraste, Virginie Despentes relève du *multiple identity disorder* et renvoie à une flexibilité des identités gênante : ex-strip-teaseuse, ex-punk, ex-rappeuse, ex-rédactrice de notices pornos pour des magazines spécialisés, féministe, ex-caissière chez Auchan… Lesbienne ?

Nimier dit non à la nouvelle pornographie pour en faire un canular domestique, non à l'Amérique en cultivant, tout comme Catherine Millet, les trésors de la langue française, variant les expressions pour désigner la bite qui devient à quelques pages d'intervalle, « pénis », « chibre », « verge », « sexe », « membre ».

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page205

Nul souci de variation dans l'expression ou de filiation littéraire pure chez Virginie Despentes.

Baise-moi participe donc plutôt d'une déconstruction, d'une resignification du régime pornographique moderne que cherchent à protéger des auteurs à la francité garantie, ce qui va de pair avec une renaturalisation des genres, de la féminité et de la masculinité et un antiféminisme explicite. *Baise-moi* se situe dans une démarche post-féministe pro-sexe. Avec un titre pareil, les réalisatrices se sont réapproprié une phrase que l'on aime entendre dire aux femmes pour confirmer leur désir à la fois de sexe (ce qui en fait des salopes ou des putes) et d'objectivation (ce qui en fait des femmes). En devenant sujets et non plus simplement pour le sexe – mais pour le sexe aussi –, Nadine, Manu, Coralie Trinh-Thi et Virginie Despentes ont resignifié une formule consacrée à leurs dépens. Elles font subir à l'expression « baise-moi » ce que les lesbiennes, les gais ou les trans ont infligé à des termes initialement injurieux comme « pédés », « gouines » ou « queer ». En s'emparant de la sentence porno, en la faisant tomber, elles ont déstabilisé l'identité même de la femme/pute qu'elle indique et les privilèges de la masculinité dominante : parce que « baise-moi » veut dire à la fois « fuck me ! » et « fuck off ! » (« baise-moi ! » et « fous-moi la paix ! »).

Cette force politique performative n'a rien à avoir avec le mot d'ordre de la marche « Ni Putes Ni Soumises » lancé au printemps 2002. Les codes couleurs de l'affiche du film *Baise-moi*, rose tyrien sur fond noir, que l'on a pu voir défiler sur les bus et imprimés dur les T-shirts des manifestants mobilisés contre la décision du Conseil d'État devant le cinéma MK2 Odéon le 5 juillet 2000, ont été repris dans l'identité visuelle de Ni Putes Ni Soumises. Les filles de Ni Putes Ni Soumises, forcément féminines, « se

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page206

lèvent et marchent » pour « la France des Lumières, la France de la République, la France de Marianne […] une France laïque où le seul principe qui prévaut est le progrès des consciences et rien d'autre »[39]. Cette France qui s'est munie d'une loi inique interdisant le voile pour faire respecter la « neutralité » républicaine. Avec les filles de B*aise-moi*, salopes et SM si le coup leur en dit, la réappropriation de la féminité donne accès à un féminisme pro-sexe, grass-root, post-pornographique qui jette aussi le trouble parce qu'il n'est pas dissocié de l'émergence des cultures beurs et autres issues de l'intégration et donc post-intégration. *Baise-moi* a été censuré parce que les filles y niquaient trop et tout : les mecs, les genres, mais aussi la République de Banania et d'Elisabeth Badinter.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page207

Nique ton genre !

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page208

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page209

Le silence des butchs[1]

« Jodie Foster […] ressemble à un garçon et parle comme un homme. »
New York Daily News, 1975

« Je déteste les robes et les bijoux et la seule poupée avec laquelle j'ai jamais joué était un G.I. Jo. Et j'ai cette voix grave. C'est pour ça qu'on m'appelait grenouille à l'école. »
Jodie Foster, *Time*, 1991

« Je veux explorer la sexualité féminine d'une manière qui n'est pas montrée à l'écran. »
Jodie Foster, *Redbook*, 1991[2]

Loin de moi l'idée que les butchs sont des agneaux… Et pourtant, c'est bien *Le Silence des agneaux*, avec Clarice Starling aux prises avec Hannibal Lecter, qui me traverse l'esprit. L'agent du FBI défie le psycho-killer/psychiatre qui lui lance : « Est-ce que ton chef pense au sexe ? », « Ça ne m'intéresse pas, docteur », lui répond celle qui déclinera toutes les avances masculines dans le film.

Que sait Lecter de Clarice et à quelle économie du silence et du corps avons-nous affaire avec les butchs, dans ce film et ailleurs ? On repense à Jodie Foster, l'icône lesbienne qui, après avoir joué les garçons manqués, a réalisé de drôles de films traitant de la « différence », comme *Little Man Tate* et *Nell*, et qui se retrouve en femme fatale à la une de *Vanity Fair*. On se souvient, par association, du silence des stone butchs dont on a dit qu'elles poussaient le vice jusqu'à faire taire leur corps en ne jouissant pas sexuellement, ou bien d'une manière inconnue. Et puis il y a la mise au placard des butchs par les féministes et par le féminisme lesbien des années 1970-80. La revalorisation de la culture butch/fem[3] à laquelle on a assisté dans les années 1980-90 – avec l'apparition

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page210

d'une mode butch/fem[4], des travaux historiques et sociologiques sur la « tradition butch/fem pré-féministe » dans les pays anglo-saxons – a-t-elle permis d'en finir avec le silence des butchs ? Cela ne risque pas d'arriver, à moins de se débarrasser de cette habitude datant du temps où la différence sexuelle régnait sur la planète, qui nous fait penser par deux, par couple, la butch avec la fem comme pendant « naturel » avec toutes les complications politico-sexuelles qui s'ensuivent, alors que la butch drague aussi bien la butch et qu'elle est un genre singulier. Une butch qui n'aurait aucune sexualité en laisserait-elle tomber pour autant : la chemise, le monocle, les Doc Martens, le perfecto, les pantalons de mec, le marcel, les caleçons – les longs comme les courts –, les Ray-Ban, les tatouages, les piercings, la cravate, les Dickies, la casquette, la moto ou le clope ?

Reste une envie, celle de parler du silence des Jules à cause de la réserve qui leur est propre ou qui leur est imposée. Une tâche à la fois sans fin et inextricable, car la logique même du placard[5] est celle du vouloir-savoir et bien souvent du vouloir faire dire et non celle de l'interdit. Le silence ne se perçoit qu'en relation avec les choses dites et il est toujours éloquent. Je vais donc essayer de rendre compte de l'invisibilisation des butchs sans prétendre à plus de transparence, en cherchant simplement à décrire différents régimes discursifs et sexuels dans le féminisme, la pensée straight, la théorie et la culture queer.

Butch/Fém(inisme)s

Le féminisme des années 1970-80, y compris le féminisme lesbien[6] (matérialiste ou non), a pris *la femme* pour référence principale – la femme en tant que sujet politique, la femme et ses oppressions spécifiques, mais aussi, le plus souvent, la femme comme

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page211

solution : la libération de la première victime du pouvoir patriarcal est gage d'un salut d'inspiration humaniste. Dans une logique essentialiste, les femmes sont différentes des hommes, leur sexualité aussi[7]. Elles sont (naturellement) meilleures et feront mieux que les hommes, tant sur le plan sexuel que social. D'où cette idée de changer les lesbiennes en féministes, mais aussi en femmes pour les plus récalcitrantes. Cette mise au pas des butchs et des comportements butch/fem a été bien repérée dans les pays anglo-saxons. Le rôle joué par une organisation lesbienne féministe aussi importante que les Daughters of Bilitis[8], qui n'a pas ménagé ses efforts pour en finir avec des codes vestimentaires et corporels trop « marqués »[9], a largement été commenté dans la littérature politique et théorique. On en trouve des traces dans la culture populaire. Dans le second des trois épisodes qu'a consacrés la chaîne de télévision américaine HBO à la vie lesbienne aux États-Unis des années 1950 aux années 1990, Chloé Sevigny incarne Amy, une butch rejetée par les lesbiennes féministes des années 1970[10].

La femme manquée

Le féminisme français n'est pas en reste, comme en témoigne la réponse, dans les pages du journal féministe *Le Torchon brûle*, à la confession d'une butch qui tente d'évoquer les liens qui peuvent exister entre revendication féministe, lesbianisme et masculinité :

> Je n'ai pas voulu de nœud rose dans mes cheveux. Étais-je « un garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ? Je n'ai pas voulu me séparer des jeux de mes frères et jouer seule à la poupée. Étais-je « un garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ? J'ai préféré

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page212

> les pantalons aux jupes qui entravent. Étais-je « un garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ? Je n'aimais pas que les mecs, rois des trottoirs et des cinémas, me sifflent, me pincent les fesses et me baratinent avec mépris. Étais-je « un garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ? J'ai embrassé une femme, ma sœur, j'ai couché avec une femme, ma sœur et je m'en suis trouvée fort bien, cherchant l'égalité. Suis-je toujours « un garçon manqué », une « sale gouine », une petite fille déjà révoltée ?

Commentaire du journal :

> Je n'ignore pas que dans l'homosexualité, il existe des filles dites « jules » dont le déguisement ne fera jamais oublier qu'elles sont des femmes, des sœurs, des victimes du pouvoir mâle, du phallocentrisme, comme toutes les femmes bien qu'elles s'identifient au mâle et tentent quasi magiquement (imaginairement) de s'en approprier les prérogatives, les pouvoirs. Il s'agit de la même sorte d'aliénation qui pousse certains Noirs à se décrêper, à ressembler le plus possible aux Blancs afin (croient-ils) d'échapper à la malédiction d'être Noir dans un milieu raciste et de participer au monde élu « supérieur » des Blancs. La lesbienne « jules » n'a pas plus de pouvoir que nous, sa « virilité » est imaginaire, comédie et phantasme, c'est une femme, elle est notre sœur en dépit de son complet veston et de ses rêves de pénis.[11]

C'est qu'il est préférable de se convertir en femme pour être féministe. Comme Christine par exemple, « volontiers garçonne, qui rivalisait dans les jeux avec les petits copains quand elle était enfant et s'imposait dans la vie syndicale et politique adulte ». Christine a renoncé à ce

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page213

qu'elle appelle l'« identification à l'homme » lorsqu'elle en a compris la signification. Alors, « je me suis sentie vraiment femme et encore plus depuis que je vis ouvertement mon homosexualité »[12].

On connaît l'argument sous-jacent à la condamnation du *gender crossing*, de l'« imitation » du genre masculin ou du supposé couple butch/fem. Il s'agirait d'une coupable reproduction, terme à terme, du système des genres hétéropatriarcal. La butch bénéficierait plus particulièrement des privilèges sociaux et sexuels du genre dominant. Elle reconduirait des rapports de pouvoir et d'oppression caractéristiques du régime hétérosexuel. Bref, butchs et fems seraient victimes de l'aliénation que sécrète la « suprématie mâle », voire elles l'intérioriseraient.

Bien des analyses ont surgi pour critiquer cette vision de la culture butch/fem comprise comme une imitation « à l'identique ». En pointant ce qui du régime hétérosexuel ne passe pas dans la culture butch-fem. En s'attaquant plus précisément à ce qu'imitation veut dire et en décrassant la notion de son héritage métaphysique[13]. En ne tombant pas forcément dans l'excès qui consiste à purifier la culture butch/fem de sa connivence avec l'hétérosexualité et/ou en accordant à l'imitation une capacité d'insubordination[14]. En donnant à la répétition le pouvoir de transformation que permet une resignification de la masculinité et de la féminité[15]. En revenant sur les équations rapidement établies entre sexualité butch/fem et hétérosexuelle, ne serait-ce que parce que le propre du féminisme est souvent de désexualiser les propos et la politique. En essayant de distinguer entre pratiques sexuelles, identités/pratiques de genre et rôles érotiques, ne serait-ce que parce que la critique féministe de la culture butch/fem présuppose une continuité entre ces différents niveaux qui est loin d'être évidente.

« Butch Trouble »

Mais avant de revenir sur les différentes interprétations du concept d'imitation mobilisables pour rendre compte du rapport entre culture butch/fem et culture hétérosexuelle, pourquoi ne pas commencer par inverser le questionnement en se posant la question du tabou de « l'imitation des genres » dans la sphère hétérosexuelle ? Autrement dit, que révèle *in abstentia* l'accusation ? Pourquoi nous sommes-nous habituées à ce que la culture butch/fem doive être justifiée ou célébrée d'un point de vue lesbien ? En quoi la critique féministe des butchs ou de la culture butch/fem pointe-t-elle des zones d'impensé dans le féminisme et la culture hétérosexuelle ?

Pour commencer, la butch n'est-elle pas le support idéal pour procéder en toute tranquillité à une stigmatisation de la simili-masculinité chez la lesbienne, une focalisation critique qui aurait pour effet et pour avantage d'éloigner plus encore le féminisme d'un champ d'action qu'il n'a pas vraiment investi : celui de la déconstruction de la masculinité et du binarisme masculin/féminin. Le féminisme qui, suivant en cela la pente beauvoirienne, ne dénaturalise que le genre féminin pour revenir à la femme, aboutit paradoxalement à renaturaliser la femme et à laisser intact le caractère construit de la masculinité.

La déconstruction de la masculinité aurait pu être l'occasion d'arrêter de centrer la réflexion féministe sur la femme, et surtout d'en faire le produit par excellence de la différence sexuelle. Car le corrélat de cette focalisation est une attitude politique – le sujet femme est le sujet initial et fondateur du féminisme – que vient généralement renforcer une conception (re)naturalisante ou idéalisante de la femme. D'où cette propension, qui a tant coûté au mouvement lesbien en particulier[16], à réaliser l'unité factice entre

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page215

femme et lesbienne en obligeant les lesbiennes à être des femmes et en les accusant d'une trahison qui épargne les hommes. D'où cette faiblesse dès qu'il s'agit d'articuler féminisme et classe, féminisme et sexualité, car tout ce qui oblige à sortir d'un sujet femme épuré pose problème. D'où cette politique féministe dont on a tant d'exemples en France, menée par des butchs au placard qui continuent de fonder l'action féministe sur une définition de la femme à fort substrat biologique ou démocratique chic, sans oser revendiquer autre chose qu'une parité quantitative fondée sur le couple infernal de la différence sexuelle – les hommes et les femmes. Ce faisant, elles n'imaginent même pas qu'une « parité » homo/hétéro présente autant d'intérêt et oublient que la catégorie femme devient, à terme, une matrice d'exclusion si elle n'est pas croisée avec d'autres niveaux d'oppression comme la classe et la race qui sont autant de strates de l'identité.

Il ne faut pas s'étonner dès lors que la critique de la critique féministe de la culture butch/fem ait été formulée par des lesbiennes de couleur ou des lesbiennes à forte identification de classe, venues contester l'artificialité de l'unité du sujet féministe, ou bien par un post-féminisme queer qui a emprunté à la critique foucaldienne du sujet – sujet femme compris –, pour s'enquérir des effets hégémoniques de la catégorie « femme ». De fait, celle-ci peut être complice d'une stabilisation des normes de genres : « Est-ce que la construction de la catégorie de la femme en tant que sujet stable et cohérent ne constitue pas une reproduction et une réification involontaire des relations de genre ? Cette réification n'est-elle pas précisément en opposition avec les objectifs féministes ? Dans quelle mesure la catégorie de la femme n'atteint-elle pas sa stabilité et sa cohérence uniquement dans le contexte de la matrice hétérosexuelle ? »[17]

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page216

Il est vrai que la propension à matraquer les « male identified perverts in dyke clothing » (pervers identifiés « mâles » habillés en gouine) ou à les réduire au silence montre que la pratique du genre butch, c'est-à-dire le fait de rompre la continuité supposée entre sexe biologique et genre, ou mieux encore, la vision entièrement constructiviste du sexe/genre, sont des impossibilités dans la culture hétéronormative. La concentration des critiques sur les lesbiennes est une manière d'évacuer la problématique butch/fem de la sphère hétérosexuelle. Elle révèle à quel point toute « butchisation » de la femme y est problématique. La rigidité du système sexe/genre hétérosexuel se manifeste par le gommage de toute identification masculine pour la femme, mais aussi par une résistance à la culture fem. On en trouverait de nombreux exemples dans la représentation cinématographique, mais le domaine largement inexploré de la théorie vaut aussi le détour.

Dans un article intitulé "Towards a Butch-Femme Aesthetic"[18], Sue-Ellen Case a montré comment le potentiel critique du positionnement butch/fem, tel qu'il est exploité par certaines théoriciennes hétérocentrées qui s'appuient sur la théorie de la mascarade de Joan Rivière, se traduit *in fine* par une expulsion de la présence gaie ou lesbienne :

> La tentation de l'omission est le propre de certaines critiques féministes hétérosexuelles qui métaphorisent les rôles butch-fem, les travestis et les adeptes du camp vestimentaire en « sujets de la mascarade », comme elles disent, ou bien en « sujets carnavalesques », voire pour les plus courageuses en « cross-dressers ». Ces emprunts évacuent le sens et la dimension historique de la mascarade et du cross dressing chez les couples

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page217

> butch/fem, de la même manière que la dimension historique du comportement et des pratiques vestimentaires des natifs américains est oblitérée par les enseignes ou les statues qui représentent l'Indien dans les bureaux de tabac américains.[19]

« Fem Trouble »

En analysant la reprise de la théorie de la mascarade par Mary Ann Doane, Case montre la mise au placard théorique de la culture butch/fem par certaines féministes hétérosexuelles[20]. Mais elle montre aussi comment l'invisibilisation des lesbiennes – ce qu'elle appelle le référent de la théorie de la mascarade – s'accompagne d'un appauvrissement qui témoigne à la fois d'un barrage de la butch et de l'impossibilité pour la femme hétérosexuelle d'exploiter les ressources de la fem en matière de déconstruction de la féminité majoritaire.

Doane s'est proposée d'utiliser la notion de travestissement pour concevoir le plaisir de la spectatrice féminine au cinéma comme résultant de l'appropriation de la place du spectateur masculin et d'une volonté consciente de jouer sa féminité comme une mascarade (au sens où l'a défini Rivière). C'est de cette manière que la femme spectatrice pourrait établir la bonne distance avec les différents rôles impartis aux femmes à l'écran. La timidité de la stratégie est évidente pour Case qui fait remarquer que la spectatrice de Doane se retrouve dans une position de passivité contrastant avec celle de la fem, qui est l'agent de sa propre mise en scène de la féminité comme mascarade :

> La différence ici, c'est que Doane localise ce rôle dans la position de la spectatrice, probablement du fait que la position requise pour une femme par

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page218

> les structures hétérosexistes correspond à celle de l'objet passif. La conception que se fait Doane de la femme active est celle de la spectatrice active. Dans l'économie butch/fem, la femme réalise activement la performance de sa mascarade, elle est le sujet de la représentation. Elle donne une performance de la mascarade féminine […] En réinscrivant l'art de la pose et de l'exhibition de la féminité dans un rôle passif spectatoriel, (Doane) bâillonne et bride les jeux de rôles homosexuels traditionnels dans lesquels le genre n'a rien d'essentiel, et elle les remplace par une position de spectatrice passive qui est essentiellement féminine.[21]

Les butchs et les fem n'ont pas de vagin

Doane prive donc sa spectatrice d'être l'agent de son jeu de genres. Ajoutons qu'elle la prive aussi des bénéfices qu'apportent les dissociations entre masculin/féminin et actif/passif, caractéristiques de la culture butch/fem. Car si l'on se résout à ne pas simplement faire de celle-ci une métaphore politique du phallocentrisme, à ne pas négliger l'analyse des rôles et des pratiques sexuel(le)s et à prendre en compte d'autres niveaux performatifs, il est bien difficile de croire aux déterminations biologiques du binarisme passif/actif ou à la correspondance forcée entre actif/passif et masculin/féminin. Ne serait-ce qu'avec l'apparition d'identités à l'allure « ontologique » pas très catholique telles que fem top, butch bottom ou soft butch, qui bousculent un peu le stéréotype de la butch, seule autorisée à être « active » face à une fem dite « passive ».

Mais chassez le naturel de la différence sexuelle et il revient au galop, dans la théorie comme dans la pratique, imposant généralement une conception de la femme et un sujet du féminisme privés du potentiel

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page219

de « queerisation » des genres, que peut apporter une certaine frange de la culture lesbienne. Vue sous cet angle, la critique de la culture butch/fem par le féminisme peut aussi se lire comme une « défense » stratégique de la différence sexuelle, comme une tentative de la réifier pour maintenir un type de projet féministe qui garantisse le beau rôle à la femme (qu'elle soit biologiquement définie ou reconstruite au naturel après un séjour en clinique de chirurgie esthétique), différente de l'homme, c'est-à-dire hom-asexuelle plutôt qu'homosexuelle. De fait, l'asexualité lesbienne, dont la déclinaison la plus célèbre est sans doute l'amitié romantique[22], a connu un franc succès parce qu'elle permettait de se retirer de l'hétérosexe – le régime sexuel honni, binaire et hiérarchisé – et de s'imaginer vivre dans un univers monosexe où les relations avec une personne du même sexe garantissent l'égalité des rapports.

La fiction de la différence sexuelle garante de l'utopie hom-asexuelle ou homosensuelle, féministe et féminisante est un mélange d'essentialisme et de constructivisme dont on trouve un bon exemple chez Lillian Faderman. Son ouvrage sur la culture lesbienne contemporaine[23] peut donner l'impression que son souci est de faire perdurer le modèle de l'amitié romantique qu'elle a restitué historiquement dans *Surpassing the Love of Men*[24]. Une fois analysées les récentes évolutions de la culture sexuelle lesbienne, les néo-butchs et les néo-fem notamment, se profile discrètement le triomphe de la monogamie sérielle, modèle de référence de la vie « lesbienne »[25] à deux, une vie où la pauvreté de la sexualité se voit compensée par une intimité équilibrée, féministe car égalitaire, un genre d'asexualité moniste à l'abri de la dynamique dualiste de la différence sexuelle. Avec le recul que permettent les années 1990 par rapport aux années 1980, Faderman conclut à l'échec de la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page220

néo-culture butch/fem, une tentative parmi tant d'autres[26] qu'auraient initiée les radicales du sexe pour réintroduire des polarités sexuelles susceptibles de secouer le calme plat de la vie sexuelle de la lesbienne.

Mais il faut dire que c'est Faderman elle-même qui, dans un sous-chapitre au titre évocateur, « l'attraction des opposés »[27], réintroduit dans la sexualité lesbienne et la culture butch/fem l'un des plus anciens modèles « scientifiques » de l'hétérosexualité et de la différence sexuelle : le modèle électromagnétique d'Ulrichs[28]. C'est grâce à cette réduction hétérosexualisante de la culture butch/fem qu'elle retrouve, analogiquement, l'inégalité des rapports entre homme et femme, l'utilisant par la suite pour prouver *a contrario* qu'aujourd'hui encore, la différence de sexualité s'explique par la différence des sexes. Car si les lesbiennes ne se sont pas laissées convaincre du fait « qu'elles doivent se battre pour obtenir la liberté sexuelle des hommes »[29], comme le pensaient les lesbiennes féministes pro-sexe, ce serait parce qu'elles sont avant tout des femmes. Le biologisme essentialiste de Faderman refait d'ailleurs surface lorsqu'elle affirme que le sexe en public n'est pas fait pour les femmes lesbiennes pour des raisons morphologiques : « la drague dans la rue, les contacts sexuels rapides avec des étrangers qu'apprécient tant les hommes gais n'ont jamais été une pratique lesbienne, pas seulement à cause de la manière dont les femmes ont été socialisées, mais aussi à cause de la physiologie de la sexualité féminine »[30].

La réification des deux termes de la différence sexuelle (homme/femme) va de pair avec celle de la différence articulée par rapport à l'orientation sexuelle (homosexualité/hétérosexualité) et avec une conception duelle de la sexualité (comme se produi-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page221

sant à deux avec le modèle du couple en filigrane). Pourtant, il est loin d'être sûr que l'on puisse se prononcer sur le « succès » ou l'échec de la culture butch/fem en la circonscrivant par rapport au couple homo/hétéro. Non seulement une bonne partie des butchs a filé vers d'autres butchs, mais bon nombre d'entre elles zonent du côté d'une inscription corporelle de la masculinité queer (*Female to Male*, drag king, boyz*), tandis qu'une partie des fem goûte les joies rétributrices du métier de domina, de fem fatale top…

Drag wo-men & Buffalo Butch : on ne naît pas homme, on devient butch

À imposer comme cadre théorique et politique l'opposition homme/femme, un certain féminisme et un féminisme lesbien peuvent aboutir à y faire correspondre les rôles butch/fem. On l'a vu, cette critique de la reproduction des rôles présuppose la défense de l'un des deux termes de la « différence sexuelle » – le sujet femme politiquement vertueux – ainsi qu'une unité abusive entre femme et lesbienne. Elle implique aussi que l'utopie lesbienne monogenre (femme/femme) soit possible (il suffirait de retrouver l'espace originel du déjà-là femme qui a été perverti par l'ordre patriarcal), mais surtout qu'il soit possible de couper net, absolument, avec le régime hétérosexuel.

D'autres manières de concevoir le rapport existant entre la culture butch/fem et le régime hétérosexuel/hétéropatriarcal, qui peuvent être réunies dans le paradigme plus général de l'imitation, débouchent sur une vision moins pure, moins exclusive ou plus réaliste. Partant de l'idée selon laquelle il ne saurait

* Registre d'identification masculine pratiqué par les FtM transgenres queer.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page222

y avoir de dehors absolu de l'hétérosexualité, ou que le régime hétérosexuel est lui aussi aussi faillible, il s'agit plutôt d'interroger le rapport de dépendance/transformation qu'entretiennent hétérosexualité et culture butch/fem. Ce qui change avec les interprétations de Davis et Laposvky[31] (modèle imitation/transformation), mais aussi avec Butler[32] (modèle imitation/performance), c'est donc la valeur et le mode opératoire assignés à l'imitation.

Copies pas conformes

Le modèle de l'imitation/performance attribue une valeur critique à l'imitation. Le potentiel critique de l'imitation/performance dans son interprétation féministe queer butlérienne vient du fait qu'elle « pêche » par excès et décontextualisation en se produisant dans la sphère gaie et lesbienne (avec la drag queen et les rôles butch/fem par exemple). Si l'imitation/performance est transversale, c'est-à-dire si elle opère aussi bien dans la sphère homosexuelle qu'hétérosexuelle, c'est dans la première qu'elle est rendue visible, revendiquée et théorisée. Mais l'imitation/performance tire surtout sa force du fait que l'imitation, au sens où l'a définie Butler dans *Gender Trouble*, n'est pas conçue entre un original et un modèle, mais entre des imitations : la performance butch/fem n'est pas l'imitation des genres masculin et féminin, elle est une performance de genre au même titre que les genres masculins et féminins hétéronormés. Il n'existe pas de différence de nature, mais une différence de degré entre ces différentes performances de genres qui, du même coup, ne s'articulent pas nécessairement sur la différence sexuelle.

Si l'on suit le raisonnement butlérien, il n'existe pas de référent femme, encore moins de référent

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page223

femme unique. Avec ce type de conception, on gagne en dénaturalisation et/ou débiologisation et l'on sort d'un régime sexe/genre réifiant. Mais pour savoir si cette imitation critique peut être qualifiée de résistance, il faut s'en référer au sentiment de Butler elle-même, puisqu'elle exclut toute conception volontariste des performance de genres. Parce que le modèle imitation/performance met l'accent sur la valeur théorique, pour ne pas dire derridienne, de la décontextualisation, on aurait affaire à un phénomène de résistance structurelle loin d'être toujours constaté. D'où l'impasse sur certains contextes[33]. Quels sont les autres critères qui permettent de pointer ce qui est susceptible de distinguer les performances butch/fem d'une répétition/confirmation en matière de genres et de rôles sexuels hétéronormés ?

L'école des butchs/fem

Avec le modèle imitation/transformation, proposé par Davis et Lapovsky dans leur monographie consacrée à la culture butch/fem des années 1930 aux années 1950 dans la ville de Buffalo, c'est la position de l'observateur qui prévaut, c'est-à-dire des deux enquêtrices anthropologues. Dans *Boots of Leather, Slippers of Gold*[34], elles concluent que les cultures butch/fem entendues relèvent d'une résistance au genre exercée par des lesbiennes, contredisant ainsi les analyses qui n'y voient qu'une imitation terme à terme de la culture patriarcale[35].

À l'appui de leur interprétation, Davis et Lapovksy avancent plusieurs arguments. Dans le contexte préféministe, la double visibilité que procure la culture butch/fem (celle qui permet aux lesbiennes de se reconnaître entre elles par l'intermédiaire de codes vestimentaires ou d'attitudes et celle qui visibilise l'existence même des lesbiennes dans la culture

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page224

straight) est une forme de résistance politique. Vient ensuite l'argument de la dissonance sexe/genre dans le cadre pragmatique de la séduction et de la sexualité : les butchs n'étaient pas des hommes et les fem étaient attirées par des femmes masculines en toute connaissance de cause. La culture butch/fem a emprunté des éléments au système sexe/genre patriarcal – j'ajouterais hétérocentré – tout en les transformant. Il faut dire que les butchs de Buffalo ne se considéraient pas comme des hommes captifs d'un corps de femme, c'est-à-dire qu'elles ne s'inspiraient pas des savantes théories de l'inversion pour appréhender leur masculinité. Le genre butch résultait d'un apprentissage conscient, prodigué ou rendu disponible au sein même de la culture butch-fem. Avec ce modèle d'imitation/apprentissage, la monographie de Davis et Lapovsky ouvre des pistes intéressantes permettant de localiser une zone de négociation entre culture hétérosexuelle/hétérogenre et culture butch/fem et de mieux saisir quel type de rapport entretient la butch avec les rôles sexuels et de genre dits masculins. C'est dans cette direction qu'il faut creuser pour décider du potentiel de la culture butch/fem.

Car si l'on peut croire à la valeur de la bulle sociale et politique que pouvait représenter la culture butch/fem dans les années 1930 à 1950, force est de constater qu'un certain nombre de répartitions des rôles et des genres qui la caractérisent vont dans le sens d'une imperméabilisation des frontières et des fonctions : deux butchs ou deux fem ne pouvaient pas être amantes (seulement amies) et il fallait obligatoirement choisir son rôle (butch ou fem) sous peine d'exclusion du groupe. De l'avis de Davis et Lapovsky, le prix à payer n'était pas élevé à partir du moment où la pression sociale se faisait interne, obligatoire et rétributrice :

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page225

> Qu'importe ce qu'une lesbienne en particulier ait pu penser personnellement ou ressentir vis-à-vis du code butch/fem, qu'elle ait assumé ce rôle d'identité comme une expression naturelle de son être ou bien comme quelque chose qui lui était imposé. Elle se devait d'adopter un rôle. Il s'agissait d'un impératif social. À cette condition, elle pouvait participer à la communauté et en recevoir les bénéfices. Pour des lesbiennes qui sont sorties du placard dans les années 1970, 1980 et 1990, c'est un concept difficile à saisir parce que nous n'imaginons les rôles que comme des codes de comportement personnel. Conséquemment, nous commettons l'erreur de considérer la pression sociale en matière de rôles comme étant purement arbitraire et négative. Mais dans les années 1940 et 1950, la pression sociale trouvait son origine dans la manière dont les rôles fonctionnaient par rapport à la construction de la communauté. S'il était requis des individus qu'ils compromettent leur identité, la contrepartie offerte était la participation à une communauté qui résistait effectivement à l'oppression des gais et des lesbiennes.[36]

Valoriser une micro-organisation sociale rigide au prétexte des bénéfices sociaux qu'elle rapporte n'est peut-être pas la meilleure manière d'approcher les éléments particuliers de la culture butch/fem. L'efficacité de communautés restreintes dotées d'un fort lien social n'est ni spécifique, ni un argument en soi. L'on peut également se demander dans quelle mesure il ne s'agit pas là d'un tour politique conservateur assez fréquent dans le discours anthropologique, souvent admiratif de fonctionnements simplifiés, monolithiques et rétributeurs dans les sociétés homogènes, comme peuvent l'être ceux des sociétés dites « primitives ».

Love me tender, la butch comme « mâle » idéal

La rigidité du système butch/fem de Buffalo doit-elle faire pour autant conclure à un placage de la répartition hétérosexuelle des genres et des rôles ? Telle est la question, plutôt que le degré de réussite de la reproduction d'une organisation sociale. On a envie de répondre non, car jamais l'imitation/intégration motivée par des intérêts économiques n'a constitué une option pour les butchs/fem de Buffalo. Il suffit pour s'en convaincre de relire les témoignages de l'époque, qui relatent comment les forces de l'ordre hétéronormé faisaient irruption dans les clubs et les bars. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les butchs n'étaient guère récompensées pour leur imitation du genre dominant ou leur supposée propension à vouloir tâter de ses privilèges. Les hétéroflics ne s'y trompaient pas, embarquant au poste les butchs et les travestis et non les fem auxquelles ils prouvaient leur féminité en les violant régulièrement[37].

Il est d'autres zones d'imitation/transformation de la masculinité et/ou de l'hétérosexualité que laisse entrevoir la monographie de Davis & Lapovsky, mais aussi les textes de Leslie Feinberg qui a bien connu la scène butch de Buffalo. Ses témoignages et sa trans-biographie montrent que la voie de la masculinité butch n'était ni royale ni celle de l'imitation de l'homme ou du mâle hétérosexuel[38]. À la différence de ce qui se lit dans *Le Puits de solitude*, portrait d'une lesbienne masculine riche et célèbre du début du XX^e^ siècle en Angleterre, à Buffalo, on ne naît pas « homme », on devient butch et on ne pratique pas une sexualité hétérosexuelle (ni dans les rôles sexuels ni dans les rôles de genre). Il s'agit bien plutôt d'apprendre une masculinité de position et un idéal de masculinité qui se différencient justement de la masculinité straight, par rapport à laquelle ils se construisent pour en corriger certains effets.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page227

Les valeurs cardinales de la masculinité butch sont le couple dureté et tendresse (*toughness* et *tenderness*)[39]. Leslie Feinberg les mentionne à plusieurs reprises dans le récit de son apprentissage de *baby butch* par Al et Jackie, un couple butch/fem des années 1950. En expliquant à Feinberg le paradoxe de la butch à la fois tendre et dure, Jackie signifie clairement que la dureté de la butch est une protection contre les agressions du monde straight et ne doit pas s'exercer envers les fem à qui se voit réservée la tendresse :

> – Al veut que je sois dure ; toi, Lola et les autres femmes êtes toujours en train de me dire : reste douce, reste tendre. Comment est-ce que je peux être les deux ?
> Jacqueline se retourna pour me faire comprendre qu'elle avait quelque chose d'important à me dire. Je l'écoutai.
> – Al a raison, en fait. C'est de l'égoïsme de notre part à nous, à nous les filles, je crois. Nous voulons que vous soyez assez fortes pour survivre à toute la merde que vous allez devoir endurer. Nous vous aimons comme vous êtes, fortes. Mais les butchs endurent et s'endurcissent. Et je crois que quelquefois nous voudrions seulement qu'il existe une manière de protéger votre cœur et de vous garder tendres pour nous, tu vois ?
> Je ne voyais pas. Je ne comprenais vraiment pas.
> – Est-ce qu'Al est tendre ?
> […]
> – Elle a été très meurtrie. C'est difficile pour Al de dire tout ce qu'elle ressent. Mais je crois que oui. Je ne crois pas que je pourrais être avec elle si elle n'était pas tendre avec moi.[40]

Lorsque l'on sait qu'un certain nombre des fems de la scène des clubs et des bars étaient des prostituées,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page228

on comprend mieux que la masculinité et la sexualité des butchs contrecarrent celle des clients hétérosexuels. La première fois que Feinberg danse avec Yvette, une fem prostituée, elle respecte strictement les codes de la masculinité butch queer : « Je ne pressai jamais ma cuisse contre son pelvis. Je savais qu'en tant que femme, elle était blessée en cet endroit. »[41].

Ici apparaît ce qui sépare la culture butch de la culture féministe ou lesbienne féministe, qui prônent le retour à la femme dans leur approche du genre. Le devenir butch de Leslie Feinberg s'entend comme une création consciente de l'identité. Dans l'autre cas de figure, le devenir femme (et non fem) consiste en un retour à l'origine. On voit également quelle peut être la très forte proximité transformatrice qu'entretient la masculinité butch par rapport à la masculinité hétérosexuelle. Posons donc à titre d'hypothèse que la butch dans ce contexte est « le mâle idéal » pour des fem lesbiennes et prostituées puisque, dans le domaine des pratiques sexuelles, la masculinité butch se caractérise par une imitation inversée de la masculinité hétérosexuelle, susceptible de la rendre désirable par rapport à la situation sexuelle de bien des femmes hétérosexuelles de l'époque.

En effet, la culture butch/fem se définit aussi par un système érotique particulier qui ne reprend pas la répartition des rôles et des pratiques hétérosexuelles et s'articule sur une dissociation entre genre et pratiques sexuelles. Au genre stone butch ne correspondent pas les pratiques sexuelles du genre masculin hétérosexuel. Le premier devoir/service sexuel de la (stone) butch est d'œuvrer à la satisfaction maximale de sa partenaire fem, alors que la réciproque n'est pas vraie : la stone butch peut aussi être l'intouchable dont les orgasmes ne résultent pas des stimulations génitales exercées par la fem.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page229

Trans-mutations

Une étude de la culture butch/fem privilégiant l'entrée, négligée par les féministes et les lesbiennes féministes, des pratiques sexuelles (objets inclus) pourrait donner des résultats intéressants. On y verrait sans doute que le gode n'était pas nécessairement l'arme fatale de la butch et que la sexualité butch/fem, par ses aspects contractuels avérés, emprunte à bien des égards à la dimension performative (au sens théâtral et linguistique du terme) des pratiques SM, autre manière de se différencier des rapports d'oppression de sexe silencieux dans la cité comme dans la chambre à coucher hétérosexiste.

Il en émergerait une vision moins ontologique et moins identitaire de la butch, de la fem, mais aussi de la lesbienne. À la question métaphysique sempiternelle « qui sommes-nous ? » se substituerait peut-être cette autre : qu'est-ce que nous faisons des godes et des caleçons Calvin Klein que nous portons ? Des déplacements dans l'interrogation qui aideraient sans doute à rompre avec le fantasme d'une marginalité éloignée, purifiée et héroïque, sachant que le caractère opératoire de la marge tient peut-être justement à son degré de proximité avec le centre. Vue sous cet angle, la culture butch/fem des années 1930 à 1950 est à la fois rigide (en ce qu'elle compartimente la vie sociale et sexuelle) et décentrante, en ce qu'elle est déjà une mise en œuvre de la séparation entre identification et identité, genre et pratiques sexuelles. Elle annonce en cela les avatars de la culture butch/fem des années 1980 et 1990 qui a capitalisé sur des années d'autonomisation et de visibilisation de la sphère culturelle gaie et lesbienne et qui, pour cette raison, a amené des croisements supplémentaires et de nouvelles hybridations entre rôles sexuels, genres, identités et pratiques.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page230

Loin de renforcer l'oppression homme/femme, la néoculture butch/fem n'a cessé de disjoncter des continuités biologisantes ou politiques[42] et de proposer des imitations/trahisons à la fois perverses et éphémères : avec l'apparition de post-féministes butchs[43], de top fem et de butch bottom, de combinaisons butch/butch, butch/FtM, fem/fem pour ne citer que les plus revendiquées. Ces dérivations, ces drôles de répétitions des normes hétérosexuelles/hétérogenres ne sont pas simplement la résultante immanente de la faillibilité du régime hétérosexuel. Elles ont été rendues possibles et désirables par la construction récente d'une culture lesbienne et gaie, forte de ses (re)définitions identitaires, riche de leur mise en circulation et de leur contestation, voire de leur imitation/dépendance pa rapport au système hétérocapitaliste. Voilà qui montre assez le caractère non ontologique, éminemment renouvelable et négociable des identités.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page231

Freaks, le retour

« Considérons les trois grandes strates par rapport à nous, c'est-à-dire celles qui nous ligotent le plus directement : l'organisme, la signifiance et la subjectivation. La surface d'organisme, l'angle de signifiance et d'interprétation, le point de subjectivation ou d'assujettissement. Tu seras organisé, tu seras un organisme, tu articuleras ton corps – sinon tu ne seras qu'un dépravé. Tu seras signifiant et signifié, interprète et interprété – sinon tu ne seras qu'un déviant. Tu seras sujet, et fixé comme tel, sujet d'énonciation rabattu sur un sujet d'énoncé – sinon tu ne seras qu'un vagabond. »[1]
Gilles Deleuze, Félix Guattari

Les Lumières ont rationalisé le normal et le pathologique pour faire des corps étranges et monstrueux : non plus les merveilles ou les miracles de la nature comme chez Ambroise Paré, mais les enjeux de la tératologie de Geoffroy Saint Hilaire. « L'incorporation des perversions », pour reprendre une formule de Foucault, qui se met en place à la fin du XIX^e^ siècle, va contribuer à produire la « vérité du sexe » en créant des sexualités périphériques et « aberrantes », des inversions de genre à rétablir pour légitimer un régime sexe/genre qui est toujours le nôtre, celui qui nous assigne homme ou femme quelques secondes après notre naissance – parfois avant, avec les techniques de visualisation prénatale. La violence des catégories sexuelles a produit des modes de subjectivation, mais aussi des identités et des corps résistants et différents. Comment d'objets-abjects des discours médicaux, psychologiques et juridiques, les dissidents du système sexe/genre dominant sont-ils devenus sujets de leurs pratiques et des savoirs les définissant ?

Dans nombre de théories et d'analyses des identités sexuelles (une bonne partie de la théorie féministe

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page232

ou post-féministe, théorie queer comprise), il arrive souvent que l'on finisse par faire l'économie du corps en analysant les effets du biopouvoir. C'est vrai de la théorie queer trop théorique, trop dépendante de la notion de performance de genre et de la formulation bien pratique « sexe/genre ». L'écueil est d'hériter du binarisme d'une répartition entre « biologique » et « construit », voire entre « corps » et « esprit », comme si on ne traitait que de la partie socialement construite des identités sans pour autant entamer le substrat biologique universel : la différence sexuelle. D'un autre côté, la théorie queer va plus loin que les théories constructivistes traditionnelles (sociologie, anthropologie ou féminisme) qui nous ont convaincus que les corps étaient construits. Dans une perspective queer, le corps ne préexiste pas à sa formation discursive, aux savoirs/pouvoirs qui l'informent. Le corps n'est pas le prisonnier de l'âme ou de la société, il est l'effet d'une production disciplinaire et technologique multiple. Le raisonnement vaut pour la production du corps du prisonnier comme pour celui de la femme enceinte et de l'internaute, inséparables de leurs environnements machiniques. D'où une redéfinition de la notion de corps comme une corporalité qui ne saurait se limiter au corps même. Notre corps est un ensemble de frontières et de surfaces mouvantes et dûment policées, produites par des normes et des technologies de savoir-pouvoir (le normal et l'anormal, le vivant et le mort, le privé et le public, l'organique/le non-organique, l'humain/le non-humain) et non plus selon l'axe intériorité/extérieur[2].

Ou pour le dire avec Deleuze et Guattari en modifiant légèrement leur « comment se faire un corps sans organes ? », comment se faire des corps sans organisme ? Trois stratégies de réappropriation de la force des catégorisations sexuelles, le discours en retour, la dépsychologisation et la recodification

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page233

peuvent y parvenir. Elle permettent d'ailleurs de re-stratifier, de mille-platoïser (plus le néologisme est bizarre et horrible, mieux c'est) en ce qu'elles ont certaines cibles en commun avec le CsO («corps sans organes») de D&G : «l'organisme, la signifiance et la subjectivation»[3].

La censure productive : freaks

Bien d'autres technologies politico-sexuelles pourraient être invoquées (la désidentification notamment), mais celles-ci constituent des formes de résistance au biopouvoir qui, sans pour autant converger dans leurs objectifs politiques, se sont montrées particulièrement efficaces. À des époques différentes, elles sont la réponse de certaines minorités sexuelles à la mise en place de la *scienta sexualis*. Avec l'apparition de l'homosexuel(le) et/ou de l'inverti(e) à la fin du XIX^e^ siècle par exemple. Pour la première fois, les discours scientifique et juridique établissent un lien entre un type de pratiques sexuelles et un profil psychologique, voire anatomique, pour fixer une espèce de pervers par rapport au système sexe/genre dominant. Ils créent l'identité homosexuelle qui vient remplacer la désignation par les seules pratiques sexuelles entre personnes du même sexe (la sodomie, le tribadisme) qui prévalait auparavant.

L'hétérosexualité, ce système sexe/genre de création récente puisqu'il n'existe qu'à partir du moment où l'hétérosexualité apparaît comme le pendant naturel de la déviation homosexuelle[4], requiert également que l'objet sexuel soit de sexe opposé. À partir de là, sur l'homosexuel(le) et l'inverti(e), mais aussi sur le fétichiste, la femme hystérique et les grands masturbateurs et grandes masturbatrices se greffe toute une série de technologies de pouvoir qui viennent figer le visage des «perversions». Telle est l'efficacité de la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page234

censure productive selon Foucault : plutôt que d'interdire ou de prohiber, elle crée ; elle propose de nouvelles découpes et tire sur cette ressource occidentale intarissable que vont reprendre à leur compte la médecine et la psychologie : la vérité du sujet par tous les moyens. On ne confesse plus mais on mesure (les hanches trop larges des hommes invertis et les clits trop proéminents des femmes inverties et autres viragos) ; on photographie, on pousse les « déviants » à livrer leurs mémoires pour les exhiber et les guérir. Bien des identités en réponse le seront par rapport à ces identités premières qui sont autant de savoirs-pouvoirs, de cages identitaires posant des questions épistémologiques, pour ne pas dire épistémopolitiques.

La présentation successive de nos trois technologies politico-sexuelles ne doit pas faire croire à une continuité ou à une chronologie entre les différentes stratégies de résistance au biopouvoir producteur d'identités. Pas plus qu'il ne s'agit d'une collection de retournements du stigmate remarqués par un œil sociologue. Ces technologies politico-sexuelles sont bien plutôt des contre-technologies de sexe et de genre rendues possibles par les mécanismes mêmes de la production identitaire. Leurs différentes formes sont fonction du degré de sédimentation des subcultures qu'elles ont favorisées et dont elles émanent, même pour les déborder. Leur possibilité dépend de la conception du pouvoir que l'on choisit. Dans une conception du pouvoir-savoir comme champ de forces multiples et créant par là même des points de résistance stratégiques, qui n'obéit pas à la conception du pouvoir juridique et ne pose pas la préexistence du sujet avant la loi, il se dégage forcément des formes de subjectivation qui contreviennent au biopouvoir.

Les pervers attaquent

La première de ces technologies politico-sexuelles de résistance est désignée par Foucault dans *La Volonté de savoir* sous le nom de « discours en retour ». L'exemple est celui de la réversibilité de la mise en discours de l'homosexualité au XIX^e^ siècle : « L'homosexualité s'est mise à parler d'elle-même, à revendiquer sa légitimité ou sa naturalité et souvent dans le vocabulaire, avec les catégories par lesquelles elle était médicalement disqualifiée. »[5] Pour Foucault, on le sait, la faillibilité du discours pathologisant sur l'homosexualité est à la fois immanente au mode de circulation du pouvoir dans la définition qu'il en donne et le fait de sujets/agents – le mouvement émancipationniste homosexuel allemand dans ce cas précis. Comme cette figure du mouvement de lutte pour les droits des homosexuels que fut Karl Heinrich Ulrichs, Magnus Hirschfeld s'employa dans ses multiples publications et par l'intermédiaire de l'Institut de sexologie qu'il avait fondé en 1919 à renaturaliser[6] l'homosexualité en démontrant qu'elle était biologique. S'il était vrai, comme le disait le docteur aux parents de Paul, l'un des homosexuels mis en scène dans *Anders als die Andern*[7] (le film de Richard Oswald dont une partie du scénario avait été écrite par Hirschfeld), que l'homosexualité « n'est ni un vice ni un crime mais une variation, un de ces cas limites dont la nature est si prolifique », alors le paragraphe 175[8] qui la criminalisait en Allemagne devait être supprimé. L'abondante production des défenseurs des droits des homosexuels n'a pas empêché le régime nazi de détruire l'Institut de sexologie et de contraindre Hirschfeld à l'exil. Mais elle a fonctionné comme discours en retour en produisant d'autres catégorisations, d'autres significations et d'autres identités. Celles-ci sont venues entamer le pouvoir-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page236

savoir qui pathologisait l'homosexualité en liant inversion et dégénérescence. Elles proposaient un registre d'identification (uranien, troisième sexe) différent et non pathologique. À la prolifération de discours médicaux et juridiques, Ulrichs et Hirschfeld ont répondu avec les mêmes armes : science, catégorisation et création d'identités. Ces discours alimentent donc le pouvoir biopolitique tout en fournissant les instruments pour lui résister.

Scientia trans-sexualis

Naturalisante et dépendante du discours scientifique, la stratégie du discours en retour est celle qui prévaut encore dans le mouvement transsexuel français. L'une des principales associations de défense des droits des personnes transsexuel(e)s en France, l'ASB (Association du syndrome de Benjamin), a choisi sa dénomination en filiation directe avec un médecin, le docteur Harry Benjamin, ami personnel et intellectuel d'Hirschfeld[9]. En identifiant pour la première fois la transsexualité[10] comme un « syndrome », qu'il était possible de soigner en tenant compte des demandes de traitements hormonaux et de changement de sexe de ses patients – ce que refusaient la plupart des médecins américains dans les années 1950 –, Harry Benjamin a contribué à la solidification de la figure du transsexuel, dont l'épanouissement dépend de la bascule vers l'autre sexe. En France, cette fidélité au discours médical dans la définition de l'identité transsexuelle s'appuie sur le discours psychanalytique, garant de l'ordre symbolique et de la différence sexuelle, et donc d'un régime des genres rigide, strictement binaire, qui ne permet guère l'émergence d'identités transsexuelles différentes. Tout est fait pour favoriser une conception de la transsexualité comme une phase transitoire et nécessaire pour

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page237

« mettre en accord son sexe et son genre », en écho avec la théorie de l'inversion (une âme d'homme enfermée dans un corps de femme et vice versa). Il faut une discordance entre sexe biologique et sexe psychologique pour expliquer le désir de « changement de sexe ». Dans ce contexte, le recours à la chirurgie intervient pour re-confirmer « biologiquement » la vérité du système sexe/genre binaire dominant, surtout si le discours juridique soumet l'obtention du changement d'état civil au fait d'être *post-op* (post-opéré(e) et non *pré-op* (pré-opéré(e). À terme, la personne transsexuelle est amenée à se fondre, à disparaître dans sa nouvelle, sa vraie identité de genre, homme ou femme, et donc à intégrer le système sexe/genre hétérosexuel. Cette conception essentialiste et naturaliste du système sexe/genre n'est pas sans rappeler la stratégie du mouvement émancipationniste allemand dans ses présupposés théoriques, mais aussi par le fait qu'elle s'inscrit dans une politique d'obtention de droits pour les transsexuel(le)s, qui se justifie *in fine* par leur non-différence, bref leur « désir de normalité » et d'intégration.

Trans La Menace

Il en va autrement avec les politiques transsexuelles-transgenres ou queer qui ont fait leur apparition dans les années 1990. Elles s'inspirent d'une conception constructiviste des genres, du sexe et des identités. Elles contestent la fonction régulatrice que la médecine, la psychologie et le juridique font jouer aux transsexuel(le)s en les définissant comme des malades que l'on peut guérir à condition qu'ils optent pour un seul genre (celui qui leur manque) et qu'ils ne divulguent pas leur statut de transsexuel(le).

L'activisme de groupes comme Transsexual Menace et Gender PAC[11] aux États-Unis ou du GAT en France

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page238

vise à déspychologiser et à démédicaliser le discours sur les transsexuel(le)s. Au diagnostic de « dysphorie de genre » conduisant à une réassignation de sexe, à un parcours obligé du masculin vers le féminin ou vice versa, assorti d'une volonté de s'assimiler, de « passer », c'est-à-dire de devenir complètement crédible en tant qu'homme ou femme, les politiques transgenres mettent l'accent sur l'oppression que représente cette obligation à l'invisibilisation (« passing is oppressive »), sur la fixité et la pauvreté des identités de genres qu'elle impose. Elles y opposent des techniques de visibilisation dans l'espace public, les ressources de l'acting up, de l'acting bad et du coming out en tant que trans, la production de masculinités et de féminités différentes, voire de mauvais sujets-abjects identifiés « monstres » ou « anormaux ».

Les catégories « transsexuel(l)es », « homme » et « femme », la « dysphorie de genre » seront donc contrées par une « euphorie de genre » (*gender euphoria*)[12] et d'autres identités de genre, mais aussi par des pratiques transsexuelles et transgenres qui remettent en cause la nécessité des opérations chirurgicales – notamment le fait que les changements d'état civil soient accordés en fonction du changement de sexe (qu'« attesteraient » la vaginoplastie et la phalloplastie). D'autant que certains trans, comme le rappelle Jacob Hale, ne veulent pas s'identifier en tant qu'homme ou en tant que femme : « La subjectivité masculine ne peut pas être simplement réduite à une auto-identification en tant qu'homme, car tous les FtM ne s'identifient pas en tant qu'homme de manière simple et non problématique. De nombreuses alternatives sont possibles. Certains FtM, comme David Harrison, s'auto-identifient comme homme transsexuel et le conçoivent comme "un genre différent" par rapport à l'idée que se font généralement les gens

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page239

de ce que veut dire “homme”.» Michael M. Hernandez écrit : « Mon orientation sexuelle est queer. Je me considère comme un hybride de femme et d'homme et donc lesbienne autant que gay ». De même que certains MtF comme Kate Borstein ne s'auto-identifient ni comme homme ni comme femme, certains FtM se positionnent comme appartenant ou non à un troisième sexe ou attendent avec impatience le jour où il y aura plus de genres parmi lesquels faire son choix :

> Certains FtM comme moi, se sentent profondément mal à l'aise avec les catégories de genre qui existent déjà ; bien que nous soyons obligés de nous situer par rapport à elles dans certaines situations (en Californie, mon permis de conduire doit obligatoirement avoir l'une des désignations de genre F ou M cochée), nous pouvons choisir tactiquement de nous situer par rapport à elles dans certaines situations pour certaines raisons (par exemple, lorsque je revendique ici de parler en tant que – assurément non représentatif – transsexuel FtM), et nous pouvons être situés en fonction d'elles contre notre gré dans certaines autres situations (par exemple le jour où un autre FtM au cours d'une table ronde insista sur le fait que j'étais une femme parce que j'avais dit que je n'avais pas encore fait la chirurgie du haut et que je n'avais pas l'intention de faire celle du bas).[13]

« Come up to the lab, let's see what on the slab »[14]

Les trans FtM comme Jacob Hale empruntent au féminisme des réflexes de politisation du corps et de critique de la production de la masculinité/de la féminité[15] (par les discours scientifique, psychologique, mais aussi militant), production historiquement centrée sur le corps du *male to female* et l'opération « par

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page240

excellence » (la « castration »). Ils refusent la planification des « frappes chirurgicales » telle qu'elle leur est imposée. L'émergence de transmen qui refusent l'équation homme = bite[16] remet en question la hiérarchisation des opérations ainsi qu'une identité de genre articulée sur l'absence ou non de bite, et « l'envie de pénis » comme principal opérateur de genre qu'impose la psychanalyse. Plus généralement, la démarche transgenre s'accompagne d'une volonté de modifier le système sexe/genre dominant et dualiste. Elle part du constat que la réassignation de sexe dans le cas des transsexuel(le)s et des enfants intersexes ne vise le plus souvent qu'à réaffirmer la séparation féminin/masculin comme une division naturelle, alors qu'elle relève d'une logique politique et mobilise des critères esthétiques, purement constructivistes, qui font finalement peu de cas des critères chromosomiques. Les activistes de Transsexual Menace, ceux d'Hermaphrodites with Attitude[17] militent pour le droit à des identités de genre non conformes, non soumises au diagnostic psychiatrique et remettent en cause ces énoncés performatifs de genre par excellence que sont les « c'est une fille » ou « c'est un garçon », résonnant dans les maternités. Ce qui n'est pas contradictoire avec la lutte pour l'obtention des droits, comme l'on peut s'en rendre compte en prenant connaissance de l'International « Bill of Gender Rights »[18] ou des actions de Gender PAC.

Dégagé du prétexte naturaliste, ces modes de résistance au biopouvoir se sont traduits par une prolifération d'identités stratégiques dont attestent l'explosion des sub-cultures trans et queer depuis les années 1990 et des autobiographies trans[19], dérogeant aux codes narratifs sévères des récits autrefois dédiés à la célébration de la virtuosité du scalpel du chirurgien[20]. Les technologies de production de l'autobiographie

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page241

autorisée, qui sont autant de technologies de subjectivation et qui obligent, au cours de la transition, à se raconter comme une « vraie femme », à ne pas commencer ses phrases par « quand j'étais un petit garçon » pour les transsexuelles et par « quand j'étais petite fille » pour les transsexuels. Elles ont été détournées au profit d'une production d'identités transsexuelles ou transgenres autres que celle d'homme ou de femme : daddies, queens, s/he, trans, transman, tranny, FtM, MtF, boyzs. Le démarquage par rapport à l'autorité médicale, la production de savoirs experts par les trans pour les trans ont également permis une resexualisation de l'identité trans, de poser la question de la sexualité trans, ce qui était loin d'être le cas auparavant.

Ce type de réappropriation en réaction aux technologies de savoir emprunte aussi à ces autres stratégies que sont la resignification et la désidentification. Des opérations d'autonomination comme celles précitées, les transfag, queer, gouine, pédé, hermaphrodyke, dyke with a cock, bulldyke, androdyke et l'expression même de Transsexual Menace[21] participent d'un renversement/appropriation de l'injure mais aussi d'une exploitation des ressources politiques de la performativité. Elles sont caractéristiques de l'entreprise de visibilisation déclenchée après les émeutes de Stonewall[22], avec cette différence qu'en reprenant des termes injurieux pour réinvestir des identités désignées comme abjectes, elles revendiquent une opposition aux normes sexuelles et de genre qui construisent la déviance requise pour paraître naturelles. Ces renominations et renversements de la honte en fierté – qu'il faudrait sans doute mettre en rapport avec des stratégies d'appropriation telles que le camp[23], plus anciennes que le gay lib, en tout cas antérieures aux événements de Stonewall –, se retrouvent dans une fraction du mouvement homosexuel français des années 1970 avec le FHAR[24] :

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page242

> Nous sommes homosexuels et nous en sommes fiers […] nous sommes plus de 343 salopes, nous nous sommes fait enculer par des Arabes. Nous en sommes fiers et nous recommencerons […] En nous flattant d'être des enculés, des « pédés » […], nous avons subverti le langage qu'utilise l'hétéro de la rue […] Comment pourrait-il encore donner une signification précise à un mot tel que celui d'enculé ou de pédé, puisque nous les reprenons à notre compte, que nous les avons pervertis, homosexualisés en les utilisant.[25]

Ce type de coming out consiste à produire des définitions, des identités de l'« homosexuel » ou de l'« homosexuelle », du « transsexuel » ou de la « transsexuelle » qui résistent aux cages identitaires construites par le discours médical et juridique, auxquelles on peut ajouter les médias et le discours populaire. L'autonomination comme acte de langage correspond à une volonté de générer des savoirs opposés à ceux qui alimentent la violence performative de l'injure. Car sans les discours et les autorités qui la légitimement en amont, l'injure homophobe, lesbophobe ou transphobe ne fonctionnerait pas. Ces stratégies prennent donc en compte la généalogie même de la stigmatisation et les effets de censure productive qui fabriquent les identités sexuelles. C'est sans doute la raison pour laquelle elles débouchent sur la contestation des formes de subjectivation cautionnées par la famille, le système éducatif, les sciences « humaines » et autres, compte tenu de l'hétérocentrisme des disciplines.

Sortir du placard débouche sur ce qu'Eve Kosovsky Sedgwick a identifié comme « une épistémologie du placard »[26]. Elle implique un retour sur l'ensemble des discours et des disciplines qui ont contribué et contribuent encore à construire le binarisme hété-

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page243

rosexualité/homosexualité et le paradigme transsexuel ainsi que des pratiques perpétuelles d'autonomination. Cette compréhension plus large de l'homophobie non limitée à l'événement de l'injure mais entendue comme un régime de savoir-pouvoir s'est traduite par une volonté de visibilisation dans les institutions éducatives aux États-Unis dès les années 1970, avec la mise en place du GAU (Gay Academic Union)[27]. En France, les revendications d'espaces universitaires dédiés aux cultures gaies, lesbiennes, bi, trans ou queer, ou plus généralement consacrés aux cultures sexuelles, perlent depuis le milieu des années 1990 dans les associations étudiantes. Elles contrastent avec le discours de victimisation auquel se limite le mouvement gai officiel, en bloquant le débat sur la pénalisation de l'injure homophobe et homophobe seulement, la lesbophobie et la transphobie se voyant bien vite assimilées à l'homophobie. Il est illusoire de penser que la lutte contre l'homophobie, la lesbophobie et la transphobie passe, avant comme après l'agression de Sébatien Nouchet[28], par l'égalité des droits.

Il faut donc dépasser l'interprétation psychologisante de surface du coming out comme transformation de la honte en fierté, ou bien cette autre qui en fait la « révélation de son homosexualité » au cercle familial. Il est urgent d'y reconnaître une technologie de production de savoir et d'identité non soumise à la définition de l'identité sexuelle par l'orientation sexuelle. On a affaire à des « technologies » de sexe et « de genre », pour reprendre la formulation de Teresa de Lauretis, qui ont autorisé une production d'identités non hétérocentrées ou se revendiquant comme telles et justement non homosexuelles : les butch, (les soft et les stone), les drag king[29], les drag queen, les folles, les Radical Fairies[30], les bears, les SM, les *human pets**, qui sont autant de recodifications des

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page244

normes de genres, de la masculinité et de la féminité, voire de la distinction humain/inhumain. Ces micro-cultures sexuelles continuent de tirer la contrepartie de la gestion des corps et des plaisirs telle qu'elle a été régulée dans la sexualité moderne.

Le prince Albert et Lacan

L'histoire des objets sexuels, par exemple, montre bien comment ils participent à la fois des technologies de répression et de production de plaisir relevant de la biopolitique et comment celles-ci ont été par la suite transformées en technologies de résistance dans les sub-cultures sexuelles SM mais aussi gaies, lesbiennes ou queer. C'est que la violence des catégories sexuelles produit aussi des corps résistants et différents. Le développement des « écologies SM homosexuelles » dans les années 1970 aux États-Unis, puis dans les années 1980-90 en France, n'en est qu'un exemple parmi d'autres. La culture SM gaie est une réponse à la construction de l'homosexuel « efféminé » via une reconquête ironique des signes de la masculinité (la moustache, le cuir et de nombreux accessoires). La culture SM lesbienne est une tentative de resexualisation de la lesbienne féministe identifiée « femme »[31]. Leur apparition signale aussi le moment où les techniques de la répression de la masturbation, dont le développement s'était amplifié depuis le XVIII^e^ siècle, sont reprises dans des pratiques corporelles et sexuelles SM ou queer au XX^e^ siècle. Les gaines anti-masturbatrices tapissées de pointes pour prévenir toute érection du pénis, les anneaux et autres clous placés sur les organes génitaux, les

* Jeu BDSM (Bondage, Discipline, Domination, Soumission) qui consiste pour le *bottom* à jouer le chien fidèle. Le *human pet* (animal de compagnie humain) est dressé par son top. Pour un bon guide, cf. Michael Daniels, *Woof, Perspectives into the erotic care and training of the human dog*, The Nazca Plains Corporation, 2002.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page245

ceintures de chasteté ou anti-masturbatoires ont produit les *cockring*, un piercing comme le prince Albert[32] et le harnais porte-gode. Tant pis pour le discours socio-rétro-anthropologique alarmiste d'un David Le Breton[33] par exemple, qui range ces pratiques dans le chapitre des modifications corporelles, moyennant une réduction coloniale (en invoquant le tribalisme) ou une fidélité aux lois psychanalytiques, enjoignant notamment de « comprendre le prince Albert à l'aide du nom du père » et à interpréter ces formes de réappropriation comme « des prises de risque » et une « perte des repères ».

Des identités stratégiques et post-identitaires

Si les discours en retour peuvent parfois inciter à un retour en arrière, à un figement anhistorique, ou susciter des velléités naturalistes, les nouvelles stratégies post-identitaires sont destinées à réagir à des identités récentes en passe de devenir à leur tour hégémoniques et normatives, même dans les minorités qui les ont produites.

L'un des rôles de ces stratégies queer vise à contrer le moment où « gai et lesbien » signifie gai. Significativement, la première occurrence de cette drôle de formulation qu'est « queer theory » – que l'on doit à Teresa de Lauretis – a lieu dans les années 1990 sur la couverture de la revue féministe culturaliste *Differences*, en contrepoint de la mention « gay and lesbian sexualities ». Comme le précise de Lauretis dans son introduction, le terme de « queer » vient y marquer une distance critique par rapport à une dénomination invisibilisante non seulement pour les lesbiennes, mais aussi pour tous ceux et celles qui ne sont pas blancs (gais compris) ou blanches[34]. En France, la prolifération d'identités nouvelles queer, post-identitaires ou de politiques sexuelles prônant

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page246

un rapport stratégique non essentialiste et hypercritique à l'identité (ce qui ferait une assez bonne définition de la prise de position queer) procède elle aussi d'une remise en cause de la politique assimilationniste gaie (& lesbienne) et des infradiscriminations qui se produisent à l'intérieur de la dite « communauté » gaie et lesbienne (à l'encontre des beurs gais, des handis ou des lesbiennes masculines et/ou politiques, pour ne citer que ces exemples[35]).

Le « politically pervers »

Un « esprit », pour ne pas dire un spectre bien républicain, vous soufflera avec un air dégoûté que toutes ces technologies de résistance nous viennent de l'Amérique de tous les dangers, qu'elles sont au sexe moderne libertin ou sadien ce que la gastronomie française est au MacDo : après la mal bouffe, la mal baise c'est-à-dire la guerre des sexes, le *politically correct*, le retour du féminisme, la politisation de l'intime. Il hululera la « tentation communautariste » et la « régression identitaire », il brandira la menace du « ghetto », sans distinguer entre enferment imposé et inscription des subcultures dans un espace public qu'il voulait se réserver de manière à privatiser les différences sexuelles et sociales. Au passage, il effleurera, moyennant dénégation, les racines de la mauvaise conscience française quant aux politiques de l'identité qui ont fonctionné pour alimenter l'antisémitisme. Il contribuera ainsi à réifier les oppositions public/privé, subjectif/objectif et homo/hétéro pour continuer de prendre appui sur l'universel hétérosexuel – le pendant non marqué et non historicisé de l'homosexualité – afin de se prémunir d'un lobby gai qui compte pourtant un grand nombre de gais et de lesbiennes pré-identitaires tout aussi universalistes que lui, pour ne pas dire aussi conservateurs.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page247

La réappropriation perverse qui a miné la construction de la sexualité moderne (la « dynamique perverse » identifiée par Jonathan Dollimore[36]), et dont j'ai donné quelques exemples, a débouché sur une critique des mécanismes de renaturalisation identitaire et soumis les identités à une vitesse de transformation et une exigence de déconstruction dont devraient s'inspirer les universalistes nationalistes. Ils persistent à ignorer leur présupposés coloniaux et masculinistes, à taxer toute politique de l'identité de régressive ou de fascisante alors que ce sont eux qui figent le plus les choses, notamment dans leur définition de l'homme et de la femme, de l'immuable différence que serait la différence sexuelle. Par la force des oppressions, les identités et post-identités sexuelles et de genre, cette multitude qui contraste avec la pauvreté de l'identité univoque nationale française blanche, ont gagné des longueurs d'avance en matière de conscience du caractère construit et politique de l'identité, de la sexualité et des genres[37].

Ce qui ressort de ces politiques des différences, ce ne sont pas de nouvelles identités sexuelles et de genre unitaires, mais des politiques culturelles, de nouvelles manières de concevoir les politiques, leurs sujets et leurs objectifs. Loin de réifier les binarismes identitaires issus de la *scientia sexualis*, ces nouvelles luttes politico-sexuelles, plus particulièrement celles qui se dénomment queer, proposent d'agir transversalement contre toute identité en passe de devenir hégémonique et excluante, normative et marginalisante, y compris les identités gaie et/ou masculiniste jouant sur les ressources de l'homosocialité et de l'homo-érotisme.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page248

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page249

ZAP la psy

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page250

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page251

ZAP la psy : on a retrouvé la bite à Lacan !

« La boussole du sexe, nous sommes à chaque instant menacés de la perdre. »
Colette Chiland[1]

« Là où nous sommes, en cette fin de XXe siècle, à la frontière même des genres […] nous voyons se rencontrer les épistémologies de la pratique médicale masculine, la colère des théories féministes et le chaos de l'expérience vécue de la gendérisation sur ce champ de bataille qu'est le corps transsexuel. Celui-ci est un site d'inscription culturelle hautement contesté, une machine signifiante pour la production d'un type idéal. Représentation à son stade le plus magique, le corps transsexuel est aussi mémoire perfectionnée où se grave la « vraie » histoire d'Adam et Eve comme preuve ontologique de la différence irréductible, une biographie essentielle qui ferait partie de la nature. Histoire que la culture se raconte à elle-même, le corps transsexuel est une politique tangible de reproduction qui se fait par la violence textuelle. La clinique est une technologie d'inscription. »
Sandy Stone, *Manifeste post-transsexuel*[2]

Pour la bite, on croit savoir (à tort), mais qu'est-ce qu'un zap ? Littéralement, zapper c'est faire une impression forte, voire choquer pour le dictionnaire. Pour les militants d'Act-Up, mais pas seulement, il s'agit d'une action symbolique menée par un groupe d'activistes visant des institutions ou des personnes publiques. Plus concentré, plus réactif, plus rapide, mobilisant moins de moyens qu'une grande action (l'exemple type étant la pose de la capote géante sur l'obélisque par Act-Up Paris en 1993), le zap est à l'action ce que le micro-onde est à la cuisinière à gaz. Dans les deux cas, l'objectif recherché est une reprise par les médias et donc la visibilisation d'un problème et d'un point de vue politique dans l'espace public. Qu'il s'agisse du zap qui va être relaté ici

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page252

contre l'expertise lacanienne sur les trans lors d'une conférence en 2003 à Paris ou de la première action menée par Act-Up New York contre le FDA (Food and Drug Administration) en 1988, elles ont en commun de mobiliser des activistes experts contre des savoirs-pouvoirs (discours médical, juridique, politique…) normatifs et pathologisants. Pas étonnant que ce type de stratégie soit l'apanage des minorités sexuelles, ethniques et de genre, des transpédégouines séropos.

Le verbatim qui suit est la retranscription d'une intervention que j'ai faite dans le cadre de la journée « Pat Califia enfin à Paris », organisée par l'Epel et le Caritig[3], le 23 novembre 2003, à l'occasion de la sortie de la traduction en français du livre de Patrick Califia, *Sex Changes, The Politics of Transgenderism*[4]. Il faut le lire comme un zap, écrit et gueulé avec et pour les trans présents dans le public, clairement destiné à signifier aux psys lacaniens qui se penchent avec curiosité sur les minorités sexuelles, leurs sexes et leurs textes, qu'il s'agit là d'une attitude ni bienveillante ni intéressante. Ce zap était un peu spécial. Ma contribution a consisté à utiliser la forme de la participation à une conférence pour objectiver les psys présents dans la salle, à la manière des théoriciens et théoriciennes du transsexualisme en vogue chez les psychanalystes et dans les institutions médicales qui continuent de régir le parcours transsexuel en France. Il ne s'agissait pas de bloquer la conférence en empêchant les orateurs de s'exprimer, ce qui peut être l'objectif premier du zap.

Plusieurs raisons à cela. L'idée était de retourner les scénarios discursifs et pseudo-scientifiques des psys en les mettant en situation d'en ressentir eux-mêmes les effets, pour une fois et en public. Il fallait donc faire ou remontrer la performance du spécialiste

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page253

et de son patient. Depuis quelques années, les psychanalystes lacaniens français – sous prétexte de respecter le motto politique de ne pas parler à la place des transsexuel(le)s et des transgenres – poussent le vice à les inviter pour parler dans leurs séminaires. Raison pour laquelle ils tenaient à présenter cette journée d'étude autour « du queer » et « du trans » sous les auspices d'une association trans et avaient invité Pat Califia, un éminent représentant de la scène politique transgenre américaine.

D'aucuns y verront un progrès, alors que c'est juste la mise en scène du zoo qui change. À l'observation du corps et des propos du trans complètement pathologisé et timide s'est ajouté le spectacle des activistes en colère et de leurs défilés théoriques fantasmatiques. Ce qui change fondamentalement avec la parution du livre de Pierre-Henri Castel sur la transsexualité[5] qui fait référence pour les lecteurs du *Monde* et nombre d'experts sur la scène médicale internationale, c'est qu'il cite la littérature transgenre (activistes compris) uniquement pour poursuivre le diagnostic à un autre niveau. Il faut désormais prendre en compte les errements psychologiques des trans érudits en ne manquant pas au passage de les rétablir biologiquement. Sinon pourquoi Castel prendrait-il la peine de préciser dans l'index de sa bible sur la transsexualité que Bornstein, Kate est « née Albert »[6] ? À ma connaissance, il n'y a qu'en France qu'un tel niveau d'arrogance lacanienne hétérocentrique est toujours possible. Pour toutes ces raisons, il fallait assurer une présence à la tribune et dans la salle, ce qui fut fait : le texte de cette intervention avait été préparé en amont avec des activistes du GAT et de VigiTrans. Tout a bien marché : Patrick Califia était plié en deux comme tous les queers présents. Côté public, les trans prirent la parole pour casser le cadre épistémique de la manifestation, en présence de Catherine Millot,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page254

spécialiste en « illusion transsexuelle »[7]. Ce zap a trouvé un prolongement dans un film avec Lacan et les autres, entièrement réalisé et tourné par des transgenres membres du Groupe Activiste Trans[8]. Il s'ajoute aux autres zaps organisés par le GAT à Sainte-Anne ou à la Cité des sciences[9]. En 2004, à la Villette, le GAT a interpellé Patricia Mercader, lors de son intervention sobrement baptisée « L'illusion transsexuelle » dans le cadre du colloque « Masculin : Féminin, la loi du genre »[10]. À Sainte-Anne, ce furent les participants du séminaire destiné aux « professionnels », intitulé « Le clinicien et la demande transsexuelle », et ceux du dernier séminaire, « Les troubles de l'identité sexuée », organisé par Thierry Gallarda et Colette Chiland, qui ont été zappés. Un séminaire ouvert aux étudiants mais interdit aux experts trans : malgré ses demandes, Tom Reucher s'est vu refuser sa participation.

Au-delà de la spécificité circonstancielle de ces formes de désobéissance civile que sont les zaps, au même titre que les *sit-in*, les *die-in*, les *picketings* et les différents types de *pride* (marche de fierté), ils n'ont pas été inventés par Act-Up New York. Il n'y a pas d'origine ou d'inventeur du zap. Mais il y a quelque chose qui réunit les trans du GAT, Gandhi, les suffragettes, Monique Wittig et les autres lesbiennes devant la tombe du soldat inconnu en 1970[11], les handis sur le parvis du Parlement anglais en décembre 1997[12], Rosa Park et les *sit-in* des Noirs durant la lutte pour les droits civiques dans les années 1960 : une stratégie d'expression politique qui emprunte à la performance « théâtrale » (comme toute politique), à la conscience de la performance contrainte de la race ou de l'identité sexuelle et de genre et au pouvoir politique de la parole et du silence. C'est parce qu'il a compris que « jouer le parfait anglais » ne suffisait pas (bien au

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page255

contraire), que Gandhi a quitté sa performance d'avocat *so british* et le costume trois pièces pour le dhoti traditionnel, en multipliant les exercices publics de « non-coopération » avec les autorités coloniales. Ce sont sans doute des actrices de métier suffragettes qui ont insufflé des formes de visibilité à faire pâlir les *gay prides* actuelles[13]. Si Rosa Park n'a pas bougé du fond du bus et si les noirs ont résisté par le silence en revenant tous les jours s'asseoir dans les cafétérias où l'on refusait de les servir, c'est qu'ils retournaient l'arme du silence contre ceux qui en faisaient usage auparavant : les esclavagistes du Sud interdisaient aux esclaves noirs de parler. « Silence = mort », « savoir = pouvoir ». Les zaps ont pour but de mettre en évidence les politiques de la parole et du silence : empêcher un expert de s'exprimer vise à faire prendre conscience non seulement du caractère discutable de ses thèses, mais aussi des silences qu'il impose en parlant à la place de.

Il est donc tout à fait révoltant de voir que l'État français vient de poursuivre en justice huit militants d'Act-Up Paris qui avaient balancé du faux sang (un grand classique et pour cause, au pays de l'affaire du sang contaminé) sur les murs de l'Élysée. Mais il est encore plus pénible de voir que ce style d'action est diabolisé par les homosexuel(le)s propres sur eux, allergiques à la militance qui les a menés là où ils sont.

Verbatim (intervention du 23 novembre 2003)

Les psy sont-ils transphobes[14] ? Évidemment et c'est la faute à Lacan. Je vais m'employer à décrire le syndrome du CTLHF qui affecte plus particulièrement les lacaniens et qui repose sur deux dénis principaux : la forclusion du nom de Lacan et le déni de leur militance hétérocentrique pour faire valoir leur délire de la différence sexuelle comme nature. C'est d'ailleurs

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page256

ce second aspect qui m'amènera à traiter du second point du débat d'aujourd'hui, en répondant à la question de savoir en quoi les politiques transgenres n'ont rien à voir avec les politiques homonormatives et conformistes en matière de genre, et encore moins avec les politiques straight qui vont mater du queer comme on va au zoo. Mais tout d'abord, qu'est-ce que le syndrome du CTLPHF : Contre Trans Lacanien Pré-féministe Hétéro Fétichiste ?

Le syndrome du CTLPHF

Ce syndrome est en cours de description et a fait l'objet de quelques communications lors de récents congrès[15]. Il s'appuie sur une littérature de cas assez pénible à lire et qui concerne principalement pour la France : Mercader[16], Millot[17], Castel[18], Frignet[19], Lacan… Il faut malheureusement en tenir compte. Chiland est clairement une irrationnelle mystique, Millot une psychotique asymptotique. Pour ce qui est de Castel, il faut reconnaître qu'il a produit « un texte parfaitement intelligible » : *La Métamorphose impensable*, ce n'est pas « une salade de mots »

[tous les propos injurieux et les adjectifs péjoratifs employés au cours de cette intervention proviennent des textes des Mercader, Millot, Castel et C^ie^ qui les utilisent en direction des trans. Ainsi les remarques sur l'étonnante intelligibilité du texte de Castel sont-elles une reprise de ses propos condescendants à l'égard du texte de Kate Bornstein : *Gender Outlaw*][20].

Je vais donc vous livrer quelques cas de CTLPHF issus de ma pratique publique de manière à ce que vous puissiez saisir l'étendue du problème que nous pose ce genre de patients : j'insiste pour les appeler patients, « ils devront nous permettre qu'on les nomme patients car tous souffrent, ils sont même si *pathétiques* qu'ils finissent par entraîner les médecins dans un

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page257

affolement de la boussole du sexe »[21] (Chiland, en réponse aux trans qui ne veulent s'identifier ni comme malades ni comme malades mentaux).

Avant de commencer par le cas Chiland, examinons le premier niveau de déni : comment se fait-il que tous les patients dont nous allons parler se soient forgés la croyance forcenée selon laquelle il n'y avait que deux sexes ? Comment ont-ils pu ignorer les reformulations de l'articulation sexe/genre opérée par les médecins et les psychologues dans les années 1960, même pour le pire ? Premier niveau de déni qui peut donc aller jusqu'à la forclusion : c'est ce que nous appelons la forclusion du nom de Lacan, comme nom du père, et qui a pour effet, du même coup, l'intégration de la confusion que fait Lacan entre le phallus et sa bite. Et de fait, pour les lacaniens, comment imaginer Lacan sans sa bite ? Comment admettre que le signifiant phallus a de drôles de turgescences tout en le désirant profondément ?

Les lacaniens accusent les trans de prendre le signifiant maître, le phallus, pour l'organe, mais c'est aussi le problème de Lacan, comme l'ont bien montré Silverman[22] et de Lauretis[23] en commentant cet extrait de la signification du phallus : « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir. On peut dire que ce signifiant est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral (typographique) de ce terme, puisqu'il équivaut à la copule (logique). On peut dire qu'il est par sa turgidité, l'image de flux vital en tant qu'il passe dans la génération. »[24]

Complication supplémentaire très sensible dans le cas Chiland et le cas Millot, la loi du Père Lacan étant transcendantale et hyperstructurale, voilà qui constitue deux obstacles supplémentaires pour penser la

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page258

dénaturalisation de la bite en général, celle de Lacan *a fortiori*. Il y a là un déni fondamental des formes de masculinité sans bite pratiquées par nombre de transgenres qui portent très bien le gode et jouissent assez de la métoidioplastie[25], sans Lacan justement.

Le cas Chiland

Voici ce qu'écrit Colette Chiland dans un de ses ouvrages pseudo-scientifiques – *Changer de sexe* – et qu'elle utilise dans sa pratique philosophique, médicale, psychiatrique, psychanalytique et pédagogique. Vous noterez l'aspect *multiple identity disorder* et cette volonté d'envahir les professions liées à la médecine et la psychologie, très fréquente chez les transphobes : « Quand nous savons ce qu'il en est de l'histoire du patient, tantôt il nous est facile de nous adresser à lui dans son genre d'arrivée, tantôt nous ne le pouvons pas sans effort. Toutes conditions égales d'ailleurs – nous connaissons la trajectoire – quelque chose s'impose à nous. Ce n'est pas un critère constant pour nous-mêmes, ni invariable d'une personne à l'autre. Mais ce sont toujours des critères de surface. On ne dit pas Madame ou Mademoiselle à qui porte barbe et moustache. À un niveau plus profond, j'aurais du mal à considérer comme un homme celui qui ne serait pas – virtuellement – capable de me pénétrer, et je n'ai pas peur de me faire piéger [*entendez violer*] dans ma vie privée par un transsexuel FM, parce que le critère de surface en costume d'Adam est parlant. Il n'en va pas de même pour mes collègues hommes en face d'un transsexuel MF. »[26] Là, il faut comprendre, ils peuvent le violer ou ont peur de se faire violer par des MF non opérés. Suit un instant de lucidité immédiatement anéanti par une vision : « Mais je me reprends et le paradigme des intersexuels se présente à moi. Je peux avoir devant moi un homme sans verge de par sa naissance, je ne le ressens pas – et bien

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page259

d'autres avec moi – de la même manière qu'un homme qui s'est fait couper la verge. »[27]

On a affaire ici à une appropriation pour le moins littérale de la psychologie des profondeurs, c'est le cas de le dire. Et qui montre bien la force du contre-trans que je n'ai même pas besoin d'appeler contre-transfert ! Ce que fantasme Chiland, c'est une assignation du genre par le viol : un FtM ne sera jamais un homme puisqu'il ne pourra jamais exercer sur moi une pénétration forcée, et il faudrait ajouter fécondante ! Car selon Chiland toujours, la différence des sexes n'est pas que biologique. Ce qui est décisif c'est, je cite, « la position dans le coït et la situation par rapport à la procréation »[28]. D'où il ressort que les pénétrations anales ne font pas partie du tableau puisque non fécondantes (on connaît les positions de Chiland sur l'homosexualité : elle a récemment regretté qu'on l'ait été retirée de l'index mondial des maladies psychiatriques, comme me le rappelait le docteur Jean-Marie Grégoire, grand spécialiste de la transcorporation à la Cronenberg).

À cette régression vers l'hétérosexualité comme nature, cette assignation du genre masculin dans un régime hétérosexuel, il faut ajouter le doigt de Dieu. En effet, on peut imaginer que la scène primitive complète de l'hétérosexualité inclut pour Chiland de se faire mettre un doigt, mais celui de Dieu, compte tenu de ses « délires moralo-mystiques ». Je renvoie à l'intitulé et au déroulé des conclusions de *Changer de sexe* et notamment à la partie intitulée « le doigt de Dieu » suivie d'un « si Dieu est mort tout est permis », qu'il faut gloser en « si le pénis a disparu ou se balade, j'en perds la boussole du sexe, donc faisons tout pour qu'il ne se détache pas et que ni Dieu ni Lacan ne perdent leur bite ».

Rappelons au passage que Chiland, dans la manie de falsification des textes qui caractérise les traductions

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page260

des psys transphobes – mais on pourrait en dire autant des psys homophobes et lesbophobes –, a traduit le titre d'un ouvrage de Stoller, *Presentations of Genders* (1985) par *Masculin ou Féminin*, paru aux Presses universitaires de France en 1989. Il faut y lire un autre indice d'une volonté forcenée de se fabriquer une conception binaire et exclusive des genres, source d'injonctions à la régression biologisante. Ainsi lorsque Chiland dit, pour fixer l'accrochage à un seul sexe, qu'il faut stigmatiser « la volonté forcenée des transsexuels à vouloir être membre de l'autre sexe »[29]. Ou lorsqu'elle se rassure du côté des FtM en remarquant, avec une formule que je laisse à votre appréciation, que « si la demande de changement de sexe était motivée par l'envie de pénis, que toute femme vit sous une forme ou une autre, il devrait y avoir une longue queue de femmes demandant à changer de sexe. »[30] Ouf ! Les queues de femmes, ça n'existe pas.

Je n'ai pas le temps d'approfondir, et vous m'en excuserez, mais laissez-moi signaler au passage que la forme que prend le CTLPHF chez Chiland se manifeste également par une violente résistance à l'autonomination et l'autodiagnostic opérés par les trans, par la promotion d'une politique de prévention des dissonances de genres dès le plus jeune âge (si seulement on pouvait repérer les enfants en devenir trans pour les détourner de ce noir dessein), par le déploiement d'un régime disciplinaire de surveillance des trans opérés (les études catamnestiques) sous forme de contrat d'échange abusif : si les trans se font opérer, ils doivent accepter en contrepartie qu'on les observe quelques années après, histoire de prouver que l'opération ne les a pas guéris. Elle n'a pas encore pensé à traquer les non-opérés. Et bien sûr, ce sont les trans qui sont accusés d'être biologisants dans leur demande corporelle, et rien que corporelle, d'opération.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page261

Le cas Millot

Avec Millot, on a plutôt affaire à un cas caractérisé de délire : un signifiant persécuteur, ici « trans la menace » renvoie à n'importe quel signifié. C'est particulièrement vrai dans *Hors sexe*, un ouvrage fort heureusement épuisé, mais qui n'a malheureusement pas été zappé par les trans comme le fut le Chiland à sa sortie, chez Odile Jacob. C'est un livre intéressant dans sa structure puisqu'il est illustré de photos de Coccinelle, de travestis de Singapour, d'Eva à poil, de trans complètement exotizés et érotisés : que des MtF donc. On se croirait dans un guide du Paris coquin des années 1950 ou bien dans le dernier film de Bonello[31]. Je reviendrai plus tard sur ces dispositifs de monstration des minorités sexuelles qui connaissent un regain certain chez les psys. Mais auparavant, essayons de restituer la cohorte des signifiés qui rentrent sous le label « trans la menace » en les collectant dans *Hors sexe* : ils sont autant de figures de trans extraites en partie de la pratique clinique de Millot. Comme Chiland et beaucoup de personnes atteintes par le syndrome du CTLHF, Millot se cache pour exercer ses fantasmes sur les trans, et ce contre rémunération dans ce que l'on appelle un cabinet.

Voici ce qu'on trouve dans *Hors sexe* pour les trans : des putes – les trans, en particulier les MtF, le font pour de l'argent ; des stars, comme s'ils ne pouvaient pas l'être ; des menteurs, dès lors qu'au lieu de se revendiquer comme malades mentaux, il se trouve des trans pour affirmer une identité trans ; des menteurs qui virent aux martyrs de la cause transsexuelle quand ils se politisent (évidemment, ça lui pose problème parce qu'ils ne veulent plus fréquenter son cabinet et surtout ne veulent plus révéler leur enfance aux psys) ; des pervers qui donnent aux psys ce qu'ils veulent entendre. Voilà qui en fait immédiatement des agents secrets, des agents doubles ; des chimères par le haut

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page262

ou par le bas, on ne sait pas très bien, et même des métonymies ; des psychotiques et des hystériques, bien sûr. Et enfin, des « mutants ». Avec le mutant, notre patiente tombe sur un os avec un FtM qui lui signifie clairement qu'il n'y a pas que deux sexes. Voilà qui plonge Millot dans un délire mystique sur le sexe des anges. Ce n'est sans doute pas un hasard si elle éprouve le besoin de rebaptiser celui qui se définit volontiers comme « mutant et monstrueux » (ce sera « Gabriel, un prénom archangélique ») de manière à reléguer son identité de trans dans un improbable hors sexe. D'autant que le Gabriel en question avance une conception prothétique de sa masculinité tout à fait intéressante : « c'est comme si les femmes avaient été amputées de moi-même » dira-t-il. Force est de constater que Gabriel est sans doute un gode d'un nouveau genre. Mais comment se détacher du phallus de Lacan, comment ne plus être phallophore, comment imaginer que Lacan ait pu se faire mettre par un gode ?

Le cas Bonello

Une variation intéressante du CTLPHF et plus gore encore s'il est possible – quel métier salissant – est perceptible dans le dernier film de Bonello : *Tirésia*. Avec son chapitre sur les rites de la castration, Millot se tournait déjà vers des données civilisationnelles improbables pour conclure à la structure anhistorique de la transsexualité et arriver à la conclusion que seule la thérapie analytique peut permettre de détourner les patients de leur illusion transsexuelle. Voilà qui l'autorise à refuser de donner l'adresse d'un chirurgien à un « patient » qui lui en fait la demande, au motif que se faire opérer ne serait qu'échanger un mensonge contre un autre : le mensonge de se dire femme incarné, incorporé via la chirurgie en quelque sorte.

Bonello, quant à lui, se paye le luxe de remonter jusqu'à la figure mythologique de Tirésias en proposant

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page263

une vision encore plus radicale de l'Œdipe et de la castration. Terranova, celui sensé savoir sur la trans, est d'abord un client tourmenté du bois de Boulogne. Il enleve Tirésia, une trans pute non opérée, la séquestre et lui crève les yeux lorsque sa barbe repousse. Normal, il l'a privée d'hormones. Puis il la fourgue dans sa Volvo et va la jeter dans un talus. Mais cette version gore de l'Œdipe ne suffit apparemment pas pour faire comprendre à Tirésia la différence des sexes. Terranova refait son apparition en curé cette fois (c'est le même acteur qui joue le rôle) et il apprend que Tirésia a survécu et sévit dans sa paroisse. Tirésia est certes aveugle, mais il a des pouvoirs de divination. Le curé va venir lui expliquer qu'il ne sait pas la vérité sur lui-même, bref qu'il est toujours aussi aveugle. Là, le pauvre Tiresia ne reconnaît pas la voix de son tortionnaire, qui va le renverser avec sa bagnole et en finir avec elle cette fois. Le Terranova en question est présenté dans le dossier de presse du film comme un esthète à la pensée poétique qui a assimilé Tirésia à une rose parfaite sans épines et sans doute sans poils. Mais je dirais que sa position est plutôt figurative du psy atteint de CTLPHF qui exige du trans la confession de son ignorance, refuse les modifications corporelles demandées et produit la vérité du sexe et du corps à la place de son patient. Enucléer le trans, c'est réinscrire l'Œdipe dans sa tête, et continuer de voir à sa place ce qu'il ne peut soi-disant pas voir. Ce qui ne va pas sans une certaine jouissance sadique et notamment une privation de la capacité symbolique, comme dans cet entretien entre un trans et plusieurs psys qui le matent, tous gravement atteints par le syndrome du CTLPHF.

Dialogue entre MH et JL, le trans et le médecin-chef, qui m'a été communiqué par le professeur Tom Reucher, ex-président de l'ASB, fondateur de la marche

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page264

Existrans et co-animateur de l'émission *Bistouri, Oui, Oui* sur *Radio Libertaire* :

> **Dr J.L.** : Parlez-moi un petit peu, comme ça. Mettez les choses en train si vous voulez ; mettez les choses en train vous-même. Dites-moi pourquoi vous êtes ici. Dites-moi l'idée que vous vous faites de tout cela, si ça ne vous ennuie pas. *(M.H. tremble)* C'est tous des médecins, vous savez, ici (souriant).
> **M.H.** : Oui.
> **J.L.** : Qu'est-ce que vous avez à raconter ?

M.H. raconte comment tout petit déjà, il aimait porter des vêtements de fille en cachette et qu'il avait un faible pour les combinaisons en nylon. Lui-même emploie l'expression « se travestir ». Le docteur J.L. s'emploie alors à lui prouver qu'il connait sa faute et vient de l'avouer :

> **J.L.** : Donc vous admettez que c'est un travestissement ? […] Pourquoi vous dites « je revêtissais » ? On dit d'habitude « je revêtais ».
> **M.H.** : J'ai un très mauvais français, parce que j'ai toujours été très handicapé à l'école, avec mon problème. Dans mon travail, toujours je pensais à ce problème-là, et ça m'a toujours tout gâché dans ma vie […]
> **J.L.** : Donc, vous reconnaissez que ça vous a tout gâché et vous appelez ça vous-même un travestissement. Donc, cela implique que vous savez très bien que vous êtes un homme.
> **M.H.** : Oui, ça j'en suis très conscient.

M.H. poursuit en tentant d'expliquer le plaisir que lui procure le port de vêtements féminins (« cela me procure le bonheur ») et de faire comprendre qu'il se situe plus sur ce qu'il appelle « le plan du cœur » que

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page265

sur le « plan sexuel ». En fait, il s'emploie à décrire son identité de genre, mais le Dr J.L. veut absolument qu'il en revienne au sexe et le ramène brutalement à son indestructible masculinité :

> **M.H.** : J'ai déjà tout le caractère d'une femme, aussi bien sur le plan sentimental…
> **J.L.** : Sur le plan…
> **M.H.** : Sentimental.
> **J.L.** : Peut-être vous pouvez m'éclairer ça un peu : sur le plan sentimental.
> **M.H.** : C'est-à-dire que c'est une qualité, j'appelle ça une qualité, je suis doux.
> **J.L.** : Dites…
> **M.H.** : Je suis douce et gentille.
> **J.L.** : Oui, allez…
> **M.H.** : Mais je ne vois pas d'autre qualité, à part ça… surtout la douceur, sur le plan sentimental.
> **J.L.** : Vous avez eu une relation sentimentale ? […] Écoutez, mon vieux, vous avez quand même de la barbe au menton, vous n'y pouvez rien.

MH évoque son intention de se faire opérer au Maroc, ce qui achève de dégoûter Dr J.L. :

> **J.L.** : Parce que vous croyez qu'au Maroc on vous opérera ?
> **M.H.** : Bien sûr.
> **J.L.** : Comment savez-vous ça ?
> **M.H.** : Je l'ai lu sur des bouquins.
> **J.L.** : Vous faire opérer, c'est quoi ? C'est essentiellement vous faire couper la queue.
> **M.H.** : Il y a la castration, mais il y a aussi la transformation du corps, les hormones !
> **J.L.** : Les hormones, ça vous parait fixer spécialement votre espoir. C'est la seule chose qui vous soutienne, pour l'instant ?

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page266

Et M.H. de compléter en précisant ce qu'il attend de la chirurgie esthétique. C'est le moment que choisit le Dr J.L. pour mettre fin à « l'entretien » :

> **J.L.** : Qu'est-ce que vous attendez de la transformation de votre visage ?
> **M.H.** : La barbe, déjà. Une épilation, c'est une chose majeure. Puis il y a des opérations qui s'effectuent sur le menton, sur le nez. Obligatoirement, cela peut embellir le visage. Je ne dis pas pour cela qu'on a un visage de femme après une opération comme ça, mais il est un peu arrangé.
> **J.L.** : Pauvre vieux, au-revoir.

Le patient sort et le docteur J.L. discute du « cas » avec les autres psychanalystes présents : Czermak, Suzanne Ginestet-Delbreil et Alain Didier-Weil, particulièrement dévoué. Le Dr J.L. est formel. Rien ne saurait empêcher M.H. de se faire opérer. L'impuissance de la psychanalyse émeut Alain Didier-Weil qui laisse échapper son cri de souffrance :

> **Dr Alain Didier-Weil** : Mais, monsieur, est-ce qu'il est vraiment impensable d'espérer qu'on puisse l'aider à envisager une opération analytique ?
> **Dr J.L.** : On n'arrivera à rien. On n'arrivera à rien. Cela a été fait, ça n'a rien donné. Cela date de la petite enfance. Il est décidé pour cette métamorphose. On ne modifiera rien.
> **Dr A. D.-W.** : Cela renvoie à une impuissance pour nous qui est presque aussi insupportable que ce qu'il vit lui-même.
> **Dr J.L.** : Je n'ai pas vu le moindre élément qui me permette d'en espérer un résultat.[32]

Vous avez sans doute reconnu le cas Lacan que je ne prendrai même pas la peine de commenter. Vous

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page267

pouvez vous reporter aux travaux du professeur Tom Reucher[33] que je remercie encore de m'avoir signalé ce cas des plus pathologiques, mais qui aurait pu tomber dans l'oubli sans sa perspicacité. Et que l'on ne vienne pas me dire que Lacan permet ici à ses élèves de comprendre que l'opération est inévitable, lorsque l'on voit la réaction d'Alain Didier-Weil qui fait part de la douleur qu'il y a de renoncer à « l'opération analytique ».

Comment les guérir ?

Alors maintenant, la question qui se pose est : quelle thérapie pour ces patients difficiles ? Certains ont proposé une régulation des analyses de contrôle et une formation pour les thérapeutes atteints du syndrome du CTLPHF avec un suivi obligatoire de deux ans, de manière à aider ces patients à sortir de leur système de croyance illusoire et de leur propension au prosélytisme. En fait, pour l'instant, les meilleurs résultats sont ceux que donne la thérapie aversive. On passe des images de Colette Chiland en train de baiser et l'on assiste après moult vomis à des déshétérosexualisations et des sorties de la pensée binaire durables, assez encourageantes. Eh oui ! Les psys atteints du syndrome du CTLPHF sont « sensibles à la suggestion » : contrairement à la légende, on a bel et bien tenté, avec ce type de patients, et non sans succès, toutes sortes de psychothérapies reposant peu ou prou sur la suggestion, de l'hypnose aux thérapies comportementales en passant par les techniques de conditionnement. Ça marche.

« Tant que les lions n'auront pas
leurs propres historiens, les histoires de chasse
continueront de glorifier le chasseur. »
Tom Reucher, interview Corps 9

Je passe maintenant au second aspect de mon intervention : la question des politiques transgenres *versus*

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page268

les politiques de la représentation et du savoir straight dont, mine de rien, nous venons d'avoir quelques exemples au travers des cas cités. Il va de soi que les politiques transgenres vont à l'encontre des politiques homo-normatives du type de celles pratiquées par l'Interlgbt (l'Interassociative qui organise la marche des fiertés gaies et lesbiennes en juin), par Homosexualité et Socialisme, le Parti socialiste[34] et la future autorité universelle contre les discriminations (la Halde), qui cherchent bien plutôt à se prémunir contre la remise en cause du régime des genres binaire. Les politiques transgenres et queer s'inscrivent également en faux contre les dispositifs de savoir et de production de la vérité du sexe et du corps des trans par le discours psychanaltique lacanien plus particulièrement.

Les trans fabriquent leur propre expertise et leurs propres médias (au sens large). Ils opposent l'autodiagnostic et l'autonomination (ce qui effraye tant notre patiente n° 1, Millot) aux discours scientifique, juridique et psychanalytique. Comme le fait justement remarquer Pat Califia[35], en introduisant une forme théâtrale dans son autobiographie et en la jouant sous forme de performance, Kate Bornstein, translesbienne, réussit à créer son propre média et détache la forme autobiotrans des narrations obligées de la médecine et de la littérature de cas.

Le familialisme pour expliquer les trans, l'individualisation du symptôme, la police des genres, c'est terminé. Les politiques de prévention destinées à éviter la confusion des genres, qui sont le cœur de l'activité de pas mal de psys, et il y en a ici, c'est fini. Le psyspeak se voit opposer le discours, les subcultures et les identités trans qui en sont issus et qui se développent depuis les années 1960 ; tant pis pour Millot si, comme Beauvoir, elle bute sur Sarlota[36] parce qu'elle ne connaît ni la butch ni la translesbienne.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page269

Tant pis pour Lacan et tous les psys français qui rognent encore l'os de la transsexualité parce qu'elle brouille leur diagnostic différentiel entre transsexualité, travestisme et homosexualité avec l'intersexualité dans le rôle du spectre. Tant pis pour les psys qui veulent garder la main sur la psyché comme si les trans ne pensaient qu'au corps et n'avaient pas de cervelle : « mais que savent les transsexuels de leur cerveau sinon qu'il est le support de la vie psychique ? »[37].

Ce que les lacaniens veulent garder, ce sont les secrets linguistiquement cryptés voire mathématiquement transcrits, de la subjectivation, effarés qu'ils sont de l'émergence d'une construction et d'une politique de l'identité trans qui leur échappe. Ce qui revient à dire que la stratégie queer se situe à la fois du côté de la production d'identités, de post-identités et du côté de la désubjectivation.

Millot a raison de se faire du souci : les trans quittent la scène psy où on les a confinés en position d'objets, pour devenir les sujets de leur propres discours, voire créer de nouvelles thérapies. Oui, il passent de la sphère privée familialiste et chère de la psy à une scène politique et épistémopolitique d'où il peuvent remettre en question vos politiques lacano-straight. Oui, les trans ont bien compris que l'assignation de genre repose sur un pouvoir performatif (silence compris) qu'ont confisqué les psys. Les lacaniens, on l'a vu, ne peuvent être que des contre-trans.

Et ce n'est pas en essayant de se faire passer pour des lacaniens modernistes new look que les choses s'arrangent. Le défilé des queers que se paye l'Epel depuis que Jean Allouche, ici présent, est venu nous mater au zoo en 1996 à l'occasion de la sortie de *Q comme Queer*[38] prouve qu'il n'a rien compris, ni à la théorie queer ni aux politiques queers. Ce sont les lesbiennes féministes ou post-féministes qui sont à

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page270

l'origine du gros de la théorie queer et tout le monde sait bien que cet effort théorique et politique a été par la suite confisqué par des gais hégémoniques dans les universités américaines comme ailleurs. En France aussi. Il est tout de même curieux de voir que l'Epel ne s'est jamais intéressée à la critique féministe de Lacan menée il y a des années de cela par Rose, Gallop, Brennan et De Lauretis… Qu'est-ce qui vous émoustille tant dans les textes queers ?

Entre la conférence d'aujourd'hui et le bouquin de Millot, il y a finalement pas mal d'homologies. Le dispositif de savoir et d'énonciation de cette conférence-débat est louche. Vous vous payez des trans comme on allait mater à Pigalle ; il semblerait qu'il soit devenu plus exotique encore de s'intéresser aux textes que produisent les queers qu'à leur sexe. Vous n'arrêtez pas de vous passer des films dans vos séminaires sur les minorités « exotisées », « érotisés »… Comment se fait-il que vous matiez Bloodsisters[39], les films sur Jennifer Miller[40] entre vous à quarante euros la séance, au lieu de travailler sur ce qui vous regarde et n'est jamais mis en question : votre hétérocentrisme blanc et bourgeois ? Et c'est bien ce qui ressort de votre manière de traduire les textes queers avec un point de vue lacano-hétérocentré. Oui, il faut sortir la politique psy straight du placard. Oui, j'enfonce le clou sur le lapsus de traduction qui se trouve au beau milieu du texte de Judith Butler « Imitation and gender subordination »[41]. Vous avez bien traduit « homophobic quarters » par « quartiers généraux hétérosexuels ». Prouvant assez, comme le rappelle d'ailleurs Segdwick, que l'homophobie comme la transphobie sont avant tout affaires épistémopolitiques. À comprendre comme des machines qui produisent des savoir-pouvoirs, des définitions des minorités, pas forcément ni simplement des insultes.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page271

Oui, votre politique de traduction est étrange et David Halperin ici présent en sait quelque chose, puisque son *Saint Foucault*[42] est sorti en France sans le chapitre sur les biographies de Foucault, comme si ca n'intéressait personne. Ce que vous n'avez pas compris, c'est que nous n'avons rien à voir avec la sauce queer qui se pratique à l'Epel. Les politiques transgenres et queer remettent en cause votre cher Lacan qui est l'un des psys les plus transphobes qui soit ; elles remettent en cause vos pratiques cliniques, votre placard. C'est parce que vous pouvez encore vous payez les trans économiquement que nous sommes ici, mais sachez-le bien, les trans n'ont pas besoin de vous. C'est vous qui en avez besoin et qui les utilisez pour continuer d'asseoir la psychanalyse sur ses vrais points d'ancrage : les perversions, sinon tout tombe. Et nous avons bien compris que votre « queer », comme vous l'appelez, est un supplément de subversion, un supplément d'image, un « queer chic » made in VI[e] arrondissement, que vous cultivez par rapport à d'autres obédiences psychanalytiques et lacaniennes pour faire plus moderne. Mais les docteurs et les psys ne sont plus les autorités en matière de sexe, de genre et de sexualité. Par psychanalyse, il faut désormais entendre analyse des psys avant que n'émergent des thérapies queer dont vous n'avez même pas idée. En attendant, cessez donc d'essayer de nous traduire.

Notes

Cultural studies et politiques de la discipline : talk dirty to me !

1. "Cultural Studies and its Theoretical Legacies", in Morley David & Chen Kuan-Hsing, *Stuart Hall, Critical Dialogues in Cultural Studies*, New York & Londres, Routledge, 1996, pp. 262-275 ; pp. 265-265 et toute la première section intitulée "(Un)Setting accounts: marxism and cultural studies", pp. 25-130.

2. Sur l'observation participante gaie en matière de sexographie, cf. Ralph Bolton, "Mapping Terra Incognita: Sex Research for Aids Prevention-An Urgent Agenda for the 1990s", in Gilbert Herdt & Shirley Lindenbaum (dir.), *The Time of Aids, Social Analysis, Theory and Method*, Sage, Newbury Park, Londres, New Dehli, 1992, pp. 124-158.

3. Douglas Crimp, "Fassbinder, Franz, Fox, Elvira, Erwin, Armin and All the Others", in Martha Gever, John Greyson & Pratibha Parmar, *Queers Looks, Perspectives on Lesbian and Gay Film and Video*, New York & Londres, Routledge, 1993, pp. 257-274.

4. Carla Trujillo (dir.), *Living Chicana Theory*, Third Woman Press, Berkeley, Californie, 1998.

5. Arjun Appadurai, "Diversity and disciplinarity as Cultural Artifacts", in Nelson Cary & Gaonkar Parameshwar Dilip (dir.), *Disciplinarity and Dissent in Cultural Studies*, New York & Londres, Routledge, 1996, pp. 23-36.

6. "Encoding/decoding in television discourse" (1973), repris in Stuart Hall, Dorothy Hobson, Andrew Lowe & Paul Willis (dir.), *Culture, media, language: Working Papers in Cultural Studies (1972-1990)*, 1980, Londres, Hutchinson, pp. 128-139.

7. Cf. David Morley, *Television, audiences and cultural studies*, New York & Londres, Routledge, 1992.

8. Cf. Henry Jenkins & John Tullock (dir.), *Science fiction audiences, Watching Doctor Who and Star Trek*, New York & Londres, 1995.

9. Pour une approche ethnographique de l'université, cf. Ellen Messer-Davidow, David R. Shumway & David J. Sylvan (dir.), *Knowledges: Historical and Critical Studies in Disciplinarity*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1993.

10. « C'était comme d'allumer la lumière dans la cuisine tard dans la nuit et de voir les cafards filer à toute vitesse. On les a fait sortir de là et quand on les a trouvés, on les a tués », lieutenant-colonel américain Dick White de retour de mission, cité par Robert Fisk dans le quotidien britannique *The Independent* du 4 février 1994.

11. Cf. James W. Carey, « American Cultural Studies and the History of Broadcasting », conference donnée au colloque « Across Disciplines and beyond Boundaries », Université d'Illinois Urbana-Champaign, 1995.

12. Une vision réductrice des technologies de communication notamment (*medium=message*) a contribué à masquer les rapports ambigus qui existent entre technologie et genres, technologie et partage privé/public. L'irruption des technologies dans l'espace domestique par exemple est loin d'être synonyme d'aliénation pour la femme. Sur cet aspect, voir David Morley, *op. cit.*, chap. XI.

13. Stuart Hall, "Cultural Studies and the Centre: Some Problematics and Problems", in *Culture, Media, Language*, *op. cit*., pp. 15-47.

14. Cf. *Stuart Hall, Critical Dialogues in Cultural Studies*, *op. cit.*, pp. 265-265 et pp. 25-130.

15. *The Hard Road to Renewal, Thatcherism and the Crisis of the Left*, Londres, Verso, 1988.

16. *Ibid*., p. 168.

17. Angela Mac Robbie, *Postmodernism and Popular Culture*, New York & Londres, Routledge, 1994, p. 25. Voir également du même auteur : "Looking back at New Times and its critics", in Stuart Hall, *op. cit.*, pp. 239-261.

18. Je signale au passage que cinq cours empruntant aux *queer studies*,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page274

gender studies, études féministes et *performance studies* viennent d'être ouverts à l'UFR Arts et Culture de l'université de Lille III : « Médias, minorités, identités : politiques de la visibilité de l'Autre » ; « De la théorie du (télé)spectateur/trice aux pratiques des publics (communautés, subcultures, fans mordus et tordus) » ; « Féminismes et cultures : des féminismes au post-féminisme queer (de la critique du patriarcat aux politiques de la représentation) » ; « L'invention du corps moderne » ; « Quand dire, c'est faire : introduction aux théories pragmatiques et aux politiques de la performance/ performativité » ; « Jeu, genres et performance : de Philippe Caubère à Madonna ».

19. Ce colloque s'est déroulé les 24 et 25 mai à l'université de Paris VII.

20. Le réseau Ring (Réseau interuniversitaire et interdisciplinaire sur le genre) s'est constitué en 2001. La demande de prise en compte des lesbiennes, des minorités et des sexualités dans les approches, et le souhait que ne soit pas reconduite une démarche hétérocentrique excluante, exprimés lors de la réunion du 9 juin 2001 sont bien évidemment restés lettre morte.

21. Le fléchage d'un poste par le ministère de l'Éducation nationale équivaut à un profilage au sein d'une discipline existante. Ce marquage, qui reste à la discrétion du ministère, a l'immense inconvénient de préserver d'une interrogation en profondeur du partage disciplinaire et de ce qui rend possible ou non la création d'une nouvelle discipline ou d'un nouveau champ disciplinaire dans l'institution universitaire française.

22. D'autant que les rares postes ne furent pas attribués aux militantes des années 1970-80.

23. Pour un historique de l'échec de l'institutionnalisation des études féministes en France (1981-1985), cf. Mari-Jo Bonnet, « Les noces entre la pensée et la vie », texte non publié.

24. Cf. la relation qu'en donne Hall, *op. cit.*, et Charlotte Brunsdon qui fit partie du groupe de recherches (*Women's Studies Group)* qui sera à l'origine de la revue *Women Take Issue* : "A Thief in the Night, Stories of Feminism in the 1970s at CCCS", pp. 226-287.

25. Pour Segdwick, voir sa contribution sur ce sujet dans During Simon (dir.), *The Cultural Studies Reader*, New York & Londres, Routledge, 1993.

26. Sur la relation *cultural studies*/féminisme, voir Sarah Franklin, Celia Lurg & Jackie Stacey (dir.), *Off-Centre: Feminism and Cultural Studies*, Londres, HarperCollins, 1991 ; Elspeth Probyn, *Sexing the Self: Gendered Positions in Cultural Studies*, New York & Londres, Routledge, 1993.

27. Pour une synthèse sur l'impact du post-structuralisme sur le féminisme cf. Chris Weedon, *Feminist Practise & Poststructuralist Theory*, Oxford & New York, Basil Blackwell, 1987.

28. Pour une approche culturaliste et post-féministe de la pornographie, cf. Linda Williams, *Hardcore, Power, Pleasure and The Frenzy of the Visible*, University of California Press, Berkeley, 1989 ; son récent *Porn Studies* (Durham & Londres, Duke university press, 2004) et l'article de Laura Kipnis sur *Hustler* in Lawrence Grossberg, Cary Nelson & Paula Treicher (dir.), *Cultural Studies*, New York & Londres, Routledge, 1993.

29. Voir notamment les travaux de Kaja Silverman, Richard Dyer, Judith Halberstam, Susan Bordo, Jackie Stacey, Janice Radway et Jacqueline Bobo.

30. Sur l'épistémologie du *stand point* (du point de vue), cf. notamment les travaux de Sandra Harding et de Donna Haraway.

31. Patricia Mercader, *L'Illusion transsexuelle*, Paris, L'Harmattan, 1994.

32. Pour un bon exemple de *whiteness studies*, cf. les analyses de Richard Dyer in *White*, New York & Londres, Routledge, 1997.

33. Sur la dimension politique des *cultural studies*, cf. Stuart Hall, "The Emergence of cultural studies and the crisis of the humanities",

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page275

in *October* n° 53, 1990, pp. 11-23 et "Cultural Studies and its theoretical legacies", *op. cit.*
34. Avec notamment *Technologies of Gender*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1987.
35. *The Technology of Orgasm: "Hysteria", the Vibrator and Women's Sexual Satisfaction*, John Hopkins University Press, 1999.
36. "Subaltern Studies, Deconstructing Historiography", 1985, in Donna Landry & Gerald Maclean (dir.), *The Spivak Reader*, New York & Londres, Routledge, 1996, pp. 203-236.
37. Les *disabilities studies* sont un champ d'études émergeant dans les pays anglo-saxons consacré au handicap et dont les acteurs sont souvent « handis ». Voir notamment le recueil de textes de Leonnard J. Davis, *The Disability Studies Reader*, New York & Londres, Routledge, 1997.
38. Patrick Brantlinger, *Crusoe's Footprints: Cultural Studies in Britain and America*, New York & Londres, Routledge, 1990, p. 107.
39. « Qu'est-ce qu'une littérature mineure ? », in *Kafka, Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, pp. 29-50.

Nique la Rep ! Petit portrait de la France post-coloniale : Y a pas bon Banania République

1. Rep : ce qui reste quand la République française a tout enlevé des « différences ». Ça fait pas bézef, c'est la Rep.
2. Cité par Paul Gilroy dans son *Atlantique noir, modernité et double conscience*, Kargo, 2003.
3. Anne McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Context*, New York & Londres, Routledge, p. 22.
4. Nicolas Blancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès, *La République coloniale, Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 71.
5. Pour reprendre la formulation de Donna Haraway dans son article intitulé "The Promises of monsters: a regenerative politics for inappropriate/d others", in *Cultural Studies*, *op. cit.*, pp. 295-337. L'article est disponible online : http://www.stanford.edu/dept/HPS/Haraway/monsters.html.
6. Anne McClintock, *op. cit.*, p. 22.
7. Cf. Georges Cuvier, « Extrait d'observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de Vénus Hottentotte », in *Mémoires de muséum d'histoire naturelle*, n° 3, 1817, pp. 259-274. De son vivant, Saartjie Baartman fut exhibée dans les foires à Londres et à Paris pour devenir par la suite le spécimen du discours « scientifique » qui permit de définir les races subalternes (les femmes et les colonisés). Rappelons que selon Cuvier, Dieu avait créé le Caucasien comme une forme d'humanité supérieure, justifiant sa domination sur les autres races et donc l'empire colonial. Ce n'est guère mieux chez Blanville. Pour une analyse de la construction médicale et raciste de la « Venus de Hottentot » par le discours médical et littéraire français, voir Anne Fausto-Sterling, "Gender, race and Nation: the comparative anatomy of Hottentot Women in Europe, 1815-1817", in Jennifer Terry & Jacqueline Urla (dir.), *Deviant bodies: critical perspectives on difference in science and popular culture*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1995, pp. 19-48 ; et Tracey Denean Sharpley-Whiting, *Black Venus, Sexualized savages, primal fears and primitive narrative in French*, Durham, North Carolina, Duke University Press, 1999. Voir http://www.carlagirl.net/words/venbib.html pour une bibliographie très complète sur ce sujet. Pour une réappropriation artistique de la construction sexuelle et raciste de Venus, voir les installations de Renée Green et notamment « Sa main charmante », 1989.
8. Homi K. Bhabha, "The Other question, Stereotype, discrimination and the discourse of colonialism" et "Of mimicry and man, the ambivalence of colonial discourse", in *The Location of Culture*,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page276

New York & Londres, Routledge, 1994, pp. 66-84 et pp. 85-92.
9. *Ibid.*, p. 66.
10. Enfin pour ceux qui ne se souviendraient pas. La précaution est inutile pour ceux qui s'en remettent à leur instinct colonial : « en tant qu'"ancien d'Algérie", il (Jean-Paul Renard, le maire d'Avant) a tout de suite compris "qu'il avait affaire" au top du top de l'intégrisme : le voile avec les deux yeux seulement. Vous imaginez dans un petit pays, et cette petiote qui est une victime », in Philippe Bernard, « Les Défis du foulard 2, Le dilemme du proviseur », *Le Monde*, 15 octobre 2003.
11. Homi K. Bhabha, *op. cit.*, p. 86.
12. *Ibid.*, p. 86.
13. *La République coloniale*, *op. cit.*, et Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boetsch, Eric Deroo, Sandrine Lemaire, *Zoos humains, de la Vénus Hottentote aux reality Shows*, Paris, La Découverte, 2002.
14. *La République coloniale*, *op. cit.*, p. 126.
15. Sur ce genre de dispositif d'exhibition de l'autre, cf. *Zoos humains*, *op. cit.*
16. Fadela Amara (avec la collaboration de Sylvia Zappi), *Ni Putes, Ni Soumises*, Paris, La Découverte, 2003.
17. *Ibid.*, p. 19.
18. *Ibid.*, p. 68.
19. *Id.*
20. *Ibid*, p. 75.
21. *Ibid.*, p. 17.
22. *Ibid.*, p. 17-18.
23. http://www.niputesnisoumises.com/
24. Samira Bellil, décédée en 2004, est l'auteur de *Dans l'enfer des tournantes* (Paris, Denoël, 2002. Paris, Gallimard, coll. « Folio Documents » pour l'édition de poche, 2003). Elle avait rejoint le mouvement Ni Putes Ni Soumises.
25. *Ni putes, ni soumises*, *op. cit.*, p. 55.
26. Présentation de Cécile et Liliane, directrices de la « galerie » organisatrice, sur le site d'Edgar la marchand d'art : http://www.figures libres.com/Pages%20archives/Numero% 201/edgar%20marchand%20d'art.htm.
27. Donna Haraway, "A Cyborg Manifesto", in *Simians, Cyborgs and Women, The Reinvention of Nature*, Londres & New York, Routledge, 1991, p. 154.
28. Elisabeth Badinter, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003.
29. *Ibid.*, p. 215.
30. *Ibid.*, p. 175.
31. *Ibid.*, p. 217.
32. Pour une description de la défaite de la pensée française et une version comique de la dialectique maître/esclave revue et corrigée par Alain Minc, voir ses *Epîtres à nos nouveaux maîtres*, Paris, Grasset, 2003.
33. *Ibid.*, p. 17.
34. Norman Kleeblatt, « Alfred Dreyfus's Body: A Site for France's displaced anxieties about masculinity, homosexuality and power », conférence présentée au colloque « The Dreyfus Case: Human Rights vs. prejudice, intolerance and demonization » (Georgetown University Centennial Conference, février 1998) et publié dans Jean-Max Guieu (dir.), *Intolerance & Indignation. L'Affaire Dreyfus*, Paris, Fischbacher, 1999. On line : http://www.georgetown.edu/faculty/ guieuj/Docstop.htm. Norman Kleeblatt est le directeur du musée juif de New York.
35. Hélène Vecchiali, *Ainsi soient-ils, Sans de vrais hommes, point de vraies femmes*, Paris, Calmann-Lévy, 2005. L'entretien d'Hélène Vecchiali par Sophie Carquain paru dans *Madame Figaro* en date du 5 février 2005 donne un bon aperçu de ses thèses : « Si être réactionnaire c'est souhaiter que l'on arrête de travestir les hommes, alors oui ! […] On prétend que la femme est l'avenir de l'homme, mais on la laisse se dépatouiller toute seule dans tous ses rôles (femme, compagne, travailleuse, amante…). Pour s'en sortir, dans un sursaut inconscient, elle a poussé l'homme à exprimer sa "part féminine", comme s'il pouvait l'aider ainsi. Mais cette féminisation à outrance a engendré des dégâts considérables : société hypermaternante, effacement de

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page277

la loi, problèmes de couple, panne de désir […] Je "coache" beaucoup de PDG qui travaillent comme des fous et ont placé leur vie amoureuse entre parenthèses. Autrement dit, ils subliment leur libido dans le travail. Plus que de "panne de désir", on peut parler de "peur de désirer". Certains reconnaissent même que les femmes sont devenues si compliquées qu'ils préfèrent y renoncer. Ils sont dans le déni des besoins sexuels et affectifs et ça, c'est nouveau. Souvent, ils n'ont même plus de maîtresses ! D'autres se disent révoltés contre ces femmes exigeantes, ingérables, beaucoup plus complexes à gérer qu'une entreprise. »

36. *Fausse route*, *op. cit.*, p. 166.

37. *Ibid.*, p. 190.

38. Titre du dernier ouvrage pour enfants écrit par Elisabeth Badinter, paru aux éditions Seuil Jeunesse en 2003.

39. Alexandre Adler, préface de *La République minoritaire, contre le communautarisme*, Paris, Éditions Michalon, 2002, p. 14.

40. Robert Grossmann est président de la Communauté urbaine, maire délégué de Strasbourg et vice-président du Conseil régional d'Alsace. François Miclo est philosophe et membre du cabinet du maire de Strasbourg.

41. Robert Grossmann et François Miclo, *La République minoritaire*, *op. cit.*

42. « On se souvient des leçons apprises sur les bancs des écoles de la République par de petits Africains ou de petits Maghrébins qui ânonnaient en chœur : "Nos ancêtres les Gaulois…" Léopold Sedar Senghor avait, d'ailleurs, tourné brillamment la formule en dérision : "Nos ancêtres les Nègres/nez épaté, cheveux crépus/ mangeaient du Blanc/mangeaient du Blanc bien dodu." Aujourd'hui, on plaint les petits Africains, auxquels on donnait des ancêtres blonds aux yeux bleus ; on se désole de la naïveté des maîtres et des rédacteurs des livres d'histoire ; on accuse les hussards de la République d'avoir été des ogres, dévoreurs d'enfants et d'identités ; on dénonce la France d'avoir pratiqué outrageusement l'acculturation des colonisés. C'est que nous faisons aujourd'hui une lecture raciale de l'histoire. Car on peut y lire une leçon de civisme davantage qu'une leçon de choses ethniques : les Gaulois dont les maîtres apprenaient aux jeunes Français qu'ils étaient les descendants étaient avant tout des modèles moraux de courage, d'abnégation et de révolte contre l'asservissement. L'histoire scolaire n'était pas un défilé de mannequins ethniques. » Et ça continue avec Vercingétorix, Jeanne d'Arc et le vase de Soisson… Les moustaches nous en tombent. *La République minoritaire*, *op. cit.*, pp. 44-45.

43. *Ibid.*, p. 29.

44. « Cette langue était parlée naturellement. […] Elle faisait partie de leur être ; elle les habitait. L'alsacien était davantage qu'un simple javanais », *ibid.*, p. 70.

45. *Ibid.*, p. 139.

46. *Ibid.*, p. 31.

47. *Ibid.*, p. 174.

48. *Ibid.*, p. 63.

49. *Ibid.*, p. 50.

50. *Ibid.*, p. 173.

51. *La Tentation communautaire*, Paris, Plon, 2001.

52. *XY, de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992 ; édition de poche : Odile Jacob, 2004.

53. *Ibid.*, p. 152 dans l'édition de poche.

54. *Ibid.*, p. 153.

55. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. I : *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

56. Pour exemple de ce qui se passe dans la culture trans, voir l'interview de Tom Reucher parue dans *Corps 9* en mai 2003, intitulée « Trans La Menace » : « C'est à nous, les "trans" (transsexuels/les, transgenres), de reprendre en main notre destinée, notre discours afin que nous devenions acteurs de notre discours et non plus sujets, objets de discours. C'est là où se rejoignent la théorie queer en sociologie et la théorie ethnopsychiatrique (école de Tobie Nathan) en psychologie clinique. »

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page278

57. *La République minoritaire*, *op. cit.*, p. 19.
58. Ce titre est une variation/appropriation de celui du texte de Donna Haraway, "The Promises of Monsters: A Regenerative Politics for Inappropriate/d Others", *op. cit.*
59. Homi K. Bhabha, *op. cit.*, p. 66.
60. « Pas besoin de porter le foulard pour être traitée de terroriste », *Télérama*, 3 décembre 2003.
61. Trinh T. Minh-Ha (dir.), "She, The Inappropriate/d Other, focusing on postcolonial women as writing and written subjects", in *Discourse* n° 8, Hiver 1986-87, pp. 2-9 & 10-37.
62. Donna Haraway, *op. cit.*, pp. 319-320.
63. *Ibid.*, p. 319.
64. Nacira Guenif-Souleimas, « L'enfermement viriliste : des garçons arabes plus vrais que nature », in *Cosmopolitiques* n° 2, *Cette violence qui nous tient*, octobre 2002, pp. 47-59. Voir également son analyse de Ni Putes Ni Soumises : « Ni putes, ni soumises ou très pute, très voilée ? Les inévitables contradictions d'un féminisme sous influence », in *Cosmopolitiques* n° 4, *Ce Sexe qui nous dépasse*, août 2003, pp. 53-65. Pour une analyse des relations race/féminisme, cf. Eric Macé & Nacira Guenif-Souleimas, *Les Féministes et le garçon arabe*, Paris, éditions de l'Aube, 2004.
65. *Musulmanes et Modernes, voile et civilisation en Turquie*, Paris, La Découverte, 1993 ; 2003 pour la collection de poche.
66. *Ibid.*, p. 169.
67. Paul Gilroy, *L'Atlantique noir*, *op. cit.*, pp. 121-122.
68. *Dans l'enfer des tournantes*, *op. cit.* Les références indiquées sont celles de l'édition de poche.
69. *Ni Putes, Ni Soumises*, *op. cit.*, p. 44.
70. Tawnya Dudash, "Peepshow Feminism", in Jill Nagle (dir.), *Whores and Other Feminists*, New York & Londres, Routledge, 1997, pp. 98-118.
71. *Ni Putes Ni Soumises*, *op. cit.*, p. 45.
72. *Ibid.*, p. 48.
73. *Dans l'enfer des tournantes*, *op. cit.*, p. 9.
74. *Ibid.*, p. 121.
75. *Ibid.*, p. 94.
76. Richard Wright, *Black Boy*, 1947. Pour l'édition de poche, Gallimard, « Folio », pp. 136-141.
77. *Dans l'enfer des tournantes*, *op. cit.*, p. 117.
78. *Ibid.*, p. 122.
79. *Ibid.*, p. 201.
80. Donna Haraway, "A cyborg Manifesto", *op. cit.*, p. 174.
81. Quatrième de couverture de l'édition de poche. « C'est grâce à ce travail thérapeutique que Samira est devenue capable d'accéder au livre et que nous nous sommes rencontrées », préface de Josée Stoquart, *ghost writer* de Samira, *Dans l'enfer des tournantes*, *op. cit.*, p. 15. Le chapitre XXI a pour titre « Thérapie ».
82. *Ibid.*, p. 16.
83. *L'Atlantique noir*, *op. cit.*, p. 101.
84. Icône des « quartiers », Tony Montana joué par Al Pacino dans le film de Brian de Palma est aussi l'un des héros de Sam.
85. *Dans l'enfer des tournantes*, *op. cit.*, p. 253.
86. Philippe Bernard, « La commission Stasi recherche les lignes d'un compromis sur la laïcité », *Le Monde*, 28 octobre 2004.
87. *Ibid.*
88. Qui n'arrivent toujours pas à entendre ce que leur dit le groupe du 6 novembre réunissant des lesbiennes issues des migrations et de l'esclavage comme en témoigne le dernier débat sur le racisme qui a eu lieu au festival de Cineffable en octobre 2003.
89. « Où sont passées les féministes ? », soirée Thema, Arte, 9 décembre 2003.
90. Sophie Jeaneau, *Profession féministe ?,* France, 2003, 45 mn. Le titre initial du documentaire était *Chiennes d'arrière-garde*. Il a été modifié suite à une assignation d'Arte en justice par l'association Les Chiennes de garde.
91. Le 4 octobre 2002, Sohane Benziane, dix-sept ans, a été brûlée vive dans un local à poubelles d'une

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page279

cité de Vitry-sur-Seine. Une plaque en pierre a été installée dès le lendemain sur le lieu du crime. On pouvait y lire : « À la mémoire de Sohane, pour que les garçons et les filles vivent mieux ensemble dans l'égalité et le respect. Sohane Benziane 1984-2002 ». La plaque a vite été brisée mais remplacée à l'identique par la mairie. Informée de la détérioration mais pas du renouvellement, la Ligue pour le droit international des femmes (LDIF) a pris l'initiative de faire fabriquer une nouvelle plaque en inox reprenant le même message complété par la mention « morte brûlée vive ». N'ayant pas reçu l'aval du maire, les organisations féministes ont décidé de déposer la plaque sur la tombe de Simone de Beauvoir, au cimetière Montparnasse, à Paris.

92. Sophie Jeanneau, *op. cit.*

93. « Le député du Pas-de-Calais a proposé une loi prônant l'interdiction de "tout signe distinctif religieux ou philosophique" dans les établissements scolaires. Après l'expulsion d'Alma et de Lila Lévy, M. Lang estime qu'"il faut accélérer, non pour dramatiser, mais pour donner une directive claire à des enseignants désemparés" », *Le Monde*, 14 octobre 2003.

94. « Le choc a pourtant été violent. Alma se souvient de la stupéfaction paternelle lors de son coming out un peu particulier », in « Le retour à la religion de Lila et Alma, les deux adolescentes qui relancent le débat » par Ariane Chemin, *Le Monde*, 14 octobre 2003.

95. « Leila prend un air buté. Sa tête est couverte du fameux petit fichu blanc, entouré d'un voile noir. Sa mère se moque de son fichu : "Au Maroc, c'était bon pour les bonnes ! C'est sa tante qui lui a ramené ses foulards blancs. Moi, je lui achète des bandanas. Elle ne veut pas les mettre. Elle dit : c'est mon choix, comme dans l'émission à la télévision." », in « Les défis du foulard 1, Le choix de Nadia » par Xavier Ternisien, *Le Monde*, 14 octobre 2003.

96. L'émission produite par Reservoir Prod est diffusée depuis septembre 1999.

Sex and the city

1. Ce texte a fait l'objet d'une première parution dans la revue *Cosmopolitiques* n° 4, « Ce sexe qui nous dépasse », juillet 2003.

2. En lisant les quelques extraits du journal de Richard Durn paru dans *Corps 9* (n° 1, printemps 2003, p. 12), on se rend compte de la dimension politique et non « schizophrène » de son geste.

3. Cf. « L'avant-garde soluble dans le Marais ? », *Le Nouvel Observateur/ Paris Ile-de-France*, 28 février-6 mars 2002, p. 14-16.

4. Dans leur premier dossier de présentation qui leur a valu subvention, les concepteurs du CADHP affirment qu'il faudra « commencer par l'homosexualité masculine pour des raisons historiques » en se référant à l'Institut pour la science sexuelle fondé par Hirschfeld dans le Berlin des années 1920.

5. Toujours aussi insensible aux critiques et aux réalités culturelles, Anne Hidalgo persiste à promouvoir ce projet et sa vision binaire et paritaire des deux moitiés du monde dans une interview donnée à *Lesbia Magazine* (n° 234, avril 2004, par Michèle Andraud et Jacqueline Pasquier, pp. 19-25).

6. Cf. l'article « Les élues parisiennes critiquent les conditions d'exercice de leur mandat », *Le Monde*, 5 mars 2003.

7. Mouvement pour l'abolition de la prostitution et de la pornographie. En 2004, la mairie de Paris a accordé une subvention de 4000 euros au MAPP.

8. Dans le droit fil de la thèse de Judith Trinquart-Jacobs qui vient de commettre *La Décorporalisation dans la pratique prostitutionnelle : un obstacle majeur à l'accès aux soins*, thèse de doctorat de médecine générale (2002) et qui est aussi rédactrice en chef de la revue du *Mouvement du nid*, *prostitution et société*. Portrait de la prostituée selon Trinquart : « Dépossédées de leur corps, les personnes prostituées ont perdu la faculté d'entendre

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page280

ses appels. L'absence de symptômes, et l'auto-négligence, laissent aux troubles psychiques et physiques le temps de s'installer. C'est un fait inhérent à la situation prostitutionnelle, à la violence primordiale de l'acte sexuel non désiré, sans la reconnaissance duquel il ne peut être envisagé de soins et soutien efficaces […] Les conséquences psychiques de la situation prostitutionnelle se manifestent par des troubles psychiques de types dissociatifs, c'est-à-dire un véritable clivage ou dissociation psychique entre la personnalité prostituée et la personnalité "privée" de la personne prostituée, constituant l'aspect psychique de la décorporalisation […] Il est très important de bien comprendre la signification de l'ensemble de ces symptômes, non seulement sur le plan médical, mais aussi relationnel, social, psychologique et humain d'une manière générale. Sur le plan médical, toute tentative de proposer des structures ou des actions de soins comme on le fait pour la population générale est vouée à l'échec : n'ayant plus la possession pleine et entière de leur propre corps, le concept même de soin n'évoque rien par rapport à un objet ou un instrument ; le soin se donne à un être vivant. Si le concept de corps dynamique et sujet disparaît, les concepts de soin et de santé disparaissent également. Ce qui n'est plus symbolisé n'est plus réel. » Ces extraits de la thèse de Judith Trinquart remplissent la rubrique « santé » du site du MAPP.

9. Comme le prouve avec force le livre de Claire Carthonnet, *J'ai des choses à vous dire, une prostituée témoigne*, Paris, Laffont, 2003.

10. Il est intéressant de savoir que c'est un post-doctorant à la recherche d'un poste de maître de conférences, avec la précarité que la situation engendre en France, qui s'est permis de signifier cette différence lors d'une réunion à l'EHESS.

11. Judith Butler, *Gender Trouble, Feminism and the subversion of identity*, New York & Londres, Routledge, 1990. Excellente traduction française de Cynthia Kraus aux éditions de la Découverte (avril 2005).

12. Teresa de Lauretis, *Technologies of Gender*, *op. cit.*

13. Cf. les butées définitionnelles hétérocentriques de la différence homme/femme selon Janine Mossuz-Lavau : « la réponse est qu'il y a des hommes et des femmes, que l'on naît homme ou femme et que, lorsqu'une naissance est déclarée dans une mairie, il est aussitôt fait mention du sexe du nouveau-né, et que la fameuse "commune humanité" se traduit nécessairement par son incarnation dans des hommes et des femmes, qu'il y a peu de personnes humaines (si l'on laisse de côté le problème des transsexuels) qui ne sont pas des hommes soit des femmes » ; « une autre différence n'apparaît guère, elle aussi, susceptible de s'effacer dans l'avenir, celle qui concerne la sexualité même des hommes et des femmes. Pour avoir des relations sexuelles et prouver ainsi sa virilité, au bout du compte son identité, l'homme doit être en mesure d'avoir une érection. Ce qui le pousse à devoir démontrer, prouver, apporter en permanence les garanties de sa masculinité, et qui n'a pas son correspondant, son trait symétrique ches les femmes », in *Femmes/Hommes, pour la parité*, Presses de Sciences Po, coll. « La Bibliothèque du Citoyen », 1998, pp. 74 et 76.

14. Teresa de Lauretis, *op. cit.*, p. 3.

15. *Fausse route*, *op. cit.*, pp. 168-169.

16. Que favoriserait la victimisation générale des hommes et des femmes inscrite juridiquement par le féminisme à l'américaine.

17. *Fausse route*, *op. cit*, pp. 171-172.

18. Cf. *Attirances, Lesbiennes Fems/Lesbiennes Butchs*, *op. cit.*, et *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes : autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Paris, Éditions Gaies et Lesbiennes, 2002.

19. Alors que Badinter veille sur la frontière homme/femme pour

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page281

éviter une regrettable efféminisation de la masculinité, Agacinski, en bonne différentialiste essentialiste s'émeut de la masculinisation des femmes (cf. *Politiques des sexes*, Paris, Seuil, 1998) et ses déclarations dans la presse, notamment *Le Monde* du 18 juin 1996.

20. L'ouvrage de Lisa Duggan et Nan.D. Hunter, *Sex Wars, Sexual Dissent and Political Culture* (New York & Londres, Routledge, 1995) en donne déjà un bon aperçu en relatant notamment les actions et productions théoriques de FACT (Feminist Anti-Censorship Taskforce).

21. Qui se contente de citer et les ouvrages de MacKinnon ou Dworkin et ignore manifestement les différences entre féminisme radical, féminisme libéral, féminisme lesbien, féminisme culturaliste et féminisme matérialiste…

22. Jacques Derrida, *Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995.

23. « Au-delà de la mémoire de la déportation, le mouvement homosexuel français a toujours été fragile lorsqu'il s'est agi, depuis cinquante ans, de conserver et de transmettre son histoire […] C'est pourquoi la possibilité de créer un lieu de documentation, d'information et de recherches autour de cette mémoire a retenu toute mon attention ». Réponse écrite de Bertrand Delanoë aux questions posées aux candidats à la mairie de Paris par l'association Lesbian & Gay Pride-Ile de France, 2 mars 2001.

24. Budget de fonctionnement indiqué pour la publicité : 1/4 de page dans *Têtu* : 20 000 F, 1/4 de page dans *Illico* : 10 000 F, presse régionale gai : 20 000 F.

25. L'histoire se répète. En 1991, Act-Up Paris avait déjà quitté la Maison des homosexualités à cause de la non-prise en compte des lesbiennes et du sida, critiquant ainsi la politique de Jean Le Bitoux, l'un des co-fondateurs (*Action* n° 004, novembre 1991, p. 7). Rappelons qu'en 1990, une première subvention de 50 000 francs avait été accordée par le ministère de la Culture pour un projet de centre d'archives au sein de la Maison des homosexualités (cf. « Décharges publiques » par Jean Le Bitoux in *Illico*, octobre 1991, p. 12). Malgré les subventions publiques, celui-ci n'a jamais abouti.

26. L'Académie gay & Lesbienne a réuni plus de 20 000 documents. Elle collecte et archive depuis 1975.

27. Fort de sa qualité de président du Mémorial de la déportation homosexuelle et de l'injonction au droit de mémoire, Jean Le Bitoux est toujours resté insensible aux critiques en matière de représentativité. Il s'est opposé dès le départ à la présence de Mari-Jo Bonnet, historienne de référence dans la culture lesbienne française et dont la thèse sur les relations entre les femmes dirigée par Michelle Perrot (*Les Relations amoureuses entre les femmes du XVIe au XXe siècle*, 1995) est devenu un classique.

28. En juillet 2001, Christopher Miles m'avait demandé de faire partie du projet. Après lecture de la première mouture, je lui avais fait part de mes réserves – le mot est faible. C'est en voyant que Jean Le Bitoux refusait de réagir que j'ai décidé de ne pas faire partie d'un projet discriminant et d'agir dans le cadre d'Archilesb!

29. Parmi les signataires : Teresa de Lauretis, les Lesbian Archives de New York, Alain Touraine, Virginie Despentes, Martha Gever, la Coordination lesbienne de France, Stephen Whittle… Liste disponible sur http://perso.wanadoo.fr/coalition.lgbtq/.

30. Sans parler des propos racistes à l'encontre de Hoang B. Phan que j'ai pu entendre à la mairie de Paris. Stigmatisation de son « accent » ; remarque selon laquelle il ferait mieux de s'occuper d'une association de convivialité asiatique plutôt que d'archives.

31. Voir notamment l'article de Maria Grazia Meda, « Gay che non amano le donne » dans le supplément magazine de *La Reppublica*, 22 février 2003, le dossier « Paris brûle-t-il » dans le magazine suisse *LGBT 360°*, mars-avril 2003 et l'article du *Monde*

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page282

du 29-30 juin 2003, « Quand les lesbiennes demandent la "parité" avec les gays » par Clarisse Fabre.

32. Lors de la présentation de l'état d'« avancement » du projet le samedi 24 mai 2003, lors de la réunion du conseil de l'Interlgbt, de nombreuses associations présentes avaient fait part de leurs inquiétudes vis-à-vis du projet en pointant un manque de transparence, un parti-pris scientifique toujours discutable et le fait que la phase dite de « préfiguration » se soit limitée à un lifting. Devant le manque de crédibilité et de légitimité du projet, L'Académie gay & lesbienne, le Centre gai et lesbien avaient réaffirmé comme d'autres (Henri Maurel président de FG, le Caritig, les détenteurs des archives de *Gai Pied* qui engagent des frais tous les mois pour préserver leurs archives dans des conditions optimales) leur volonté de ne pas confier leurs archives au centre en l'état. Au cours de cette même réunion, l'Interlgbt, dont il faut rappeler les liens privilégiés qu'elle entretient avec le Parti socialiste, a refusé de porter au vote le renouvellement de la confiance à un projet si peu avancé et a empêché la création d'une archive en interdisant que le débat soit filmé par un journaliste alors que la réunion était publique.

33. L'association en charge de la préfiguration du CADHP constituée en décembre 2001 s'était définie la tâche d'évaluer précisément à horizon 2003 la faisabilité et le coût des services suivants : recueillir les promesses de dons et évaluer l'ampleur du fond initial à constituer (différentes étapes) y compris les acquisitions ; chiffrer le coût de la salle de consultation de la partie bibliothèque du centre de documentation ; élaboration d'un cahier des charges pour le site Internet et avancement sur le projet, le site étant destiné à devenir un portail ; affiner le fonctionnement du comité d'acquisition et des différentes commissions ; assurer le passage de la structure associative initiale pour la préfiguration (statut loi de 1901 doté d'un bureau et d'un conseil d'administration bénévoles) vers une fondation ou une association reconnue d'utilité publique ; trouver un local et un espace de stockage pour recueillir les archives nécessitant un sauvetage d'urgence ; réaliser des études dans la domaine juridique (rémunérées) dans le domaine informatique ainsi que dans le domaine de l'archivage et du catalogage (non rémunérées) ; identification et mobilisation des participants bénévoles au projet ; identification et recherche des premiers financements privés ; création d'une association d'amis destinée à collecter les fonds privés.

34. Dès janvier 2003, Archilesb! et VigiTrans ont demandé à ce que la structure des comités et sous comités soit revus. Dans leur structure, les sous-comités (médecins, juristes, sexologues…) épousaient la forme production de l'homosexualité au XIX^e^ siècle. Sans compter que la plupart d'entre eux étaient composés d'experts fantômes, listés à leur insu ou ayant signé les pétitions d'Archilesb! et de VigiTrans. Cf. communiqué de presse Archilesb! et VigiTrans n° 5, 9 janvier 2003.

35. Présentation du projet du centre d'archives par Christopher Miles dans la revue *Triangulère* n° 1, 2003, pp. 46-47.

36. « Centre d'archives : ouverture en 2005 » par Jean-François Laforgerie, *Illico*, *op. cit.*, dans la rubrique « Archives gay » bien sûr.

37. *Ibid.*

38. Dès 2002, Archilesb! et VigiTrans ont rappelé que Hirschfeld fut un pionnier en matière de changement de sexe et qu'il archiva tous les types d'« intermédiaires sexuels » (homosexuel(le)s inclus) ; que la priorité donnée à « l'homosexualité masculine », pour fausse qu'elle soit historiquement, servait à fixer un ordre de passage entre les minorités sexuelles et de genre qui n'avait pas lieu d'être et aboutissait à une

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page283

conception gaie-centrée de l'histoire. Le travail d'archivage et d'analyse de Susan Stryker, transsexuelle, directrice de la GLBT Historical Society (les archives de San Francisco) a montré qu'il était impossible d'originer les mouvements politico-sexuels de la deuxième moitié du XX^e siècle avec la révolte gaie de Stonewall de 1969 (*GLQ*, vol. 4, n° 2, 1998).

39. Dès 2003, Archilesb! et VigiTrans ont demandé à ce que soit posée la question des archives des travailleurs/euses du sexe, nombreux dans la capitale. En cette fin d'hiver 2005, aucune association de travailleuses du sexe, aucun représentant du mouvement des prostituées n'a été contacté.

40. Jean Le Bitoux a été contraint de démissionner l'automne dernier : « Son unique salarié Jean Le Bitoux, figure de la communauté homosexuelle vient en effet d'être licencié. Et on ignore encore l'état réel d'avancement du projet », in Luc Biecq, « Centre d'Archives Homo, l'erreur de casting », *Têtu* n° 93, 2004, p. 58.

41. Archilesb!, VigiTrans et le collectif LopattaQ ont été reçus à la mairie de Paris le mercredi 26 février 2003 par Christophe Girard, adjoint à la culture au maire. À l'issue de cette rencontre productive, l'engagement fut pris par Christophe Girard d'organiser aussi rapidement que possible une réunion de travail avec toutes les parties concernées (cf. le communiqué de presse Archilesb! VigiTrans n° 6, 1^er mars 2003). Clémentine Autain et Nicole Azarro avaient donné leur accord pour assister aux travaux de cette réunion de mise à plat en tant que référentes de la mairie de Paris.

42. Cf. couverture du *San Francisco Chronicle* en date du 29 janvier 2005 et l'article de Rona Marech, "Treasure trove of gay and lesbian artifacts, Queer Smithsonian" in *SF celebrates its 20th anniversary*. Merci à Georges Koskovitch de m'avoir indiqué cet article.

43. Dans le ratage sans fin de ce projet de centre, la pseudo communauté LGBT française a aussi ses responsabilités. Trop de blocages persistent dès que la critique s'énonce. Menaces de procès, procès par la bande, injures misogynes, invisibilisation dans la presse communautaire, anti-intellectualisme, telles sont trop souvent les réponses que l'on récolte sur un sujet aussi crucial.

44. Pendant que le CADHP préfigurait et repréfigurait, Archilesb! et VigiTrans se sont dotés d'ArchiQ, un groupe de réflexion sur les archives sur la notion d'archive vive. Merci à toutes celles et ceux qui y ont participé de près ou de loin : l'Académie gay & lesbienne, l'ASB (Association du syndrome de Benjamin), le Caritig (Centre d'aide, de recherche et d'information sur la transsexualité et l'identité de genre), le PASTT (Prévention action santé travail pour les transgenres), Malika Annouche (Femmes publiques), Camille Cabral (présidente du PASTT), Sylvia Casalino (Archilesb!), Claire Carthonnet (ancienne porte-parole de Cabiria, ex-présidente de Femmes publiques), Marco Dell Omodarme (LopattaQ), Sabrina Garnier (responsable des archives à Act-Up Paris), Armand Hotimsky (président du Caritig), Pascale Ourbib (PASTT), Dominique Place (ex-vice-présidente du Caritig), Jean-Christian Régnier (LopattaQ), Tom Reucher (VigiTrans, ex-président de l'ASB et co-fondateur de la marche de l'Existrans).

45. Dont les *gay prides* et les différentes marches des fiertés sont les manifestations exemplaires.

46. Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, *op. cit.* ; Jacques Derrida, *Mal d'archive*, *op. cit.* ; Arlette Farge, Pierre Laborie, Philippe Artières, « Témoignage et temps historique », in *Sociétés et Représentations* 13, revue du CREDHESS, Paris, 2002 ; Philippe Artières (avec Laurent Quéro et Michelle Zancarini-Fournel), *Le Groupe d'information sur les prisons, archives d'une lutte,* 1970-1972, Paris, IMEC, 2003 ; Jonathan Katz, *Gay American History, Lesbians and Gay men in the USA, A documentary History*, New York, Penguin, 1992 ;

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page284

Susan Stryker, *The Transgender Issue, GLQ*, vol. 4, n° 2, 1998 ; Tom Vaugh, *Hard to Imagine, gay male eroticism in photography and film from their beginnings to Stonewall*, 1996 ; Alexandra Juhasz, & Catherine Saalfield, *AIDS TV: Identity, Community, and Alternative Video (Console-Ing Passions)*, Durham & Londres, Duke University Press, 1995 ; Gayatri Chakravorty Spivak, "Subaltern studies: deconstructing historiography", in Ranajit Guha & Gayatri Chakravorty Spivak (dir.), *Selected Subaltern Studies*, New York, Oxford University Press, 1988 ; Gayatri Chakravorty Spivak, "Can the subaltern speak ?", in Carry Nelson & Larry Grossberg (dir.), *Marxism anf Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988.
47. *La Volonté de savoir*, *ibid*.
48. *Epistemology of the Closet,* Berkeley, University of California Press, 1990.
49. Joan Nestle, "The will to remember" *The Lesbian Herstory Archives of New York*, juillet 1989.
50. *Mal d'archive*, *op. cit.*, p. 19.
51. "Subaltern studies: deconstructing historiography", in Donna Landry & Gerald Maclean, *The Spivak Reader*, *op. cit.*, p. 219.
52. *Mal d'archive*, *op. cit.*, p. 11.
53. *Ibid.*, p. 12-13.
54. Cf. *La République coloniale*, *op. cit.*
55. Lesbian Herstory Archives, newletter n° 18 automne 2001.
56. *Boots of Leather, Slippers of Gold, The history of a Lesbian Community*, *op. cit.*
57. Robert Bolton, "Mapping Terra Incongnita: Sex Research for Aids Prevention, an Urgent Agenda for the 1990s", in Gilbert Herdt & Samuel Lindenbaum, *The Time of AIDS, Social Analysis, Theory and Method*, Newbury Park, Sage Publications, 1992 ; Esther Newton, *Cherry Grove, Fire Island, Sixty years in America's First gay and lesbian Town*, Boston, Beacon Press, 1993 ; Esther Newton, *Margaret Mead Made me Gay*, Duke University Press, 2000 ; The Lesbian History Group, *Not a passing phase, Reclaiming Lesbians in History 1840-1985*, Women's Press, 1989.

La « fin de la domination (masculine) » : genres, performances et post-féminisme queer

1. Une première version de cet article est parue dans *Multitudes* n° 12, printemps 2003.
2. De Christine Delphy à Nicole-Claude Mathieu.
3. De Hélène Cixous à Antoinette Fouque, le mal nommé *French Feminism* Outre-Atlantique.
4. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.
5. Judith Butler, *Gender Trouble, op. cit*.
6. Judith Butler, *Bodies that matter, on the discursive limits of "sex"*, New York & Londres, Routledge, 1993.
7. *Reflections on gender and science*, New Haven, Yale university press, 1985.
8. *Sexing the body, gender politics and the construction of sexuality*, New York, Basic Books, 2000.
9. Il faut tout de même rappeler que Bourdieu s'est payé le luxe de parler de la domination masculine (« la nôtre ») en s'appuyant sur l'une de ses analyses ethnologiques des Berbères de cette Kabylie à la fois « exotique et intime, étrangère et familière », un opérateur heuristique, « un analyseur ethnographique » qui mériterait de subir les foudres de la critique post-coloniale.
10. *La Domination masculine*, *op. cit.*, p. 109.
11. *Ibid.*, p. 110.
12. *Id*.
13. Judith Halberstam, *Female masculinity*, Duke University Press, Durham, 1998.
14. « Imitation et insubordination du genre », in *Marché au sexe*, Paris, Epel, 2001, pp. 143-165. Mieux vaut lire la version originale dans Fuss Diana, (dir.), *Inside/Out*, Routledge, New York & Londres, 1991, pp. 13-31. Pour une liste extensive des perles de « contraductions » lacaniennes de ce texte, cf. Marie-Hélène Bourcier, « Trafic queer », in *Queer : repenser les identités*, *Revue du Collège international de philosophie* n° 40, Paris, Puf, 2003, pp. 98-102.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page285

15. Comme celui qui consiste à traduire « homophobic quarters » par « quartiers généraux hétérosexuels ».
16. Il n'est que de voir la version mallarméenne et dépolitisée qu'en donne Jean Allouch, le patron de l'école lacanienne en question. De « pédé », « théorie et politiques des trous du cul », ce que veut dire queer, on passe à un « innommable » décidément poétique, lacanosyntaxique et jacquotlinguistique : « une réception "véritable" et, pire encore, "durable" serait déjà rater ce dont est porteur le signifiant queer (signifiant au sens de Lacan : d'un sens ponctuel, événementiel et, pour finir, hors sens). "Otons, dit le poète à 'véritable' son insupportable véri." Ponge commet là un geste queer [?!] […] À l'endroit de la politrique [sic !] dominante, la grande arme rhétorique queer sera la métonymie », in *Queer : repenser les identités*, *op. cit*., pp. 95-98.
17. Cf. Suzanne Kessler, *Lessons from the intersexed*, New Brunswick, Rutgers university press, 1998.
18. Pour une critique du féminisme identifié femme et fondationnaliste, voir les premiers chapitres de *Gender trouble* de Judith Butler, *op. cit.*, et de *Technologies of gender* de Teresa de Lauretis, *op. cit*.
19. La critique de Haraway vaut pour le féminisme matérialiste français et l'utilisation qui y est faite de l'argumentation par le viol.
20. "A Cyborg Manifesto", *op. cit.*, pp. 149-182.
21. Du féminisme essentialiste d'obédience lacanienne, plus particulièrement pour la France.
22. "A Cyborg Manifesto", *op. cit.*, p. 159.
23. Monique Wittig, *La Pensée straight*, Paris, Balland, 2001.
24. "A Cyborg Manifesto", *op. cit*., p. 181 : "I would rather be a cyborg than a goddess."
25. Ou la conscience des sang-mêlés. Dans *Borderlands, the new mestiza* (San Francisco, Aunt Lute, 1987), Gloria Anzaldùa a défini la *conciencia de la mestiza* comme l'une des méthodes du féminisme du tiers-monde américain. Vivre en tant que chicana aux États-Unis, au carrefour des races, des nations, des langages, des genres et des sexualités permet le développement d'une subjectivité qui s'approprie la transformation et la relocalisation comme armes stratégiques. Un travail politique et théorique considérable sur la question des différences, de la frontière et de la nation, de la réappropriation de l'obligation à la mobilité géographique et identitaire a été accompli par les féministes de couleur américaines depuis les années 1980 (cf. Angela Davis, Patricia Hill-Collins et les théoriciennes chicana notamment). Évidemment, rien de cette réflexion à la croisée du post-féminisme et du post-colonialisme ne nous est parvenu en France.
26. Avec Gloria Anzaldùa (dir.), *This bridge called my back: writings by radical women of colour*, New York, Kitchen Table/Women of colour press, 1981.
27. On voit bien les impasses et les inégalités auxquelles conduit l'agenda purement législatif sur les discriminations. Avec le projet de loi contre l'homophobie discutée en 2004, les injures antipédés allaient être davantage punies que les injures sexistes. Cette focalisation sur l'homophobie prive d'une entrée plus transversale qui est celle des genres et aboutit logiquement à exclure la lesbophobie et la transphobie du débat. Belle hiérarchisation des oppressions qui dessert d'autant plus les minorités que l'État français s'est fendu d'une haute instance contre les discriminations (la Halde) pour différer le saut législatif.

Material girls en guerre contre Madonna et le queer : le « woman-identified » lesbianisme radical en France de 2002 à 1980
1. Cet article est paru dans Lucille Cairns (dir.), *Gay and Lesbian Cultures in France*, Oxford, Peter Land, 2002.
2. Qui se manifeste notamment par l'apparition de séminaires organisés par l'association queer Le Zoo (fondée en 1995) consacrés au *Saint Foucault* de David Halperin ainsi qu'aux

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page286

fondamentaux de la théorie queer : Butler, Segdwick, Rubin, De Lauretis. Ces séminaires se déroulèrent de 1996 à 2000 au Centre gai et lesbien de Paris, à l'université de Paris I-Sorbonne, puis dans diverses universités et lieux associatifs de province.

3. Le colloque consacré à l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig a eu lieu en sa présence au Reid Hall à Columbia University à Paris. Les actes de ce colloque, *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes, autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig* sont parus aux Éditions Gaies et Lesbiennes.

4. Et plus particulièrement au cours d'une séance consacrée à une présentation comparée de l'hétérosexualité selon Butler et Wittig qui eut lieu en 1999.

5. Le fanzine suisse *Bang Bang* auquel participent des anarcho-queers français est assez représentatif de ce courant.

6. L'un des chevaux de bataille du Zoo. Cf. notamment *Q comme Queer*, Lille, Gai Kitsch Camp, 1998.

7. Cf. *L'Anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté Femmes, 1991.

8. Avec Christine Delphy et Colette Guillaumin.

9. Les articles de Nicole-Claude Mathieu (« Dérive du genre/stabilité des sexes », pp. 81-101) et de Danielle Charest (« Madonna ou les boucles », pp. 103-118) ont été repris par la suite dans le numéro 24 de la revue lesbienne radicale canadienne *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* paru en octobre 1996. Un autre article antiqueer signé Louise Turcotte (« Théorie queer : transgression ou régression », pp. 119-129) est venu s'y ajouter.

10. Le *Girlie Tour* a donné lieu à une tournée mondiale en 1993. Le show commence avec un strip-tease suivi par une apparition de Madonna en top SM. La seconde partie du show est une reprise de la scène disco gaie des années 1970 que vient clore une chanson contre le sida. C'est dans la troisième partie que Madonna devient Marlène Dietrich, drag king, lady de *My Fair Lady* avec la reprise des costumes dessinés par Cecil Beaton pour le film.

11. Danielle Charest, « Madonna ou les boucles », *op. cit.*, pp. 107 et 110.

12. *Ibid.*, p. 111.

13. Nicole-Claude Mathieu, « Dérive du genre/Stabilité des sexes », *op. cit.*, p. 85.

14. *Ibid.*, p. 85.

15. *Ibid.*, pp. 82-83.

16. *Ibid.*, p. 92 : « le genre n'est pas seulement symbolique ».

17. *Ibid.* Et aussi Charest, *op. cit.*, p. 117.

18. Le paradigme du « travestissement » à connotation négative est aussi celui de la critique marxiste de l'idéologie qui se propose de pourfendre les illusions.

19. Qui ne se limite pas aux genres. L'idée de « race » comme performance est un paradigme abondamment utilisé dans la *critical race theory*, la critique post-coloniale et les *performance studies*.

20. « In imitating gender, drag implicitly reveals the imitative structure of gender as well as its contingency », Judith Butler, *Gender Trouble, op. cit.*, p. 137.

21. Cette volonté de « limiter les dégâts » de la performance de genre en sauvant l'hétérosexualité de ses effets est aussi très sensible chez les psychanalystes pseudo-queer de l'Épel.

22. En tombant dans le panneau qui consiste à prendre pour argent comptant une dénomination qui est le pur produit de l'imagination taxinomique des anthropologues occidentaux qui ont regroupés sous ce terme d'origine française diverses orientations sexuelles et de genres (largement plus de deux) caractéristiques des cultures des Indiens d'Amérique (cf. Ann Bolin, Thomas Wesley & Sue-Ellen Jacobs, "'And we are still here': from Berdache to Two-spirit people", in *American Indian Culture and Research Journal*, vol. 23, n° 2, 1999, pp. 91-107.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page287

23. Charest, *op. cit.*, p. 108.
24. Sur l'air ralenti de la chanson *Like a Virgin*.
25. Parmi les autres performances drag king/drag queen de Madonna, on peut citer James Dean (une icône lesbienne) photographié par Bruce Weber pour *Life* en 1986 ; Madonna s'habillant en marin pour aller négocier avec la Warner son contrat pour le film *Who's that Girl* et les apparitions Marilyn Monroeiesque de la tournée *Blond Ambition*.
26. Charest, *op. cit*., p. 107.
27. Mathieu, *op. cit.*, p. 87.
28. Charest, *op. cit.*, p. 114.
29. MacKinnon est l'une des principales figures américaines du féminisme antiporno. Le viol est le paradigme central et très étendu de son analyse de l'oppression des femmes. Avec Andrea Dworkin, elle est à l'origine de la tentative de législation antipornographique assimilant la pornographie à une discrimination sexiste.
30. Mathieu, *op. cit.*, p. 86.
31. Charest, *op. cit.*, p. 106.
32. « De nombreuses formes d'homosexualité ou d'homosocialité […] sont l'expression de la fraternité virile contre les femmes, qui exprime et renforce la hiérarchie des genres (voir les bars cuir homosexuels, les équipes masculines de sport, pour ne pas parler de l'idéologie nazie). » Mathieu, *op. cit.*, p. 91. Le rapprochement SM et nazi est également perceptible dans son *Anatomie politique*, *op. cit.*, p. 251.
33. La culture du sexe radical regroupe aux États-Unis ceux et celles qui se reconnaissent dans des pratiques sexuelles et de genre dites déviantes, non hétéronormatives et tout sauf « vanilla sex » (sexe gentil, érotique et pépère).
34. Le tract visait aussi à réagir à la présence de films SM dans la programmation du festival.
35. Cf. notamment le texte de Métale, la présidente des Maudites femelles, publié dans *La Revue H* dans le sillage de l'affaire Spanner (n° 4, printemps 1997, pp. 11-12).
36. Charest, *op. cit.*, p. 109.
37. 1988, Allemagne.
38. Séduite par la performance drag king de Ramona jouée par Shelley Mars, Dorothée en tombe amoureuse. Celle-ci lui jouera la parfaite performance de la féminité et de l'amour romantique qu'elle recherchait pendant une nuit, sexe compris. Au petit matin, Ramona lui présente la note pour services sexuels rendus.
39. Louise Turcotte, « Théorie queer : transgression ou régression ? », *op. cit.*, p. 121.
40. *Ibid.*, p, 121.
41. En 1980, Monique Wittig donne une conférence aux États-Unis intitulée « La pensée straight » qu'elle conclut par une phrase devenue célèbre et programmatique : « Les lesbiennes ne sont pas femmes. » Le texte paraîtra la même année dans la revue *Questions féministes* puis dans *Feminist Issues*, le clone américain de *Questions féministes* qui se monte aux États-Unis après l'exclusion des lesbiennes de la rédaction française. Pour la traduction de ce texte en français, cf. *La Pensée straight*, *op. cit.* La fameuse phrase fut l'un des leitmotivs des interventions lors du colloque consacré à Monique Wittig en juin 2001.
42. Le débat sur la question de l'analyse de l'hétérosexualité éclate dans le n° 7 de la revue *Questions féministes*. Pour les lesbiennes politiques qui se regroupent autour du texte de Monique Wittig, *La Pensée straight*, l'hétérosexualité n'est pas une pratique sexuelle mais un système social, pierre angulaire de l'appropriation des femmes. Il avait été décidé d'un commun accord que le n° 8 serait le dernier et poursuivrait le débat sur l'hétérosexualité. La publication du premier numéro de *Nouvelles Questions féministes,* qui ressemble comme deux gouttes d'eau à *Questions féministes,* sera vécue comme une trahison des engagements pris, d'autant que c'est une lesbienne fondatrice de *Questions féministes* qui est à l'origine de cette publication

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page288

dont elle a exclu les lesbiennes politiques. Le procès des ex-lesbiennes de *Questions féministes* contre *Nouvelles Questions féministes* marquera l'apogée de la trahison notamment lorsque Christine Delphy produira au tribunal une lettre de Simone de Beauvoir désavouant l'idée d'une ligne rédactionnelle lesbienne. Significativement, les attendus du procès figurent *in extenso* dans le premier numéro d'*Espaces*, bulletin puis revue des lesbiennes radicales dont la parution débute en janvier 1982.

43. Notamment chez Teresa De Lauretis. Cf. "Eccentric Subjects: Feminist Theory and Historical Consciousness", *Feminist Studies*, vol. 16, n° 1, 1990.

44. J'ai commencé en 2000 une série d'interviews d'acteurs du mouvement lesbien radical et de lesbiennes politiques ou non dans le cadre d'un travail sur le lesbianisme radical français.

45. Partiellement dû au manque d'institutionnalisation des études féministes en France.

46. Il s'agit du groupe du 6 novembre, né le 6 novembre 1999 et qui se définit comme « réunissant des lesbiennes issues des migrations forcées, des colonisations présentes ou passées, descendantes de l'esclavagisme, d'Algérie, de Lyon, d'Allemagne, de Toulouse, d'Ile-de-France, de Marseille et d'ailleurs » (flyer de présentation).

47. D'Angela Davis à Audre Lorde en passant par les collectifs comme le Combahee River Collective.

48. « "Réalité", mot particulièrement détesté du post-modernisne qui m'apparaît comme un nouvel obscurantisme, et particulièrement dangereux sous la forme qu'il prend dans les *Women's studies* nord-américaines, non seulement en critique littéraire (le comble de la sophistication rhétorique étant atteint dans les ouvrages de Judith Butler) et en histoire, mais aussi en ethnologie. Il va de pair avec un relativisme extrême qui tend à interdire toute généralisation transculturelle ou transclassiale sur les rapports entre les sexes, au nom des infinies différences culturelles ou sub-culturelles entre les femmes. […] Les *Cultural Studies* ont beaucoup de succès aux États-Unis, mais où sont les sociétés ? Où est la vie des femmes, celles qui ont dénoncé, au risque de leur vie, Taslima Nasreen et bien d'autres ? » Mathieu, *op. cit.*, pp. 83 et 98.

49. De manière à démontrer que les sciences et les arts ont toujours dépravé les peuples, Rousseau se livre dans le premier *Discours* à une enquête-preuve qui interprète et illustre les mœurs corrompues de l'Égypte, la Grèce, la Rome impériale, Constantinople, la Chine contemporaine *(table de présence)* par opposition avec les Perses, les Scythes, les germains, la Rome républicaine et la Suisse de son époque *(table d'absence)*.

50. Cf. Victor Goldschmidt, *Anthropologie et Politique, les principes du système de Rousseau*, Paris, Vrin, 1983.

51. Dans les sciences et les arts, dans les récits de conquêtes, par la linéarisation de l'histoire par blocs (de la Grèce classique et démocratique à la pax romana en passant par les impérialismes civilisateurs) et la fabrication de l'Occident. Sur la déseurocentrisation, voir Ella Shoat et Robert Stam, *Unthinking Eurocentrism*, Londres & New York, Routledge, 1994.

52. Le summum étant atteint dans « Sur la télévision » et « L'emprise du journalisme », repris dans *Sur la télévision*, Paris, Seuil/ Liber-Raisons d'Agir, 1996.

53. Bourdieu ayant été sans conteste le champion de cette bataille qu'il peut avoir eu l'impression de gagner de son vivant.

54. Au sujet de l'indécidabilité de la performance de genre de Madonna, Danielle Charest stigmatise « l'ambiguïté qui caractérise ses shows, une ambiguïté qui laisse la porte ouverte à de multiples interprétations. Cela pourrait être un signe de la richesse du spectacle,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page289

la preuve de la complexité et du foisonnement des messages. C'est en fait une absence de clarté (puisqu'on peut parfaitement bien y voir une ou plusieurs interprétations sans jamais apercevoir les autres) qui permet de satisfaire différents pans de son public qui y pêchent ce qu'ils veulent entendre et voir selon leurs envies et leurs intérêts particuliers. Paradoxalement, l'ouverture à différentes interprétations contraint et limite Madonna », Charest, *op. cit.*, p. 108.

55. Slogan reproduit en anglais dans *Espaces* n° 12, mars 1983. Ce sera également le titre d'une exposition sur la culture gaie et lesbienne après Stonewall, organisée en 1994 à la New York Public Library.

56. En Belgique, en Italie et aux Pays-Bas notamment.

57. « En mars 1981, et après un an de remous, les lesbiennes radicales prenaient enfin publiquement la décision de rompre avec le féminisme et de constituer un front de lesbiennes radicales indépendant des mouvements gays », *Espaces* n° 4, 19 avril 1982, p. 5.

58. Un an après sa création, le Front a échoué à attirer de nouvelles recrues et s'est réduit comme peau de chagrin. La rencontre nationale des 26 et 27 juin n'attirera que deux personnes. Cet échec vient couronner une année de réunions tendues qui n'ont pas débouché sur un consensus et dont les participantes sont ressorties éprouvées psychologiquement et moralement. Pour une chronique détaillée, on peut se reporter à la relation humoristique qu'en font Cunégonde et Artémise au fil des numéros d'*Espaces*.

59. La publication de *Chroniques aiguës et graves* a duré deux ans (1983-1984).

60. Le premier numéro d'*Espaces, le bulletin de liaison et d'information entre les lesbiennes radicales*, paraît le 15 janvier 1982. Le mensuel devient par la suite une revue de réflexion très dense qui sera publiée jusqu'en 1983.

61. Cf. la discussion théorique sur viol et hétérosexualité (*Espaces* n° 1, pp. 9-10, 15 janvier 1982 et *Espaces* n° 2, 16 février 1982, pp. 9-10) et le suivi des différents procès pour viols dans les deux revues.

62. Cf. « Projet de plate-forme pour un front de lesbiennes radicales », dans *Espaces* n° 5, pp. 8-9.

63. Un mauvais souvenir qui est fréquemment évoqué par les interviewées politisées à l'époque et qui ont aujourd'hui la cinquantaine.

64. « Martina Navratilova, c'est la chouchoute des Diabol'amantes. Une fille qui ne craint pas de se dire lesbienne, qui ne cache pas le nom de ses amies, qui muscle son corps de telle sorte qu'aucun commentateur ne s'autorise à dire qu'elle est féminine », in « Coup de cœur pour une grande », *Chroniques aiguës et graves* n° 3, p. 23.

65. Le propos est illustré par une photocopie d'une photographie de Martina Navratilova ouvrant les bras à son adversaire. L'illustration occupe la pleine page qui fait face. Cf. *Chroniques aiguës et graves*, n° 1, p. 30.

66. Un article de *Chroniques aiguës et graves* (n° 2, avril 1983, pp. 21 et 23) intitulé « Devant le bois de la nuit, les vampires du ghetto rodent » critique l'avant-note de Monique Wittig à sa traduction de *La Passion* de Djuna Barnes, qui vient de paraître chez Flammarion, et où elle opte pour le point de vue universel de l'écrivain contre le point de vue minoritaire. Selon certains témoignages, il semblerait que Monique Wittig ait refusé son appui aux lesbiennes du FLR venues la visiter aux États-Unis où elle s'était installée.

67. Celui de Psych & Po et des « traîtresses » féministes radicales révolutionnaires, mais aussi celui des lesbiennes féministes engagées dans les groupes mixtes comme le Miel : « de Psyképo qui se décarcasse pour faire passer son MLF pour le seul le vrai l'unique au féminisme radical qui est en manque de racines, en passant par la Coordination de groupes de femmes à la recherche de sa lutte

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page290

spécifique et par le Miel délicatement mêlé de féminisme et de cuardisme », cf. *Espaces* n° 3, 23 mars 1982, p. 15. NB : « cuardisme » est un néologisme fait à partir du sigle du CUARH (Comité d'urgence antirépression homosexuelle).
68. Dans *Espaces* comme dans *Chroniques aiguës et graves*, on trouve des articles qui stigmatisent le recours aux gais comme pères de substitution ou bien l'identification gaie des lesbiennes : « À la base de notre façon d'entrer en relation avec le monde qui nous entoure, de nos choix, l'identité. Édifice fragile pour toutes les lesbiennes qui, à la recherche d'une structuration plus solide, parfois s'égarent dans une identification complice avec l'homosexualité des hommes. Complicité qui pour exister doit avoir son revers : regarder les autres lesbiennes comme des "femmes", s'affirmant (sur leur dos) comme échappant à cela "Femme" », dans *Chroniques aiguës et graves* n° 2, p. 10.
69. *Chroniques aiguës et graves* n° 3, juillet 1983, p. 8.
70. Cf. l'article de Monique dans *Chroniques aiguës et Graves* n° 3, juillet 1983, p. 26 qui a pour titre : « Identité EDAF, Genre politique : lesbienne radicale ».
71. On assiste dans les années 1980 à une floraison de centres de documentation et d'archives dans toute l'Europe qui s'inspirent plus ou moins directement du projet initié à New York par Joan Nestle en 1976 (Le « Lesbian history Archives »). Les actuelles Archives lesbiennes de Paris se constituent en 1983.
72. « L'habit ne fait pas la gouine… mais on ne s'y trompe guère », dans *Espaces* n° 12, mars 1983.
73. C'est moi qui souligne.
74. *Espaces* n° 12, mars 1983, p. 8, dans le dossier « Allure de gouine ».
75. « Samois » est le sigle de l'association SM créée par Pat Califia et d'autres. Lesbienne féministe fondatrice de Samois dans les années 1980, Pat est devenue depuis deux ans Patrick, transboy et père d'un enfant qu'il a eu avec Matt également transgenre *female to male*. Figure importante de la théorie du sexe radical (*Public Sex: The Culture of Radical Sex, Coming to Power*), Califia est aussi un écrivain de fiction porno prolifique (*Macho Sluts*, *Diesel Fuel*). Son manuel de sexe lesbien SM (*The Lesbian S/M Safety Manual*) a fait scandale lors de sa parution en 1988 et l'a projetée sur le devant de la « sex wars » face aux féministes antipornographie.
76. Cf. dossier « Le SM lesbien » dans *Espaces* n° 16-17, juillet-août 1983.
77. Cf. le n° 3 de *Chroniques aiguës et graves* ainsi que l'article intitulé « Les sept péchés capitaux, ou ne vous retournez pas, l'avenir est gris », dans *Chroniques aiguës et graves* n° 4, janvier 1984, p. 6.
78. « Coming Out contre le SM », dans *Chroniques aiguës et graves* n° 3, juillet 1983, pp. 38-40.
79. « La Griffe Sympa », dans *Chroniques aiguës et graves* n° 3, juillet 1983, pp. 41-42.
80. Cf. *Chroniques aiguës et graves* n° 3, juillet 1983, p. 43.

Sexorcismes : Baise-moi, Charcot, l'Exorciste, et les porn stars
1. Walter Kendrick, *The Secret Museum, Pornography in Modern Culture*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1996.
2. « Dans le porno destiné aux minorités sexuelles très nombreuses, le X homo masculin forme un cas à part. Un ghetto », in Claude-Jean Bertrand et Annie Baron-Carvais, *Introduction à la pornographie*, Paris, La Musardine, 2001, p. 85.
3. *Ibid*., p. 194.
4. France, 2000.
5. Linda Williams, *op. cit*.
6. *Ibid*., p. 48.
7. *Ibid*., p. 50.
8. Lui-même influencé par l'iconographie de la Salpêtrière au point d'inclure dans *Animal Locomotion* un groupe de femmes prises de « convulsions hystériques » jouées par des artistes (cf. Williams, *op. cit*., p. 47).

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page291

9. Voir le plan de la Salpêtrière annoté par Charcot et le plan du service photographique in Georges Didi-Hubermann, *Invention de l'hystérie, Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, Macula, 1982, pp. 19 et 48.
10. *Ibid*., pp. 114-117.
11. Gérard Damiano, *Deep Throat*, États-Unis, 1972.
12. Michel Foucault, *Les Anormaux,* Paris, Gallimard/Seuil/Les Hautes Études, 1999, p. 65.
13. Le « vrai hermaphrodite » selon la typologie de Klebs (1876) a des ovaires et des testicules symétriquement réparti (soit un de chaque côté, soit deux des deux côtés). Une seule des deux glandes en association avec un « appareil génital extérieur » masculin ou féminin développé relève du « pseudo-hermaphrodisme ». Inutile de dire qu'avec ce genre de critères, les vrais hermaphrodites se firent rares. Après la Première Guerre mondiale, on basculera sur un autre système de critères liés cette fois à la capacité reproductrice pour les femmes et à la taille ainsi qu'à la fonctionnalité du pénis pour les hommes.
14. Cf. la présentation de ses « Recherches anatomiques et physiologiques sur l'hermaphrodisme anormal chez l'homme et chez les animaux » à l'Académie des sciences le 4 février 1833 reprise dans le second volume de son *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux ou traité de tératologie*, Paris, JB Baillère, 1932-36.
15. Alice Domurat Dreger, *Hermaphrodites and the medical invention of sex*, Cambridge & Londres, Harvard university press, 1998.
16. *Hot vidéo* n° 144, juillet-août 2002, « Quand une jolie nymphette allume ses gentils camarades de vacances, c'est la chaleur de l'été », réalisé par Pierre Woodman.
17. Propos de Vercoutere dans "A Look back at the *Exorcist* Effect's", une interview accordée à Scott Bosco pour *Fangoria,* magazine spécialisé dans le fantastique (n° 31, décembre 1983, p. 29).
18. La série des *Castings* de Pierre Woodman et autres *Castings pour pisseuses*, etc.
19. *HPG, son vit, son œuvre,* 2001.
20. *Behind The Green Door*, Artie Mitchell, États-Unis, 1972. Sorti en France sous le titre *Rapsodie des sens*, puis *Derrière la porte verte*.
21. Jacques Zimmer (dir.), *Le Cinéma X*, Paris, La Musardine, 2002, p. 91.
22. HPG, *Autobiographie d'un hardeur*, Paris, Hachette Littératures, 2002, p. 119.
23. Cité in Mark Kermode, *Dans les coulisses de l'Exorciste*, Paris, Le Cinéphage, p. 94.
24. Linda Williams, *Hardcore*, *op. cit*., chap. « Hardcore Utopias », pp. 153-183.
25. David Cronenberg, *Frissons* (connu aussi sous les noms de *Shivers, They Came from Within, Parasite Murders*), Canada, 1974.
26. Les films d'autodéfense qui font leur apparition dans les années 1970 dans lesquels les filles victimes de violences sexuelles se vengent de leurs violeurs et bourreaux, voire des hommes en général. Le plus infâme selon les uns, le plus féministe selon d'autres, est sans nul doute *I Spit on your Grave* de Meir Zarchi, sorti en 1978. Pour la première fois dans un film, une femme se venge de ses violeurs : elle castre l'un d'entre eux dans la baignoire tandis qu'un autre est décapité par l'hélice d'un bateau.
27. "The traffic in Leeches: David Cronenberg's *Rabid* and the semiotics of parasitism", in *American Imago* 50, n° 4, hiver 1993, p. 523.
28. *Virgin Machine*, Monika Treut, Allemagne, 1988.
29. *IKU* (orgasme en japonais), Shu Lea Cheang, Japon, 2000.
30. Cf. Marie-Hélène Bourcier, « Baise-moi encore », in *Queer Zones 1, Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland, 2001, pp. 23-46.
31. Richard Meyer, "Robert Maplethorpe and the Discipline of Photography", in Henry Abelove,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page292

Michele Aine Barale, David Halperin (dir.), *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York & Londres, Routledge, p. 363.
32. Del La Grace Volcano, *Sublimes Mutations*, Tübingen, Konkursbuch Verlag Claudia Gherke, 2000, pp. 89-98.
33. Del La Grace Volcano*, op cit.,* pp. 143-152.
34. À propos de *Deep Inside Annie Sprinkle,* tourné en 1982, in *Post-porn Modernist, My 25 years as a Multimedia Whore*, San Francisco, Cleis Press, p. 33.
35. Un extrait du texte du *Prometheus Project* de Richard Schechner figure dans Gabrielle Cody (dir.), *Hardcore from the Heart, The Pleasures, Profits and Politics of Sex in Performance*, 2001, Londres et New York, Continuum, pp. 23-26.
36. Annie Sprinkle forme Pony (Prostitutes of New York) en 1994, dans l'esprit de Coyote (Call Off Your Old Tired Ethics), un groupe de prostituées activistes de San Francisco et de Los Angeles, fondé en 1973.
37. Rebecca Schneider, *The Explicit Body in Performance*, Londres & New York, Routledge, 1997, p. 51.

Pipe d'auteur : la « nouvelle vague pornographique française » et ses intellectuels (avec Jean-Pierre Léaud et Ovidie, Catherine Millet et son mari et toute la presse)
1. La première saison du « Loft » en 2001 avec la scène de baise dans la piscine entre Loana (la future gagnante) et Edouard.
2. Ardisson se situe dans le droit fil de la culture masculiniste et télévisuelle de Hugh Heffner, le fondateur de *PlayBoy*. Pygmalion de la playmate en bunnie, Heffner fut le premier dès les années 1960 (avec son talk show « Playboy's penthouse TV party » puis « Playboy after dark ») à transformer ses réceptions à la Play Boy Mansion, sa demeure de Chicago, en télé-réalité people. « Playboy after dark » est l'ancêtre des talk shows à invités sociétaux mâtinés d'interviews en profondeur. Heffner y invitait les politiques et les personnalités du show-biz qu'il sollicitait également pour la partie « interview » du magazine *PlayBoy* qu'il avait fondé en 1953 pour répondre aux anxiétés de la masculinité américaine d'après-guerre.
3. Pour reprendre la formulation de Donna Haraway dans son article intitulé "The Promises of monsters: a regenerative politics for inappropriate/d others", *op. cit.*
4. *Introduction à la pornographie*, *op. cit.*, p. 87.
5. J'utilise ici les dénominations biologiques parce qu'elles conviendraient sans doute à ces différents auteurs.
6. Marie Nimier, *La Nouvelle Pornographie*, Paris, Gallimard, 2000.
7. Reyes, Cusset, Ernaux…
8. *Le Monde*, 21 février 2002.
9. Catherine Millet, *La Vie sexuelle de Catherine M.*, Paris, Le Seuil, 2001.
10. Despentes a également traduit l'autobiographie de Dee Dee Ramone, *Mort aux Ramones* aux éditions du Diable Vauvert en 2003.
11. Laurent Joffrin, « Les suites de l'affaire *Baise-moi*, Pornographie, violence, la liberté de dire non », *Le Nouvel Observateur*, 13-19 juillet 2000.
12. Et ce bien avant la période de cristallisation médiatique de l'automne-hiver 2003 à l'occasion du débat sur la loi visant à interdire le port du voile « islamique » à l'école.
13. *Épîtres à nos nouveaux maîtres*, *op. cit.*
14. Voir à ce sujet le texte décisif de Stuart Hall, "New Ethnicities" de 1989 (ICA Document 7), repris dans Stuart Hall, *Critical Dialogues in Cultural Studies*, *op. cit.*, pp. 441-449. Et bien sûr le Gilroy sur les impasses du nationalisme noir : *There Ain't no Black in the Union Jack, The cultural politics of race and nation*, Unwin Hyman, 1987.
15. *Libération*, 5 juillet 2000.
16. Paris, Flammarion, 2002.
17. Marc Dorcel Productions, 2001.
18. Colmax Productions, 2002.
19. Virginie Despentes, *Les Chiennes savantes*, Paris, J'ai lu, 2001

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page293

(1re édition 1996) et *Les Jolies Choses*, Paris, J'ai lu, 2001 (1re édition 1998).
20. *Les Chiennes savantes*, *op. cit.*, p. 16.
21. Cf. Joan DeJean, "The Politics of pornography", in Hunt Lynn, *The Invention of Pornography*, New York, Zone Books, 1996.
22. Comme lors de la rencontre Millet/Breillat à Beaubourg le 3 mai 2001, sobrement intitulée « My Secret Life » en référence au célèbre texte érotique anglais anonyme.
23. Jacques Henric, *Légendes de Catherine M.*, Paris, Denoël, 2001.
24. Jean-Luc Douin, « Du trivial au divin, Jacques Henric écrit son album de famille », *Le Monde*, 7 avril 2001.
25. Jacques Henric, *Comme si notre amour était une ordure !*, Paris, Stock, 2004 et *Catherine M., L'album*, L'instantané, 2004
26. « Une question de vérité », *Le Monde*, 29 octobre 2004.
27. *La Nouvelle Pornographie*, *op. cit.*
28. Pierre Billard, « Marie ou les ambiguïtés », *Le Point*, 8 septembre 2000.
29. Daniel Martin, « La Nouvelle Pornographie », *Le Magazine littéraire*, 1er septembre 2000.
30. Marie Nimier, *Sirène*, Paris, Gallimard, 1985.
31. Jean-Luc Douin, « Une mise à nu en trompe-l'œil », *Le Monde*, 6 octobre 2000.
32. *La Nouvelle Pornographie, op. cit.*, p. 32.
33. Olivier De Bruyn, « Le marécage porno », *Le Point*, 23 juin 2000.
34. On peut vraiment en douter en voyant à quel point l'iconographie et les films naturistes et notamment les *nudies* américains des années 1960 ont fait leur effet. Mais ce serait admettre qu'il faut bien historiciser le regard et l'érection.
35. *Introduction à la pornographie*, *op. cit.*, p. 194.
36. Pascal Mérigeau, « Thanatos sous le masque d'Eros, La Haine du monde », *Le Nouvel Observateur*, 22-28 juin 2000. « Aucune nouveauté, aucune véritable audace […] le désir est totalement absent. Humiliation, sadisme, bêtise sont les moteurs et les raisons d'être de *Baise-moi*. C'est cette dérive qui inquiète, ce refus de la pensée, cette incapacité à réfléchir sur la mise en œuvre des pulsions et sur les moyens de cette mise en œuvre. Le film au service de la barbarie en quelque sorte […] la charge érotique liée à la nature même du cinéma risque elle aussi de se réduire à néant, dès lors que si rien n'est caché, rien ne peut plus être montré. »
37. *La Nouvelle Pornographie*, *op. cit.*, p. 54.
38. Comme le rappelle l'encadré biographique du *Point* en date du 8 septembre 2000.
39. *Ni Putes, Ni Soumises*, *op. cit.*, p. 19.

Le silence des butchs
1. Ce chapitre a fait l'objet d'une première parution dans Christine Lemoine & Ingrid Renard (dir.), *Attirances, lesbiennes fems/lesbiennes butchs*, Éditions Gaies & Lesbiennes, Paris, 2001.
2. Extraits de journaux cités par Terry Brown dans son article sur Jodie Foster intitulé "The Butch Femme Fatale", in Laura Doan (dir.), *The Lesbian Postmodern*, Columbia University Press, New York, 1994.
3. La graphie *fem* doit être préférée à celle de *femme*, car elle signale une vision non ontologique et moins raisonnable de la féminité.
4. Dont atteste *Butch/Femme on the Streets or between the Sheets*, le documentaire d'Emma Hinley, (G.-B., 1996).
5. Être au placard veut dire ne pas avoir fait son coming out relatif à son identité sexuelle et/ou genre et s'exposer, corrélativement, à ce que tout le monde « le sache ».
6. À l'exception de Monique Wittig. Cf. *La Pensée straight*, *op. cit.*
7. Elle est plus douce, plus maternante, moins agressive, plus respectueuse, plus politique que sexuelle, comme l'indique cette formulation trouvée dans un courrier envoyé par une lesbienne à *Quand les femmes s'aiment*, l'une des

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page294

premières publications ouvertement lesbienne et féministe française : « je ne veux pas *réduire la sexualité lesbienne à faire l'amour* (c'est moi qui souligne), mais à l'instant, c'est au sujet de "ça" que je veux écrire, justement parce qu'on l'a trop nié » (n° 7, juin 1980, pp. 12-13). Le premier numéro de cette publication initiée par le Groupe de lesbiennes du Centre de femmes de Lyon date d'avril 1978. Six numéros paraîtront entre 1978 et 1980, dont certains seront rédigés par un groupe de Paris.

8. Premier mouvement de libération lesbienne aux États-Unis fondé par Del Martin et Phyllis Lyon en 1955. DOB a notamment publié le célèbre journal lesbien féministe *The Ladder* de 1956 à 1972.

9. Cf. à ce sujet Del Martin & Phyllis Lyon, *Lesbian/Woman*, New York, Bantam, 1972 ; Esther Newton et Shirley Walton, "The Misunderstanding: Toward a More Precise Sexual Vocabulary", in Carole S. Vance, *Pleasure and Danger, Exploring Female Sexuality*, Londres, Pandora, 1989, p. 242 (1re édition, New York & Londres, Routledge, 1984) ; Emma Healey, *Lesbian Sex Wars*, Londres, Virago, 1996.

10. Martha Coolidge, *If These Walls Could Talk*, 1972, 2e épisode (2000). Cette série a été produite par Ellen de Generes. La version française disponible en vidéo s'intitule… *Sex Révélations*.

11. *Le Torchon brûle, menstruel*, n° 2, p. 3. Je remercie Suzette Robichon de m'avoir indiqué cette référence.

12. Cité et décrit par le collectif Centre lyonnais d'études féministes, in *Chronique d'une passion, le Mouvement de libération des femmes à Lyon*, Paris, L'Harmattan, 1989, pp. 198-187.

13. Selon lequel « derrière » l'imitation (généralement mauvaise, imparfaite, amoindrissante…), il existe toujours un original ou un idéal de référence et que la vérité est une et l'imitation fausse et multiple.

14. Cf. Judith Butler, *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. 123. Voir également "Imitation and Gender Insubordination", in *The Lesbian and Gay Studies Reader*, *op. cit.*, pp. 306-320.

15. « L'idée selon laquelle *butch* et *femme* sont d'une certaine manière des "répliques" ou des "copies" de l'échange hétérosexuel néglige la signification érotique de ces identités qui sont intrinsèquement dissonnantes et qui sont complexes dans la resignification qu'elles infligent aux catégories hégémoniques qui les rendent possibles. Les lesbiennes *femme* peuvent rappeler la scène hétérosexuelle en tant que telle, mais elles lui font subir en même temps un déplacement. Avec les identités *butchs* et *femme*, c'est la notion même d'un original ou d'une identité naturelle qui se voit remise en question », Judith Butler, *Gender Trouble, op. cit.* p. 123.

16. La relation qui caractérise les rapports entre mouvements féministes et mouvements lesbiens en France est une relation de filiation-trahison constante. Voir à ce sujet la chronologie des tensions entre féministes françaises et lesbiennes politiques dans Marie-Hélène Bourcier et Suzette Robichon (dir.), *Parce que les Lesbiennes ne sont pas des femmes, autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, pp. 237-249.

17. *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. 5.

18. *Discourse* n° 11, hiver 1988-1989, pp. 55-73. Repris dans *The Lesbian and Gay Studies Reader*, *op. cit.*, pp. 294-306.

19. Sue Ellen Case, *op. cit.*, p. 299.

20. Mary Ann Doane, "Film and the Masquerade: Theorizing the Female Spectator", *Screen*, vol. 23, n° 3-4, pp. 74-87, septembre/octobre 1982, repris in *The Sexual Subject, A Screen Reader in Sexuality*, New York & Londres, Routledge, 1992, pp. 227-241.

21. Sue-Ellen Case, *op. cit.*, p. 301.

22. Considérée comme l'un des modèles caractéristiques de l'amour lesbien si ce n'est *le* modèle après la parution de l'ouvrage de Lillian Faderman, *Surpassing the Love of Men, Romantic Friendship*

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page295

and Love between Women from the Renaissance to the Present, New York, William Morrow, 1981.
23. Lillian Faderman, *Odd girls and Twilight lovers, A History of Lesbian Life in Twentieth Century*, (New York, Columbia University Press, 1991, 1re édition), New York, Penguin Press, 1992.
24. Lillian Faderman, *Surpassing the Love of Men, op. cit.*
25. Lillian Faderman, *Odd girls and Twilight lovers*, *op. cit.*, chap. VI
26. Avec les pratiques SM et la pornographie.
27. *Odd girls and Twilight lovers*, *op. cit.*, pp. 260-270. Faderman tente bien d'attribuer cette valorisation consciente de la polarité aux radicales du sexe. Mais s'il est vrai que les lesbiennes féministes pro-sexe ont réagi contre une vision égalitaire du sexe, c'était pour critiquer la conception implicite et angélique du pouvoir qu'il présuppose et selon laquelle les rapports de pouvoir sont le fait des hommes et qu'ils seraient absents entre femmes. Réaffirmer la présence des rapports de pouvoir dans la sexualité lesbienne notamment au travers de la sexualité SM, ce n'est pas décider *ex abrupto* d'ajouter du piment dans la morne vie sexuelle de la lesbienne, c'est réagir contre les fondements biologiques et naturalisants du pouvoir, d'une certaine vision de la femme et de la sexualité lesbienne.
28. Considéré comme l'un des premiers théoriciens de l'« uranisme » (son propre terme pour désigner des pratiques sexuelles entre personnes du même sexe, mais de genre différent), Ulrichs a emprunté aux théories du magnétisme animal de Mesmer pour expliquer l'attraction sexuelle entre deux personnes et les rôles passif et actif.
29. *Odd girls and Twilight lovers*, *op. cit.*, p. 269.
30. *Ibid.*, p. 255.
31. Elisabeth Lapovsky Kennedy, Madeline D. Davis, *Boots of Leather, Slippers of Gold, The history of a Lesbian Community*, New York & Londres, Routledge, 1993.
32. *Gender Trouble* & "Imitation and gender Insubordination", *op. cit.*
33. Cf. à ce sujet " 'Tragic Misreading': Queer Theory's Erasure of Transgender Subjectivity", in, Brett Beemyn & Mickey Eliason (dir.), *Queer Studies*, New York University Press, 1996, pp. 183-203. Dans cet article, Ki Namaste oppose à l'utilisation butlérienne de la performance de la drag queen les formes d'exclusion ou de sévère délimitation dont ce type de performance fait l'objet dans la culture gaie : « les drag queens peuvent circuler librement dans les endroits gais à condition qu'ils respectent certaines règles implicites. Qu'arriverait-il si une drag queen se retrouvait non plus sur la scène mais en train de draguer dans les couloirs sombres du KOK (un bar cuir de Montréal) à la recherche d'un partenaire sexuel. Que les gais puissent s'accommoder de la présence des drag queens sur une scène ne veut pas dire que la libération du genre est arrivée. En fait, reléguer une telle performance de genre sur la scène veut dire que les gais ne performent pas leurs identités, ils sont », p. 185. Une analyse qui vaut largement pour les bars gais parisiens.
34. Elisabeth Lapovsky Kennedy, D., Madeline D. Davis, *op. cit.* Lapovsky et Davis ont collecté quarante-cinq récits auprès de quarante-cinq « narratrices ».
35. Cf. par exemple Diana E.H. Russel, "Sadomasochism: a Contra-Feminist Activity", in Robin Ruth Linden, Darlene R. Pagano, Diana E.H. Russel, Susan Leigh, Star (dir.), *Against Sadomasochism, A Radical Feminist Analysis*, San Francisco, Frog in the Well, p. 177 ; ainsi que Sheila Jeffreys, "Butch and Femme, Now and Then", in *Not a Passing Phase: Reclaiming Lesbians in History*, 1840-1985, Londres, The Women's Press, 1989, pp. 158-197. Collector dans *Against Sadomasochism*, un article plutôt anti-SM de Judy Butler alias Judith Butler : "Lesbian S&M: the politics of dis-illusion".

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page296

36. Elisabeth Lapovsky Kennedy, Madeline D. Davis, *op. cit.*, p. 152.
37. Les drag queens et les butchs des années 1950 ont en commun avec un trans devenu tristement célèbre, Brandon Teena, que leur ait été infligées la preuve « biologique » de la/« leur » féminité par le viol. Le viol comme pratique de réassignation biologique forcée reste monnaie courante aujourd'hui, au bois comme dans les commissariats. Sur le viol à la fois récurrent et multiforme des butchs, il faut lire les pages de *Stone Butch Blues,* Ithaca, New York, Firebrand Books, par Leslie Feinberg, p. 11 et 35-36.
38. *Stone Butch Blues*, *op. cit.*
39. *Ibid.*, p. 34.
40. *Ibid.*, p. 37.
41. *Ibid.*, p. 33-34.
42. Continuité sexe/genre ou bien sexe/genre/pratiques et rôles sexuels (actif/passif).
43. Comme se nomme elle-même Cherrìe Moraga.

Freaks, le retour

1. Gilles Deleuze, Félix Guattari, « Comment se faire un corps sans organes », in *Mille Plateaux, Capitalisme et Schizophénie 2*, Paris, Éditions de Minuit, pp. 185-204.
2. Voir sur ce sujet, Marie-Hélène Bourcier, entrée « queer » dans Bernard Andrieu, *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS, 2005.
3. *Mille Plateaux*, *op. cit.*, p. 197.
4. Une configuration qui se met en place autour de 1880. En France, les premières occurrences des termes « homosexualité » et « hétérosexualité » se trouvent dans les *Archives d'anthropologie criminelle de médecine légale et de psychologie normale et pathologique* qui commencent à paraître en 1886 (cf. la thèse non publiée de Patrick Cardon, *Discours littéraires et scientifiques fin-de-siècle*, Université de Provence, 1984).
5. *La Volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 134.
6. Gide et Raffalovich pour la France sont de fins praticiens du discours en retour renaturalisant, à ceci près qu'ils ne le traduisirent pas dans un style militant collectif.
7. *Différent des autres*, 1919. Le film sera remonté dans une version différente par Hirschfeld et Oswald en 1927.
8. Le paragraphe 175 du code prussien, adopté en 1871 punissait les « actes de débauche contre-nature avec un autre homme » d'une peine de prison pouvant aller jusqu'à cinq ans. La pétition lancée en 1930 par le Comité humanitaire et scientifique fondé par Hirschfeld en 1897 recueillit plus de 6000 signatures dont celles de Lou-Andreas Salomé, Rilke, Thomas Mann, Einstein. Durant les années folles, le paragraphe justifiera néanmoins une moyenne de 200 à 300 arrestations par an. En 1910, une loi est évitée de justesse qui aurait permis d'élargir l'application du paragraphe aux femmes. Sous le III[e] Reich et après 1945, le paragraphe 175 est resté en vigueur. Une note de Himler datant du 20 mai 1939 autorise le « traitement » par la castration dans les camps de concentration. 45 000 homosexuels ont été condamnés entre 1950 et 1965. L'Allemagne de l'Est fut la première à décriminaliser l'homosexualité en 1968, suivie par l'Allemagne de l'Ouest en 1969 qui révisa le paragraphe 75 en autorisant les relations homosexuelles entre adultes âgés plus de 20 ans. Ce n'est qu'en 1994 que l'article a disparu du code pénal allemand.
9. Endocrinologue de formation, Harry Benjamin est né et a fait ses études de médecine en Allemagne. Il est parti s'installer aux États-Unis en 1913.
10. Avec Cauldwell, un autre médecin et collègue américain, Benjamin sera l'un des premiers à imposer la dénomination de « transsexuel(le) » qui va supplanter le terme de « travestisme » qui primait jusqu'alors. Benjamin a publié en 1966 *The Transsexual Phenomenon* qui allait devenir l'un des ouvrages de référence sur la transsexualité.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page297

11. Les premières associations ou groupes de défense des droits des transsexuel(le)s font leur apparition aux États-Unis dans les années 1960. Transsexual Menace est créé en 1994, à New York, lors de la commémoration des 25 ans des émeutes de Stonewall pour marquer l'exclusion des transgenres de l'organisation de l'événement. De 1994 à 1995, Transsexual Menace a multiplié les actions publiques (zap, *picketing*, *memorial*) notamment autour du procès des assassins de Brandon Teena. Gender PAC, une coalition de douze associations trans s'est constituée en 1996. Riki Anne Wilchins, la fondatrice de Transsexual Menace y est toujours très active. Pour une chronologie plus précise, voire celle qu'elle a établie : "A selected chronology of the Transsexual Menace and Gender PAC", in Wilchins, Riki Anne, *Read my lips, sexual subversion and the end of gender*, New York, Firebrand Books, 1997, pp. 201-223.
12. Pour reprendre une expression de Kate Bornstein dans sa trans-autobiographie : *Gender Outlaw*, *op. cit.*
13. Jacob Hale, "Consuming the living, Dis(re)membering the Dead in the Butch/Ftm borderlands", in *GLQ*, vol. 4, n° 2, 1998, p. 321.
14. « Allons faire un tour au labo et voyons ce qu'il y a sur la table de dissection ! » : c'est l'une des phrases favorites du Dr Frank N. Furter, le scientifique travesti en provenance de la planète Transsexual de la galaxie Transylvania, dans le film de Jim Sharman, *The Rocky Horror Picture Show*. Transsexual Menace s'est inspiré de ce film en reprenant la thématique du monstre, du *freak* auquel on va justement s'identifier. Les codes couleurs et la police sanguinolente du logo de Transsexual Menace sont celles du film dont le sujet et le style *camp* sont propices à la resignification et à la prise de distance par rapport à la scène médicale et au théâtre anatomique.
15. Jacob Hale, *op. cit.*, pp. 328-329.
16. *Ibid.*, p. 329 et les témoignages des FtM dans le documentaire d'Elise Hurwitz et Christopher Lee, *Trappings of Transhood* (1997, USA, 27 mn).
17. HWA est un groupe activiste pour la défense des intersexes qui s'est constitué en 1996. HWA a mené des actions communes avec Transsexual Menace, notamment en mai 1997 devant l'hôpital presbytérien de Columbia à New York. Il s'agissait de la première manifestation publique pour protester contre les corrections/mutilations génitales pratiquées sur les enfants intersexes. Fondée par Cheryl Chase, elle-même intersexe, l'ISNA (Intersex Society of North America) est une importante organisation de défense des personnes intersexes qui a rejoint Gender PAC en 1996 (Gender Public Advocacy Coalition, www.gpac.org).
18. Le Bill (la version de 1995) est reproduit dans *Transgender Warriors, Making history from Joan of Arc to RuPaul* de Leslie Feinberg, Boston, Beacon Press, 1996, pp. 165-170.
19. Comme celles de Leslie Feinberg, Mark Rees ou Kate Bornstein.
20. Comme celles de Christine Jorgensen, Jan Morris, Mario Martino ou Daniel Van Oosterwyck.
21. Avec la reprise *camp* de la thématique du monstre et de la menace. « Ce problème » (euphémisme pour le transsexualisme), comme dit Colette Chiland, ne remplit-il pas « le citoyen ordinaire d'effroi et de compassion ? » in *Respublica*, dossier « Entre sexes », septembre 2002, n° 26, p. 35.
22. Une histoire un brin fondationnaliste fait que l'on a fixé l'origine du mouvement gai actuel dans les émeutes qui eurent lieu à New York en juin 1969 à la suite d'un raid de la police sur le *Stonewall*, un bar situé dans Greenwich Village sur Christopher Street. L'histoire gaie officielle omet souvent le fait que les premières à contrer la police furent les drag queens et les tapins. Elle se fait trop new-yorkaise en négligeant un épisode similaire, mais antérieur : les émeutes d'août 1966 parties

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page298

d'un incident survenu à la *Cafetaria Compton* à… San Francisco et qui déclenchèrent un regain de radicalisme dans le mouvement gai et transsexuel.
23. Comme l'humour juif, l'humour *camp* (de *to camp*, poser) est une manière de faire face à une culture dominante hostile. Mélange d'exagération, de théâtralité, de valorisation de ce qui est habituellement rabaissé, de jeu avec les genres, l'attitude camp se retrouve aussi bien dans les films de John Waters avec Divine que dans les actions d'Act-Up.
24. Le Front homosexuel d'action révolutionnaire fait son apparition en 1971. Il durera trois ans.
25. Extrait d'une lettre envoyée au RSEH de Belgique en 1972, citée par Jacques Girard dans son ouvrage paru chez Syros en 1981 : *Le Mouvement homosexuel en France (1945-1980)*.
26. *Epistemology of the closet*, University of California Press, 1990.
27. Sur la création du GAU voir John d'Emilio, *Making Trouble, Essays on gay history, politics and the university*, New York & Londres, Routledge, 1992.
28. Le 16 janvier 2004, dans la banlieue lilloise, Sébastien Nouchet a été agressé par trois personnes dans son jardin. « Tu vas crever sale pédé ! » lui ont lancé ses agresseurs tout en l'aspergeant d'essence avant de l'enflammer. Cette agression a été largement médiatisée et a suscité un regain d'activisme contre l'homophobie. Perben s'est fendu d'un rendez-vous avec la mère et l'ami de la victime.
29. Sur la culture drag king, cf. Judith « Jack » Halberstam et Del La Grace Volcano, *The Drag king book*, Londres, Serpent's Tail, 1999 ainsi que deux films récents : le court métrage de Cécile Bailly et Laetitia Blanquer (*Paris was a King*, 2002) et le documentaire de Gabriel Baur (*Venus Boyz*, 2002).
30. Les Radical Faeries (*faeries* veut dire « fées ». Le terme fut aussi utilisé comme une injure contre les pédés) est un mouvement international rassemblant des gais anti-assimilationnistes militants intéressés par le développement d'une spiritualité hybride et « earth center ». Le cercle a été fondé en 1979 par Harry Duchess Hay alias Harry Hay, considéré comme l'un des « pères fondateurs » du mouvement homosexuel américain (c'est lui qui avait trouvé le nom de Mattachine Society, l'une des premières organisations de lutte pour les droits des homosexuels dans les années 1950. Les rencontres des radical fearies se caractérisent par un style flamboyant et folle. Cf. la page de Dave Kerlick pour plus de détails : http://www.persimmonpages.org/faeries/homopages.htm.
31. Sur cette question et les cultures SM gaies, cf. Marie-Hélène Bourcier, *Queer Zones*, *op. cit.*, la section « SM », pp. 61-114.
32. Le « prince Albert » est un piercing placé sur le gland du pénis. L'anneau passe par l'urètre et ressort au niveau du frein, pour le dire en termes médicaux.
33. Voir notamment son *Signes d'identité, Tatouages piercing et marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.
34. *Differences*, vol. 3, été 1991, p. iv.
35. Sur ce sujet, voir l'article de Cécile Bailly « Beurs, bears, punks : ces minorités qui dérangent », *360°* n° 24, juillet-août 2002.
36. Dans son *Sexual Dissidence: Augustine to Wilde, Freud to Foucault*, Oxford, Clarendon Press, 1991.
37. Les années 1990 sont précisément celles d'un retour critique sur les politiques de l'identité des années 1960 (qui s'inspiraient du *black power*) et sur les limites de la transposition du modèle ethnique.

ZAP la psy : on a retrouvé la bite à Lacan !
1. Colette Chiland, *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 42.
2. "The Empire strikes back, A Postranssexual Manifesto", in Julia Epstein & Kristina Straub,

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page299

Body Guards, The Cultural Politics of Gender Ambiguity, New York & Londres, Routledge, 1991, p. 294. Texte disponible on line : http://sandystone.com/empire-strikes-back

3. Centre d'aide, de recherche et d'information sur la transsexualité et l'identité de genre (www.caritig.org).

4. San Francisco, Cleis Press, 1997.

5. Pierre-Henri Castel, *La Métamorphose impensable, Essai sur le transsexualisme et l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard, 2003.

6. Merci à Hélène Hazéra pour cette remarque.

7. Catherine Millot, *Hors sexe, Essai sur le transsexualisme*, Paris, Point Hors Ligne, 1983.

8. *Le Doigt de Dieu ou la bite de Lacan*, GAT, 2004.

9. Cf. « Le GAT s'oppose à l'infantilisation des trans et à la toute puissance médicale » (tract du 10/02/2002) et « Mercader transphobe, La Villette complice » (tract 2/06/2004). Les tracts et les communiqués du GAT sont sur http://transencolere.free.fr. Suite au zap, le débat s'est poursuivi sur le site de La Villette et a donné lieu à un question/réponse entre Patricia Mercader et Tom Reucher (cf. 28 questions posées à Patrica Mercader, http://syndromedebenjamin.free.fr).

10. Voir l'interview de Tom Reucher, « Trans la Menace, la police du genre c'est fini ! », *Corps 9*, printemps 2003, p. 18.

11. Le 26 août a lieu l'action à l'Arc de Triomphe qui va lancer le MLF pour les médias : une gerbe est déposée à la femme du soldat inconnu par une dizaine de femmes, dont Monique Wittig. L'événement est synchrone avec la grève nationale des femmes organisée par les féministes américaines qui font la grève du travail ménager, du maternage, du lit pour fêter le 50e anniversaire du vote des femmes aux États-Unis.

12. Des handis sans bras et sans jambes ont fait une action devant le Parlement qui consistait à marquer le sol de sang à l'aide de leurs moignons.

13. Le 17 juin 1911, 40 000 femmes ont paradé à Londres lors d'une Women's Coronation Procession où défilaient toutes les figures féminines historiques, sans oublier Jeanne d'Arc.

14. Deux thèmes avaient été retenus pour cette « conférence-débat sur le transgenre » qui se déroulait à la salle Chaillot-Galliera avenue Georges-V : « Les psy sont-ils transphobes ? » et « Lesbiennes, gais, bi, trans, même combat ? ».

15. National Conference on Gender, GenderPACKING, Washington DC, mai 2003 ; « L'Hétérosexualité, ce douloureux problème », École pratique des études perverses et déviantes, Paris, avril 2003 ; « Freud et Lacan, la Folie à deux et sa résolution homoérotique », « Des usages conjugués de la testotérone et de la cocaïne ou la reconstruction de la virilité de Freud » MacBaChic, Barcelone, juin 2002.

16. *Op. cit.*

17. *Op. cit.*

18. *Op. cit.*

19. Henry Frignet, *Le Transsexualisme*, Desclée de Brouwer, coll. « Psychologie », Paris, 2000.

20. « Ce texte est plus précis et plus dense (que d'autres textes de la littérature transgendériste), tant dans ce qu'il revendique que dans les doutes qu'il élève. Il est important de noter qu'il est parfaitement intelligible : pas question de dire que le jeu ici joué avec des catégories majeures comme l'appartenance à un genre, ou le sentiment de soi, est tellement déviant qu'il relève du non-sens. Ce n'est pas une salade de mots […] Ici, Bornstein est manifestement capable d'accomoder ses difficultés d'identification à un sexe à l'intérieur d'un cadre logico-grammatical et d'intégrer les expériences récalcitrantes », in *La Métamorphose impensable*, *op. cit.*, pp. 240-241. On retiendra plutôt que *Gender Outlaw* est l'une des premières autobiographies transgenres écrites en 1994 par Kate Bornstein, activiste et icône de la scène trans américaine. La forme même du livre et

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page300

l'écriture autobiographique inventée par Borstein viennent briser la linéarité du destin trans vu par les médecins et redresseurs de genres : passer de l'un à l'autre sexe. Le parcours et la majorité des autobiographies trans se faisaient sous contrôle avant l'intervention de transgenres comme Kate Bornstein. Dans le dispositif médical et psychiatrisant, l'autobiographie et ses équivalents – visites chez le psy pour voir si vous passez bien – est un instrument privilégié de régulation et ils doivent être produits par les trans selon des codes très précis pour être crédible en femme si on devient femme, en homme, si on devient homme. Écrit dans un style autofictionnel post-moderne qui emprunte à la rhétorique du collage et du fragment, mais aussi au théâtre (la seconde partie du livre est le texte d'une performance *Hidden Gender* écrite et jouée à de nombreuses reprises par Kate), *Gender Outlaw* fait exploser la discipline autobiographique. Et ça, ce n'est pas de la salade de fruits joli, joli (Kate Bornstein, *Gender Outlaw: On Men, Women and the Rest of Us*, New York et Londres, Routledge, 1994). En lisant *Nearly Roadkill, an Infobahn Erotic Adventure*, le cyberoman écrit par Kate Borstein et Caitlin Sullivan, on surfe très vite hors des contrées métamorphobiques de Castel. Les deux héros/héroïnes, Scratch et Winck, ne se laissent pas assigner de genre et inventent de nouveaux *shifters* : he/she devient « ze » ; his/her devient « hir ». S & W pratiquent toutes les performances de la féminité et de la masculinité, du bear à la femme fatale. Elles ont tellement de sexualités différentes qu'elles en insinuent clairement que le sexe n'est que performance. En fait, Scratch et Wink sont de parfaits *gender killer* qu'il va falloir stopper. Le Federal Bureau of Census and Statistics s'en charge sous la pression des entreprises qui voudraient bien profiler en paix puisque S & W revendiquent le droit à ne pas cocher la carte M ou F on line. Le propos de *Nearly Roadkill* est d'ébranler la rigidité du système sexe/genre binaire, de le dénaturaliser en l'excédant avec de multiples performances des genre et de *wet sexe*. En sous-textes, on retrouve la chasse au *gender bender*, le *road movie* très prégnant dans la culture transgenre (cf. Brandon Teena) et la lutte militante pour l'abolition des marques du genre sur la carte d'identité qu'a d'ailleurs inscrit à son agenda en 2004 le collectif contre les discriminations qui regroupe Les Panthères roses, Le GAT, Act-Up, L'Académie gay & lesbienne. Web de Kate Bornstein : www.TooTallBlondes.com.

21. Chiland, *op. cit.*, p. 41.

22. « La relation entre le phallus et le pénis est donc complètement mystifiée ; elle tient à la fois du miracle (c'est-à-dire au-delà de toute explication rationnelle ou profane) et de la nature (c'est-à-dire qu'elle motive biologiquement ou ontologiquement). Dans les deux cas, ce lien semble échapper à toute détermination idéologique. On nous dit que c'est comme ça. » Kaja Silverman, "The Dominant fiction", in *Male Subjectivity at the Margins,* New York & Londres, Routledge, p. 43.

23. Dans le chapitre « The Lure of the Mannish Lesbian » (in *The Practice of Love, Lesbian Sexuality and Perverse Desire*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1994), Teresa de Lauretis reprend la discussion en remarquant l'ancrage foncièrement hétérosexuel de la bite procréative en question.

24. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 692.

25. Pour des informations sur la masculinité en kit et les métoïdioplasties comme alternative à la dictature de la phallospastie, voir les photos de *Female to Male* prises par Loren Cameron (*Body Alchemy: Transsexual Portraits,* Cleis Press, 1996) et son dernier ouvrage disponible on line uniquement, *Man Tool, The Nuts and Bolts of Female to Male Surgery*, www.lorencameron.com.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page301

26. *Changer de sexe*, *op. cit.*, p. 80.
27. *Id.*
28. *Ibid.*, p. 71.
29. *Ibid.*, pp. 34-35.
30. *Ibid.*, p. 128.
31. *Tirésia*, 2003.
32. « Entretien avec Michel. H. », in M. Czermak et H. Frignet (dir.), *Sur l'identité sexuelle : à propos du transsexualisme*, Éditions de l'association freudienne internationale, Paris 1996, pp. 311-353.
33. http://syndromedebenjamin.free.fr
34. Il n'est que de voir comment le projet du centre d'archives des homosexualités soutenu par la Mairie de Paris (CADHP) et le magazine gai *Têtu* font évidemment l'économie des questions de genres et des politiques qu'elles amènent.
35. *Sex Changes*, *op. cit.* *Le Mouvement transgenre, Changer de sexe*, Paris, Épel, 2003 pour la traduction française.
36. Sarlota/Sandor est un cas de « lesbienne trop masculine » commenté par Krafft-Ebing dans sa *Psychopathia Sexualis* et que Simone de Beauvoir s'accorde également à trouver trop « virile » dans le chapitre consacré à la lesbienne dans *Le Deuxième Sexe* : « souvent la lesbienne essayera de compenser son infériorité virile par une arrogance, un exhibitionnisme qui manifestent en fait un déséquilibre intérieur », Paris, Gallimard, 1949, p. 203 (éditions poche, tome II). Et Beauvoir de regretter que « Sandor n'ait pas été psychanalysée », ce qui ne l'empêche pas de diagnostiquer. En fait Sarolta a vécu en homme et avait des femmes pour partenaires sexuelles. Pour une critique de la lesbienne selon Beauvoir et que détestait tant Monique Wittig, cf. Marie-Hélène Bourcier, « La lesbeauvoir entre féminité, féminisme et masculinité », in *Queer Zones*, *op. cit.*, pp. 137-150.
37. *Changer de sexe*, *op. cit.*, p. 67.
38. Marie-Hélène Bourcier (dir.), *Q comme Queer*, Lille, Gai Kitsch Camp, 1999.
39. Michelle Handelman, *Bloodsisters, Leather, Dykes and Sadomasochism*, États-Unis, 1995.
40. Frédérique Pressmann, *Un Cirque à New York*, France, 2002.
41. Judith Butler, "Imitation and Gender Insubordination", in *Inside/Out*, *op. cit.*
42. David Halperin, *Saint Foucault, Towards a Gay Hagiography*, Oxford University Press, 1995 ; *Saint Foucault*, Paris, Épel, 2000, pour la traduction française tronquée.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:30 Page303

Chez le même éditeur

Theodor W. Adorno – Walter Benjamin,
Correspondance 1928-1940.

Tariq Ali, *Bush à Babylone.*
La recolonisation de l'Irak.

Moustapha Barghouti,
Rester sur la montagne. Entretiens
sur la Palestine avec Eric Hazan.

Zygmunt Bauman,
Modernité et holocauste.

Jean Baumgarten,
Un léger incident ferroviaire
Récit autobiographique.

Walter Benjamin, *Essais sur Brecht.*

Erik Blondin, *Journal*
d'un gardien de la paix.

Alain Brossat, *Le corps de l'ennemi.*
Hyperviolence et démocratie.

Alain Brossat,
Pour en finir avec la prison.

Patrick Chariot, *En garde à vue.*

Raymond Depardon, *Images politiques.*

Norman G. Finkelstein,
L'industrie de l'holocauste.
Réflexions sur l'exploitation
de la souffrance des Juifs.

Irit Gal et Ilana Hammerman
De Beyrouth à Jénine,
témoignages de soldats israéliens
sur la guerre du Liban.

Jacques Le Goff, *Cinq personnages*
d'hier et d'aujourd'hui.

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza,*
chronique 1993-1996.

Amira Hass,
Correspondante à Ramallah.

Eric Hazan, *Chronique*
de la guerre civile.

Rashid Khalidi, *L'identité*
palestinienne. La construction
d'une conscience nationale moderne.

Elfriede Müller et Alexander Ruoff,
Le polar français. Crime et histoire.

Ilan Pappé, *La guerre de 1948*
en Palestine. Aux origines
du conflit israélo-arabe.

Ilan Pappé,
Les démons de la Nakbah.

Anson Rabinbach,
Le moteur humain.

Jacques Rancière,
Aux bords du politique.

Jacques Rancière,
Le partage du sensible.
esthétique et politique.

Jacques Rancière,
Le destin des images.

Olivier Razac, *Histoire*
politique du barbelé. La prairie,
la tranchée, le camp.

Frédéric Regard, *La force du féminin.*
Sur trois essais de Virginia Woolf.

Tanya Reinhart, *Détruire*
la Palestine, ou comment
terminer la guerre de 1948.

Robespierre, *Pour le bonheur*
et pour la liberté.

Edward Said, *Israël, Palestine :*
l'égalité ou rien.

André Schiffrin,
L'édition sans éditeurs.

André Schiffrin,
Le contrôle de la parole.
L'édition sans éditeurs, suite.

Tiqqun, *Théorie du Bloom.*

E.P. Thompson, *Temps, discipline*
du travail et capitalisme industriel.

Enzo Traverso, *La violence nazie,*
une généalogie européenne.

François-Xavier Vershave
et Philippe Hauser,
Au mépris des peuples.
Le néocolonialisme franco-africain.

Sophie Wahnich, *La liberté ou la mort.*
Essai sur la Terreur et le terrorisme.

Michel Warschawski,
À tombeau ouvert.
La crise de la société israélienne.

SEXPOLITIQUE_SEXPOLITIQUE 04/03/13 14:3 Page304

Cet ouvrage a été reproduit et achevé
d'imprimer par l'Imprimerie Floch à Mayenne
en avril 2005.

Numéro d'impression : XXXXXXXX
Dépôt légal : avril 2005.
Imprimé en France